This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3433 06737428 4

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES,

OU

RECUEIL de Pieces tant originales que traduites, concernant la Philoſophie, la Littérature & les Arts.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

393787A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1928 L

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé JACQUES LACOMBE, Libraire à Paris, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public les *Variétés Littéraires*, ou *Recueil de pieces, tant originales que traduites, de philoſophie, des arts & de littérature, par MM. Arnaud & Suard*; s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite en notre Royaume & non

ſuivent, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie ; & notamment à celui du dix avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur de MEAUPEOU, ; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de MEAUPEOU, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le dix-ſeptieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-huit, & de notre Regne le cinquante-quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No 1389, *fol.* 558, *conformément aux Réglemens de* 1723. *A Paris, le* 25 *Novembre* 1768.

Signé *BRIASSON, Syndic.*

L'approbation eſt à la fin du quatrieme volume.

VARIETÉS
LITTÉRAIRES,
OU
Recueil de pièces tant originales que traduites, concernant la Philoſophie, la Littérature & les Arts.

LETTRE à M. le B.... d'H.... ſur l'Opéra (1).

LES idées que j'ai de l'opéra, mon cher B...., ſont bien différentes de celles qu'on en a en France & en

(1) Cette lettre eſt écrite par un poëte philoſophe qui ne nous a pas permis de le nommer. Malgré les efforts qu'il a faits pour ſe dérober à la réputation que méritent

Italie. Je penſe qu'il peut devenir un ſpectacle délicieux, & qu'il en eſt encore bien éloigné, mais en Italie plus qu'en France. Les Italiens ont ſur nous l'avantage de la muſique ; leurs tragédies-opéras valent mieux que les nôtres. Metaſtaze eſt aſſurément un poëte ſupérieur à nos poëtes lyriques, même à Quinault ; mais je crois que ſans avoir les talens de Quinault & de Metaſtaze, on peut faire mieux qu'eux en prenant une route fort différente de celles qu'ils ont ſuivies.

Les Italiens donnent à leur opéra plus d'unité que nous n'en donnons au nôtre : les paroles ſont mieux faites pour la muſique, & la muſique pour les paroles ; mais ce ſpectacle n'a pas chez eux aſſez de variété : il eſt dénué

ſes grands talens, il eſt déja connu par des pieces de vers pleines de graces, de ſentiment & d'harmonie, & par des eſſais en proſe fortement penſés & élégamment écrits. Nous eſpérons que le public jouira bientôt d'un poëme qu'il a compoſé ſur les ſaiſons & où les détails philoſophiques & champêtres ſont relevés, embellis par la nobleſſe des idées, la richeſſe des images & le charme de l'harmonie.

de danſes, de fêtes & de changemens de décorations : il a quelque choſe de trop auſtere ; trop ſouvent auſſi on y ſacrifie l'enſemble à quelques acceſſoires : le compoſiteur, pour faire briller ſon art & celui du chanteur, oublie la ſituation du héros & le but du poëme ; l'opéra eſt moins alors une tragédie faite pour intéreſſer, & à laquelle la muſique donne une expreſſion animée, qu'un aſſez beau poëme dans lequel on a placé des morceaux plus propres que d'autres à être mis en chant.

Si d'une part notre opéra eſt plus varié, & s'il raſſemble un plus grand nombre de talens & de moyens de plaire, il a de l'autre, bien moins d'unité que l'opéra italien. Je crois qu'on n'y a jamais vu le poëme, la muſique, les décorations & les danſes faire un tout deſtiné à produire un certain effet.

Je voudrois qu'on ne mît en muſique que des ſujets vraiment tragiques ; qu'on ne préſentât les acteurs que dans les ſituations les plus vives ; qu'ils fuſſent preſque toujours dans l'excès de la paſſion, & qu'on ne leur fît dire

que les choſes les plus fortes & les plus touchantes. Si le poëte, le muſicien, le décorateur & le maître de ballets ſe pénétroient d'un ſujet tel que je viens de le dire, & ſi tous concouroient à en aſſurer l'effet, l'opéra ſeroit un ſpectacle à la fois magnifique, intéreſſant, merveilleux, vraiſemblable.

Je crois que pour ſe ménager des décorations & des fêtes, il faut toujours prendre des ſujets ou dans la mythologie ou dans la féerie : c'eſt un merveilleux que la raiſon ne fronde point, & une théologie qu'elle adopte pour l'inſtant où l'on aſſiſte à la repréſentation d'un opéra. L'eſprit philoſophique ne fera point de tort à cette eſpece de religion. La mythologie & la féerie ſont une ſorte de ſuperſtition qu'on ſera fort aiſe de retrouver quelquefois.

Je penſe que les poëtes italiens ont eu tort de prendre preſque toujours dans l'hiſtoire les ſujets de leurs tragédies, & ſe ſont volontairement privés du merveilleux qu'ils ne remplacent qu'imparfaitement par leurs plans extraordinaires qui amenent des ſitua-

tions étonnantes, mais peu vraiſemblables. Nous admettons plus volontiers le merveilleux dans les eſpeces, que l'extraordinaire dans les événemens : nous nous faiſons à des êtres qui ne ſont point dans la nature, plus aiſément qu'à des faits hors de nature.

Metaſtaze a fait pluſieurs opéras intéreſſans : il a fait des ſcènes du plus grand pathétique ; mais il n'a pas une ſeule piece vraiment tragique : il a mis dans toutes, une intrigue ſubalterne, ce que les Anglois appellent *under-plot* ; & qui jette beaucoup de langueur dans ſes tragédies.

Apoſtolo Zeno eſt plus tragique que lui ; la marche de ſes pieces eſt plus naturelle, plus rapide, & les Italiens ſans doute l'auroient préféré à Metaſtaze, s'il avoit, autant que ce dernier, du coloris & de l'harmonie ; qualités ſans leſquelles il ne faut pas écrire en vers, ni peut-être en proſe. Quinault traite ſouvent des ſujets vraiment tragiques, mais il donne rarement à ſes perſonnages des ſentimens auſſi forts, auſſi touchans que pourroient leur en inſpirer leur ſituation & leur caractere : il n'eſt preſque jamais que ten-

dre ; & cependant il avoit plus de raiſon que Metaſtaze d'être vif & fort.

La langue italienne a toujours un accent marqué qui ſe fait ſentir dans la converſation la moins animée : la déclamation muſicale peut être vive & variée dans les ſcènes d'un intérêt médiocre : la langue françoiſe au contraire n'a point d'accent dans la converſation ordinaire, & fort peu, dès qu'elle n'a pas à rendre le pathétique : pour qu'elle ait de l'accent, il faut qu'elle faſſe entendre le cri de la paſſion, le cri de la nature. Je ne doute pas qu'elle n'ait eu autrefois des inflexions plus marquées & plus fortes, avant que la politeſſe ait établi l'uſage d'abaiſſer le ton & d'ôter par-là de ſon énergie à l'expreſſion. Quoi qu'il en ſoit, les poëtes lyriques françois ont rarement exprimé des ſentimens forts, des mouvemens violens, des paſſions extrêmes. Le récitatif françois auroit néceſſairement été monotone, ſi l'on n'avoit employé une multitude d'ornemens arbitraires qui le varient, mais qui ne lui donnent pas de caractere. J'ai ſouvent parodié des morceaux de Quinault dont on me vantoit le réci-

tatif : il ne perdoit rien à la parodie, parce qu'il n'avoit rien à perdre & qu'il n'étoit pas une vraie déclamation.

Je crois qu'une des cauſes qui a encore contribué à donner de la monotonie à notre chant & à notre récitatif, c'eſt l'aſſerviſſement de nos poëtes lyriques à un certain rithme qui, ſur-tout dans Quinault, eſt très-agréable à l'oreille lorſqu'on ne fait que réciter les vers de cet aimable poëte, mais qui ne l'eſt pas autant, à beaucoup près, quand on les chante. Nos lyriques n'écrivent qu'en vers alexandrins qu'ils entremêlent de vers de huit ſyllabes : ce rithme a quelque choſe de lent, de grave & de doux, mais jamais rien de vif & de léger. Il faut bien que le chant ſe prête au rithme poétique ; & ſi le rithme eſt trop uniforme, le chant doit l'être.

Quant au chant proprement dit, relativement à nos airs, je ſuis perſuadé que la maniere dont on a fait les paroles qui en ſont les ſujets, eſt encore une des cauſes du peu de caractere que ces airs ont dans notre muſique. Vous ſçavez que Quinault, & beaucoup plus en-

core ſes ſucceſſeurs, ont compoſé les ſujets des airs, de petites maximes galantes qui ne diſant rien à l'ame ne prêtent aucune expreſſion au chant; & il ſe trouve que ce qui ſe chante le plus dans les opéras françois eſt préciſément ce qu'il eſt impoſſible de mettre en chant, & ce qui ne peut être le ſujet d'une vraie mélodie. Les ſentimens, les paſſions en ſont toujours ſuſceptibles : prenez leur ton & ajoutez-y de la meſure, vous aurez du chant, vous aurez des acteurs qui chanteront : eſt-il poſſible que nos compoſiteurs ne donnent pas une muſique touchante à Mademoiſelle Arnoux !

Je veux, mon cher B... que nous traitions l'opéra ſérieux comme les Italiens ont traité l'opéra comique : c'eſt une vraie farce, c'eſt de la bouffonnerie, c'eſt de la groſſe gaîeté ; & voilà ce que la muſique peut rendre. Dans la comédie, la muſique préfere la farce à l'eſprit, à la bonne plaiſanterie qu'elle ne peut rendre; & dans la tragédie elle préfere le terrible, le touchant, aux réflexions, à la galanterie, qu'elle ne rendra jamais. Tout

ce qui n'eſt que de l'eſprit n'a point d'accent, point de ton; ſe récite & ne peut ſe déclamer, ni par conſéquent ſe chanter.

La fineſſe, la délicateſſe, ces qualités ſi voiſines du foible & du tendre, dominent beaucoup dans Quinault & ſes ſucceſſeurs : il eſt bien rare que la muſique puiſſe rendre le délicat & le fin.

Vous voyez que j'accuſe beaucoup les poëtes lyriques françois des défauts de notre muſique ; mais ſi les muſiciens avoient été plus habiles, ils auroient ſenti quelle eſpece de ſujets & de vers étoient les plus favorables au chant, & ils auroient dirigé les poëtes: ils n'auroient pas pris une pſalmodie & des accords pour du chant. Si les poëtes avoient été véritablement tragiques ; s'ils avoient peint l'excès de la paſſion, exclu l'eſprit, varié le rithme, ils auroient mis nos muſiciens dans la néceſſité de donner du caractere à notre muſique. Dans ce genre, comme dans tous les autres, on a reſpecté les ſottiſes heureuſes, on a fait un ſyſtême pour les perpétuer, & on a établi une infinité de regles avec

le ſecours deſquelles on peut faire des ſottiſes ſans craindre de s'y tromper.

Parce que nous avons eu des poëtes lyriques ſans force, & des muſiciens ſans expreſſion, nous en avons conclu qu'il falloit à l'opéra du voluptueux, du gracieux, du doucereux, tout au plus du tendre; c'eſt dans ce goût que ſont écrits les ballets qu'on a ſubſtitués aux tragédies.

Rameau eſt venu qui a fait des découvertes vraies & qui en a tiré des conſéquences fauſſes: il a donné tout à l'harmonie: il a preſque compté la mélodie pour rien, & ce ſyſtême convenoit à merveille à notre opéra. La plûpart de nos paroles prêtant trop peu à l'expreſſion de la muſique & à la variété, on a dû être enchanté de trouver l'harmonie la plus belle, la plus riche, la plus variée, à la place de la mélodie qu'on ne connoiſſoit point. Quoi que vous en diſiez, mon cher B..., l'harmonie fait beaucoup de plaiſir: nous y trouvons de la ſymétrie, nous y ſaiſiſſons des rapports, nous y découvrons des proportions, & de plus elle a ſur nous un effet phyſique: une ſuite d'accords, quoiqu'ils

ne ſoient pas liés par un chant, nous éveille & nous donne plus d'exiſtence; ils agiſſent ſur le genre nerveux. Je ſais qu'ils ne déterminent pas notre ſenſibilité, mais ils nous diſpoſent à ſentir; ils nous donnent plutôt du mouvement que des ſentimens. Si l'harmonie ne plaît pas par elle-même, pourquoi les préludes ſur le clavecin ou ſur le *piano forte*, vous font-ils tant de plaiſir ? Ce plaiſir, j'en conviens, eſt bien peu de choſe en comparaiſon de celui qu'on doit à la mélodie : c'eſt elle qui détermine notre ſenſibilité, parce qu'elle exprime des ſentimens, ou parce qu'elle rappelle des images qui en excitent : la muſique italienne qui en eſt remplie, parle au cœur qu'elle touche, & la nôtre agit ſur le corps qu'elle remue.

Je doute qu'un muſicien médiocre qui auroit à exprimer des paroles fort pathétiques ne donnât point de caractere à ſa muſique & s'aviſât de la charger d'harmonie : je crois auſſi que dans un acte fort touchant les airs de ſymphonie prendront le caractere du chant : ils feront une expreſſion nouvelle de ce que l'on vient de dire, ou

une préparation à ce qui va ſe dire. Je ſais bien qu'il ne faut pas que dans un opéra tous les airs ſoient du même genre ; mais les fêtes que je veux conſerver, la magie, les dieux, donneront lieu à une muſique fort différente de celle qui exprime les ſentimens de la tragédie.

Je trouve preſque tous les récits inſupportables ; ils ſont quelquefois néceſſaires dans l'expoſition. Quinault les a évités avec bien de l'art, & Metaſtaze avec plus d'art encore : leurs expoſitions ſont preſque toujours en action, & c'eſt ainſi qu'elles doivent être : s'il faut abſolument des récits, je veux qu'ils ſoient courts & ſi animés qu'ils ſoient une ſorte d'action.

Je vous ai entendu dire qu'il ne falloit pas pour la muſique de la poéſie forte, & que le poëte devoit laiſſer beaucoup de choſes à dire au muſicien. Cette opinion ne doit-elle pas ſon origine à la foibleſſe de nos paroles lyriques ? Je penſe bien le contraire, & je crois qu'il y a dans Polyeucte, dans Mérope, dans Zaïre, plus de ſcènes propres à être miſes en chant

que dans la plûpart de nos foibles opéras.

Je me ſouviens que vous me citiez la cantate de Circé. « C'eſt peut-être » le plus beau morceau de poéſie qui » ſoit dans aucune langue, » me diſiez-vous, « & on n'a jamais pu le mettre » en muſique ». Ceci mérite explication.

La cantate de Circé eſt un tableau en petit d'un ſujet très-vaſte : il peint toutes les parties de la nature & les objets les plus différens avec les couleurs les plus fortes : c'eſt une multitude d'images qui ne ſont point néceſſairement liées l'une à l'autre & qui forment un ſeul tableau. Les images d'un vers y ſont ſi différentes des images du vers qui ſuit, qu'il faudroit pour chaque vers un air d'un caractere différent.

Le muſicien ne peut pas non plus donner à quelques parties de la cantate de Circé un caractere général, parce qu'il n'y a dans aucune de ces parties un ſentiment fort qui domine. Le poëte eſt énergique ſans être paſſionné ; & après avoir peint le déſeſpoir de Circé du pinceau le plus vigoureux, il la fait parler foiblement,

Lorſque la poéſie prendra des ſujets plus bornés & qu'elle peindra les circonſtances néceſſaires, lorſqu'il régnera un ſentiment très-marqué, quelque fortement que peigne la poéſie, la muſique pourra la ſeconder. Les paroles de Metaſtaze ſur leſquelles les plus grands muſiciens d'Italie ont fait leurs plus beaux airs, ſont remplies de la poéſie la plus forte & qui laiſſe encore à dire au muſicien : en voici la raiſon ; c'eſt que le poëte, quand il ſe renferme dans un eſpace borné, n'a qu'un petit nombre de mots pour peindre un mouvement de l'ame, & que la muſique peut rendre les différens cris de la nature & imiter toutes les ſortes d'inflexions de voix que donne la paſſion : il en eſt de même des objets phyſiques. La multitude des ſons imitatifs d'un certain bruit eſt infinie, & il n'y a qu'un mot ou deux qui expriment ce bruit. Quant aux objets phyſiques ſans mouvement & ſans bruit, la muſique n'entreprend pas de les peindre, elle doit ſeulement eſſayer alors de rendre les ſentimens qu'on éprouve à la vue de ces objets dans certaines circonſtances. Par exemple,

l'envie de goûter le repos ſous un ombrage frais, l'horreur & la crainte dans un déſert ſauvage; mais alors le poëte peut être auſſi fort qu'il le voudra, & le muſicien pourra du moins l'exprimer.

Je dois encore dire un mot de la danſe. Tant que nos compoſiteurs de ballets n'auront pas de leur art une idée plus élevée & plus juſte, la danſe affoiblira l'effet du poëme & de la muſique, au lieu d'y concourir; mais ſi nous en avons jamais qui ſachent nous donner des pantomimes intéreſſantes & conformes au ſujet du poëme; s'ils varient les ſituations de leurs acteurs, & leur apprennent à varier leur expreſſion; s'ils mettent des groupes touchans ou terribles, de l'action ou du geſte à la place d'une plate ſymétrie & de ce qu'on appelle de belles attitudes, la danſe pourra ſervir encore à augmenter l'effet de la poéſie & de la muſique.

Il reſte à ſçavoir ſi l'opéra, tel que je le conçois, pourroit aujourd'hui plaire à notre nation. Les grands tableaux pathétiques & vrais empêcheront-ils de regretter cette multitude

de petits airs qui voudroient être voluptueux, ces ballets lubriques, ces images répétées de l'amour galant ou libertin, qu'il faut placer par-tout pour réuſſir? Une femme voyoit applaudir la muſique forte & ſublime du quatrieme acte de Zoroaſtre par quelques hommes qui étoient dans ſa loge. *Je n'aime pas cette muſique là*, dit-elle, *elle ne me diſpoſe à rien.* On veut des paroles, de la muſique & des danſes qui diſpoſent au plaiſir en parlant aux ſens & à l'imagination par des tableaux agréables.

Je crois cependant qu'on pourroit oublier cette plate volupté du théâtre lyrique & y aimer les paſſions fortes, & la nature élevée & ſenſible. Pourvu que la paſſion tonne ou gémiſſe & que la nature parle avec éloquence dans le poëte & dans le muſicien, on trouvera des auditeurs favorables: ceux qui ne voudroient qu'être amuſés ſe laiſſeront attendrir & ils auront du plaiſir à mêler leurs larmes à celles de Mérope, ſoit qu'elle pleure à la comédie Françoiſe ou ſur le théâtre du palais royal.

PENSÉES ſur l'Economie générale, traduites du Suédois.

DANS les premiers tems, toute la ſcience de l'économie politique ſe réduiſoit à ne pas mourir de faim. Les beſoins s'étant multipliés, les hommes plus induſtrieux, plus actifs, ſe ſont procuré des commodités & des plaiſirs dont leur travail a rendu la jouiſſance légitime, & qui n'ont rien de dangereux tant qu'ils ne font aucun tort aux autres hommes. C'eſt à maintenir cet équilibre que conſiſte la ſaine économie ; il faut que chaque homme puiſſe jouir d'un ſort auſſi agréable que le comporte l'humanité ſans qu'il ait jamais à ſe diſtraire de l'idée importune que ſon bonheur eſt fondé ſur la miſere d'autrui.

Une économie vicieuſe a cauſé le renverſement des plus puiſſantes ſociétés ; & alors tout un peuple ſupporte les funeſtes effets de quelques fautes particulieres.

Il eſt vrai que la richeſſe des citoyens fait la richeſſe de l'état, & que

le tréſor public doit trouver tout ce qui lui manque dans les coffres des particuliers ; mais l'état exige encore davantage : chacun travaillant pour ſoi-même, & l'intérêt de l'état n'étant pas égal dans toutes les branches de travail, la grande attention du gouvernement doit être de diriger les citoyens vers les travaux qui tendent à réunir l'intérêt général à l'intérêt particulier ; autrement les citoyens s'accoutument à ſéparer leurs intérêts d'avec ceux de la république. Une pernicieuſe induſtrie corrompt les meilleurs établiſſemens. Chacun cherche un profit momentané dans le renverſement de l'économie générale. Les hommes adroits & audacieux accumulent les héritages ; ils s'élevent ſur la tête de leurs concitoyens & acquierent la puiſſance & la domination. Cette autorité totalement oppoſée à celle qui vient de la conſidération & de la confiance, inſpire l'envie & le mécontentement. Quand la haine s'arme contre l'oppreſſion, les tems deviennent inquiets. Malheureux le pays qui ſe trouve réduit à une ſituation pareille ! Ces obſtacles s'enle-

vent rarement ſans ébranler tout l'état; & le peuple, dont la patience a été laſſée, ne ſuit pas toujours les loix de l'équité, quand la néceſſité l'oblige à ſe faire lui-même juſtice.

Lorſqu'il s'eſt gliſſé des abus dans les parties eſſentielles de l'économie, il eſt donc aiſé de s'en appercevoir; mais il n'eſt pas auſſi facile de découvrir la nature de ces abus, & il l'eſt encore moins de diſtinguer quels ſont, dans l'économie générale, les objets qui doivent être regardés comme eſſentiels. Tout eſt relatif: la ſituation d'un pays, ſon étendue, ſon climat, ſes propriétés, l'inclination de ſes habitans, occaſionnent tant de variétés qu'on ne peut rien aſſurer avec certitude, ſinon que l'économie doit s'accommoder à toutes ces circonſtances.

Il ſe mêle en tout une ſorte de fatalité. Des vérités qui ont échappé à l'œil attentif & pénétrant des hommes les plus éclairés; des découvertes inutilement tentées pendant des ſiecles entiers, un haſard les met au jour. Les ſciences en fourniſſent des preuves innombrables, & l'hiſtoire nous apprend que les hommes d'état les plus

célebres doivent ſouvent le ſuccès de leurs vues moins à la ſagacité de leurs combinaiſons qu'à des conjonctures favorables. Une guerre qui menaçoit de détruire le commerce des Hollandois en leur fermant tous les lieux de la domination Eſpagnole, leur fit faire voile aux Indes Orientales où ils jetterent les profondes racines de leur commerce. Cromwell, rare exemple de crimes & de ſuccès, occupa aux manufactures ſon peuple inquiet & remuant, & jetta les fondemens de l'opulence & de la gloire dont l'Anglois jouit aujourd'hui. Colbert donna une nouvelle vie à l'économie françoiſe, & cette partie de la nation à qui la différence de religion fermoit le chemin des honneurs & des emplois fut celle qui s'empreſſa le plus à ſeconder ſes deſſeins.

Le peuple Suédois aima toujours la gloire; mais la ſorte d'honneur attachée à l'économie lui fut long-tems inconnue: il ne ſubſiſta jadis que par le pillage & la piraterie. Dans des tems moins barbares on fixa des revenus aux dignités, la nobleſſe vécut ſur ſes terres, les rois vivoient du domaine

d'Upſal, la guerre ſe nourriſſoit elle-même. Birgerjarl & Magnus Ladulas furent en leurs tems de bons économes; mais Guſtave premier commença véritablement à cultiver l'économie générale. Guſtave Adolphe donna des ſoins au commerce & à l'adminiſtration intérieure; mais le luxe de la reine Chriſtine & les guerres de Charles X en anéantirent l'effet; le roi Charles XI eut l'eſprit aſſez éclairé pour connoître ce qui manquoit aux Suédois, & l'ame aſſez forte pour exécuter des choſes utiles; mais les campagnes de Charles XII, qui fixerent ſur le nord l'attention de l'univers, appauvrirent ſon pays preſque entierement détruit. Le période le plus brillant de l'économie ſuédoiſe commença au regne pacifique de Frederic premier. De bons eſprits ont tourné toutes leurs vues vers cet objet important. Le ſuccès n'a pas encore entierement répondu aux eſpérances de la nation, & quelques cauſes ſe compliquant avec des événemens malheureux, ont juſqu'à préſent empêché l'effet des établiſſemens les mieux conçus.

L'agriculture a été négligée. Nos voiſins qui demeuroient ſur les côtes de la mer Baltique, ſous un ciel peut-être moins favorable que le nôtre, ont d'abondantes récoltes, & peuvent dans les mauvaiſes années ſuppléer à nos beſoins. La Suede au contraire, avec un terrein plus étendu, plus fertile, ſe voit à la premiere intempérie, ou même par la ſeule diſtillation de l'eau-de-vie, en danger de diſette.

On peut dire avec vérité que la trop grande protection accordée en Suede aux manufactures a été funeſte à l'état. En fixant toute l'attention publique ſur ces établiſſemens, elle a cauſé la décadence de l'agriculture. On étoit ſi convaincu dans ces derniers tems que les métiers nous étoient plus utiles que la charrue, que s'aviſer de combattre cette maxime c'eût été ſe deshonorer dans l'eſprit des habiles politiques; delà ces prix, ces honneurs, ces encouragemens de toute ſorte accordés à l'établiſſement des manufactures; delà leur progrès peut-être prématuré; delà enfin cette joie ou plutôt cette ivreſſe univerſelle qui nous empêcha long-tems de conſi-

dérer quel doit être le véritable point d'utilité de ces établiſſemens.

Quant à ce qui regarde les prix attachés au perfectionnement des manufactures, loin que ce ſoit-là le meilleur moyen d'établir, dans un pays, les arts néceſſaires, d'une maniere ſtable, on a annoncé la décadence de l'économie angloiſe, préciſément à cauſe des libéralités du gouvernement envers ceux qui ſe diſtinguent dans cette ſcience pratique. Il eſt une autre ſorte d'encouragement qui réunit tous les avantages ſans faire craindre aucune eſpece de danger. Que l'agriculteur & le fabriquant gagnent proportionnément à leurs travaux, qu'ils ne ſoient point inquiétés, qu'on les mette à l'abri de la violence, qu'ils aient un débit ſûr de leurs marchandiſes, il ne leur faut rien de plus, leurs vœux ſeront remplis ; leur ſimplicité les portera quelquefois à croire qu'ils doivent à leur propre induſtrie le bien-être & les avantages dont ils jouiſſent par les ſoins du gouvernement ; mais ce ſentiment de vanité n'a rien qui les empêche d'être bons citoyens.

Ce n'eſt pas que j'improuve l'éta-

bliſſement de nos manufactures ; elles coûtent trop au royaume pour qu'on en puiſſe enviſager la deſtruction d'un œil indifférent : les avantages qu'on en retire déja, donnent les plus belles eſpérances. Mais ce qui dans le premier âge eſt une foibleſſe excuſable, devient avec les années un vice digne de punition ; les Suédois connurent d'abord ſi peu les manufactures qu'il leur fallut appeller des étrangers. Colbert envoya des François s'inſtruire, au prix de leur vie, dans les manufactures Angloiſes : cette voie étoit ſans doute beaucoup meilleure. La premiere n'eſt point à rejetter juſqu'à ce qu'une génération entiere ait pu s'inſtruire dans la main-d'œuvre ; mais ſi les fabriques ſont établies dans la capitale, n'en attendez aucun ſuccès ; l'ouvrier qui dans un ſéjour auſſi diſpendieux peut à peine gagner de quoi ſuffire à ſon entretien, ou ne tarde pas à ſe dégoûter, ou cherche à ſe diſtraire par le libertinage, du ſentiment de ſa miſere ; la corruption gagne, & le nombre des malheureux s'accroît dans le royaume. Les réglemens par leſquels les états à la derniere diete ordonnerent

ordonnerent que les fabriques fuſſent réparties dans les différentes provinces, reſpirent le zele le plus pur pour le bien public. Si cette ordonnance s'exécute ; ſi l'on établit les manufactures dans des villes qui puiſſent ſe remplir de fabriquans ſans qu'on enleve des bras néceſſaires à l'agriculture, c'eſt alors qu'elles produiront les plus grands avantages : autrement ne nous flattons pas qu'elles ſoient ſolidement établies ; croyons plutôt qu'une ſeule conjoncture malheureuſe peut faire tomber l'édifice de pluſieurs années.

Le commerce & la navigation furent toujours étroitement unis. Les anciens Goths dans leurs voyages de mer n'avoient en vue que la piraterie. Lorſqu'ils commencerent à ſentir les avantages de la paix, & qu'ils connurent les douceurs de la vie civile, ils négligerent entierement la navigation ; ils en perdirent juſqu'au ſouvenir. Au lieu de fréquenter les ports de l'étranger, nous laiſsâmes l'étranger ſe rendre propriétaire chez nous-mêmes de nos bois & de nos mines. Ce période eſt paſſé ; le pavillon Suédois ſe montre ſur toutes les mers ;

nos négocians exportent nos marchandiſes ſur leurs propres vaiſſeaux, & nous apportent celles dont avons beſoin. Nos gens de mer & notre jeuneſſe acquierent de l'expérience & de l'habileté ; mais en tout il faut ſavoir s'arrêter : ce métier de mer pouſſé trop loin, pourroit un jour nous devenir funeſte ; une grande marine exigeroit plus de monde que notre pays dépeuplé n'eſt en état d'en fournir. Notre commerce n'a pas beſoin d'un ſi grand nombre de marins ; le commerce de fret pour les autres nations ne ſçauroit nous convenir. Le moindre écart mérite toute notre attention, quand il s'agit d'un plan général où l'on ſe propoſe de relever l'économie d'un état.

On a vu dans les derniers tems les banques donner de la vie au commerce, les papiers de crédit tenir lieu d'argent comptant, & des hommes d'état prudens & circonſpects tirer un grand avantage pour le royaume de la circulation d'une monnoie fictive. S'il faut s'en rapporter à l'opinion commune, l'établiſſement de Law eût infailliblement remédié aux embarras où

ſe trouvoit la France, ſi les choſes n'avoient point été portées trop loin & qu'on n'eût pas changé par-là l'objet de l'établiſſement. Une grande ſomme en billets, qu'une banque ne pourroit pas réaliſer en un clin d'œil ſi on demandoit le rembourſement de la totalité en même tems, eſt non-ſeulement ſupportable, mais devient ſouvent avantageuſe. L'eſſentiel eſt de ne ſe point détourner de l'objet qu'on s'eſt propoſé : les avantages de ces ſortes d'établiſſemens ne peuvent être détruits que par les accidens les plus ſinguliers & les plus inacceſſibles à la prévoyance humaine. La banque de Suede a long-tems joui d'un grand crédit, & l'on ne peut douter qu'elle n'ait beaucoup contribué à l'établiſſement des manufactures. L'augmentation du commerce & de la circulation fut conſtamment ſon objet ; mais le tems vint où elle prit des terres & des maiſons en hypotheque ; ce fut un pas vers ſa chûte. Les états, toujours attentifs à ce qui regarde le bien du royaume, apperçurent bientôt cette faute & ſongerent à la réparer. Heureuſement le mal n'eſt pas ſans re-

mede ; de bons citoyens en ont même tiré les moyens d'encourager l'agriculture, & la beauté de quelques édifices de nos villes rappellera agréablement à notre mémoire une époque dangereuſe qui n'aura point eu les ſuites dont elle nous menaçoit.

Le haut prix du change a donné lieu depuis quelque tems à beaucoup d'écrits, de projets & de réflexions. La Suede s'eſt trouvée en état de ſoutenir cette rude ſecouſſe, tandis que les peuples commerçans les plus riches, attentifs aux moindres variations du change, ne peuvent le voir monter ſans alarmes. Il faut en attribuer le mal à une pernicieuſe induſtrie des principaux négocians qui, après avoir tiré des lettres de change ſur le crédit étranger à de très-gros intérêts, s'entendent entr'eux pour hauſſer & maintenir le cours du change afin de ſe recupérer aux dépens de leurs concitoyens. Nous ne ſuivrons pas plus loin cette accuſation peut-être injuſte ; elle donnera ſimplement lieu à une réflexion, c'eſt qu'en tout pays les grandes richeſſes ſont ſuſpectes.

Le luxe n'eſt pas aiſé à définir ; mais

ſes effets ſont faciles à reconnoître. L'état floriſſant d'un peuple, ſa conſidération au dehors, la proſpérité de ſon commerce, l'activité & le ſuccès de ſes manufactures peuvent nous éblouir & nous faire confondre les limites qui ſéparent un luxe condamnable d'avec les commodités honnêtes. Les malheurs des peuples, la chûte des empires prouvent les dangers qui menacent toute ſociété où le luxe augmente. Le luxe ſeroit inconteſtablement funeſte chez une nation où la ſcience de l'économie eſt toute nouvelle; mais il s'accorderoit avec les véritables intérêts du pays, s'il ne ſe montroit que chez ceux dont la fortune eſt véritablement augmentée : alors l'argent entre en circulation, l'induſtrie eſt excitée, le bien-être ſe partage également entre tous les citoyens. Malheureuſement le luxe ne s'arrête point dans la maiſon des riches. Il ſe répand comme une maladie contagieuſe. Il infeſte la capitale & les provinces, & il corrompt juſqu'aux générations futures.

Les révolutions, la décadence des états ſont la ſuite preſqu'inévitable des

mauvaiſes mœurs. Les Grecs changerent de domination, de forme de gouvernement; les Romains perdirent leur liberté. La docilité des nations modernes a rendu les révolutions plus rares & la vigilance des hommes d'état met obſtacle aux conquêtes. Ainſi de nos jours, une ſociété qui néglige ſon véritable bien reſte tourmentée par ſes déſordres intérieurs, & reſſent ſon mal par ſes douleurs, ſans avoir la force d'aller au remede. Le haſard heureux qui donne un bon Souverain & le choix d'un bon miniſtre peuvent rendre à une monarchie ſa force & ſa conſidération. Les républiques ne ſont pas ſi-tôt guéries. Les fautes s'y enracinent. Si la diſcorde s'accroît, ſi l'envie & les haines rendent la nation inſenſible aux maux qui la menacent, ſi le véritable génie de la nation n'exiſte plus, quels ſeront les remedes? Il faut aimer la patrie & revenir ſur ſes pas. Comment un peuple libre peut-il ſéparer long-tems l'avantage particulier d'avec le bien public? La mépriſe eſt évidente, & les malheurs qui en dérivent ſont ſi multipliés, ſi violens qu'il eſt impoſſible que la multitude

ne s'en apperçoive elle-même.

Si l'amour de la patrie n'eſt pas éteint ; ſi les loix trouvent l'obéiſſance que leur ſanction demande ; le roi, le reſpect qu'exigent ſes ordres ; chaque citoyen, la ſûreté & la protection que lui doit l'état, l'état peut être éternel. C'eſt alors qu'il s'excite dans tous les eſprits une ſorte d'enthouſiaſme qui, s'il n'avoit point de frein, pourroit à la vérité devenir dangereux, mais dont un ſage gouvernement peut tirer d'immenſes avantages.

REFLEXIONS ſur l'Eſprit de la Littérature Italienne, traduites de l'Italien.

Il ſe fait dans les idées & les opinions des hommes un changement bien plus rapide que dans les langues. Les mots de ſçavant & de philoſophe retentiſſent depuis pluſieurs ſiecles & preſque dans chaque ſiecle ces mots ont repréſenté des choſes absolument différentes & ſouvent même oppoſées l'une à l'autre.

A la renaiſſance des lettres, quiconque avoit lu Platon, paſſoit pour philoſophe : pouvoit-on citer Homere, on étoit plus que ſçavant; & ſi l'on parvenoit à imiter ſervilement quelqu'ancien auteur, on n'étoit rien moins que divin. Un goût vif pour l'harmonie, & une grande vivacité d'imagination, qualités communes en Italie & dépendantes du climat bien plus que de l'éducation, faiſoient alors regarder la poéſie comme le premier des talens.

Un ſçavant au quinzieme ſiecle devoit entendre le grec & le latin, croire à l'influence des aſtres, lire dans l'avenir, & par un ſyſtême quelconque, expliquer les phénomenes. Toutes les abſurdités de la magie entroient alors dans la compoſition de l'homme ſçavant. Quant au nom de philoſophe, il étoit réſervé à celui qui ſçavoit par cœur les cathégories d'Ariſtote, & diſputoit gravement ſur les quiddités, ſur l'univerſel *à parte rei*, & ſur toutes ces inepties qui ont exercé & deshonoré pendant ſi long-tems l'eſprit humain.

Au ſeizieme ſiecle, regnerent d'autres opinions. Preſque tous les Italiens doués de quelque talent, ſe jetterent en déſeſpérés, les uns dans l'océan Platonique des ſonnets & des chanſons amoureuſes; les autres, dans l'étude de la grammaire italienne & l'éloquence latine. Il n'y a pas un bourg en Italie qui n'ait fourni un gros recueil de chanſons en l'honneur des treſſes blondes, de l'angelique viſage, & du très-chaſte & très-ſuave regard de quelque Iris en l'air. On fut inondé de poëmes en rime octave, remplis

de sorcellerie, de palais enchantés, de chevaux aîlés, de cavaliers qui d'un coup de lance dissipoient une armée entiere; pendant que d'impérieux & froids pédans, appliqués à conjuguer, décliner & compasser chaque phrase, chaque mot, chaque période, contraignoient l'esprit humain à sacrifier les choses aux signes qui les représentent, & à se borner aux seules idées qui pouvoient se rendre avec les tournures dont ils permettoient l'usage. Le mot de sçavant eut alors un autre sens; il signifia un homme capable d'écrire au besoin une épître ou une oraison latine. Il est vrai que même dans ce tems-là quelques écrivains oserent penser; mais les uns ne firent nulle impression, les autres essuyerent des persécutions atroces; de sorte que même aujourd'hui il ne seroit pas prudent d'accorder à leur mémoire le juste tribut d'éloges dont la superstition les priva pendant leur vie. Le philosophe ne fut guere alors que ce qu'il avoit été dans le siecle précédent. Cependant les découvertes qu'on venoit de faire sur le globe que nous habitons, & les progrès de la naviga-

tion, devenue plus hardie & plus induſtrieuſe, firent naître des idées ſur l'hiſtoire naturelle, ſur la figure de la terre, ſur les phénomenes céleſtes & ſur la géométrie. Vers la fin de ce même ſiecle parut Galilée, l'honneur immortel de l'Italie, cet homme dont les malheurs couvriront ſon ſiecle d'une tache & d'une honte éternelles. Il ſecoua le premier le joug de cette ſcience de mots, qui, ſans aimer ni chercher le vrai, uſurpoit le nom de philoſophie. Galilée indiqua & parcourut en grande partie le ſeul chemin par lequel les facultés bornées de l'homme peuvent parvenir à pénétrer quelques-uns des ſecrets de la nature. Le ſyſtême planetaire, les loix de la peſanteur, celle des fluides, la théorie de la réſiſtance des ſolides, une ſérie de vérités géométriques, les loix du mouvement, la perfection des inſtrumens d'optique, l'art d'interroger la nature : tels ſont les préſens qu'il fit à l'Italie, à ſon ſiecle, à l'Europe, à la poſtérité. Mais les vérités lumineuſes découvertes par ce grand homme furent rejettées & proſcrites comme autant d'abſurdités, & la route qu'il ve-

noit d'ouvrir ne fut ſuivie que dans l'ombre du ſecret, & par un très-petit nombre d'hommes.

Au dix-ſeptieme ſiecle les Italiens, après avoir paſſé deux cens ans à tourner des phraſes, mirent tout ce qu'ils avoient d'eſprit à examiner la combinaiſon des mots & leur correſpondance réciproque. Delà nâquirent les acroſtiches, les biſtiches, les équivoques, les anagrammes, & mille affectations ridicules qui paſſerent de la poéſie à l'éloquence, à l'hiſtoire, aux épîtres familieres & même dans la converſation. La littérature italienne prit une forme tout-à-fait gothique; on vit s'élever de toutes parts des académies qui prirent les plus étranges deviſes. De même que dans les manéges, chaque cheval a ſon nom, ſelon le genre d'exercice où il réuſſit le mieux; ainſi dans les académies un compoſiteur de ſonnets fut appellé le brillant; un faiſeur de rimes tierces prit le nom d'agile; le poëte épique ou héroïque, celui d'ardent, de ſuperbe, &c. Ces puérilités, que les Italiens enviſagerent d'une maniere très-grave, furent traitées par les nations voiſines

avec tout le mépris qu'elles méritoient.

Cependant l'eſprit philoſophique s'introduiſoit peu à peu en Europe. Le génie de Bacon fermentoit en Angleterre, & celui de Galilée remuoit déja l'Italie. Enfin Deſcartes vint. Ce créateur immortel de la bonne philoſophie, cet homme dont les erreurs mêmes ſont dignes de vénération, perſécuté comme Glalilée, ſe vit contraint de ſe retirer dans une terre étrangere.

Telle eſt la condition de tous les grands hommes que la nature a placés dans les ſiecles d'ignorance. L'envie, la ſuperſtition, l'impoſture & la calomnie les enveloppent de tous les côtés & les pourſuivent ſans relâche; mais leurs ouvrages demeurent; les germes de leurs découvertes ſe développent avec le tems; la lumiere qu'ils ont apportée perce & s'étend inſenſiblement, l'ignorance ſe voit réduite à ſe taire, & la poſtérité ſe courbe devant la ſtatue de ces mêmes hommes qui furent, pendant leur vie, calomniés & perſécutés.

La philoſophie prit un nouvel aſpect dans toute l'Europe; & quoique,

lors de cette heureuse révolution, les vérités ne fussent qu'en très-petit nombre, nous ne laissons pas de devoir à la méthode qui fut appliquée au raisonnement les découvertes qui se sont faites depuis, & qui se font encore tous les jours. On substitua, il est vrai, des erreurs nouvelles aux erreurs anciennes; mais celles-ci reposoient sur l'autorité, qui se fortifie & s'accroît avec le tems, au lieu que les erreurs nouvelles ont pour base la raison, laquelle, à force de s'exercer, parvient enfin à les découvrir. Le philosophe fut alors celui qui, muni de ces deux principes, la matiere & le mouvement, croyoit pouvoir expliquer tous les phénomenes. On étoit convaincu qu'au moyen des tourbillons, rien n'étoit plus aisé que de rendre compte des mouvemens célestes, & qu'avec la matiere subtile tous les mysteres de la pesanteur, du magnétisme & de la lumiere étoient révélés & connus. Il n'y avoit pas un seul point physique qu'on ne se vantât d'entendre & de développer.

Vers le même tems le mot de sçavant acquit une autre signification. On

donna ce nom à celui qui connoiſſoit bien la chronologie, les médailles, les inſcriptions & les chartes. On publia d'immenſes volumes, compoſés de diſſertations ſur un piédeſtal, une lampe ſépulcrale, un trépied, une patère, &c. travaux pénibles & longs qui contribuerent bien peu aux progrès de la raiſon & à la gloire de l'Italie.

Mais aujourd'hui que Newton a révélé notre ſyſtême planetaire; qu'il a fait connoître une nouvelle force, compagne indiviſible de la matiere; qu'il a décompoſé la lumiere & en a démontré les propriétés; qu'à la méthode introduite par Deſcartes, il a ajouté l'analyſe par le ſecours de laquelle les connoiſſances humaines font tous les jours de nouveaux progrès, on ne peut nier que la condition de l'eſprit humain ne ſe ſoit améliorée, même en Italie.

Le philoſophe à préſent eſt celui qui fait marcher l'examen avant l'opinion, qui voit, examine, apprécie les objets indépendamment de l'autorité. Si vous lui demandez ce que c'eſt que la matiere, il eſt bien éloigné de croire qu'il ait acquis le droit de la

définir : ſes déciſions ſont auſſi réfléchies, auſſi lentes qu'elles étoient hardies & promptes il y a cinquante ans.

J'oſe m'élever ici contre certains écrivains qui, abuſant du titre reſpectable de philoſophes, croient s'en montrer véritablement dignes en attaquant les ſublimes vérités de la révélation ; vérités d'un ordre infiniment ſupérieur à tous les autres objets, & que le devoir, la raiſon & notre propre intérêt veulent qu'on reſpecte. Mais en même tems que penſer de ceux qui, ſous prétexte de zele, & au fond pour contenter leur ſecrete jalouſie, donnent une interprétation maligne à toute propoſition nouvelle, & voient par-tout l'incrédulité ? Ce ne ſont-là bien certainement ni des philoſophes, ni de bons chrétiens, ni d'honnêtes gens. Mais reprenons nos obſervations.

Depuis que l'eſprit philoſophique s'eſt étendu bien au-delà des bornes de la phyſique ; depuis qu'il anime l'éloquence, la poéſie & tous les beaux arts, que le goût en général eſt devenu plus exquis, plus délicat, & que le cœur humain & les principes

de la ſenſibilité ſont infiniment mieux connus qu'ils ne l'ont jamais été, il eſt très-difficile ſans doute de mériter le nom de ſçavant.

D'ailleurs, ſi notre philoſophie a ſecoué le joug de l'ariſtotéliſme, notre littérature y eſt encore honteuſement aſſervie. Semblables au commerçant qui fixeroit ſes regards ſur le coin d'une monnoie ſans examiner la valeur intrinſeque du métal, la plûpart de nos littérateurs ne font attention qu'au ſtyle, ſans jamais regarder aux choſes. Noyez ces gens-là dans un océan de paroles, quand elles ne repréſenteroient que des idées ou frivoles ou vulgaires, pourvu qu'elles ſoient bien choiſies & harmonieuſement arrangées, vous les verrez ſe pâmer de plaiſir & d'admiration. Offrez-leur une chaîne de raiſonnemens profonds, ingenieux & utiles; ſi malheureuſement un mot haſardé, une tournure nouvelle vient à bleſſer leur oreille, ils n'auront pour vous qu'un profond mépris.

La tyrannie qu'exercent encore ces ſuperſtitieux eſcaves des mots, rapetiſſe, épouvante, étouffe tous les ta-

lens. Ce jeune homme qui, si rien n'avoit opprimé son génie, eût enfanté des beautés sans nombre, mêlées de quelques défauts dont la seule expérience l'auroit bientôt corrigé, grace aux leçons de son imbécille maître, n'est & ne sera désormais qu'un timide & froid copiste.

Ce malheur nous est sur-tout venu de ce que peu de tems après la renaissance des lettres, nos ayeux, persuadés que la langue avoit déja reçu toute sa perfection, la renfermerent dans les bornes qu'ils défendirent de remuer, & la priverent ainsi de cette heureuse aptitude à se plier aux idées des différens écrivains, qui devroit caractériser toutes les langues vivantes. Ce n'est pas que je prétende qu'il soit jamais permis d'écrire d'une maniere incorrecte ou ignoble, ou de se servir d'expressions étrangeres au génie de la langue; je veux dire seulement qu'on s'est beaucoup trop hâté quand on nous a donné pour modèles les Gintaballari, les Montemagni, les Capponi, les Firenzuola, les Borghini, les Rossi, les Monaldi, les Cavalcanti, les Gelli, les Sachetti, les Marignani,

as Bronzini, les Stadini, & tant d'autres écrivains dont le nom même eſt inconnu à l'Europe cultivée. La langue ne pourra paſſer pour être fixée que lorſqu'à force d'avoir été maniée par des hommes de génie dans tous les genres poſſibles, elle ſera devenue propre à peindre, à repréſenter tous des objets qui peuvent s'offrir à l'imagination.

Lorſqu'Horace ornoit la langue latine de ſes productions immortelles, des écrivains, prétendus puriſtes, s'éleverent contre l'audace & la nouveauté de pluſieurs de ſes expreſſions & de ſes tournures. On critiqua le ſtyle de Tite-Live; on y trouvoit un goût de terroir. Dans tous les pays du monde, quand le ſiecle des lumieres & du goût a commencé, on a eu les mêmes obſtacles à combattre.

Ce qui fait encore un tort infini à la littérature italienne, c'eſt la façon dont ſe traitent les diſputes littéraires. Quiconque entreprend d'écrire, doit ſe montrer ſupérieur au reſte des hommes; le devoir eſſentiel d'un auteur eſt d'éclairer la multitude & de rendre ſes ſemblables plus ſages, plus heu-

reux & plus vertueux, trois choſes qui réellement n'en ſont qu'une. Quel cas veut-on que le peuple faſſe de la littérature quand les littérateurs eux-mêmes s'efforcent de l'avilir en s'entre-déchirant ſans ceſſe, en s'accablant réciproquement de groſſiéretés, d'injures, qu'on ne pardonneroit pas à la plus vile canaille ?

Du reſte, il faut avouer que nos écrivains commencent à mépriſer les petits préceptes qui juſqu'à préſent enchaînoient le ſtyle, & en même tems à ſentir qu'on peut chercher la vérité ſans renoncer aux égards qu'on doit à la ſociété & à ſoi-même. Si le ciel daigne accorder à notre belle patrie des jours ſerains & tranquilles, peut-être le tems n'eſt pas éloigné où pour la troiſieme fois elle attirera les regards & l'admiration de l'Europe.

Ces réflexions, tirées d'un ouvrage périodique italien, intitulé, le Caffé, *ſont de M. le Comte Veri, de Milan, jeune homme, qui joint à beaucoup d'eſprit naturel, beaucoup de connoiſſances & de philoſophie.*

LETTRE du R. P. Jacquier, en réponſe à celle d'un voyageur, ſur la température de l'air de la ville & de la campagne de Rome pendant les chaleurs de l'été.

QUELQUE empreſſement que j'aie, Monſieur, de vous voir dans cette capitale, comme il s'agit de votre ſanté, à laquelle je m'intéreſſe autant qu'à la mienne propre, je n'oſerois vous rien conſeiller d'après ma ſeule expérience; j'aime mieux jetter ſur le papier ce que je ſçais à ce ſujet, & vous mettre à portée de vous décider d'après les réflexions que vous inſpireront les miennes.

Quoique votre lettre roule principalement ſur la température actuelle de l'air de la ville & de la campagne de Rome, je ne laiſſerai pas de faire des recherches ſur la nature de l'ancien climat romain; je viendrai enſuite au tems préſent, & je finirai par quelques remarques ſur les changemens que l'ancien climat peut avoir ſubis.

Le climat de l'ancienne Rome étoit très-ſain; c'eſt une vérité qu'atteſtent

les anciens écrivains. Liſez dans Tite-Live la harangue de Furius Camillus, exhortant le peuple à attaquer l'ennemi; vous y verrez qu'en parlant de la ville de Rome il ſe ſert de cette expreſſion, *ſaluberrimos colles*. Strabon, qui vivoit au tems de l'empereur Tibere, parle du climat de l'ancienne Rome & de la campagne romaine en ces termes : *Omne Latium felix eſt & omnium rerum ferax, exceptis locis quæ paluſtria ſunt atque morboſa, qualis eſt ardentinus ager inter antium & lanuvium uſque ad pometiam & fetini agri quædam, & circà Terracinam & circeium.* On voit par l'autorité de ces deux écrivains que l'air de Rome, & même d'une grande partie du Latium, étoit regardé comme très-ſain : Strabon excepte ſeulement quelques endroits marécageux qu'ont également exceptés Tite-Live & pluſieurs anciens auteurs. Je conclus de-là qu'il n'y avoit aucune difficulté à paſſer alternativement de la ville à la campagne, & de la campagne à la ville, puiſque dans l'un & l'autre endroit on reſpiroit un air ſalubre. En effet, nous liſons dans la ſeptieme épître d'Horace, liv. 1,

que ce poëte paſſa cinq jours du mois d'août avec Mecene dans la magnifique maiſon de campagne que ce protecteur des gens de lettres avoit à Tivoli. On ſçait que Cicéron compoſa ſes belles queſtions Tuſculanes pendant l'été dans l'eſpace de cinq jours, & qu'elles ont pris leur nom du lieu qui les vit naître, c'eſt-à-dire de la maiſon de Tuſculum, qui dans toutes les ſaiſons faiſoit les délices de l'orateur Romain. Je ne ſuivrai point ici le progrès & la continuité de cet uſage, il me ſuffira d'obſerver que c'eſt vers le milieu du onzieme ſiecle qu'on trouve les premiers veſtiges du préjugé vulgaire ſur le mauvais air de la ville de Rome. On lit dans la vie de Gregoire VI, écrite par un auteur contemporain : *Æſtate quæ Romæ humanis corporibus contraria eſt.* Un écrivain du même ſiecle, cité par Baronius, rapporte que ſaint Anſelme ayant été conduit à Rome par Urbain II, voulut paſſer l'été dans une campagne : *Quia calor æſtatis in partibus illis cuncta* UREBAT, *& habitatio urbis nimiùm inſalubris ſed præcipuè peregrinis hominibus* ERAT. On ne peut nier que l'action du

climat ne ſoit plus ſenſible quand l'im preſſion en eſt ſoudaine : je m'expli que. Les hommes nouvellement tran plantés ſont plus expoſés ſans dout aux incommodités attachées au clima que les naturels du pays ; & le ſon d'autant plus que leur climat differ davantage de la température du nou veau pays qu'ils habitent. C'eſt en core une obſervation conſtante & gé néralement connue, qu'il y a moin d'inconvénient pour les habitans de pays chauds à paſſer dans des région froides, qu'il n'y en a pour les habi tans des pays froids à s'habituer dan des climats chauds. Mais que peut-o conclure des paſſages que j'ai rap portés, ſinon que dans les années dor il s'y agit, les chaleurs de l'été furen exceſſives, & peut-être même fatale aux étrangers ? Le témoignage de ce écrivains ne doit pas s'entendre gén ralement ; car le premier nous dit *quâ æſtate ;* ce qui détermine un ét particulier ; & le ſecond ne dit pa que la chaleur de l'été brûle tout mais qu'en cet année elle brûloit tou *calor æſtatis cuncta urebat.* Du reſte, l'on donne un ſens général à ces p roles

roles, c'eſt l'effet d'une terreur purement panique. En effet, nous ſçavons qu'à peu près au tems de S. Anſelme, les nobles Romains avoient coutume de ſe retirer dans les campagnes pendant les grandes chaleurs de l'été, mais ſans craindre de retourner à Rome. Nous liſons que long-tems après, à la mort d'Innocent VIII, le 23 juillet 1492, pluſieurs cardinaux qui s'étoient retirés dans les campagnes pour y paſſer l'été, revinrent à Rome pour entrer au conclave.

J'appuierai ces exemples par quelques raiſonnemens phyſiques. On ne peut nier que la qualité & la bonté de l'air ne ſoient à peu près égales dans la ville de Rome & dans les campagnes où les Romains ont coutume de paſſer aujourd'hui le printems & l'automne. Les habitans de la ville & de ces campagnes ſont ſujets à peu près aux mêmes maladies pendant les chaleurs de l'été, &, proportion gardée, on obſerve aſſez régulierement que le nombre de malades & de morts n'y eſt pas plus conſidérable, en prenant un terme moyen, que dans les villes où l'air paſſe pour ſalubre. Tel eſt le caractere

distinctif que nous donne des climats ; le grand Hippocrate dans son excellent traité relatif à ce sujet : *De aere, locis & aquis.* Cela posé, je raisonne ainsi : ou l'on passe d'un mauvais air à un bon, ou d'un bon à un autre à peu près également sain ; ce sont les deux cas où peuvent se trouver les voyageurs qui viennent à Rome en été & qui en sortent pour jouir pendant quelque tems des campagnes voisines. Or si l'on quitte un mauvais air pour respirer celui de Rome qui est bon, il est certain que ce changement est salutaire : si d'un bon air on passe à un autre d'une qualité à peu près égale, il n'est pas moins certain dans ce second cas qu'on peut faire ce passage sans courir aucun danger. Il est bon de prévenir les difficultés qu'on pourroit faire sur ce que je viens d'avancer. Observez donc, Monsieur, que je n'établis pas une égalité parfaite entre la qualité de l'air de la ville & celle de l'air de la campagne ; car si cela étoit, le passage de la ville à la campagne seroit inutile ; je prétends seulement, comme je l'ai prouvé, que la différence n'est pas assez considérable

pour faire craindre raiſonnablement ce changement d'air. Mais je veux bien ſuppoſer que l'air de Rome eſt moins ſalubre en été que celui de la campagne, & de plus qu'il eſt nuiſible; je dis que, même dans cette fauſſe ſuppoſition, il ſeroit avantageux à ceux qui ſont à Rome de paſſer à la campagne, quoique par leur retour à la ville ils s'expoſaſſent de nouveau au danger du mauvais air; car ce danger étant moins continué deviendroit certainement moindre. Ajoutons qu'il faut pour cela que la différence des climats ne ſoit pas exceſſive; car il pourroit arriver, ce qui paroîtra un paradoxe, que le paſſage d'un air moins bon à un autre abſolument meilleur, devînt relativement funeſte. J'éclaircirai ceci par un exemple connu. Suppoſons que l'endroit qu'on habite en été ſoit très-frais relativement à la ſaiſon, tels qu'on en connoît pluſieurs en Italie; cette habitation conſtante pourra ne pas être nuiſible à la ſanté; elle lui ſera même avantageuſe; mais il ſeroit très-dangereux de paſſer à un lieu trop chaud. On ſçait par expérience que ſi, pendant les plus grands froids de l'hiver,

on échauffe une chambre juſqu'à lui donner un degré de chaleur égal à celui des chaleurs de l'été, il n'y a pas d'homme qui puiſſe ſoutenir ce changement ſans un danger évident de perdre la ſanté & peut-être la vie. Réciproquement le paſſage d'un climat chaud à un autre trop frais peut devenir funeſte. Je ne m'arrêterai pas à détailler les cauſes phyſiques de ces effets; elles ſont connues, ou du moins développées dans tous les ouvrages qui traitent de l'économie animale. Je ſuis perſuadé que ce paſſage très-fréquent en Italie d'un air chaud à un air froid, & d'un air froid à un air chaud, eſt une des plus grandes incommodités qu'éprouvent les voyageurs, ſur-tout s'ils voyagent la nuit & ſans ſe préçautionner contre l'alternative du froid & du chaud. Vous m'avez écrit vous-même, Monſieur, dans votre derniere lettre, que vous aviez été ſouvent ſurpris & incommodé d'un froid très-ſenſible après avoir eſſuyé peu de tems auparavant les plus grandes chaleurs d'Italie. Je me ſouviens encore avec frayeur du danger que je courus en paſſant le mont

Saint-Bernard dans le mois de juin. Je n'ai jamais ſenti un ſi grand froid, après avoir été accablé dans la vallée de la plus exceſſive chaleur ; ce paſſage m'auroit indubitablement cauſé la mort, ſi je n'euſſe diminué la ſenſation du froid en marchant à pied continuellement & même avec précipitation.

Je ſuis porté à croire que cette alternative de froid & de chaud eſt une des cauſes principales qui rend pendant l'été l'air de Rome moins ſain que ne l'eſt généralement celui de notre France. J'ai obſervé ici pendant l'été que les vents nord-oueſt commençoient à ſe faire ſentir vers le midi & duroient juſqu'après le coucher du ſoleil ; ces vents temperent beaucoup la chaleur du jour. Aux vents nord-oueſt ſuccedent ordinairement des vents frais qui viennent de l'eſt, & qui continuent juſqu'après le lever du ſoleil. Il eſt clair que l'effet des vents nord-oueſt qui ne faiſoient que tempérer la chaleur pendant le jour, ajouté à la fraîcheur cauſée par les vents d'eſt, doit rendre les nuits d'été ordinairement très-fraîches. Nous n'éprouvons pas en France cette viciſſitude qui de-

mande peut-être plus de précaution que n'en prend le peuple de Rome. Il me paroît prouvé par pluſieurs autres raiſons que l'air d'Italie en général eſt ſujet à plus de variations que celui de France.

On ſçait par la bonne phyſique que la nature du climat dépend en grande partie de la poſition des lieux ; je veux dire de la proximité des montagnes, de l'action des vents, de la qualité des ſols. Les montagnes, lorſqu'elles préſentent leurs flancs au ſoleil, ſur-tout s'ils ont quelque concavité, font quelquefois, dans les plaines, l'effet d'un miroir ardent. On ſent preſque toujours ſur le ſommet des montagnes, un vent frais qui contribue beaucoup à refroidir l'air dans la plaine. On comprend aiſément combien de ſenſations différentes & ſubites doit produire la différente combinaiſon de l'action du ſoleil & des vents. De-là vient que dans les endroits environnés d'une longue chaîne de montagnes, on obſerve quelquefois que la différence du froid & du chaud, & pour ainſi dire, le paſſage de l'été à l'hiver, ne dépend que de la

qualité des vents. Pour ce qui eſt de la nature du ſol, on ſçait qu'un terrein plein de craie, pierreux & ſablonneux, réfléchit la plus grande partie des rayons, tandis qu'un terrein gras & noir les abſorbe & conſerve ainſi la chaleur beaucoup plus long-tems.

J'ai ſouvent éprouvé en Italie, en me promenant dans la campagne, que mes pieds étoient brûlans, ſans avoir chaud au viſage. Au contraire, dans d'autres endroits, je ſentois à peine quelque chaleur aux pieds, tandis que mon viſage étoit brûlant. Le Latium eſt coupé par des plaines & des montagnes : une grande partie du terrein eſt inculte, il eſt pierreux, ſablonneux, aride en pluſieurs endroits, gras & noir dans pluſieurs autres. A tous ces inconvéniens, il faut ajouter la grande quantité de terres marécageuſes, l'état déplorable de pluſieurs provinces de l'état eccléſiaſtique, ravagés par des inondations continuelles & permanentes. Or vous ſçavez, Monſieur, que pluſieurs de nos provinces de France ne ſont ſujettes à aucun de ces inconvéniens, & qu'il y en a même très-peu qui en éprou-

vent quelques-uns; auſſi me paroît-il qu'en général la ſituation de la France, quoique peut-être moins riante & moins variée, eſt plus avantageuſe à la ſanté.

Malgré ces réflexions que j'ai peut-être exagérées pour n'avoir rien à me reprocher à l'égard d'une ſanté auſſi précieuſe que la vôtre, j'oſe vous inviter, Monſieur, à ne pas différer votre arrivée à Rome & à braver un préjugé populaire qui commence à être mépriſé. Mais d'où vient ce préjugé, direz-vous? Quelle peut-être l'origine d'une erreur tellement & ſi univerſellement établie, que par une coutume qui a force de loi, il n'eſt pas permis au propriétaire d'une maiſon de déloger un locataire pendant l'été, ſous quelque prétexte que ce ſoit?

Quoiqu'il ſoit difficile de remonter à la ſource des opinions populaires, j'aimerois aſſez à croire que celle-ci vient de ce qu'on a confondu toutes les campagnes voiſines de Rome avec celles dont Strabon fait l'énumération. Cette crainte peut avoir été confirmée par la triſte expérience de quelques perſonnes de conſidération, qui

après s'être abandonnées au luxe de la table, ſe ſeront expoſées ſans précaution à l'inconſtance de l'air, à la variation du froid & du chaud, & auront attribué à l'intempérie de l'air ce qui n'étoit l'effet que de leur intempérance ou de leur étourderie. La crainte, qui probablement a commencé par quelque accident fâcheux, ſurvenu à ces perſonnages dont la ſanté & les actions intéreſſent toujours la multitude, aura paſſé à la nobleſſe & delà au peuple naturellement porté à exagérer les faits. Telle eſt, à ce que je penſe, l'origine de ce préjugé, &, d'après la connoiſſance que j'ai du pays, je la crois très-vraiſemblable.

Il me paroît qu'on peut conclure de mes réflexions que l'habitant d'un climat ſeptentrional, tranſplanté en Italie pendant l'été, doit changer de régime & de maniere de vivre. Les climats chauds ne permettent pas un travail conſtant; voilà pourquoi ceux qui les habitent ſont en général moins laborieux; ils ſont auſſi plus tempérans dans le boire & dans le manger : la faim ſe fait moins ſentir dans un climat chaud & par conſéquent il eſt plus aiſé d'y ob

ſerver la diete ; d'ailleurs les excès de la table y ſont plus dangereux. Il ſeroit fort inutile de vous donner des préceptes ſur les précautions que vous devez prendre ; vous pourrez vous en rapporter là-deſſus aux habitans ſages du pays. La néceſſité de ces précautions eſt un de ces beſoins majeurs ſur leſquels la nature & l'expérience donnent des leçons plus ſures, plus utiles que toutes celles de la phyſique & de la médecine.

Cependant ſi vous deſirez quelques conſeils ſur cette matiere, vous ne pouvez les puiſer dans de meilleures ſources que dans un ouvrage de M. Lanciſi, médecin de Clément XI, & dans un mémoire imprimé depuis quelques années, par M. le docteur Lapi.

Je ſuis enfin arrivé, Monſieur, à la derniere partie de ma lettre, ſur le changement que l'ancien climat peut avoir ſouffert. Cette partie eſt curieuſe ſans doute ; cependant comme elle a moins de liaiſon avec la queſtion propoſée, j'en parlerai plus ſuccinctement.

Il n'eſt aucune révolution conſidé-

rable, du moins n'en connoît-on aucune qui ait pu produire un grand changement dans l'ancien climat Romain; il n'y a donc point de raiſon d'admettre une altération qu'on ne pourroit expliquer, & dont les hiſtoriens ne font pas mention (1); mais on

(1) M. l'abbé du Bos, dans ſes excellentes réflexions ſur la poéſie & ſur la peinture, tâche de prouver qu'il eſt ſurvenu une altération phyſique dans l'air de Rome & des environs. Il cite pour cela les annales de Rome, qui nous apprennent que l'an 480 de ſa fondation, l'hiver y fut ſi violent que les arbres moururent; le Tibre fut pris & la neige demeura ſur terre pendant quarante jours. Lorſque Juvenal fait le portrait de la femme ſuperſtitieuſe, il dit qu'elle fait rompre la glace du Tibre pour y faire ſes ablutions. Pluſieurs paſſages d'Horace ſuppoſent les rues de Rome pleines de neige & de glace. Je n'oppoſerai à cette preuve que mes propres obſervations. J'ai été témoin, depuis trente-quatre ans que je ſuis à Rome, de trois hivers preſque auſſi extraordinaires. J'ai vu l'eau des fontaines auſſi fortement gelée qu'en France; j'ai vu quelques glaçons dans le Tibre qui rallentiſſoient le cours de ſes eaux; enfin j'ai vu de la neige dans les rues de Rome pendant pluſieurs ſemaines, & il y a déjà pluſieurs années que vers la

ne peut nier que par des cauſes accidentelles, & peut-être réparables, il n'y ait quelque différence entre l'air de l'ancienne Rome & celui de la nouvelle. Je ne vous dirai rien de la différente ſituation de Rome ancienne, une différence auſſi légere n'en ſçauroit cauſer de conſidérables dans le climat. Je ne dirai rien non plus de la population; il eſt certain qu'une population ſuffiſante contribue à la pureté de l'air, mais il n'eſt pas moins vraie qu'une population trop nombreuſe eſt nuiſible à la ſanté; c'eſt une des raiſons pour leſquelles l'air de la campagne eſt plus pur, étant moins corrompu par des exhalaiſons étrangeres. On ſçait que la population de Rome a varié conſidérablement, ſans aucune variation dans la température de l'air. L'an 1513, quand Leon X fut élu pape, le nombre des habitans n'excédoit pas

---

fin du mois de mars, il tomba une ſi grande quantité de neige que les orangers en furent accablés, & périrent preſque tous. Ces phénomenes ſont auſſi ſinguliers que ceux dont parle Horace, & cependant je n'ai obſervé aucune révolution phyſique.

depuis long-tems celui de trente mille. Sous ſon pontificat il alla juſqu'à quatre-vingt cinq mille. Au tems de Clément VII, il diminua tout-à-coup & ſe réduiſit à trente-deux mille. Ce nombre augmenta dans la ſuite, & il eſt aujourd'hui d'environ cinquante mille. Ces différences dans la population n'en ont produit aucune dans la qualité de l'air. D'où je conclus qu'il n'y a d'autre différence remarquable entre l'air de Rome ancienne & celui de Rome moderne, que celle qui peut provenir du ſoin avec lequel les anciens entretenoient la propreté de la ville. Vous vous rappellez, Monſieur, ces cloaques immenſes bâtis dans toute l'étendue de l'ancienne ville de Rome, & arroſés d'une eau continuelle pour empêcher les ordures d'y ſéjourner. C'étoit, dit Pline, le plus grand ouvrage que des mortels euſſent jamais exécuté. Or il eſt conſtant, par les obſervations, que le dépôt des ordures cauſe, ſur-tout pendant l'été, des maladies endémiques ; ainſi les anciens avoient cet avantage ſur les modernes.

Mais l'avantage étoit bien plus con-

ſidérable par rapport à la campagne romaine. Le paſſage de Strabon, que j'ai déja cité, nous apprend que le Latium étoit très-fertile, que l'air qu'on y reſpiroit étoit très-ſain; il excepte ſeulement quelques endroits. Denis d'Halicarnaſſe parle des environs de Rome en ces termes: *Omnia loca circà urbem habitata ſunt ſive mœnibus, in quæ ſi quis intuens magnitudinem Romæ exquirere velit, fruſtra eum fore, & hæſurum ubi deſinit urbs, ubi incipiat.* Ce temoignage eſt confirmé par les ruines des anciens monumens épars en grand nombre dans les environs de Rome. On voit par la comparaiſon de ces deux écrivains que l'ancienne campagne de Rome étoit très-fertile & très-habitée. Nous ſçavons de plus avec quel ſoin les anciens Romains conſervoient & recueilloient les eaux, & les empêchoient de ſéjourner & de croupir dans les campagnes. Il s'en faut bien que dans la ſuite on ait eu la même attention; on trouve ſouvent dans les campagnes des amas d'eaux, des mares, &c. qui dans les grandes chaleurs doivent occaſionner des mala-

dies fréquentes & dangereuſes.

Je vous ai fait voir, Monſieur, les différences entre la nouvelle & l'ancienne Rome relativement au ſujet que vous m'avez propoſé ; il me paroît que c'eſt à ces différences qu'on peut attribuer cette intempérie de l'air, qui fait que quelques-unes des campagnes, autrefois très-peuplées, ſont aujourd'hui inhabitables, & qui augmente le danger de celles dont l'air n'étoit pas autrefois bien ſain. Nous ſavons par les anciens écrivains & par les ruines qui reſtent d'un magnifique port, que la ville d'Oſtie, par exemple, étoit très-peuplée, quoique l'air n'en fût pas ſalubre. Mais par la négligence des habitans modernes, le ſéjournement des eaux, auxquelles on auroit pu procurer l'écoulement, a tellement augmenté le danger du mauvais air pendant l'été, que ce pays n'eſt plus habité que par une poignée de miſérables.

Voilà, Monſieur, ce que les bornes d'une lettre me permettent de vous dire ſur une matiere qui mériteroit d'être traitée avec étendue. Il me reſte à vous rappeller la ſeconde

partie de cette lettre, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a aucun danger à venir à Rome pendant l'été, & à en ſortir pour aller dans les campagnes voiſines où l'on reſpire un bon air. Tarderez-vous à me procurer le plaiſir de vous voir ?

OBSERVATIONS ſur Shakeſpeare, tirées de la Préface que M. S. Johnſon a miſe à la tête d'une nouvelle édition des œuvres de ce Poëte.

ON ſe plaint depuis long-tems qu'on prodigue ſans raiſon les louanges aux morts, & qu'on accorde trop ſouvent à l'antiquité les honneurs qui ne ſont dus qu'à la ſupériorité du mérite; ces plaintes ſeront toujours la reſſource ou de ceux qui n'étant pas en état d'ajouter une vérité à la ſomme des connoiſſances humaines, eſperent ſe diſtinguer par les héréſies du paradoxe, ou des écrivains infortunés qui ſe flattent d'obtenir de la poſtérité l'eſtime que leur ſiecle leur refuſe.

L'ancienneté, comme toutes les autres qualités qui attirent l'attention des hommes, n'eſt ſans doute que trop ſouvent reſpectée, plus par préjugé que par raiſon. On eſt naturellement plus diſpoſé à honorer le mérite qui n'eſt plus, que celui qui exiſte

près de soi. Les critiques s'appliquent particulierement à découvrir des beautés dans les anciens, & des défauts dans les modernes. Quand un auteur vit encore, on apprécie son mérite par ses plus mauvais ouvrages; quand il est mort, on ne le juge plus que sur ses meilleures productions.

Il n'y a cependant que le tems qui puisse mettre le sceau à la réputation des ouvrages de goût & de génie, parce que ce n'est que par une suite d'étude, d'observations, de comparaisons, qu'on apprend à mesurer les forces de l'esprit humain, & à apprécier la valeur de ses productions.

Shakespeare peut prétendre au privilege d'un ancien & réclamer les droits d'une gloire établie par le tems. Sa réputation a déja survécu de beaucoup à son siecle, terme qu'on regarde communément comme celui qui fixe le mérite littéraire. Toutes les circonstances locales & momentanées qui pouvoient séduire ses contemporains en sa faveur, ne subsistent plus. Les variations du goût & les changemens des mœurs, loin d'affoiblir le succès de ses ouvrages, semblent y

avoir donné un nouvel éclat.

Mais, quoique les jugemens des hommes ſemblent acquérir avec le tems plus de certitude & d'autorité, une longue approbation pourroit encore n'être que l'effet de la mode ou du préjugé. Il faut examiner quelles ſont les qualités ſingulieres qui ont pu mériter & conſerver à Shakeſpeare l'admiration de ſes compatriotes.

Rien n'eſt plus propre à plaire plus long-tems à un grand nombre d'hommes que la repréſentation vraie de la nature univerſelle. Les mœurs particulieres ne peuvent être connues que de peu de perſonnes, & par conſéquent il n'y a que peu de juges en état d'apprécier le mérite de la copie. Les combinaiſons irrégulieres d'une imagination originale peuvent amuſer un moment par l'attrait de cette nouveauté vers laquelle la ſatiété des plaiſirs ordinaires nous fait courir; mais les ſenſations qui ne tiennent qu'à la ſurpriſe s'épuiſent bientôt & ne laiſſent point de traces; l'ame n'aime à ſe repoſer que ſur les fondemens ſtables du vrai.

Shakeſpeare eſt par-deſſus tous les poëtes, du moins parmi les modernes,

le poëte de la nature : c'eſt lui qui préſente à ſes lecteurs un miroir fidele de la nature & des mœurs. Ses caracteres ne ſont modifiés ni par des coutumes locales, ni par des traits particuliers à certaines habitudes ou profeſſions, ni par des accidens d'opinions paſſageres ou de modes fugitives; ils ſont le produit de l'humanité telle qu'elle ſe préſente dans tous les tems & dans tous les lieux. Ses perſonnages n'agiſſent & ne parlent que par l'influence de ces paſſions univerſelles qui affectent tous les cœurs & qui conſervent le mouvement de tout le ſyſtême du monde moral. Dans les écrits des autres poëtes un caractere eſt trop ſouvent un individu; dans ceux de Shakeſpeare c'eſt preſque toujours une eſpece.

C'eſt-là ce qui remplit les pieces de Shakeſpeare d'axiomes pratiques & de morale domeſtique. On a dit d'Euripide que chacun de ſes vers étoit un précepte; nous dirons de Shakeſpeare que de ſes ouvrages on peut recueillir un ſyſtême complet de ſageſſe économique & civile. Cependant ce n'eſt pas dans la beauté des paſſages particuliers que ſon génie ſe mon-

tre ; c'eſt dans les développemens de ſa fable & dans la teneur du dialogue. Le louer par des citations, c'eſt imiter le pédant d'Hierocles, qui ayant une maiſon à vendre, en apporte une pierre ſous ſon manteau qu'il préſente comme un échantillon.

Dans preſque tous les drames, l'amour eſt l'agent univerſel qui diſtribue le bien & le mal, & précipite ou retarde le mouvement de l'action ; mais l'amour n'eſt qu'une des paſſions qui remuent le cœur de l'homme, & comme ce n'eſt pas celle qui a le plus d'influence ſur la ſomme totale de la vie, elle ne devoit pas occuper beaucoup de place dans les drames d'un poëte qui prenoit ſes idées dans la nature actuelle, & ne peignoit que ce qu'il avoit vu. Il ſçavoit que toutes les paſſions peuvent faire le bonheur ou le malheur de l'homme, & par conſéquent ſervir de moyens au poëte dramatique.

Les autres poëtes dramatiques ne ſçavent attirer l'attention qu'en chargeant les caracteres, en exagérant les vertus & les vices, en faiſant parler & agir leurs perſonnages comme les

les petits & les grands incidens ſe trouvent ſans ceſſe mêlés & confondus avec des combinaiſons innombrables.

Dans ce cahos d'objets & d'incidens divers, les poëtes anciens choiſirent pour objet de leurs fictions, les uns les crimes des hommes, les autres leurs folies ; ceux-ci les viciſſitudes importantes de la vie, ceux-là les circonſtances & les incidens les plus familiers. Ces deux genres d'imitation formerent la tragédie & la comédie, compoſitions deſtinées à produire des effets différens par des moyens contraires, & que les anciens ont toujours ſéparées l'une de l'autre.

Shakeſpeare a réuni les talens qui excitent le rire & la triſteſſe, non-ſeulement dans un même caractere, mais encore dans une même compoſition. Preſque toutes ſes pieces ſont compoſées de perſonnages ſérieux & comiques, & d'incidens triſtes & gais.

Cette méthode eſt ſans doute contraire aux regles ordinaires de la critique, mais on peut toujours en appeller du tribunal de la critique à celui de la nature. Le but de tout écrit eſt d'inſtruire

d'inſtruire : le but de la poéſie eſt d'inſtruire en amuſant. On ne peut pas nier que les drames mêlés, comme ceux de Shakeſpeare, ne puiſſent préſenter toute l'inſtruction dont la tragédie & la comédie ſont ſuſceptibles, par cela même qu'ils reſſemblent de plus-près à la nature.

On objecte que par ces changemens de ſcène les paſſions ſont interrompues dans leur développement, & que le principal événement ne marchant pas à ſa fin par une gradation convenable & continue, n'eſt plus capable de produire le degré d'intérêt qui conſtitue la perfection du poëme dramatique. Ce raiſonnement eſt ſi ſpécieux, qu'il a été reçu comme vrai par ceux mêmes à qui une expérience journaliere en démontre la fauſſeté. Ce mêlange de ſcènes d'un caractere oppoſé ne manque jamais de produire la même diverſité dans les ſentimens des ſpectateurs; & c'eſt ce que le poëte a voulu. La fiction ne peut jamais faire naître une émotion aſſez forte pour que l'attention ne puiſſe ſe diſtraire aiſément; & ſi quelquefois une douce triſteſſe ſe trouve

interrompue par un trait de gaîté inattendu, il faut considérer que très-souvent la tristesse n'est pas agréable, que ce qui déplaît à un homme peut plaire à un autre, & qu'enfin tout plaisir consiste dans la variété.

Les comédiens qui, dans l'édition qu'ils ont donnée de Shakespeare, ont divisé ses pieces en comédies, histoires & tragédies, n'ont pas bien distingué ces trois especes de composition. Ils ont appellé comédie toute action dont la catastrophe étoit heureuse pour les principaux personnages, quelque graves ou pathétiques que fussent les incidens dans le cours de la piece. Cette idée de la comédie a duré long-tems parmi nous, & l'on faisoit des pieces qui, par le changement seul de la catastrophe, étoient des tragédies un jour & des comédies le lendemain. La tragédie ne différoit donc alors de la comédie, ni par l'importance des événemens, ni par la dignité des personnages, ni par l'élévation du ton, mais seulement par la catastrophe qui devoit être toujours funeste.

Le drame qu'on appelloit histoire,

étoit une ſuite d'événemens indépendans les uns des autres, qui n'étoient liés que par l'ordre chronologique, & qui ſe ſuccédoient ſans unité de tems ni d'action ; ainſi un ſujet pouvoit être continué dans pluſieurs pieces : comme il n'avoit point de de plan, il n'avoit point de limites.

On reconnoît dans tous les drames de Shakeſpeare le même genre de compoſition : il a mêlé par-tout le ſérieux & la plaiſanterie, & il produit toujours l'effet qu'il ſe propoſe de produire, ſoit qu'il veuille nous attendrir ou nous faire rire, ou ſimplement fixer notre attention ſur la ſuite des événemens qu'il met ſous nos yeux. Quand on conçoit bien le plan de Shakeſpeare, la plûpart des critiques qu'on en a faites s'évanouiſſent.

La nature le portoit plus particulierement vers la comédie. Dans la tragédie, il écrit ſouvent, avec l'apparence du travail ou de l'étude, des choſes peu dignes des efforts qu'elles lui coûtent ; mais dans ſes ſcènes comiques il ſemble produire ſans travail ce que le travail même ne pourroit perfectionner. Dans le premier genre

il court ſans ceſſe après l'occaſion d'être comique ; dans le ſecond, il ſemble ſe repoſer ou ſe jouer comme dans l'élément qui lui eſt propre. Enfin dans la tragédie, c'eſt l'art qui guide ſa plume, dans la comédie c'eſt l'inſtinct.

Shakeſpeare a de grandes beautés ; mais il a auſſi des défauts, & des défauts aſſez choquans pour obſcurcir & détruire tout autre mérite que le ſien. Je montrerai le bien & le mal tels qu'ils ſe préſenteront à moi, ſans la malignité de l'envie & ſans la ſuperſtition de l'admiration. Il n'y a point de queſtion qu'on puiſſe diſcuter plus innocemment que les talens d'un poëte qui n'eſt plus.

Le premier défaut de Shakeſpeare eſt celui auquel on peut imputer la plus grande partie du mal qu'on trouve dans les hommes & dans les livres. Il ſacrifie la vertu à la convenance ; il cherche plus à plaire qu'à inſtruire, & ſemble avoir écrit ſans aucun but moral. On peut, il eſt vrai, tirer de ſes ouvrages un ſyſtême des devoirs de la ſociété, parce que tout homme qui penſe raiſonnablement ne peut

écrire ſans moralité ; mais ſes préceptes & ſes axiomes tombent ſans deſſein de ſa plume ; il laiſſe agir & parler ſes perſonnages ſelon leur caractere, ſans chercher à exciter l'amour du bien & l'horreur du mal ; leur exemple n'opere que par haſard. C'eſt un reproche que la barbarie du ſiecle de Shakeſpeare ne peut exténuer ; car c'eſt le devoir de chaque écrivain de travailler à rendre les hommes meilleurs, & la juſtice eſt une vertu indépendante des tems & des lieux.

L'intrigue de ſes pieces eſt en général tiſſue lâchement & conduite ſans art. Il néglige des occaſions de plaire ou d'intéreſſer que lui préſentoit tout naturellement le développement de ſa fable. La fin de ſes pieces eſt preſque toujours négligée. Comme il compoſoit pour vivre, lorſqu'il approchoit du terme, il abrégeoit le travail pour en recueillir plus promptement le fruit ; ainſi ſon eſprit ſe relâchoit lorſqu'il auroit eu beſoin de ramaſſer toutes ſes forces. Il n'a eu aucun egard aux différences de tems ou de lieu, & il donne ſans ſcrupule

à un ſiecle & à une nation les mœurs, les coutumes & les opinions d'un autre tems & d'un autre peuple.

Lorſqu'il veut être comique, ſa plaiſanterie eſt communément groſſiere, & ſa gaîté licentieuſe. Les hommes & les femmes du monde qu'il met ſur la ſcene ne ſont preſque pas diſtingués des payſans, & par leur langage & par leurs manieres.

Dans la tragédie, ce qu'il fait le plus mal eſt conſtamment ce qui lui a le plus coûté à faire. Il exprime en général avec beaucoup de chaleur & d'énergie tous les mouvemens de la paſſion qui ſortent naturellement de la ſituation & du caractere de ſes perſonnages; mais quand il eſt obligé de ſolliciter ſon imagination & de forcer pour ainſi dire ſon eſprit à produire, il n'en ſort que baſſeſſe, enflure, platitude & obſcurité.

Il affecte dans les narrations des circonlocutions fatigantes & une pompe de langage qui n'a nulle proportion avec les choſes qu'il raconte. Les narrations dans la poéſie dramatique ſont ordinairement ennuyeuſes, parce qu'elles ſuſpendent le progrès de l'ac-

tion. Le poëte devroit donc les rendre rapides & les animer par des interruptions fréquentes : Shakeſpeare a cherché à les relever par la dignité de la diction & les ornemens de la poéſie.

Lorſqu'il veut être orateur, il devient froid & énervé ; car il n'eſt grand qu'autant qu'il ne ſort pas de la nature. Il s'embarraſſe ſouvent dans des idées qu'il ne peut pas rendre & qu'il ne veut pas rejetter ; pour ſe tirer d'affaire, il s'énonce alors d'une maniere vague & confuſe qu'il laiſſe à débrouiller à ceux qui en auront le courage.

Shakeſpeare exprime ſouvent d'une maniere embarraſſée une penſée commune, & cache une petite image ſous un vers pompeux ; il connoît peu cette proportion des mots avec les choſes qui conſtitue la vérité du ſtyle.

Lorſque Shakeſpeare veut attendrir & toucher par la peinture de la chûte de la grandeur, des dangers de l'innocence, des traverſes de l'amour, c'eſt alors que l'inégalité de ſon génie ſe montre plus ſenſiblement. Il ne peut pas être long-tems tendre & pathé-

tique. A peine a-t-il commencé à v
émouvoir, que cette premiere impr
ſion eſt effacée par une impreſſ
contraire ; une froide plaiſanteri
une miſérable équivoque vient d
les momens les plus intéreſſans gla
au fond du cœur la terreur & la pi
au moment même qu'il avoit ſçu
faire naître par un trait touchant
ſublime.

Le défaut le plus remarquable
notre poëte eſt ſon goût pour les j
de mots. Il n'y a rien qu'il ne ſac
au plaiſir de faire une mauvaiſe poi
C'eſt pour lui la pomme d'or qu
détourne ſans ceſſe de ſa route &
fait manquer ſon but.

On trouvera peut-être étra
qu'en expoſant les défauts de Sha
peare, je n'aie pas parlé de la vi
tion des unités dramatiques, ces
gles inſtituées par l'autorité réunie
poëtes & des critiques ; mais à
égard j'eſſaierai de le défendre co
ſes cenſeurs.

Ses hiſtoires n'étant ni des tr
dies, ni des comédies, ne ſont p
ſoumiſes aux loix propres à ces c
genres de drames. Tout ce qu'o

en droit d'en exiger, c'eſt que les incidens en ſoient variés & intéreſſans; que les changemens d'action ſoient ſuffiſamment préparés pour être bien compris, & que les caracteres ſoient vrais, diverſifiés & ſoutenus. Il n'y faut pas chercher d'autre unité.

En examinant de près les principes ſur leſquels ſont fondées les unités de tems & de lieu, peut-être que ces regles perdront un peu de leur prix & de la vénération qu'elles ont obtenue depuis le tems de Corneille; peut-être qu'on s'appercevra qu'elles ont donné plus de peine au poëte que de plaiſir au ſpectateur.

La néceſſité d'obſerver ces deux unités naît de la prétendue néceſſité de rendre le drame croyable. Les critiques regardent comme une choſe impoſſible qu'une action qui a demandé des mois ou des années puiſſe être ſuppoſée ſe paſſer dans l'eſpace de trois heures, ou que le ſpectateur puiſſe croire qu'il reſte aſſis dans un théatre, tandis que des ambaſſadeurs vont & reviennent, qu'on leve des armées & qu'on prend des villes, qu'un proſcrit erre en exil & retourne dans ſa

patrie, ou juſqu'à ce que celui qu'ils ont vu faiſant la cour à ſa maîtreſſe au commencement d'une piece, pleure à la fin la perte prematurée du fils qu'il a eu de cette maîtreſſe après l'avoir épouſée. Une fauſſeté évidente révolte, dit-on, l'eſprit, & la fiction perd ſa force lorſqu'elle s'éloigne de la vraiſemblance.

Les limites étroites du tems, ajoute-t-on, ont déterminé néceſſairement celles du lieu. Le ſpectateur qui a vu le premier acte à Alexandrie, ne peut pas ſuppoſer qu'il ſe trouve à Rome au ſecond; il ſçait qu'il n'a pas changé de place & que les lieux n'ont pu changer d'eux-mêmes.

Voilà le langage triomphant que tiennent les critiques contre les irrégularités des drames, & l'on n'a pas même ſongé à y répondre; mais il eſt tems de leur dire, d'après l'autorité de Shakeſpeare, qu'ils prennent pour un principe inconteſtable un paradoxe que leur eſprit dément au moment où leur bouche le prononce. Il eſt faux qu'aucune repréſentation dramatique ait jamais été priſe pour une action réelle.

L'objection fondée ſur l'impoſſibilité de paſſer la premiere heure à Alexandrie & la ſeconde à Rome, ſuppoſe qu'au lever de la toile le ſpectateur imagine être réellement à Alexandrie, & qu'il croie qu'en venant au ſpectacle il a fait un voyage en Egypte & qu'il vit dans le tems de Cléopatre & d'Antoine. Aſſurément celui qui ſe feroit cette illuſion pourroit bien la pouſſer plus loin; s'il prend dans un certain moment le théatre qu'il voit pour le palais des Ptolemées, pourquoi ne le prendroit-il pas au bout d'une demi-heure pour le promontoire d'Actium? L'illuſion, s'il y en avoit, n'auroit point de limites certaines. Si le ſpectateur peut une fois ſe perſuader qu'Alexandre & Céſar ſont pour lui d'anciennes connoiſſances; s'il peut prendre une ſalle éclairée par des chandelles pour la plaine de Pharſale ou pour les rives du Granique, il faut qu'il ſoit dans un état d'ivreſſe qui le met hors de la portée de la raiſon & du vrai; il n'y a pas de motifs pour qu'un eſprit ainſi exalté ſonge à compter les minutes, ou pour qu'une heure ne puiſſe pas lui paroître un ſiecle.

Mais la vérité eſt que les ſpect
teurs ſont toujours dans leur bon ſen
& n'oublient jamais que le théatre n'e
qu'un théatre & que les acteurs ne ſo
que des acteurs. Ils viennent pour e
tendre déclamer des vers & repr
ſenter une action. Cette action doit
paſſer quelque part; mais les dive
incidens qui completent une fable pe
vent ſe paſſer en des lieux fort diſta
les uns des autres; & où eſt l'abſurdi
de ſuppoſer que ce même lieu, qu'o
connoît pour un théatre moderne, r
préſente Athènes dans un inſtant
Syracuſe dans un autre?

De même qu'on ſuppoſe un lieu
on peut étendre le tems. La plus gra
de partie du tems qu'exige une fabl
dramatique s'écoule entre les actes
car la portion de l'action qui eſt re
préſentée a une durée égale à cell
de la réalité même. Si dans le premie
acte les préparatifs de la guerre contr
Mithridate ſont ſuppoſés ſe faire
Rome, l'événement de la guerre peu
bien, au dénouement, être ſuppoſ
ſe paſſer au Pont. Nous ſavons qu'i
n'y a ni guerre ni préparatifs; qu
nous ne ſommes ni à Rome ni au Pont.

que ce n'eſt ni Mithridate ni Lucullus qui ſont devant nous. Le drame nous préſente des imitations ſucceſſives d'actions ſucceſſives; & pourquoi la ſeconde imitation ne repréſenteroit-elle pas une action arrivée pluſieurs années après la premiere, ſi toutes les deux ſont tellement liées l'une à l'autre qu'il n'y ait que le tems qui les ſépare? Le tems eſt de tous les modes d'exiſtence celui qui obéit le plus aiſément à l'imagination; un eſpace de pluſieurs années qui eſt écoulé ſe conçoit auſſi facilement que le paſſage de quelques heures. Dans la contemplation nous reſſerrons ſans peine le tems des actions réelles; nous permettrons donc volontiers de la reſſerrer dans les imitations de la réalité.

Mais on demandera comment le drame peut intéreſſer ſi l'on n'y donne aucune croyance; je répondrai qu'on y donne toute la croyance qu'exige un drame; il intéreſſe comme une peinture vraie d'une choſe réelle; comme repréſentant au ſpectateur ce qu'il éprouveroit s'il ſe trouvoit dans la ſituation où ſe trouvent les perſonnages du drame. Si notre cœur eſt

ému, ce n'eſt pas que nous penſions que ce ſont des malheurs réels dont nous ſommes témoins, mais ſeulement des malheurs auxquels nous ſommes expoſés. S'il y a de l'illuſion, ce n'eſt pas que nous croyions malheureux les perſonnages que nous voyons; c'eſt nous-mêmes que nous imaginons malheureux pour le moment; nous ſommes émus par la poſſibilité & non par la préſence de l'infortune, comme une tendre mere pleure ſur ſon enfant lorſqu'elle ſonge que la mort peut le lui enlever. Le plaiſir que nous donne la tragédie vient du ſentiment que nous avons de la fiction même; ſi nous croyions voir des meurtres & des trahiſons réels, ce ſpectacle ne nous plairoit plus.

Toute imitation produit de la peine ou du plaiſir, non parce qu'on la prend pour la réalité; mais parce qu'elle rappelle à l'eſprit la réalité. Lorſque notre imagination eſt agréablement remuée par la peinture d'un beau payſage, nous n'imaginons pas pour cela que nous allons jouir de l'ombre des arbres que nous voyons, & nous rafraîchir aux fontaines qu'on nous montre; mais nous aimons à penſer au plaiſir qu'il y

auroit à voir couler cette eau limpide, & à nous repoſer ſous ces ombrages. Nous ſommes intéreſſés en liſant l'hiſtoire d'Henri V; mais perſonne n'a jamais pris le livre qu'il tenoit pour le champ d'Azincourt: une repréſentation dramatique eſt un livre récité avec des circonſtances concomitantes qui en augmentent ou diminuent l'effet.

La lecture d'une piece affecte l'eſprit comme la repréſentation même; il eſt donc évident qu'on ne donne pas de la réalité à l'action. Il s'enſuit qu'on peut ſuppoſer un eſpace de tems plus ou moins long, écoulé entre les actes, & que l'auditeur d'un drame ne tient pas plus de compte de la durée de l'action que celui qui lit une hiſtoire, où dans une heure on fait paſſer ſous ſes yeux la vie entiere d'un héros ou les révolutions d'un empire.

Il eſt auſſi inutile de rechercher que difficile de ſçavoir ſi Shakeſpeare a négligé l'obſervation des unités à deſſein ou par une heureuſe ignorance. Comme il n'y a d'unité eſſentielle à la fable que celle d'action; & comme celles de tems & de lieu, n'étant fondées

que ſur de fauſſes ſuppoſitions, ne ſ
vent qu'à rétrécir le cercle du dra
& à diminuer par-là ſa variété, je
crois pas qu'il faille regretter que Sh
keſpeare ait ignoré ou ait négligé
prétendues regles.

Le poëte qui, en réuniſſant tou
les autres perfections du drame, c
ſerveroit encore rigoureuſement
unités, mériteroit les mêmes élo
qu'un architecte qui auroit l'art d'
ner une citadelle de tous les ord
d'architecture ſans lui rien faire p
dre de ſa force; mais la beauté pr
cipale d'une citadelle eſt d'être bi
défendue contre l'ennemi, & le p
grand mérite d'un drame eſt d'imi
la nature & d'inſtruire l'homme.

Il ne ſeroit pas impoſſible que
que j'écris ici ramenât les princi
de l'art dramatique à un nouvel e
men. Je ſuis effrayé de ma témérit
& quand je ſonge à la réputation
à la force des écrivains qui ſouti
nent l'opinion contraire, je ſuis te
de reſter dans un reſpectueux ſilen
comme Énée abandonna la défenſe
Troye lorſqu'il vit Neptune lui-mê
ébranlant les murailles, & Junon
tête des aſſiégeans.

Ceux qui ne trouveront pas mes raiſons ſuffiſantes pour approuver le jugement de Shakeſpeare, trouveront du moins dans les circonſtances de ſa vie des motifs d'indulgence pour l'ignorance qu'on lui reproche.

Pour apprécier avec juſteſſe les compoſitions d'un écrivain, il faut les comparer avec l'état du ſiecle où il a vécu, & avec les ſituations particulieres où il s'eſt trouvé; car quoique ces circonſtances particulieres ne rendent un livre ni meilleur ni plus mauvais aux yeux du lecteur, cependant il ſe fait toujours une comparaiſon ſecrete des ouvrages d'un homme avec les moyens qu'il a eus; & comme il eſt bien plus important de rechercher juſqu'où l'homme peut étendre ſes vues & apprécier ſa force naturelle, que de ſçavoir dans quel rang on doit placer un certain ouvrage, on aime à connoître les inſtrumens dont l'ouvrier s'eſt ſervi, auſſi bien qu'à juger ſon travail; on veut ſçavoir ce qu'il ne tient que de ſes propres forces, & ce qu'il doit à des ſecours étrangers & accidentels. Les palais du Mexique & du Perou étoient

ſûrement des habitations peu commodes & peu agréables en comparaiſon des maiſons d'Europe ; mais il eût été difficile de les voir ſans étonnement, en ſe rappellant qu'ils avoient été bâtis par des hommes qui ne connoiſſoient pas l'uſage du fer.

Les Anglois, au tems de Shakeſpeare, s'efforçoient de ſortir de la barbarie ; l'étude de la philologie avoit paſſé de l'Italie en Angleterre ſous le regne d'Henri VIII, on commençoit à cultiver les langues ſçavantes, & on liſoit les poëtes Italiens & Eſpagnols. Mais la littérature étoit bornée aux ſçavans de profeſſion & aux perſonnes du plus haut rang. Le public étoit ſans lumieres & ſans goût, & c'étoit encore un mérite rare que de ſçavoir lire & écrire.

Les nations, comme les individus, ont leur enfance. Des hommes qui ne connoiſſent pas l'état véritable des choſes, ne ſont pas en état de juger des imitations qu'on leur en préſente. Le peuple, comme les enfans, aime tout ce qui a l'air extraordinaire, & dans un pays où les arts & les lettres ſont inconnus, toute la nation eſt peuple.

Les romans gothiques[1], remplis d'enchantemens, de dragons & de géans, faiſoient les délices de preſque tous ceux qui liſoient. Des eſprits nourris de ces fictions extravagantes & merveilleuſes n'étoient pas en état de goûter un vrai ſimple : une piece où l'on n'auroit repréſenté que les incidens ordinaires de la vie, auroit paru bien inſipide aux admirateurs du Palmerin & de Guy de Warwick. Il falloit, pour intéreſſer de ſemblables auditeurs, fabriquer des aventures étranges & fabuleuſes ; & l'invraiſemblance, qui révolte les hommes plus inſtruits, étoit le principal mérite d'un ouvrage, aux yeux de ces hommes ignorans & crédules.

En général, les ſujets des pieces de Shakeſpeare ſont empruntés des chroniques & des nouvelles de ſon tems : & il eſt probable qu'il choiſiſſoit les plus populaires, & celles dont les aventures étoient le plus connues ; car les ſpectateurs n'auroient pu le ſuivre dans toute l'intrigue du drame, s'ils n'avoient eu dans leurs mains le fil de l'hiſtoire.

Ses ſujets, ſoit hiſtoriques, ſoit fa-

buleux, ſont toujours pleins d'incidens extraordinaires, plus propres à captiver l'attention d'un peuple groſſier, que de belles penſées & de bons raiſonnemens; & tel eſt le pouvoir du merveilleux ſur ceux mêmes qui le mépriſent, qu'ils ſont plus fortement attachés par les tragédies de Shakeſpeare que par celles d'aucun autre poëte; les autres peuvent nous intéreſſer par des tirades & des morceaux particuliers, mais Shakeſpeare excite en nous une curioſité vive & inquiete qui nous fait deſirer avec impatience le dénouement.

L'appareil de ſpectacle dont il a chargé ſes pieces a le même but; à meſure que les connoiſſances font des progrès, le plaiſir paſſe des yeux aux oreilles; mais dans le déclin des arts, il repaſſe des oreilles aux yeux. Les hommes pour qui Shakeſpeare écrivoit ſe connoiſſoient mieux en proceſſions & en cérémonies qu'en poéſie, & peut-être qu'ils avoient beſoin de quelques incidens viſibles & extérieurs pour bien entendre le dialogue.

M. de Voltaire s'étonne que les

extravagances de notre auteur puiſſent être ſouffertes ſur le théatre d'une nation qui connoît le Caton d'Addiſon. Qu'il me permette de lui répondre qu'Addiſon parle le langage des poëtes, & Shakeſpeare celui des hommes. Il y a dans le Caton une foule de beautés qui nous font eſtimer ſon auteur, mais nous n'y trouvons rien qui nous faſſe connoître les ſentimens & les actions de l'homme. C'eſt la plus belle production du jugement uni avec la ſcience, mais l'*Othello* de Shakeſpeare eſt un enfant vigoureux & vivace, né de l'obſervation féconde par le génie.

L'ouvrage d'un poëte correct & régulier eſt un jardin bien deſſiné & planté avec art; la compoſition de Shakeſpeare eſt une forêt qui préſente à l'œil une pompe impoſante & flatte l'imagination par une immenſe variété, où les chênes étendent leurs branches & les pins s'élevent dans les airs, quelquefois entremêlés de ronces & d'épines, mais en d'autres endroits ombrageant à leurs pieds le mirthe & la roſe. Les autres poëtes étalent des cabinets de raretés, pré-

cieuſes par l'élégance des formes
l'éclat du poli ; Shakeſpeare ou
une mine qui renferme un tréſor i
puiſable d'or & de diamans, mais
croûtés dans la terre & mêlés de ſi
tances viles & groſſieres.

un des plus beaux genies de
! l'ami de Lælius & de Sci-
cet auteur qui a écrit ſa langue
ant d'élégance, de délicateſſe
ureté, qu'il n'a peut-être pas
égal ni chez les anciens, ni
es modernes ! oui, Terence
ſclave ; & ſi le contraſte de ſa
ion & de ſes talens nous étonne,
ie le mot eſclave ne ſe pré-
notre eſprit qu'avec des idées
s ; c'eſt que nous ne nous rap-
s pas que le poëte comique Cæ-
ut eſclave ; que Phedre le fabu-
t eſclave ; que le ſtoïcien Epic-
t eſclave ; c'eſt que nous igno-
e que c'étoit quelquefois qu'un
e chez les Grecs & chez les Ro-
. Tout brave citoyen qui étoit
s armes à la main, combattant
ſa patrie, tomboit dans l'eſcla-

l'ancan ſur une place publique, avec un écriteau ſur la poitrine qui indiquoit ſon ſçavoir faire. Dans une de ces ventes barbares, le crieur ne voyant point d'écriteau à un eſclave qui lui reſtoit, lui dit : *Et toi, que ſçais tu ?* L'eſclave lui répondit : *Commander aux hommes.* Le crieur ſe mit à crier *qui veut un maître ?* Et il crie peut-être encore.

Ce qui précede ſuffit pour expliquer comment il ſe faiſoit qu'un Epictete ou tel autre perſonnage de la même trempe ſe rencontrât parmi la foule des captifs, & qu'on entendît autour du temple de Janus ou de la ſtatue de Marſias : *Meſſieurs, celui-ci eſt un philoſophe. Qui veut un philophe ? A deux talents le philoſophe. Une fois, deux fois. Adjugé.* Un philoſophe trouvoit ſous Séjan moins d'adjudicataires qu'un cuiſinier : on ne s'en ſoucioit pas. Dans un tems où le peuple étoit opprimé & corrompu ; où les hommes étoient ſans honneur & les femmes ſans honnêteté ; où le miniſtre de Jupiter étoit ambitieux & celui de Thémis vénal ; où l'homme d'étude étoit vain, jaloux, flatteur, ignorant

ignorant & diſſipé ; un cenſeur philoſophe n'étoit pas un perſonnage qu'on pût priſer & chercher.

Une autre ſorte d'eſclaves, c'étoient ceux qui naiſſoient dans la maiſon d'un homme puiſſant, de peres & de meres eſclaves. Si parmi ces derniers il y en avoit qui montraſſent dans leur jeuneſſe d'heureuſes diſpoſitions, on les cultivoit ; on leur donnoit les maîtres les plus habiles ; on conſacroit un tems & des ſommes conſidérables à leur inſtruction ; on en faiſoit des muſiciens, des poëtes, des médecins, des littérateurs, des philoſophes ; & il y auroit auſſi peu de jugement à confondre ces eſclaves avec ceux qu'on appelloit *curſores*, *emiſſarii*, *lecticarii*, *peniculi*, *veſtipici*, *unctores*, *oſtiarii*, &c. la valetaille d'une grande maiſon, qu'à comparer nos inſipides courtiſannes avec ces créatures charmantes qui enchaînerent Periclès, & qui arracherent Demoſthène de ſon cabinet, à qui Epicure ne ferma point la porte de ſon école, qui amuſerent Ovide, inſpirerent Horace, déſolerent Tibulle & le ruinerent. Celles-ci réuniſſoient

aux rares avantages de la figure
aux graces de l'eſprit les talens d
poéſie, de la danſe & de la muſiq
tous les charmes enfin qui peuv
attacher un homme de goût aux
noux d'une jolie femme. Qu'eſt-
qu'il y a de commun entre Fine
& Thaïs, Marton & Phriné, ſi l'on
excepte l'art de dépouiller leurs ado
teurs, art encore mieux entendu d'
courtiſanne d'Athenes que des nôtr

Ces eſclaves inſtruits dans les ſci
ces & les lettres faiſoient la gloire
les délices de leurs maîtres. Le d
d'un pareil eſclave étoit un beau p
ſent, & ſa perte cauſoit de vifs
grets. Mécene crut faire un grand
crifice à Virgile en lui cédant un
ſes eſclaves. Dans une lettre où
céron annonce à un de ſes amis
mort de ſon pere, ſes larmes coul
auſſi ſur la perte d'un eſclave, le co
pagnon de ſes études & de ſes t
vaux. Il faut cependant avouer q
la morgue de la naiſſance patricien
& du rang ſénatorial laiſſoit toujo
un grand intervalle entre le maî
& ſon eſclave. Je n'en veux pc
exemple que ce qui arriva à Teren

lorſqu'il alla préſenter ſon *Andrienne* à l'édile Acilius. Le poëte modeſte arrive, meſquinement vêtu, ſon rouleau ſous le bras. On l'annonce à l'inſpecteur des théâtres ; celui-ci étoit à table. On introduit le poëte ; on lui donne un petit tabouret. Le voilà aſſis au pied du lit de l'édile. On lui fait ſigne de lire ; il lit. Mais à peine Acilius a-t-il entendu quelques vers, qu'il dit à Terence : *Prenez place ici, dînons, & nous verrons le reſte après.* Si l'inſpecteur des théâtres étoit un impertinent, comme cela peut arriver, c'étoit du moins un homme de goût, ce qui eſt plus rare.

Toutes les comédies de Terence furent applaudies. L'Hecyre ſeule, compoſée dans un genre particulier, eut moins de ſuccès que les autres ; le poëte en avoit banni le perſonnage plaiſant. En ſe propoſant d'introduire le goût d'une comédie tout-à-fait grave & ſérieuſe, il ne comprit pas que cette compoſition dramatique ne ſouffre pas une ſcène foible, & que la force de l'action & du dialogue doit remplacer par-tout la gaieté des perſonnages ſubalternes ; & c'eſt ce que l'on

3937

n'a pas mieux compris de nos jours lorſqu'on a prononcé que ce genre étoit facile.

La fable des comédies de Terence eſt grecque, & le lieu de la ſcene toujours à Scyros, à Andros ou dans Athenes. Nous ne ſçavons point ce qu'il devoit à Menandre : mais ſi nous imaginons qu'il dût à Lælius & à Scipion quelque choſe de plus que ces conſeils qu'un auteur peut recevoir d'un homme du monde ſur un tour de phraſe inélégant, une expreſſion peu noble, un vers peu nombreux, une ſcene trop longue ; c'eſt l'effet de cette pauvreté baſſe & jalouſe qui cherche à ſe dérober à elle-même ſa petiteſſe & ſon indigence, en diſtribuant à pluſieurs la richeſſe d'un ſeul. L'idée d'une multitude d'hommes de notre petite ſtature nous importune moins que l'idée d'un coloſſe.

J'aimerois mieux regarder Lælius, tout grand perſonnage qu'on le dit, comme un fat qui envioit à Terence une partie de ſon mérite, que de le croire auteur d'une ſcene de l'*Andrienne* ou de l'*Eunuque*. Qu'un ſoir la femme de Lælius, laſſée d'attendre ſon

mari & curieuſe de ſçavoir ce qui le retenoit dans ſa bibliothéque, ſe ſoit levée ſur la pointe du pied & l'ait ſurpris écrivant une ſcene de comédie; que pour s'excuſer d'un travail prolongé ſi avant dans la nuit, Lælius ait dit à ſa femme qu'il ne s'étoit jamais ſenti tant de verve, & que les vers qu'il venoit de faire étoient les plus beaux qu'il eût faits de ſa vie; n'en déplaiſe à Montagne, c'eſt un conte ridicule dont quelques exemples récens pourroient nous déſabuſer, ſans la pente naturelle qui nous porte à croire tout ce qui tend à rabattre du mérite d'un homme, en le partageant.

L'auteur des *Eſſais* a beau dire que « ſi la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire ſortable à un grand perſonnage, certainement Scipion & Lælius n'euſſent pas réſigné l'honneur de leurs » comédies, & toutes les mignardiſes » & délices du langage latin à un ſerf » Africain; » je lui répondrai ſur ſon ton, que le talent de s'immortaliſer par les lettres n'eſt qu'une qualité méſavenante à quelque rang que ce ſoit; que la guirlande d'Apollon s'entrelace

ſans honte ſur le même front avec celle de Mars ; qu'il eſt beau de ſçavoir amuſer & inſtruire pendant la paix ceux dont on a vaincu l'ennemi, & fait le ſalut pendant la guerre ; que je rabattrois un peu de la vénération que je porte à ces premiers hommes de la république, ſi je leur ſuppoſois une ſtupide indifférence pour la gloire littéraire ; qu'ils n'ont point eu cette indifférence, & que ſi je me trompe, on me feroit déplaiſir de me *déloger* de mon erreur.

La ſtatue de Terence ou de Virgile ſe ſoutient très-bien entre celles de Céſar & de Scipion ; & peut-être que le premier de ceux-ci ne ſe priſoit pas moins de ſes commentaires que de ſes victoires. Il partage l'honneur de ſes victoires avec la multitude de ſes lieutenans & de ſes ſoldats ; & ſes commentaires ſont tout à lui. S'il n'eſt point d'homme de lettres qui ne fût très-vain d'avoir gagné une bataille, y a-t-il un bon général d'armée qui ne fût auſſi vain d'avoir écrit un beau poëme ? L'hiſtoire nous offre un grand nombre de généraux & de conquérans, & l'on a bientôt fait le compte

du petit nombre d'hommes de génie capables de chanter leurs hauts faits. Il eſt glorieux de s'expoſer pour la patrie ; mais il eſt glorieux auſſi, & il eſt plus rare de ſçavoir célébrer dignement ceux qui ſont morts pour elle.

Laiſſons donc à Terence tout l'honneur de ſes comédies, & à ſes illuſtres amis tout celui de leurs actions héroïques. Quel eſt l'homme de lettres qui n'ait pas lu plus d'une fois ſon Terence & qui ne le ſçache preſque par cœur ? Qui eſt-ce qui n'a pas été frappé de la vérité de ſes caracteres & de l'élégance de ſa diction ? En quelque lieu du monde qu'on porte ſes ouvrages, s'il y a des enfans libertins & des peres courroucés, les enfans reconnoîtront dans le poëte leurs ſottiſes, & les peres leurs réprimandes. Dans la comparaiſon que les anciens ont faite du caractere & du mérite de leurs poëtes comiques, Terence eſt le premier pour les mœurs. *In etheſin Terentius .... Et hos* (*mores*) *nulli alii ſervare convenit quàm Terentio ....* Horace couvrant, avec ſa fineſſe ordinaire, la ſatyre d'un jeune débau-

ché par l'éloge de notre poëte, s'écrie : *Numquid Pomponius iſtis audiret leviora, pater ſi reviviſceret ?* Reſſuſcitez le pere de Pomponius, qu'il ſoit témoin des diſſipations de ſon fils, & bientôt vous entendrez Chremès parler par ſa bouche. La meſure eſt ſi bien gardée qu'il n'y aura pas un mot de plus ou de moins : & croit-on qu'il n'y ait pas autant de génie à ſe modeler ſi rigoureuſement ſur la nature, qu'à en diſpoſer d'une manière plus frappante peut-être, mais certainement moins vraie.

Terence a peu de verve, d'accord. Il met rarement ſes perſonnages dans ces ſituations biſarres & violentes qui vont chercher le ridicule dans les replis les plus ſecrets du cœur, & qui le font ſortir ſans que l'homme s'en apperçoive : j'en conviens. Comme c'eſt le viſage réel de l'homme & jamais la charge de ce viſage qu'il montre, il ne fait point éclater le rire. On n'entendra point un de ſes peres s'écrier d'un ton plaiſamment douloureux : *Que diable alloit-il faire dans cette galere ?* Il n'en introduira point un autre dans la chambre de ſon fils

harraſſé de fatigue ; endormi & ronflant ſur un grabat, il n'interrompra point la plainte de ce pere par le diſcours de l'enfant, qui les yeux toujours fermés & les mains placées comme s'il tenoit les rênes de deux courſiers, les excite du fouet & de la voix, & rêve qu'il les conduit encore. C'eſt la verve propre à Moliere & à Ariſtophane, qui leur inſpire ces ſituations. Terence n'eſt pas poſſédé de ce démon-là. Il porte dans ſon ſein une muſe plus tranquille & plus douce. C'eſt ſans doute un don précieux que celui qui lui manque ; c'eſt le vrai caractere que nature a gravé ſur le front de ceux qu'elle a *ſignés* poëtes, ſculpteurs, peintres & muſiciens. Mais ce caractere eſt de tous les tems, de tous les pays, de tous les âges & de tous les états. Un Cannibale amoureux qui s'adreſſe à la couleuvre & qui lui dit : « Couleuvre, arrête-toi, » couleuvre ! afin que ma ſœur tire ſur » le patron de ton corps & de ta peau » la façon & l'ouvrage d'un riche cor» don que je puiſſe donner à ma mie ; » ainſi ſoient en tout tems ta forme & » ta beauté préférées à tous les autres

» ſerpens ». Ce Cannibale a de la verve, il a même du goût ; car la verve ſe laiſſe rarement maîtriſer par le goût, mais ne l'exclut pas. La verve a une marche qui lui eſt propre ; elle dédaigne les ſentiers connus. Le goût timide & circonſpect tourne ſans ceſſe les yeux autour de lui ; il ne haſarde rien ; il veut plaire à tous ; il eſt le fruit des ſiecles & des travaux ſucceſſifs des hommes. On pourroit dire du goût ce que Cicéron diſoit de l'action héroïque d'un vieux Romain : *Laus eſt temporum, non hominis.* Mais rien n'eſt plus rare qu'un homme doué d'un tact ſi exquis, d'une imagination ſi réglée, d'une organiſation ſi ſenſible & ſi délicate, d'un jugement ſi fin & ſi juſte, appréciateur ſi ſévere des caracteres, des penſées & des expreſſions, qu'il ait reçu la leçon du goût & des ſiecles dans toute ſa pureté, & qu'il ne s'en écarte jamais : tel me ſemble Terence. Je le compare à quelques-unes de ces précieuſes ſtatues qui nous reſtent des Grecs, une Vénus de Médicis, un Antinoüs. Elles ont peu de paſſion, peu de caractere, preſque point de mouvement ; mais on y remarque

tant de pureté, tant d'élégance & de vérité, qu'on n'eſt jamais las de les conſidérer. Ce ſont des beautés ſi déliées, ſi cachées, ſi ſecretes qu'on ne les ſaiſit toutes qu'avec le tems; c'eſt moins la choſe que l'impreſſion & le ſentiment qu'on en remporte; il faut y revenir, & l'on y revient ſans ceſſe. L'œuvre de la verve au contraire ſe connoît tout entier, tout d'un coup, ou point du tout. Heureux le mortel qui ſait réunir dans ſes productions ces deux grandes qualités, la verve & le goût! Où eſt-il? Qu'il vienne dépoſer ſon ouvrage au pied du gladiateur & du Laocoon, *artis imitatoriæ opera ſtupenda.*

Jeunes poëtes, feuilletez alternativement Moliere & Terence. Apprenez de l'un à deſſiner, & de l'autre à peindre. Gardez-vous ſur-tout de mêler les maſques hideux d'un bal avec les phyſionomies vraies de la ſociété. Rien ne bleſſe autant un amateur des convenances & de la vérité que ces perſonnages outrés, faux & burleſques, ces originaux ſans modeles & ſans copies, amenés, on ne ſçait comment, parmi des perſon-

nages ſimples, naturels & vrais. Quand on les rencontre ſur le théâtre des honnêtes gens, on croit être tranſporté par force ſur les treteaux du fauxbourg Saint-Laurent. Sur-tout ſi vous avez des amans à peindre, deſcendez en vous-mêmes, ou liſez l'Eſclave Africain. Ecoutez Phédria dans l'Eunuque, & vous ſerez à jamais dégoûté de toutes ces galanteries miſérables & froides qui défigurent la plûpart de nos pieces... « Elle eſt » donc bien belle!... ah, ſi elle eſt » belle! Quand on l'a vue on ne ſçauroit plus regarder les autres.... » Elle m'a chaſſé; elle me rappelle; » retournerai-je? ... Non, vînt-elle » m'en ſupplier à genoux ». C'eſt ainſi que ſent & parle un amant. On dit que Terence avoit compoſé cent trente comédies que nous avons perdues; c'eſt un fait qui ne peut être cru que par celui qui n'en a pas lu une ſeule de celles qui nous reſtent.

C'eſt une tâche bien hardie que la traduction de Terence: tout ce que la langue latine a de délicateſſe eſt dans ce poëte. C'eſt Cicéron, c'eſt Quintilien qui le diſent. Dans les jugemens

divers qu'on entend porter tous les jours, rien de ſi commun que la diſtinction du ſtyle & des choſes. Cette diſtinction eſt trop généralement acceptée pour n'être pas juſte. Je conviens qu'où il n'y a point de choſes, il ne peut y avoir de ſtyle; mais je ne conçois pas comment on peut ôter au ſtyle ſans ôter à la choſe. Si un pédant s'empare d'un raiſonnement de Cicéron ou de Démoſthene, & qu'il le réduiſe en un ſyllogiſme qui ait ſa majeure, ſa mineure & ſa concluſion, ſera-t-il en droit de prétendre qu'il n'a fait que ſupprimer des mots ſans avoir altéré le fond? L'homme de goût lui répondra: eh! qu'eſt devenue cette harmonie qui me ſéduiſoit? Où ſont ces figures hardies par leſquelles l'orateur s'adreſſoit à moi, m'interpelloit, me preſſoit, me mettoit à la gêne? Comment ſe ſont évanouies ces images qui m'aſſailloient en foule & qui me troubloient? & ces expreſſions tantôt délicates, tantôt énergiques qui réveilloient dans mon eſprit je ne ſçais combien d'idées acceſſoires, qui me montroient des ſpectres de toutes couleurs qui te-

noient mon ame agitée d'une ſuite preſqu'interrompue de ſenſations diverſes, & qui formoient cet impétueux ouragan qui la ſoulevoit à ſon gré; je ne les retrouve plus. Je ne ſuis plus en ſuſpens; je ne ſouffre plus; je ne tremble plus; je n'eſpere plus; je ne m'indigne plus; je ne frémis plus; je ne ſuis plus troublé, attendri, touché; je ne pleure plus; & vous prétendez toutefois que c'eſt la choſe même que vous m'avez montrée! Non, ce ne l'eſt pas; les traits épars d'une belle femme ne ſont pas une belle femme; c'eſt l'enſemble de ces traits qui la conſtituent, & leur déſunion la détruit; il en eſt de même du ſtyle. C'eſt qu'à parler rigoureuſement, quand le ſtyle eſt bon il n'y a point de mot oiſif, & qu'un mot qui n'eſt pas oiſif repréſente une choſe, & une choſe ſi eſſentielle qu'en ſubſtituant à un mot ſon ſynonime le plus voiſin, ou même au ſynonime le mot propre, on fera quelquefois entendre le contraire de ce que l'orateur ou le poëte s'eſt propoſé.

Le poëte à voulu me faire entendre que pluſieurs événemens ſe ſont ſuc-

cédés en un clin d'œil. Rompez le rithme & l'harmonie de ſes vers, changez les expreſſions, & mon eſprit changera la meſure du tems, & la durée s'allongera pour moi avec votre récit. Virgile a dit :

Hîc gelidi fontes, hîc mollia prata, Lycori ;
Hîc nemus, hîc ipſo tecum conſumerer ævo.

Traduiſez avec l'abbé Desfontaines : *Que ces clairs ruiſſeaux, que ces prairies & ces bois forment un lieu charmant ! Ah, Lycoris, c'eſt ici que je voudrois couler avec toi le reſte de mes jours ;* & vantez-vous d'avoir tué un poëte.

Il n'y a donc qu'un moyen de rendre fidelement un auteur, d'une langue étrangere dans la nôtre ; c'eſt d'avoir l'ame bien pénétrée des impreſſions qu'on en a reçues, & de n'être ſatisfait de ſa traduction que quand elle réveillera les mêmes impreſſions dans l'ame du lecteur. Alors l'effet de l'original & celui de la copie ſont les mêmes ; mais cela ſe peut-il toujours ? Ce qui paroît ſûr, c'eſt qu'on eſt ſans goût, ſans aucune ſorte de ſenſibilité, & même ſans une véritable juſteſſe d'eſprit, ſi l'on penſe ſérieuſement

que tout ce qui n'eſt pas poſſible de rendre d'un idiôme dans un autre, ne vaut pas la peine d'être rendu. S'il y a des hommes qui comptent pour rien ce charme de l'harmonie qui tient à une ſucceſſion de ſons graves ou aigus, forts ou foibles, lents ou rapides, ſucceſſion qu'il n'eſt pas toujours poſſible de remplacer; s'il y en a qui comptent pour rien ces images qui dépendent ſi ſouvent d'une expreſſion, d'une onomatopée qui n'a pas ſon équivalent dans leur langue; s'ils mépriſent ce choix de mots énergiques dont l'ame reçoit autant de ſecouſſes qu'il plaît au poëte ou à l'orateur de lui en donner, c'eſt que la nature leur a donné des ſens obtus, une imagination ſeche & une ame de glace. Pour nous, nous continuerons de penſer que les morceaux d'Homere, de Virgile, d'Horace, de Terence, de Cicéron, de Démoſthene, de Racine, de la Fontaine, de Voltaire, qu'il ſeroit peut-être impoſſible de faire paſſer de leur langue dans une autre, n'en ſont pas les moins précieux; & loin de nous laiſſer dégoûter, par une opinion barbare, de

l'étude des langues tant anciennes que modernes, nous les regarderons comme des ſources de ſenſations délicieuſes que notre pareſſe & notre ignorance nous fermeroient à jamais.

M. Colman, le meilleur auteur comique que l'Angleterre ait aujourd'hui, a donné il y a quelques années, une très-bonne traduction de Terence. En traduiſant un poëte plein de correction, de fineſſe & d'élégance, il a bien ſenti le modele & la leçon dont ſes compatriotes avoient beſoin. Les comiques anglois ont plus de verve que de goût, & c'eſt en formant le goût du public qu'on réforme celui des auteurs. Vanbrugh, Wicherley, Congreve & quelques autres ont peint avec vigueur les vices & les ridicules : ce n'eſt ni l'invention, ni la chaleur, ni la gaité, ni la force qui manquent à leur pinceau ; mais cette unité dans le deſſin, cette préciſion dans le trait, cette vérité dans la couleur, qui diſtinguent le portrait d'avec la caricature. Il leur manque ſur-tout l'art d'appercevoir & de ſaiſir, dans le développement

des caracteres & des passions ; ces mouvemens de l'ame naïfs, simples & pourtant singuliers, qui plaisent & étonnent toujours, & qui rendent l'imitation tout à la fois vraie & piquante ; c'est cet art qui met Terence, & Moliere sur-tout, au-dessus de tous les comiques anciens & modernes.

LETTRE d'un ſçavant de France, écrite à un ſçavant de Dannemarck, ſur l'origine & l'antiquité du verre.

JE viens vous conſulter, Monſieur, ſur un point d'érudition qui partage les ſçavans. Il s'agit de l'antiquité du verre. Voici ce qui a donné lieu à cette queſtion. M. l'abbé Pluche, dans ſa théogonie, a prétendu que les hyérogliphes des Egyptiens ne peignoient que des opérations de la nature, & que l'ignorance ou l'oubli du ſens de ces figures a produit enſuite la mythologie & l'idolatrie des Egyptiens & des Grecs. Dom Pernetti, bénédictin, eſt allé encore plus loin dans l'ouvrage qu'il a publié en 1758. Il rapporte à la chymie les fables Egyptiennes & Grecques : c'eſt par les couleurs & par les phénomenes qui ſe montrent dans les opérations de cet art, qu'il explique toute la mythologie.

Je ſuis bien éloigné d'adopter cette opinion ; les fondemens m'en paroiſ-

ſent ruineux & appuyés ſur une ſuppoſition fauſſe. En effet, les anciens ne pouvoient ſans doute voir, dans leurs opérations chymiques, ces couleurs & ces phénomenes, ni par conſéquent les chanter dans leurs poëmes, puiſqu'ils ne connoiſſoient pas le verre.

L'invention du verre ne précede notre ere que d'environ quatre ſiecles. Il n'a guere été connu que cinquante ans avant Ariſtote. Le premier des Grecs qui en faſſe mention eſt Ariſtophane, dans ſa comédie des nuées ; encore la maniere dont ce poëte s'exprime prouve-t-elle que le verre n'étoit encore à Athènes qu'une rareté de cabinet. Vous n'ignorez pas ce que Pline dit à ce ſujet (1). Comme l'Attique avoit un commerce ouvert avec la Phénicie, il n'eſt pas douteux que cette découverte ne ſe fut répandue auſſi-tôt qu'elle fut faite. Il faut donc regarder l'époque que j'aſſigne, ſinon comme la plus certaine, du moins comme la plus vraiſemblable. La reculât-on d'un ſiecle, de deux & même de

(1) Liv. 36, chap. 26.

trois, mon opinion n'en recevroit nulle atteinte ; car pour la renverſer il faudroit prouver que le verre eſt auſſi ancien que la chymie & la fable.

J'ai fait ſur ce point quelques recherches dans l'écriture ſainte, ſur leſquelles je vous prie de prononcer. La vulgate fait mention du verre pour la premiere fois dans Job (1) ; mais ſelon les interpretes, ſaint Jérôme s'eſt mépris, en confondant mal à propos le verre avec le diamant.

Moïſe dit dans la geneſe (2), que Noé fit une fenêtre à l'arche ; mais le mot dont il ſe ſert n'indique, à ce que l'on prétend, qu'un corps tranſparent en général. Il s'agit de pénétrer la véritable énergie du terme original.

Quelques érudits ont prétendu trouver le verre dans ces miroirs que les femmes apporterent à Moïſe (3), pour en faire la cuve d'airain. Mais ce paſſage prouveroit plutôt que les Juifs, au tems de Moïſe, ne connoiſſoient

(1) 28, v. 17.
(2) 6, v. 16.
(3) Exod. 38, v, 8.

pas le verre, puiſque ces miroirs étoient de cuivre.

Dans le troiſieme livre des rois (1), il eſt dit que Salomon fit des fenêtres au temple. La vulgate laiſſe croire que ce n'étoient que de ſimples embraſures, *feneſtras obliquas.* Qu'en penſez-vous ?

Je n'ai pas cru devoir pouſſer mes recherches plus loin : je me ſerois trop rapproché de l'époque de la découverte du verre. Vous avez vu que je pouvois livrer quelques ſiecles ſans aucun riſque pour mon opinion. Enfin il eſt inconteſtable que les fables touchent à l'antiquité la plus reculée. Homere n'eſt ni le premier des poëtes, ni le créateur des fictions qu'il emploie ; elles exiſtoient chez les Egyptiens long-tems avant lui. Or ſi le verre eſt une invention moderne, ces fables doivent avoir un tout autre objet que celui que leur attribue dom Pernetti.

Je n'ai plus qu'une réflexion à faire. Le verre eſt un ouvrage du feu & de l'art. Donc il ne peut point y avoir de verre foſſile. Ainſi vous devez

(1) Chap. 6. v, 4.

vous attacher à bien dien distinguer les différens sens dont le nom de verre est susceptible dans les langues orientales. Hérodote, Diodore de Sicile & Strabon ont abusé du mot grec ὕαλος, verre, lorsqu'ils ont écrit que les Ethiopiens, après avoir enduit leurs morts d'une couche de plâtre, les enfermoient dans une caisse de verre, matiere dont, selon ces écrivains, on trouvoit dans ce pays des mines très-abondantes. En approfondissant le fait, j'ai trouvé que ce prétendu verre minéral est un vernis bitumineux dont on enduisoit le plâtre pour garantir les momies des injures de l'air.

Vous sçavez avec quelle circonspection il faut lire les auteurs, & jusqu'à quel point leurs traducteurs sont quelquefois infideles. C'est ce qui m'engage à vous demander le vrai sens des passages hébreux sur lesquels les commentaires élevent des doutes sans jamais en résoudre aucun.

Je suis, &c.

REPONSE (1).

Il m'eſt impoſſible, Monſieur, de juger des fondemens ſur leſquels dom Pernetti appuie ſon ſyſtême. Je n'ai point lu ſon ouvrage; mais il me paroît infiniment plus raiſonnable d'attacher un ſens phyſique aux hyéroglifes & à la mythologie des anciens, que de leur attribuer un ſens théologique ou un ſens moral. Je n'entrerai point quant à préſent dans ces diſcuſſions. Je me contenterai d'examiner la queſtion ſur laquelle vous me faites l'honneur de me conſulter, ſçavoir, l'origine du verre & l'époque de ſon invention. J'expoſerai librement ma penſée, ſans prétendre condamner la vôtre.

L'invention du verre me paroît auſſi ancienne que l'invention des métaux; ces deux arts, ſelon moi, marchent d'un pas tout-à-fait égal. Avant d'établir cette hypothèſe, je diſcuterai les raiſons que vous rapportez en faveur de votre opinion.

(1) Et la lettre & la réponſe ſont manuſcrites.

Ariſtophane,

Ariſtophane, dites-vous, eſt le premier des Grecs qui ait fait mention du verre dans ſa comédie des nuées. Mais ce n'eſt-là qu'un argument négatif, & par conſéquent très-inſuffiſant. Un art peut très-bien exiſter avant d'être répandu au point que les auteurs en puiſſent parler. La poudre à canon a été connue & décrite par Roger Bâcon plus de cent ans avant que Schwartz la rendît publique. Le verre a été long-tems un ſecret. D'ailleurs Ariſtophane parle d'un eſpece de priſme ou de verre propre à allumer du feu aux rayons du ſoleil. Or aujourd'hui même que le verre eſt ſi commun, combien de gens on étonneroit en leur faiſant voir la variété des couleurs que le priſme fait ſortir de la lumiere !

L'hiſtoire de Pline eſt un conte phénicien que le bon homme a pris pour un fait (1). Eh, comment ſe perſuader que des marchands de nitre ignorent la nature du nitre au point

(1) *Voyez* le chap. 26 du livre 36, *Fanna eſt, &c.*

d'en faire ſervir les morceaux à ſoutenir leur marmite ? Pouvoient-ils ne pas ſçavoir que ce chenet ſe fondroit & que leur potage ſeroit renverſé ? N'eſt-il pas encore plus abſurde de croire, que le feu que font des matelots pour cuire leur dîné, ſoit ſuffiſant pour fondre du ſable & le faire couler en verre ?

Tout ce qui eſt dit des fenêtres dans l'écriture & dans les anciens auteurs ne prouve rien relativement au verre ; on n'a commencé que fort tard à employer du verre aux fenêtres. Les premiers exemples qu'on en ait remontent tout au plus au tems des empereurs Romains. C'eſt le froid des pays du nord, lorſque ces pays ſe ſont policés, qui a rendu l'uſage du verre aux fenêtres ſi commun dans la plus grande partie de l'Europe. Au lieu de verre, les anciens ſe ſervoient de jalouſies, de treillis, de peaux huilées ou d'autres matieres pour garantir leurs appartemens du vent, de la pluie & des ardeurs du ſoleil.

On pourroit ſans doute, après cette remarque, ſe paſſer d'examiner les paſſages de l'écriture où il eſt parlé de

fenêtres ; cependant je ne laisserai pas d'expliquer ceux que vous m'indiquez.

Le premier est tiré de la genèse (1), où Dieu dit à Noé, selon la vulgate, *fenestram in arcâ facies.* Le terme hébreu qu'on traduit ici par *fenestra* est *czohar*, qui signifie *lumen*, *splendor*, *fenestra ; quòd lumen transmittat* (*à radice* tzobar, *lucere*). Ce passage signifie que Dieu ordonna à Noé de faire une ouverture à l'arche pour lui donner du jour.

Le mot propre en hébreu pour désigner une fenêtre est (*chalon*) *fenestra, sic dicta quòd sit quasi perforatio parietis,* (*à radice* chalal, *perforari*). Ce mot se trouve pour la premiere fois dans la génèse (2). *Aperiens Noe fenestram arcæ.* Je conclus deux choses de ce passage : 1°. que ce qui est appellé *jour* dans la genèse (3), est nommé ici *ouverture* ou bien *embrâsure* ; 2°. que cette embrâsure étoit fermée, puisque Noé l'ouvrit pour lâcher le corbeau ;

(1) 6, v. 16.
(2) 8, v. 6.
(3) 6, v. 16.

mais il n'eſt pas dit de quelle matiere Noé ſe ſervit pour la fermer.

Dans le paſſage du troiſieme livre des rois (1), nous liſons que Salomon fit des embrâſures (*chalone*), qui alloient en s'élargiſſant du dehors en dedans dans le maſſif de la muraille, comme on le pratique encore dans les égliſes pour leur donner plus de jour: c'eſt ce que la vulgate appelle *feneſtras obliquas*. Mais on ne nous apprend pas de quoi ces embrâſures étoient couvertes.

Le texte de l'exode (2) porte, dans la vulgate; *fecit & labrum æneum cum baſi ſuâ ex ſpeculis mulierum quæ excubabant in oſtio tabernaculi*. Cette traduction eſt défectueuſe d'un bout à l'autre. Je ne conçois ni comment on a traduit *be marchot*, *ex ſpeculis*, quand il falloit dire *in conſpectu*; ni pourquoi l'on y fait venir des femmes dont il n'eſt point parlé dans le texte. Voici comment ce paſſage doit être traduit; *fecit & labrum æneum cum baſi ſuâ in*

(1) Chap. 6, v. 4.
(2) 38, v. 8.

conſpectu turmatim accurrentium (ſcilicet turbarum) ad oſtium tabernaculi. Ce texte dit donc ſimplement que Moïſe fondit la grande cuve d'airain avec ſa baſe en préſence de la multitude qui étoit accourue en foule pour voir cette opération.

Je conviens avec vous qu'on ne trouve point dans la terre de verre foſſile, tel que celui que nous fabriquons ; mais on y découvre une grande quantité de matieres vitrifiées, ſurtout près des volcans. Je conviens encore que le *hualos* ou verre dont parle Hérodote, employé à enchaſſer les corps morts, étoit un vernis bitumineux, foſſile & tranſparent, appellé par cette raiſon *hualos*, mot qui déſigne le verre en particulier, & en général tout ce qui eſt de couleur cryſtalline : voilà les remarques que vous deſiriez ſur ces paſſages de l'écriture.

Il s'agit maintenant d'examiner la queſtion elle-même, & d'établir la théſe que j'ai poſée au commencement. C'eſt que l'invention du verre eſt auſſi ancienne que l'invention des métaux ; que ces deux arts marchent d'un pas égal, & qu'ils remontent

l'un & l'autre aux premiers â
monde.

Le mot propre du verre en
eſt [*ʒekoukit*] *à puritate ſic dicâ*
radice [zakak] *purus nitidus fuit*
comme le mot latin *vitrum* v
[*videre*] *quia eſt viſui pervium.* (
[*ʒekoukit*] ne ſe trouve qu'en
endroit dans la bible ; ſçavoir
Job (1), *non adæquabitur ei* [
ſapientiæ] *aurum vel vitrum.* Ai
voyez déja que ſaint Jérôme a
entendu ce paſſage que les inte
modernes qui ſe ſont aviſés d
quer ce ſçavant homme.

Perſonne ne doit mieux co
la ſignification & la propriété c
mes hébreux que les Hébreux
Or tous les interpretes Juifs &
qui ont précédé Jeſus-Chriſt c
nent généralement que leur lan
jamais eu & n'a encore d'autre
pour déſigner le verre que c
ʒekoukit ; & que ce mot ne
autre choſe que le verre. Ils ap
des vaſes de verre *magé ʒekouki*

(1) 28, v. 17.

ſage du verre pour les fenêtres eſt à la vérité moderne, comme nous l'avons vu : mais l'uſage des coupes de verre remonte aux premiers âges du monde. C'étoit une cérémonie eſſentielle des nôces chez les anciens Hébreux, de faire boire l'époux & l'épouſe dans un vaſe de verre & de le caſſer enſuite.

L'étymologie que je viens de vous préſenter prouve déja l'antiquité du verre ; car ſi Job, qu'on croit avec beaucoup de fondement avoir été contemporain d'Abraham, a connu le verre avec ſon nom propre : on ne peut guere remonter plus haut, ſans toucher au premier âge du monde.

Il eſt vrai que quelques interpretes modernes, voyant que, dans ce texte de Job, le verre eſt mis à côté de l'or, ont traduit le mot *zekoukit* par celui de diamant. Mais ils auroient dû conſidérer que ſi le verre a perdu de ſon prix, aujourd'hui qu'il eſt devenu ſi commun, il n'en étoit pas de même dans ces anciens tems, où la fabrique du verre étoit encore peu connue ; les vaſes de verre & de cryſtaux blancs étoient alors recherchés, eſti-

més autant que les vaſes d'or. Le
célebre des interpretes qui aient
avant Jeſus-Chriſt, dit ſur un text
deuteronome (1), que nous expli
rons bientôt : *le verre blanc ne le
roit point à l'or ſi la matiere n'en
pas fragile.*

Les Grecs appellent le verre
los & *huelos ;* ce mot vient de *hu*
qui ſignifie le ſable dont on
le verre, & *huelis* vient du
hébreu *hol*, qui ſignifie le beau
en général, & en particulier
dont on fait le verre.

Cette ſeconde étymologie mo
que c'eſt des Hébreux que les G
ont appris la fabrique du verre
que les premiers l'ont connue de
tems, puiſque la matiere dont o
fait, & par conſéquent ſa fabrique
trouvent dans les premieres rac
de leur langue.

Un peu de réflexion ſuffit
faire comprendre que l'inventio
la fuſion des métaux & celle du v
ont une même origine.

La premiere ou l'invention des

(1) Jonathan, 33, v. 19.

nux eſt généralement attribuée à Tubalcaïn d'après ce paſſage de la genèſe 1): *Tubalcaïn qui malleator & faber in uncta opera æris & ferri.* Mais comme l'original peut auſſi ſignifier, & même plus proprement, que *Tubalcaïn enſeigna à graver en cuivre & en fer*, il y a des ſavans qui prétendent que l'invention des métaux eſt antérieure à Tubalcaïn. Reimman, dit dans ſon hiſtoire anté-diluvienne (2): *Avant Tubalcaïn on ne gravoit les monumens que ſur des pierres; il enſeigna la méthode de les graver ſur le cuivre, ſur le fer & autres métaux, pour les mieux préſerver des injures du tems.* Auſſi ne paroît-il pas probable qu'on ait pu entierement ſe paſſer de métaux juſqu'à Tubalcaïn; & puiſque Caïn étoit laboureur, il eſt naturel de penſer qu'il connut l'uſage du fer.

Mais quel qu'ait été l'inventeur de la fuſion des métaux, que ce ſoit Tubalcaïn ou un autre, toujours paroît-il certain qu'on n'a pu voir la fuſion

(1) 4, v. 22.
(2) Sect. 1, ſ. 41, p. 39.

des métaux ſans voir en même
celle du verre.

Celui qui, d'une maſſe auſſi
me, auſſi groſſiere, auſſi peu r
blante à un métal que l'eſt un b
minéral ſortant de la mine, ob
premier, par le moyen du fe
métal fuſible, ductible & mall
ne put pas ne pas comprendre
ſion & la fabrique du verre, pui
fondant ſon minéral il voyoit n
lement le métal, dégagé des pier
le tenoient empriſonné, couler a
de ſon fourneau; mais auſſi les
& les ſcories du minéral, fond
même tems, nager ſur le m
fonte, & ſe vitrifier enſuite pa
froidiſſement lorſqu'il avoit fait
ſon métal hors du fourneau. D
lui étoit aiſé de conclure qu'e
ployant des matieres plus nette
tiendroit une vitrification plus
plus belle, & qu'en prenant c
tieres dans le tems même de l
ſion, il pourroit les mouler & l
rer comme il le jugeroit à pro

La fuſion des métaux & ce
verre paroiſſent donc deux art
parables & dépendans l'un de l'

la découverte de l'un eſt donc l'époque de l'origine de l'autre. Cette induction eſt autoriſée par les étymologies précédentes ; il s'agit maintenant de la confirmer par des faits qui montrent que la fabrique du verre remonte à la plus haute antiquité.

Le premier eſt tiré de la bénédiction que Moïſe donna aux enfans de Zabulon (1), où il dit : *Qui (ſcilicet Zabulonitæ) inundationem maris quaſi lac ſugent & theſauros abſconditos arenarum*, ſelon la vulgate ; mais il y a proprement dans l'original : *abundantiam maris & theſauros reconditiſſimos arenæ.*

On doit plutôt regarder ces bénédictions que Moïſe donne aux tribus, comme des inſtructions ſur les qualités du pays qu'elles alloient occuper, & ſur les avantages qu'elles pouvoient en retirer, que comme des bénédictions proprement dites.

La tribu de Zabulon confinoit, du côté de l'orient, à la mer de Galilée, & du côté de l'occident, à la mer Mé-

(1) Deut. 33, v. 19.

diterranée ; elle pouvoit donc jouir de l'abondance de la mer. Le patriarche Jacob lui avoit promis le même avantage (1). *Zabulon in littore maris habitabit, & in ſtatione navium pertingens uſque ad Sidonem.*

Par *les tréſors les plus cachés du ſable* tous les interpretes Juifs, tant anciens que modernes, entendent le verre. Ils regardent l'art de faire le verre comme une des trois bénédictions que Moïſe promet aux Zabulonites. Cette tradition univerſelle des Juifs ſur le ſens de ce texte, ne peut guère s'expliquer que par l'effet que produiſit l'avertiſſement de Moïſe ſur les habitans de ce pays-là, & ne doit s'entendre que des verreries qui y étoient établies de tems immémorial.

Il paroît en effet par tous les auteurs anciens qui ont écrit ſur cette contrée, que le ſable de la riviere de Belus, qui traverſoit le pays de Zabulon, étoit le plus propre à faire de beau verre ; que les Zabulonites comprirent très-bien le ſens de cet avertiſſe-

(1) Gen. 49, v. 13.

ment de Moïſe, puiſqu'ils établirent des verreries dans leur pays, qui ont été les premieres qu'il y ait eu au monde ; que cet art ſe communiqua de-là en Phénicie & en Egypte ; que les verres & les cryſtaux qu'on y fabriquoit étoient les plus beaux qu'on connût dans ces tems-là, & qu'ils conſerverent leur prix pendant pluſieurs ſiecles, & même juſques ſous les empereurs Romains (1).

Ce verre étoit ſi eſtimé que ſous l'empire de Neron on paya ſix mille ſexterces pour deux ſeules coupes. Nous liſons dans Martial, que les vaſes de ce verre étoient d'un très-grand prix, en comparaiſon de ceux qui ſe fabriquoient à Rome, & qu'il n'y avoit que les grands ſeigneurs qui puſſent s'en procurer. L'art & le travail devoient être portés à un beaucoup plus haut degré de perfection dans ces anciennes fabriques ; ce qui ne contribuoit pas peu à augmenter le prix de la matiere.

(1) *Voyez* Tacite, liv. 5, ch. 7. Pline, liv. 5, chap. 19 ; & Joſeph, liv. 2, *de bello Judaico*.

Ces faits, ſi je ne me trompe, pliquent infiniment mieux ce text deuteronome que toutes les imag tions des commentateurs moder Je crois maintenant être en droi conclure, 1°. que l'invention du v eſt auſſi ancienne que la fuſion métaux; 2°. que Moïſe en conn ſoit la fabrique, puiſqu'il donna ce ſujet des inſtructions aux Zab nites; 3°. que ceux-ci la connoiſſo auſſi, puiſqu'ils comprirent tou que Moïſe vouloit leur dire & ſe duiſirent en conſéquence; 4°. ces verreries du fleuve Belus les premieres verreries conſidéra qui aient été établies; 5°. que art s'eſt répandu dans les pays fins, & qu'il a été connu en or long-tems avant qu'on en eût la m dre connoiſſance en Grece.

Au témoignage de Moïſe, j'aj celui de Salomon, lorſqu'il dit (*Ne intuearis vinum quando flave cum ſplenduerit in vitro color ejus*, ſ la vulgate; mais il y a dans l'origi

(1) Prov. 23, v. 31.

Ne intuearis vinum quando rubeſcit, cum ſplenduerit in poculo color ejus. J'ai déja remarqué que l'uſage du verre pour les coupes remontoit à la plus haute antiquité. On en voit une nouvelle preuve dans ce paſſage. On ſe ſervoit au tems de Salomon de coupes de verre pour boire, & même de beau cryſtal blanc, au travers duquel on ſe plaiſoit à voir pétiller le vin.

En ſe donnant la peine de fouiller plus exactement dans les anciens monumens, il ſeroit peut-être facile d'y trouver d'autres preuves de l'antiquité du verre. Mais celles que je viens d'expoſer ſuffiſent, je penſe, pour confirmer ma theſe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*DE JUSTINIEN & de ſes Loix.**

L'HISTOIRE de Juſtinien eſt bien propre à fortifier le pyrrhoniſme hiſtorique. Suidas, Procope, Agathias, ont parlé beaucoup & diverſement de cet empereur; tous leurs récits ſe contrediſent, & rien ne conduit le lecteur à admettre ou à rejetter les uns plutôt que les autres. Ces hiſtoriens paſſionnés ne nous ont tranſmis qu'un amas confus de faits & de doutes, de deſſous leſquels il ſemble impoſſible de parvenir à retirer la vérité. Juſtinien changea la juriſprudence de ſon tems, & tous les grands changemens éveillent la médiſance. Il y a des hommes qui aiment aveuglément tout ce qui n'eſt plus, qui blâment la nouveauté préciſément parce qu'elle eſt nouveauté; & pluſieurs voient avec raiſon dans la deſtruction des abus le ren-

* Morceau traduit de l'italien, & tiré du caffé, ouvrage périodique très-eſtimable, dont on a déja parlé.

ient de leur fortune. Le peuple
iſtes étoit nombreux ; l'inconſ-
lu droit, cauſée par la confuſion
ix, étoit pour eux une ſource
ieſſes, & ils ne pouvoient voir
œil réduire à un ſeul livre deux
volumes d'ancienne juriſpru-
, & tous ces ſénatus-conſultes
édits de préteurs, qui formoient,
t Eunapius, la charge d'un
nombre de chameaux (1). Juſ-
n'étoit pas le premier qui eût
a néceſſité d'une pareille réfor-
ompée, qui l'avoit commencée
:onſul, l'abandonna par la crainte
ɔndeurs (2).
ɔendant, comment retrouver le
ans des narrations toutes oppo-
Pourquoi Procope a-t-il com-
é par flatter Juſtinien dans ſes
eres hiſtoires, pour le déchirer
e dans ſon hiſtoire ſecrete ? « Je
rois (3) pu, dit-il, me cacher
-tems, ni éviter une mort cruelle

Eunap. In vitâ Ædes. p. 92.
Iſidor. Hiſp. orig. L. V. Cap. 1.
Procopius, hiſt. arcana.

» ſi j'avois publié cette hiſtoire. J'ai » ſouvent été forcé de me taire ſur les » cauſes des événemens que j'écri- » vois ». Si vous lui demandez pourquoi il a écrit cette hiſtoire ſecrete, il vous dit (1) « qu'il faut apprendre » aux tyrans comment les traitera la » libre poſtérité ; que la religion veut » qu'on cenſure un homme qui a em- » prunté ſon nom ſacré pour uſurper » & pour envahir ; qui fit conſiſter la » juſtice à faire toujours ſuccomber » les ennemis des prêtres ; qui confiſ- » quoit injuſtement pour donner in- » juſtement aux égliſes, & qui cou- » vrant ſes haines d'un prétexte pieux, » dépouilloit & aſſaſſinoit ſaintement » de légitimes & malheureux poſſeſ- » ſeurs ».

Il va plus loin encore, & l'appelle un *fléau envoyé du ciel*, un prince *tout occupé de tourmenter les peuples, qui ne fut rien avec conſtance, ſinon cruel & avare.* En retranchant de ces expreſſions tout ce que l'animoſité de l'auteur a pu ajouter à la vérité, il en reſte aſſez pour ſoupçonner qu'il vécut dans

(1) *Ibidem, versùs initium.*

des tems malheureux, & que Juſtinien fut trop redouté pendant ſa vie, & trop haï après ſa mort, pour qu'on pût écrire ſon hiſtoire avec vérité.

Je laiſſe aux érudits le ſoin de concilier les contradictions dont les hiſtoires de Juſtinien ſont remplies; trop ſouvent la vérité s'échappe parmi ces citations infinies, qui groſſiſſent les volumes ſans enrichir l'eſprit humain. Si l'on veut s'en tenir à des faits certains, on verra que Juſtinien a cruellement déſolé la Paleſtine; qu'il a perſécuté les Samaritains ſans faire un proſélyte; qu'il a fort mal compilé les loix anciennes; qu'il a partagé ſon trône avec une comédienne proſtituée (1); qu'il ne ſe trouva jamais à une action de guerre; qu'il ſe mêla indécemment dans ces factions des bleus & des verds, qui du théâtre & du cirque avoient paſſé dans la ville & à la cour, & qui déchiroient l'empire. En réuniſſant ces faits avérés, ne connoît-

(1) Théodora. Voyez ſur cette princeſſe le paſſage de Procope, ſupprimé dans la traduction du préſident Couſin. *Menagiana.* 1 *vol.*

on pas le caractere de cet empereur ?

On ne peut s'empêcher de s'indigner quand on le voit ſe qualifier de *triomphateur toujours auguſte*, & appeller ſes *travaux guerriers*, des combats où il n'aſſiſta jamais, & dont il daigne à peine partager l'éloge avec Narſés & le brave Beliſaire. C'eſt à ces deux hommes que convenoient les titres qu'il ſe donne & qu'il entaſſe avec une emphaſe aſiatique, *Allemannicus*, *Gothicus*, *Germanicus*, *Alonicus*, *Anticus*, *Vandalicus*, *Africanus*, *&c.* Mais tel eſt le ſort de bien des grands, qui ne le ſont que par leur place ; leurs noms, qui ne devroient ſervir que d'époques, ſemblent uſurper & engloutir la gloire des grands hommes que le haſard leur donna pour contemporains & pour ſujets.

L'état miſérable où l'armée de Juſtinien fut réduite feroit croire que ſon regne fut peu brillant, & que ſes conquêtes furent le fruit d'une grandeur paſſagere. Il inſulta Beliſaire & eut la méchante politique de lui refuſer les honneurs du triomphe que méritoit la défaite de Galimer, roi des Vandales. Rome dut en partie ſa

grandeur au faſte des triomphes qui, en flattant l'ambition des citoyens, les enchaînoient à la gloire de la république. Sans récompenſes & ſans honneurs il ſe forme peu de grands hommes, & la pareſſe naturelle anéantit les talens que n'éveille point l'eſpoir du bien réel ou imaginaire qui accompagne la renommée.

Depuis bien des ſiecles étoit éteint cet eſprit de liberté qui avoit autrefois animé la Grece. L'eſclavage & l'aviliſſement avoient pénétré juſqu'au fond de ces ames autrefois ſi fieres, & la ſuperſtition étoit venue y ſemer ſes terreurs. Juſtinien pouvoit tout ordonner. Nous entreprendrons aujourd'hui d'examiner ſes loix ; nos lecteurs jugeront ; mais il faut qu'ils dépoſent tout eſprit de parti : c'eſt la grace que nous leur demandons en entrant en matiere.

Cet amas de loix, monument d'une grande entrepriſe mal exécutée, peut être comparé aux ruines d'un grand & informe palais. Juſtinien ſçut l'abattre, & c'eſt tout. Il ne ſuffiſoit pas de réduire tous ces volumes en un ſeul, il falloit fixer des principes géné-

raux. Et pourquoi recueillir dans les pandectes tous ces fragmens d'Ulpian & de Paul ? Quel eſt ce reſpect, ce ſoin de tranſmettre à la poſtérité quelques déciſions dans des eſpeces particulieres ? Un légiſlateur qui, en créant un code, ne ſe borne point aux principes généraux, ne fera guere que former une vaſte & inutile bibliotheque. Je ſçais que le légiſlateur ne peut pas tout prévoir ; mais je ſçais que les loix doivent embraſſer le plus grand nombre de cas poſſibles.

Je ſuis bien éloigné de cette vénération ſtupide avec laquelle certains hommes parlent encore de Juſtinien. La plûpart n'ont point lu ſes loix, ou s'ils les ont lues & qu'ils y aient compris quelque choſe, ils diſſimulent leurs vrais ſentimens, & aiment mieux profiter de la vieille idolatrie pour les loix romaines, qui les enrichit aux dépens d'une foule d'aveugles.

Tribonien, homme très-avare, au dire de Suidas, d'Armenopole, d'Agathias & de Procope, fut chargé de la compilation d'une infinité de ſenatus-conſultes, de réponſes des prudents, de conſtitutions impériales, qui avoient

inondé l'empire depuis que des Romains avoient été chercher en Grece les loix des douze tables. Le ſeul projet de réduire cette maſſe informe fait voir qu'on n'avoit point l'idée d'une légiſlation ſalutaire ; le ſyſtême du gouvernement n'étoit plus le même ; la république, changée en monarchie, dégénéroit en deſpotiſme ; des loix faites dans des ſituations ſi différentes ne pouvoient former, en ſe réuniſſant, qu'un amas d'abſurdités & de contradictions. Cette frénéſie de juriſprudence auroit paru, aux yeux d'un ſage légiſlateur, le plus indigne abus du pouvoir & l'aveu de la décadence & de la tyrannie.

Qu'un Tribonien vienne de nos jours à être chargé de réduire & d'abréger toutes les conſultations, les commentaires & les traités qui ont paru depuis Juſtinien ; croyez-vous que vous aurez un bon recueil de loix ? Le cas où nous ſommes eſt celui où ſe trouvoit l'empire lorſqu'on réforma la juriſprudenee. Peut-être avons-nous encore plus beſoin de réforme. Nos livres de juriſprudence ſont & plus nombreux & d'un plus

gros volume ; les anciens ſe bornoie
à une piece de parchemin qu'ils ro
loient en cylindre ; mais les modern
ont pouſſé leurs compilations juſqu
l'*in-folio.*

Dix-ſept perſonnes furent occ
pées pendant cinq ans à exécuter cet
rédaction au nom de l'empereur ; di
ſept légiſlateurs me paroîtroient di
ficiles à réunir dans un royaume aſſ
vaſte. Et comment en cinq années r
cueillir avec jugement ce petit nomb
de principes qui ſurnageoient dans cet
mer immenſe d'erreurs, de confuſi
& d'ignorance ? L'ouvrage ſe reſſen
du ſoin qu'on y avoit apporté,
quand on voit les pandectes en co
tradiction avec elles-mêmes & av
le code, qui contredit à ſon tour ſ
propres textes, & les pandectes
& les inſtitutes, & les novelles q
contrediſent tout, & juſqu'aux text
détachés qui ſe contrediſent eux-m
mes dans leur propre teneur ; quan
on conſidere enfin ce choc & ce cah
univerſel, on peut, ce me ſemble, ſa
être téméraire, ſoupçonner les di
ſept légiſlateurs de n'avoir pas é
trop ſages. Le peu d'accord veno

en grande partie de ce que les anciennes ſectes d'Atteius & de Capiton partageoient encore les légiſtes, ſchiſme inſenſé, qui ſoumettoit au caprice & à l'obſtination de quelques hommes, un des objets les plus intéreſſans pour la ſociété.

Dans ces pandectes, on voit régner tantôt la raiſon, tantôt l'opinion, mais on ne peut donner le même éloge au code de Juſtinien, où ſont raſſemblés les édits des empereurs, depuis Adrien juſqu'à ce prince. Là, n'eſpérez plus de trouver l'antique majeſté & cet enthouſiaſme patriotique qui vous éleve & vous embraſe en liſant les loix & l'hiſtoire des anciens Romains; vous y verrez un peuple avili de longue main par les Tibere, les Néron, les Caligula, & à qui l'on donne, ſous le nom de loix, des déclamations prolixes, pleines de ce mépris effrayant pour les hommes, qui s'accrut ſans bornes, juſqu'à ce qu'on en vint à croire que des millions d'hommes étoient deſtinés à la félicité d'un ſeul.

Vous reconnoiſſez cet eſprit deſtructeur dans une fameuſe loi d'Ar-

cade & d'Honorius contre les criminels de leze-majeſté.

« Quiconque ſera entré dans une » révolte avec des ſoldats étrangers » ou nationaux... quiconque en aura » eu la penſée, (car les loix puniſ- » ſent également le crime & la vo- » lonté de le commettre) ſera puni de » mort comme criminel de leze-ma- » jeſté, & ſes biens acquis à notre fiſc. » Quant à leurs enfans, notre clé- » mence impériale veut bien leur laiſ- » ſer la vie, que le crime de leur pere » devroit leur faire perdre, de peur » qu'ils n'imitent ſon exemple; mais » ils ſeront déchus de toute hérédité » maternelle & autre, ſans pouvoir » rien retirer par le teſtament de qui » que ce ſoit; ils ſeront condamnés à » la pauvreté, à l'infamie, & écartés » des honneurs & de tout ſerment légal » afin que, dans les horreurs d'une » pauvreté perpétuelle, la mort ſoit » leur eſpoir & la vie leur ſupplice ».

Cette loi ſuffit pour montrer qu'on étoit tombé dans le vrai deſpotiſme; un gouvernement modéré craint moins la révolte, & ne la punit pas ſi cruellement. Le mal étoit bien plus enraciné

anité avec laquelle il parle de
ne dans ſes loix ; il ordonne
· *ſon éternité*, & s'appelle *la divine & le divin oracle.*
ne conſulta point dans ces loix
ıcipes conſtans & généraux de
e, qui ſont cependant la baſe
e loi utile. Tribonien & Théo-
· eurent la plus grande part,
: on voit par ces propres termes
ovelle VIII : *De notre avis & du de notre illuſtre épouſe, nous or-s, &c.* Ses divins oracles étoient
: argent comptant par Tribo-
homme qui, ſuivant Procope,
à faire un profit légal, & qui,
: le beſoin, caſſoit ou forgeoit
: jour quelque loi. Ainſi parle
tre auteur contemporain ; d'au-
ınt venus après mille ans faire

Cette méthode ſans doute étoit bonne pour enrichir Tribonien, & même l'empereur; elle pouvoit remplir les vues particulieres de Théodora; mais on n'en devoit guère attendre un code qui fît la félicité des nations. Et ce ſont-là pourtant ces loix ſaintes & vénérables, conſacrées par le long reſpect des âges; il n'y a qu'un ſiecle qu'on allumoit des flambeaux lorſqu'on expliquoit le manuſcrit de Florence, comme pour rendre un culte à la ſageſſe plus qu'humaine du légiſlateur.

C'eſt ainſi que les hommes traitent des objets ſur leſquels roule & repoſe tout l'ordre & le bonheur de leur vie; toujours les plus biſarres erreurs infectent de préférence les choſes où l'erreur eſt le plus fatale. Cet animal raiſonnable (qu'on appelle l'homme) eſt le jouet du ſort; il raiſonne à perte de vue ſur l'aſtrologie & la cabale, & ne ſçait pas fixer la propriété flottante de ſes biens; & pour comble de malheur, les plus grandes erreurs ſont les plus reſpectées. Les loix Romaines furent perdues & ſubmergées dans cette inondation des peuples

ıres que la puiſſance romaine ne
ınfin contenir dans les forêts du

ne fut qu'au douzieme ſiecle que
ndectes furent retrouvées, à ce
ı croit, à Melphes en Italie, ſous
ereur Lothaire II. Avec les pan-
s renâquit tout d'un coup la fu-
des commentaires ; les doutes
ırent en foule à la ſuite des pa-
ıs, des gloſes, des traités, des
ils. Il devint facile de dépouiller
oiſin au nom des loix, & diſ-
d'être un juriſconſulte. C'étoit
ns de la barbarie ; les croiſades
nt renverſé l'occident ſur l'o-
; l'Europe étoit affoiblie par des
ations immenſes ; le déſordre &
atiſme régnoient par-tout.
s peres rougirent de leur bar-
, & abandonnerent peu à peu
ix ſaliques, gothiques & lom-
ıs ; peut-être même ce mépris
ırté au-delà des juſtes bornes ;
ſprudence romaine s'introduiſit
reçue avec la plus ſtupide avidi-
'on crut avoir fait une réforme,
qu'on ne faiſoit qu'un change-
Les Accurſe, les Barthole, les

Balde, & une foule d'ignorans célebres couvrirent l'Italie d'un déluge de gros volumes; & graces à notre ſottiſe ils ſont encore reſpectés & ſe diſtinguent du moins par l'eſpace qu'ils occupent dans les bibliotheques.

Les ſubtilités des légiſtes augmenterent la décadence, & au milieu des livres de juriſprudence, nous nous trouvâmes ſans loix. Quand on réfléchit ſur ces commentaires, on voit qu'ils ſont inutiles ou abuſifs ſi le code eſt clair; & que ſi le code eſt obſcur, ils ne remédient que foiblement au mal, & qu'il vaudroit mieux tout refondre ou tout abolir. C'eſt une vérité qui a frappé Juſtinien, ou celui qui écrivoit en ſon nom.

Dans le titre, *de confirmatione digeſtorum*, il défend tout commentaire, toute traduction qui ne ſeroit pas purement littérale. Il rappelle ce qui eſt arrivé au ſujet de l'édit perpétuel des préteurs, lequel fut ſi parfaitement embrouillé par les commentateurs, que les loix romaines ſembloient renverſées; & dans un autre endroit, après avoir redit les mêmes choſes, il ordonne que lorſqu'il s'agira de décider

entre l'équité & la loi, *inter æquitatem juſque interponere interpretationem*, on s'adreſſera directement à l'empereur.

C'eſt la plus ſalutaire des loix de ce prince, & la ſeule pour laquelle on s'eſt écarté d'une profonde vénération ; mais au fond cette loi étoit impraticable à cauſe des antinomies, de l'obſcurité & du déſordre qui regne dans les autres. La néceſſité d'éclaircir ſe joignoit au plaiſir de gloſer ; & quand il n'eût fallu qu'expliquer tout ce qui regarde les rites, les magiſtrats, les coutumes des anciens, ceux qui ont voulu travailler ſur les pandectes trouvoient une belle occaſion de diſſerter. Or, n'eſt-ce pas une choſe bien étonnante qu'il faille que l'intelligence des loix ſoit réſervée à un petit nombre de ſçavans ; qu'elles ſoient écrites dans une langue étrangere ; que ces ſaints oracles de l'autorité publique, qui reglent les poſſeſſions & la conduite des citoyens, qui devroient être clairs & intelligibles pour chacun, puiſque l'obligation s'étend à tous, ſoient une étude pénible, myſtérieuſe, inacceſſible au vulgaire !

Dans la ſuite des tems vinrent le le droit canon & les coutumes particulieres. Il ſembloit qu'on ſentît le mal & qu'on n'oſât y remédier tout-à-fait; les nouvelles loix ajoutées aux anciennes, formerent un labyrinthe de juriſprudence.

Malgré tant de volumes, les loix écrites ſont en petit nombre, & on y a ſubſtitué les traditions que l'art d'imprimer nous conſerve ſi aiſément. Cette tradition, qui s'appelle la pratique, eſt dans un petit nombre de mains; elle participe de l'obſcurité commune à tout le reſte, & ſe conſerve avec une ſorte de myſtere qui nuit beaucoup au progrès de la raiſon. On croiroit revoir l'ancienne Rome où le college des pontifes faiſoit un monopole des actes légaux, & réſervoient pour eux ſeuls la ſcience des formules & des ſolemnités preſcrites par les loix.

Une longue coutume a enfin aboli bien des loix romaines & municipales, qui reſtent mal-à-propos dans les codes. L'inobſervation des loix peut quelquefois être un déſordre, ſouvent c'eſt un effort de la raiſon com-

e & un retour vers le bien ; & je
rois croire que les bonnes loix
nt déplaire à tous les eſprits :
elle mauvaiſes loix celles qui ſont
ſées au bien général. Comme
contrediſent le bonheur du plus
l nombre, il faut bien qu'elles
ent bientôt leur vigueur. Les loix
ſont celles qui ont pour but
té la plus étendue des citoyens :
mbre de ceux qui en éprouvent
ons effets, exprime nettement
legré de juſtice. Telles ne ſe-
jamais les loix qui favoriſent
etit nombre aux dépens des
s.

ns ces climats du nord, qui
ces derniers tems ont paſſé ſi ra-
nt de l'obſcurité à la gloire, un
e ſage a employé deux illuſtres
onſultes à faire un code ; il a
la cabale des praticiens. Trois
volumes *in*-8°. ont ſuffi pour
r les fondemens de la tranquil-
ublique. Suivrons-nous un ſi bel
ole ? Un changement total dans
ſprudence trouveroit peut-être
rribles obſtacles. Il fallut que

Pierre le Grand tuât de ſa prop
main pluſieurs de ſes ſujets obſtin
à conſerver leur barbe & leur lo
vêtement.

LETTRE ſur la Tragédie Angloiſe, intitulée, la Belle-Mere ambitieuſe.

LA *belle-mere ambitieuſe* eſt une des meilleures pieces de Rowe, le poëte tragique que les Anglois eſtiment le plus après Shakeſpeare & Otway. Le ſuccès de cette tragédie & la réputation de ſon auteur fourniſſent une nouvelle preuve de la différence du théâtre Anglois d'avec le nôtre. L'art dramatique eſt de tous les arts celui qu'il eſt le moins poſſible de ſoumettre à des regles de goût fixes & univerſelles, indépendantes des tems & des lieux. Voici le ſujet de la piece.

Un roi de Perſe qui s'appelle Arſace, quoiqu'il n'y ait jamais eu de roi de Perſe de ce nom, a deux fils, Artaxerce né d'un premier lit, & Artaban qu'il a eu d'une Artemiſe dont il eſt devenu amoureux dans ſa vieilleſſe & qu'il a épouſée. Cette Artemiſe, l'un des monſtres les plus dégoûtans que l'imagination angloiſe ait

jamais mis au théâtre, veut placer ſon fils ſur le trône. Pour y réuſſir, elle forme le projet de perdre le prince Artaxerce & un certain Memnon, général fort attaché à ce prince, qui a beaucoup de crédit chez les Perſes. Ce Memnon eſt un de ces inſolens de théâtre aſſez communs, mais qui n'a rien de cette grandeur qu'ont les inſolens de Corneille. Artemiſe eſt ſecondée dans ſes deſſeins par Mirza, vieux miniſtre, ennemi perſonnel de Memnon, & par Magas, grand-prêtre du ſoleil. Ce Mirza eſt un ſcélérat, ſans remords, ſans frein, ſans honte, un vrai héros de la greve; Magas eſt un tartuffe atroce, bas & méchant. Artaxerce eſt un jeune homme emporté & même à peu près fou; il montre du talent pour ce que certaines gens appellent de la poéſie; il ne parle jamais naturellement. Ameſtris, fille de Memnon, eſt tout-à-fait digne d'Artaxerce qui en eſt amoureux & qui en eſt aimé. Artaban, autre étourdi ſans caractere, eſt amoureux de Cléone, fille de Mirza; mais cette Cléone s'eſt malheureuſement priſe de paſſion pour le frere aîné.

La premiere ſcene du premier acte ſe paſſe entre Mirza & Magas. Celui-ci apprend à l'autre que le roi touche à ſa derniere heure ; il fait une longue deſcription de la maladie du roi, tantôt en poëte de college, tantôt en médecin de la faculté. Mirza trouve que le roi meurt trop vîte ; on n'a pas le tems de préparer les moyens d'exclure Artaxerce de la ſucceſſion. Après quelques plaiſanteries ſur les médecins, que *** ne trouveroit pas bonnes, ce Mirza expoſe très-bien ſes projets ; il peint bien le caractere d'Artemiſe, qui gouverne deſpotiquement ſon vieux mari ; il fait connoître ſon propre caractere, ſes vues, ſa haine pour Memnon, les cauſes de cette haine : il veut employer Magas à lui ménager une réconciliation normande avec Memnon, dans l'eſpérance qu'il pourra perdre plus ſûrement ce vieux général qui ne ſe méfiera plus de lui.

Sc. II. La reine qui vient, ſans qu'on ſçache pourquoi, s'excite avec beaucoup de rhétorique, à devenir encore plus atroce qu'elle ne l'eſt naturellement. Après avoir parlé ſeule de ſes deſſeins, elle n'a de véritable con-

fiance qu'en Mirza; elle veut qu'il partage ſa puiſſance & celle du fils qu'elle placera ſur le trône ; elle veut que ce fils épouſe inceſſamment la belle Cléone, la fille de Mirza ; mais cette belle Cléone n'eſt point du tout propre au mariage ; elle eſt fort mélancolique, elle ſe nourrit de larmes, & comme elle n'a pas de ſujet de chagrin, elle pleure les chagrins des autres ; elle aime la ſolitude, elle ſe retire ſouvent dans un bois, au bord d'un ruiſſeau, & là elle ſe fait conter des hiſtoires tragiques, & alors elle pleure de tout ſon cœur. La reine aſſure Mirza qu'Artaban guérira la belle Cléone de ſon *ſpleen ;* elle ſort & emmene le grand-prêtre pour aller enſemble demander aux dieux la ſanté du roi.

Sc. III. Mirza, dans un petit monologue, laiſſe voir qu'il ne ſe fie pas trop au grand-prêtre ; mais il ſçaura l'engager malgré lui à le ſervir, & même le perdre lorſqu'il en ſera tems.

Sc. IV. Artaxerce & Memnon, avec une ſuite nombreuſe, viennent faire quelques imprécations contre

Artemiſe, contre les prêtres, & ſur-tout contre les miniſtres qui abuſent de la foibleſſe des vieux rois.

Sc. V. Ameſtris arrive & propoſe au prince de Perſe de mener avec elle la vie de berger, c'eſt la plus ſûre & la plus tranquille : Artaxerce répond par des lieux communs & des madrigaux ; enſuite ils ſe parlent d'amour dans le ſtyle de Pindare. Memnon ſort pour aller donner on ne ſçait quels ordres ; Artaxerce & Ameſtris, que la préſence de Memnon ne gênoit guere, ſont encore plus à leur aiſe ; ils ſe diſent en cent façons, dont il n'y en a pas une de naturelle, qu'ils s'aimeront toujours, qu'ils triompheront de leurs ennemis, & qu'ils régneront enſemble.

Acte II. *Sc.* I. Magas, ſelon la prrole qu'il en a donnée à Mirza, veut engager Memnon à ſe réconcilier avec le vieux miniſtre : Memnon en dit à peu près ce que la Fontaine dit d'un certain chat, *chat & vieux, pardonner !* Enfin Memnon voit le piége & ne s'y laiſſe pas prendre. On lui demande ſa fille Ameſtris pour Artaban ; il répond qu'il la garde pour Arta-

xerce. *Artaxerce*, dit Magas ! *il ne régnera jamais, il n'eſt pas digne du trône.* Là-deſſus, Memnon s'emporte ; mais comme il a deviné le projet de Magas & qu'il veut diſſimuler avec ce grand-prêtre & ne point l'offenſer, il ſe borne à le traiter d'hypocrite & de coquin. L'auteur, à cette occaſion, ne manque pas de dire qu'un guerrier généreux ne ſçait point contraindre ſon caractere, lors même qu'il ſe le propoſe.

Sc. II. La reine, Artaban, Mirza & Magas ſe parlent beaucoup d'Artaxerce & de Memnon, & ils n'en diſent autre choſe ſinon que ce ſont des étourdis fort dangereux. Les voici, dit Mirza ; en effet, on entend le prince Artaxerce qui fait une priere à Oromaze, le bon génie des Perſes ; cela n'empêche pas que dans le cours de la piece, ce prince & les autres acteurs ne s'adreſſent tantôt à Junon, tantôt à Diane, & à d'autres divinités grecques qui n'étoient guère connues dans Ecbatane. Le prince interrompt la piece pour dire des injures à ſa belle-mere, qui les lui rend bien. Memnon & Mirza ſe parlent comme

:rocheteurs. Il ſied aux grands
e populaires, mais je ne ſçais
:ur ſied d'être peuple. Artaban &
xerce, qui ſont prêts à ſe battre,
ent cette ſcène par un ſerment
ivre en paix, & de garder du
s les apparences pendant la vie
)i.

. III. Mirza & Magas ſont reſtés
a ſcène. Mirza eſt ravi du parti
nt pris les princes; cette trève
favorable à ſes intrigues. Magas
: d'une grande fête, pendant la-
le les travaux ſont ſuſpendus, les
elles oubliées, les haines diſſi-
ées; cette fête, dont il fait une
ription, reſſemble aſſez aux ſatur-
s des Romains. Mirza veut en
le moment pour faire maſſacrer
xerce & Memnon dans le temple
oleil; ce temple eſt à côté du
is de Mirza, & on paſſe de l'un
l'autre par une porte inconnue.
grand-prêtre a bien d'abord quel-
; ſcrupules de prêter ſon temple
r un aſſaſſinat, attendu qu'Artaxer-
c Memnon ſont toujours fort bien
mpagnés; mais Mirza lui démon-
u'ils ne ſeront pas les plus forts,

& alors la conſcience de Magas eſt tranquille.

Acte III. *Sc.* I. La ſcène eſt dans les jardins de Mirza ; Cléone y eſt couchée ſur des fleurs ; on lui chante des vers mélancoliques ſur un ton de bergerie. Quand la chanſon eſt finie, Cléone parle longuement de l'amour ſans eſpérance qu'elle a pour Artaxerce, lequel aime la belle Ameſtris.

Sc. II. Artaban qui venoit prendre l'air dans le jardin, y trouve Cléone; il l'entretient de la paſſion qu'il a pour elle ; il lui demande ſes faveurs ; Cléone ſe retire en colere : il eſt vrai qu'Artaban la ſuit & qu'on ne ſçait ce qui va arriver.

Sc. III. Vous vous trouvez tout-à-coup dans temple du ſoleil où Artaxerce vient d'épouſer la belle Ameſtris; l'un & l'autre expriment leur joie avec plus de vivacité que de décence, & avec plus de poéſie de college que de vérité.

Sc. IV. Memnon vient ſe féliciter avec eux ; le prince l'aſſure que quand il ſera roi de Perſe, ils habiteront enſemble Sparte & Athènes. Artaxerce & Memnon ſortent ſans dire pour-

, mais fort à propos, car la
, Mirza & leur ſuite entrent dans
nple. Mirza promet à la reine
out ira au mieux, & en atten-
on chante en l'honneur du ſoleil
)de Pindarique qui n'a pas moins
ix-neuf ſtrophes; elle eſt fort
pour ceux qui aiment les odes.
xerce, Ameſtris & Memnon ſont
nus, & Mirza, qui s'aviſe de re-
er Ameſtris, s'aviſe auſſi de pren-
lu goût pour elle; il n'en eſt que
preſſé de faire arrêter Artaxerce
lemnon qui crient à l'injuſtice,
acrilége, mais inutilement. Ar-
rce qui ſe voit enlever Ameſtris
es ſatellites de Mirza, n'eſt occupé
l'elle. On ſe dit beaucoup d'injures
cette ſcène & avec beaucoup d'é-
ie, & il eſt bon d'être énergique.
c. V. Mirza termine cet acte par
ıonologue qui eſt énergique auſſi;
fait quelques réflexions ſur l'a-
ır. Qu'eſt-ce que l'amour? Un en-
qui perd ſon tems en fadeurs &
n ſonnets. Ce n'eſt point-là l'a-
ır de Mirza; Mirza va droit au ſo-
comme Bartolomée de Galéandi,
ui eſt ſans doute fort beau dans
vieillard.

Acte. IV. *Sc.* I. Vous êtes tra
tés dans le palais du roi; Arta
cauſe avec ſon ami Cléante, &
approuve beaucoup le plan de M
mais c'eſt à cauſe des mœurs; u
ſinat dans un temple peut excit
ſédition & corrompre les Perſe
a là de beaux vers, s'il en peut
être où il n'y a pas d'à-propos

Sc. II. La reine vient joind
cher Artaban, elle vient le fél
il va monter ſur le trône, Arſ
mort, Artaxarce eſt dans les fe
taban répond, que quoiqu'Arſ
été un grand roi, il étoit ſi vie
ce n'eſt pas trop la peine de le pl
mais il faut s'occuper du ſoin
ſuccéder, il faut montrer qu
eſt digne. Artaban ne veut pas a
la couronne par une trahiſon;
rendre la liberté à ſon frere &
combattre, ce qui eſt bien ver
La converſation s'anime entre
ban, la reine & Mirza, & cel
long-tems.

Sc. III. Vous voici dans le pa
Mirza. Cléone en habit de pag
lanterne ſourde à la main, d
confidente comment elle préte

rer le prince de Perſe, & elle le dit dans le plus grand détail ; en ſorte que la belle ſcène que je traduirai bientôt manque ſon effet, parce qu'elle n'excite plus aucune ſorte de curioſité.

Sc. IV. Nous voilà encore dans le temple du ſoleil ; Artaxerce & Memnon y ſont enfermés. Le prince de Perſe ſe plaint fort de ſa deſtinée ; il craint d'être obligé d'obéir *à un cadet qui n'a pas encore de barbe au menton ;* ce ſont ſes termes. Il regrette auſſi de ne pas régner avec Ameſtris ; on ne voit pas qu'il craigne pour ſa vie, ce qui affoiblit encore la ſcène qui va ſuivre.

SCENE V.

Cléone entre dans le temple, une lanterne ſourde à la main.

CLEONE.

Le ſon de ces voix vient de ce côté.... c'eſt ſûrement la voix de ce malheureux prince. Oh dieux qui l'entendez, vous lui refuſez votre ſecours !

ARTAXERCE.

Ces ténebres, cette obſcurité pro-

fonde conviennent à la situati
mon ame ; l'amour, la douleur
dignation m'agitent tour à tou
dans quel cahos mon esprit est pl

CLEONE.

Quel état pour Artaxerce,
l'héritier du trône de Perse ! (
refuse une lampe chétive pour é
les ténebres affreuses de cette
immense & sacrée, ... Les esc
les assassins, les scélérats qui
dent le supplice, ne sont pas
ainsi. (*Elle tourne sa lanterne v*
taxerce & Memnon.)

MEMNON.

Ah ! d'où vient ce rayon
miere ?

ARTAXERCE *allant vers la lan*

Voici notre dernier moment
finir nos miseres, il faut s'en ré
& le hâter s'il est possible.

CLEONE.

Parlez bas, je suis de vos
puisse vivre long-tems le prin
taxerce !

ARTAXERCE.

Malheureux ! qui entre pour me ıhaiter tant de maux, laiſſe voir n viſage ; & ſi tu as un poignard, tu ux le montrer ſans crainte ; nous mandons à mourir.

CLEONE.

Jugez mieux de mes deſſeins, je ens vous rendre la liberté, la vie, bonheur ; je viens comme le miſtre d'un dieu favorable. (*Elle tourne lanterne ſur elle-même & dit à part.*) iiſſe mon cœur ſe calmer, & la ıgueur de mon viſage ne point me ahir !

ARTAXERCE.

C'eſt un jeune homme : oui, il eſt la premiere jeuneſſe ; il rougit.... *Cléone.*) Vous n'étiez point fait ſans ıte pour le vil métier d'aſſaſſin ; ez, dites-moi qui vous êtes, & vous venez.

CLEONE.

e cherchez point à connoître un t peu important pour vous ; je eune & condamné dès ma naiſà l'infortune : avant ce moment

où je puis ſauver le Prince Artaxer
je n'avois point ſenti le bonheu
vivre. N'en demandez pas davant
ſuivez-moi dans les détours où je
vous conduire juſqu'à ce que
ſoyez en ſûreté.

ARTAXERCE.

L'embarras où vous jettent
queſtions eſt pour moi un moti
vous en faire. Quoi ! ces ſatellite
du ſoir au matin environnent le t
ple ſont donc écartés ?

CLEONE.

Ils ne le ſont pas ; leur nombre m
eſt redoublé ; ils gardent tous les
ſages, excepté un ſeul qui cor
dans le palais de Mirza & par le
vous pouvez vous ſauver.

MEMNON.

Mirza ! ce nom ſeul, ce nom m
réveille en nous l'idée de notre p
celle de la trahiſon, de la fourbe
La liberté, la vie, notre ſalut
roit nous venir de Mirza ou de
qu'un qui tînt à lui ! Non, Artax
crains plutôt que ce jeune homm
ſoit l'inſtrument de ce traître ;

veut nous plonger dans un abîme plus profond. Peut-être quelque événement heureux qui nous eſt inconnu, quelque haſard alloit nous dérober à ſa rage. Il lui convient de nous tirer de ce temple; reſtons priſonniers des dieux, & ne portons point les fers de Mirza.

CLEONE.

Ah, quel ſoupçon funeſte! que pourrai-je leur dire qui les détermine à ſe ſauver, & me diſpenſe de me découvrir!

ARTAXERCE *en regardant Cléone.*

Non, ces traits ne ſont pas faits pour ſervir de maſque à la perverſité & à la perfidie. Dites-moi, jeune homme, êtes-vous de la maiſon de Mirza? Il faut que vous en ſoyez, puiſque vous prétendez nous faire ſauver à travers ſon palais, & ſi vous en êtes, pouvez-vous être favorable au malheureux Artaxerce que ce ſcélérat a chargé de calomnies & couvert d'opprobres?

CLEONE.

Je ſuis de la maiſon de Mirza, mais

je n'ai jamais partagé ſa haine. (*à part.*) Faudra-t-il avouer ma foibleſſe, ô dieux!

MEMNON.

Obſervez ce traître encore novice; voyez comme il eſt embarraſſé; il n'eſt inſtruit que depuis peu par le ſcélérat qui l'emploie; il n'a pas encore aſſez d'art pour bien ſervir le crime & cacher la fourberie; ſon maître eſt plus profond, il ſçait mieux combiner ſes noirs projets; mais penſe-t-il donc aſſez mal de notre eſprit pour croire que nous nous laiſſerons ſéduire par un enfant! Si la fatalité a décidé le moment de notre deſtruction, prince, dites-lui que nous ſommes déterminés à recevoir ici l'arrêt du ſort.

CLEONE *à Artaxerce.*

Ecoutez, prince, puiſque vous ſoupçonnez que Mirza m'envoie pour vous tendre des piéges... apprenez que je ſuis?... ô dieux! à quoi me réduiſez-vous.... Je ſuis attaché à ſa fille; un dieu touché de vos malheurs, a excité la pitié dans le tendre cœur de la fille de Mirza; c'eſt de ſa part que je

viens vous rendre libres..... (*Elle pleure.*) Oh je vous en conjure, daignez me croire.

ARTAXERCE *à Memnon.*

Voyez-vous qu'il verſe des larmes ?

MEMNON.

Il y a long-tems que ſes yeux en ſont remplis ; elles attendoient, pour couler, le moment où elles pourroient ſervir à confirmer ce qu'il vient de vous dire.

ARTAXERCE *à Cléone.*

La fille de Mirza, dites-vous ! Je l'ai vue .... Vous êtes à ſon ſervice ? C'eſt elle qui vous envoie ? Cette énigme eſt inexplicable.

MEMNON.

Peut-être Mirza penſe-t-il qu'une fille née de ſon ſang peut partager avec lui le plaiſir de la vengeance ; il penſe qu'elle peut ſouiller ſes mains du crime & repaître ſes yeux du ſpectacle de la mort ; mais toi, l'inſtrument de ſes deſſeins, retire-toi, & lis-lui que la deſtinée d'un prince ne ſera pas le jouet d'une jeune fille.

CLEONE.

Une puiſſance envieuſe fait av
mes deſſeins généreux ; il ne me
que la mort. Oh! puiſſe-t-elle du r
me mériter ſa confiance ! . . . S'il
voit me croire & ſe dérober a
qui l'attend ! Oh quel tourment
ſeigneur, de ſentir que vos ſou
m'empêchent de vous ſauver la
Votre chere Ameſtris ne form
pour vous des vœux plus arden
les miens. Demain . . . . au leve
ſoleil . . . la reine barbare l'a ré
vous ſerez à votre derniere h
Fuyez, oh fuyez, je vous en con
puiſſe le dieu terrible adoré dan
temple, me priver à jamais de la cl
puiſſe-t-il me rendre pendant m
le plus malheureux de tous les
qu'il éclaire, & après ma mort le
tourmenté des habitans des enfe
j'ai pu avoir une autre penſée
celle de votre ſalut !

ARTAXERCE.

Non, je vois à préſent les m
& la noirceur de Cléone, j'ai déda
l'amour qu'elle prétendit avoir
moi lorſque ſon pere vouloit n

er pour épouſe ; j'ai fait un
c plus digne de mon cœur, elle
de venger ſa beauté mépriſée.

CLEONE.

ſeigneur, quelle injuſtice cruelle !
ne reſpecte le mérite d'Ameſtris ;
s Cléone ne ſe flatta de mériter
: cœur. Quittez cette penſée, ne
ſſez point la gloire de Cléone ;
doroit en ſecret vos vertus, elle
ncore des vœux pour vous, quoi-
ſurée de ſon malheur ; la plus
le de ſes peines eſt de vous voir
oupçons, ſans leſquels elle vous
t ſauvé. Sans égard pour la fu-
d'un pere offenſé, occupée de
ſeul, elle m'a donné cette clé
vous conduire à travers le palais
irza dans ces momens de la nuit
: ſommeil ferme tous les yeux....
quelqu'un s'oppoſoit à votre paſ-
, elle m'a ordonné de le frapper
(*Elle ſe donne un coup de poi-*
!)

TAXERCE *en la retenant dans ſes bras..*

eune homme, qu'avez-vous fait ?

CLEONE.

Je viens de vous donner la ſeule preuve qui me reſtoit à vous donner, que votre vie m'eſt plus chere que la mienne.

MEMNON.

Je ſuis ſaiſi d'étonnement & d'horreur; mon ſang ſe glace dans mes veines.

CLEONE.

Je vous en conjure à mon dernier moment, faites uſage des moyens que vous avez de vous ſauver: cette clé vous ouvrira le palais de Mirza; que tous les dieux puiſſent favoriſer votre fuite, & lorſque votre ambition & votre amour ſeront couronnés, daignez vous ſouvenir avec pitié de la malheureuſe Cléone.

ARTAXERCE.

Quelles idées terribles s'offrent à mon eſprit! Seroit-ce elle? Eſt-il poſſible? O la plus infortunée....

CLEONE.

Songez à ma réputation; ne me fai-

tes pas ſentir la honte au moment de la mort ; puiſſiez-vous oublier la haine que mon pere eut pour vous, & vous ſouvenir ſeulement que j'ai ſouhaité, que j'ai mérité votre amitié . . . il faut oſer le dire, votre amour ! Le ciel n'a pas voulu . . . .

ARTAXERCE.

Oh ! comment vous faire ſentir combien mon cœur reconnoiſſant eſt touché ? Pourquoi cette réſolution cruelle ? Pourquoi répandre à mes pieds un ſang ſi pur ? Je jure, divine Cléone, que j'oublierai pour vous les crimes de votre pere, quoiqu'il veuille m'ôter le trône & la vie ; daignez me regarder ; vivez, vivez pour m'être auſſi chere que moi-même.

CLEONE.

Oh, que ces mots ont de charmes ! qu'ils flattent mon cœur ! Je le jure, il m'eſt plus doux de mourir que de vivre l'épouſe d'un monarque ; puiſſe le bonheur vous accompagner dans la paix & dans la guerre ! Puiſſiez-vous être à jamais le favori des dieux & la joie des hommes ! Je me ſens affoi-

blir... laiſſez-moi tomber dans vos bras. (*Elle meurt ; Artaxerce & Memnon ſortent du temple.*)

Acte V. *Sc.* I. La ſcene eſt dans le palais de Mirza, qui dit à Magas que cette nuit même on va voir un beau tapage ; Magas n'eſt pas tout-à-fait ſans peur ; mais pour ſe raſſurer il va faire égorger les priſonniers du temple ; Mirza lui ſouhaite bonne chance.

Sc. II. Ameſtris erre dans le palais de Mirza. Ne daignerez-vous pas nous entendre, dieux toujours juſtes, dit-elle ? Car enfin vous ne vous réjouiſſez pas de nos malheurs, vous vous plaiſez ſeulement à eſſayer notre foible vertu. Elle pleure enſuite ſur le ſort de ſon pere & de ſon époux qu'elle croit perdus.

Mirza, dans la ſcene ſuivante, vient ſans façon pour violer Ameſtris ; il fait tout ce qu'il peut pour cela ; je ne puis dire comment il s'y prend, parce que je ne ſçais pas comment le viol ſe joue ſur le théâtre de Londres ; quoi qu'il en ſoit, Ameſtris ſe défend à merveille, & dans le combat elle ſe rend maîtreſſe du poignard de Mirza & lui en perce le cœur ; il tombe.

Orchanès, l'un de ſes ſatellites, arrive ; Mirza le prie de lui amener Ameſtris, de la coucher à terre auprès de lui, afin qu'avant de mourir il la poignarde à ſon aiſe ; tout cela s'exécute : arrive Artaxerce qui ne manque pas de ſe tuer ſur le corps de ſa maîtreſſe ; Memnon ſe tue auprès d'eux ; la reine & Artaban triomphent ; Artaban ſe propoſe bien d'être un grand & bon roi. Cette tragédie a beaucoup réuſſi à Londres ; je n'ai plus rien à dire.

Je ſuis, &c.

TRADUCTION de la ſeconde Nuit *d'Young.*

Où ſuis-je ? Uniquement apperçu de celui dont l'œil embraſſe l'univers & me diſtingue dans l'immenſité des êtres, étonné de la puiſſance qui, répandue dans toute la nature, frappe mes ſens en ce moment des chants aigus de l'oiſeau, ſentinelle de la nuit & emblême de la trompette qui réveillera les morts au dernier jour, je me vois tout-à-coup arraché d'entre les bras du ſommeil ; dégagée de ſes liens, mon ame s'éleve à des penſées céleſtes... Mais quoi ! je ſens couler mes pleurs... Homme ! où eſt donc ce courage qui ſeul te rend digne du nom d'homme ?

Ignorois-je à quelles conditions j'ai paſſé du néant à l'être, & ne ſçais-je pas que dès le moment de ma naiſſance je fus deſtiné à lutter éternellement contre le malheur ?

Changeons d'objet, ô Lorenzo ! Eleve ton ame à des méditations utiles,

.e prix du tems : la mort : l'amitié :
derniers momens de Philandre :
à les objets dont tu dois t'occuper
out lieu, en tout tems, à toute
re, & ſur-tout pendant ces heures
urnes qui, revêtues d'un voile
bre comme celui de la mort, &
icieuſes comme ſon empire, diſ-
nt à la mélancolie & aux larmes,
lis que la nature eſt enſevelie dans
ombeau momentané...
otre vie, ô Lorenzo! eſt due à la
ſſe, & n'eſt prolongée que pour
s donner le tems d'acquitter cette
e... Hâte-toi, la mort vient,
frappe à la porte; ſi elle te ſaiſit
a puiſſante main, elle te liera des
nes de l'inexorable éternité, & te
ra pour jamais à la vengeance,
trice terrible des droits que la ſa-
e avoit ſur toi & dont tu voulois
uſtrer....
is volages que les hôtes aîlés des fo-
, qui pendant le priſtems raniment
s concerts frivoles aux premiers
ons de l'aſtre du jour, nous ne
mes occupés que de vains amuſe-
is. La vie eſt-elle donc un jeu ?
e dis-je! la mort en ſeroit-elle un
i ?

Sors de ta léthargie, ô Lorenzo ! le guerrier reſte-t-il oiſif dans la chaleur du combat ? Tes ennemis armés t'environnent & t'attaquent ; l'éternité ſera le prix de ta victoire, & ton ame diſtraite court après l'amuſement & la frivolité ! Bientôt nul art humain ne pourra te ſecourir ; bientôt tes eſprits défaillans ne t'offriront de cette vie dépouillée de tous ſes charmes, qu'une image incertaine, confuſe, ſemblable à celle des rivages & des cités, dont les brillans édifices ſemblent s'agiter, s'enfoncer & diſparoître aux yeux du nocher infortuné, qui voit tout-à-coup la tempête pouſſer ſa frêle barque au milieu de la mer prête à l'engloutir. Sera-ce alors que tu te répandras ſur des objets de frivolité, alors que la terre & les cieux ne s'offriront à toi que comme un atôme nageant dans l'immenſité ?

Tu te plains qu'il eſt des momens vuides & qui ſurnagent ſur l'océan de la vie, inutiles à ton bonheur, à ton être. En eſt-il pour qui ſçait marcher dans la carriere de la vertu ? Nos actes extérieurs peuvent à la vérité rencontrer des obſtacles ; mais rien dans

la nature ne peut aſſujettir notre entendement. Prends garde à tes penſées, ô Lorenzo ! car nos penſées ſont entendues dans le ciel.

O tems ! ô tréſor ineſtimable ! les ſages de tous les ſiecles ont connu ton prix. Où eſt l'homme qui, nourri de leurs écrits ſublimes, ait connu le véritable emploi d'une heure ? Hélas ! il eſt encore à naître.

Quel torrent impétueux nous entraîne dans la carriere de la vie, dans cette carriere que bordent des précipices d'où nos yeux ſe détournent avec effroi, & que termine le gouffre de la mort ? C'eſt le tems, le tems qui ne fait briller à nos yeux le flambeau de l'exiſtance que pour l'éteindre preſqu'auſſitôt; & cependant, inſenſés que nous ſommes, plus accablés que ne l'étoit Atlas ſous le poids du monde, nous gémiſſons ſous le poids d'une heure ! Serons-nous donc toujours errans ſur la ſurface de la terre comme Caïn, eſclaves fugitifs devant un tyran qui eſt nous-mêmes...? & lorſque la mort nous offre un aſyle, nous la nommons cruelle !

Le tems, aux yeux du mortel qui ne

voit qu'au travers des paſſions, le tems cache ſes aîles ; il reſſemble à un vieillard décrépit qui ſe traîne dans l'éloignement avec lenteur ; mais à peine eſt-il paſſé que l'on voit ſes larges aîles étendues fuir plus vîte que les vents ; & c'eſt en vain que ſurpris, conſternés, nous tâchons d'arrêter ſa courſe.

Ceſſe d'accuſer la nature, ô Lorenzo ! Pourquoi veux-tu qu'elle meſure ſes faveurs à tes deſirs ? Le peut-elle, ſi tes deſirs toujours renaiſſans ſont inſatiables ? La nature n'eſt point avare ; mais l'homme eſt prodigue. Nous diſſipons le tems ; nous n'en uſons pas. Nous reſpirons ; nous ne vivons pas. Vivre, c'eſt mettre à profit les momens de notre exiſtence. Malheur à celui qui ne ſçait pas employer le tems & qui languit dans le ſein de la pareſſe ! L'occupation & le travail ſont les véritables conſolations de la vie : ſi l'ame n'eſt occupée, l'ame eſt en proie au plus cruel des tourmens, le tourment du repos.

Juſques à quand l'homme dans ſon ivreſſe luttera-t-il contre le grand plan de la nature ? Ignore-t-il que ſe révolter contre elle, c'eſt ſe révolter

contre la Divinité, contre lui-même?... Fuis, bourreau de notre être, diſons-nous au tems; il fuit, & nous le rappellons. Epris de la vie, & prodigues de nos années, nous la regardons comme trop longue & trop courte: nous deſirons & nous fuyons la mort. Il en eſt de l'ame & du corps comme de deux époux inquiets qui ne peuvent ni vivre enſemble ni ſe ſéparer ſans regret.

Jours conſacrés à la vanité! jours brillans, mais inſipides! que vous êtes terribles quand vous n'êtes plus!... Que dis-je, vous ne paſſez jamais, & vous habitez toujours avec nous. L'ombre de chacun de nos jours ſe meut autour de nous comme un ange qui ſourit ou comme une furie qui menace.

Le tems qu'on ne poſſede qu'avec dégoût, qu'on ne perd qu'avec amertume, cet être impalpable & inviſible eſt le ſeul bien qui ſoit propre de l'homme. Tout en nous appartient à la fortune: le tems ſeul nous appartient; & ſçavoir l'employer, c'eſt arracher les aiguillons venimeux & de la vie & de la mort; c'eſt ſuivre la

nature dans les ſentiers de la paix.

Etranger dans les cieux, le tems eſt né ſur la terre au moment où la parole de l'Être ſuprême enfanta l'univers : étincelle du feu de l'éternité, ſi ſa clarté ne nous conduit, elle nous égare : aigle impétueux, les heures, les jours, les mois, les années qu'il fait naître ſoutiennent & précipitent ſon vol rapide vers le lieu de ſon origine, l'éternité ; c'eſt-là qu'il trouvera le repos, lorſque le Tout-puiſſant ébranlera d'un coup d'œil les ſpheres élancées de leurs orbites & les replongera dans le cahos éternel, leur antique berceau.

O vous ! dont la parure le diſpute à celle des lys, lâches voluptueux que tout incommode juſqu'au poids de vous-mêmes, qui voudriez que l'hiver produiſît des roſes, & que l'haleine molle & rafraîchiſſante du zéphir tempérât les ardeurs de l'été ; vous qui, pour ſatisfaire votre faſtueuſe délicateſſe, épuiſez les tréſors de l'un & l'autre hémiſphere ; vous qui regardez comme perdus tous les momens que vous ne diſſipez pas, & qui emportés ſur l'aîle des vains amuſemens au tra-

de l'ennuyeux déſert d'une ſeule
née, contentez quelques caprices
jamais rencontrer de plaiſirs :
enzos de notre âge, que devien-
-vous, lorſque ces vaines reſſour-
vous échapperont, & que vos
rds, de quelque côté que vous les
niez, tomberont ſur les ombres
a nuit éternelle ?
endant qu'au doux murmure de
paſſions, la conſcience paroît
nir ſur le myrthe & la roſe, &
er flotter les rênes de nos appétits
rdonnés ; il eſt, il eſt à côté d'elle
ecret accuſateur qui trace non-
ment nos actions, mais nos pen-
,& en remplit ſon terrible journal.
on ſubtil, il entend les propos de
e ame, il découvre l'aurore des
ets de notre cœur, & démêle
u'au germe de nos iniquités. Sem-
le à l'inquiet uſurier qui cache à
ıéritiers ſon livre de crédit, il ob-
e l'emploi que nous faiſons du
s ; il écrit, ſur des feuilles plus du-
es que l'airain, toute notre hiſ-
: juſqu'au moment où la mort
la lire en notre préſence, & en
lier le jugement devant tous les

mondes assemblés ; moment affr
où le coupable fera retentir les si
infinis de ses longs & vains gém
mens.

Le tems fuit, la mort s'avanc
ciel nous rappelle, l'enfer s'entr'o
& menace... L'univers est agit
création souffre, tout est en mo
ment... Au milieu de cette agit
universelle, se pourroit-il qu'il y
un être dans la nature qui fût en
assoupi?... Oui, l'homme... L'h
me dort, lui dont le destin imme
irrévocable, éternel, n'est tout
suspendu que par un cheveu frê
tremblant au-dessus de l'abîme.
pour lui que tout se meut, & il
comme si l'orage le berçoit... C
renzo, profitons des momens
portent sur leurs ailes la céleste
cité: peut-être soupirerons-nous
un seul instant, quand les monde
tiers ne suffiroient pas pour l'ach

Qui commandera au jour de
rêter, au soleil de reculer son c
qui rappellera le destin fugitif
lui arracher sa proie & nous
rendre les heures qu'il nous a
distribuées? Toi, ô Lorenzo, c'e

qui peux opérer ce prodige, rappeller le jour d'hier.

Le jour préſent eſt le jour d'hier revenu avec la puiſſance d'expier, d'effacer nos fautes: ce jour aura-t-il le même ſort que ſes prédéceſſeurs? Périra-t-il follement comme ſes freres aînés, & la clémence du ciel ne fera-t-elle que nous rendre plus méchans & plus coupables?

Ce jour heureux, maître de notre deſtinée, indépendant du lendemain, Anges, vous le connoiſſez. Je le vois partir d'auprès de vous: le front ceint de gloire, vous couvrez de vos aîles dorées cet heureux enfant de la préviſion; vous chantez en chœur le triomphe qu'il remporte ſur le paſſé, & le jour d'hier ſe retourne pour le regarder en ſouriant. Homme! ſi tes eſpérances ne ſe bornent pas au tombeau; ſi, dédaignant la pouſſiere où rampent tant d'ames abruties, la tienne s'éleve ſur ſes aîles de feu & prend tout ſon eſſor, tu peux atteindre au plus haut des cieux, & là triompher ſur des trônes d'où ſont tombées les puiſſances éthérées, mais d'où tu n'auras jamais à craindre d'être précipité.

Reſpecte-toi toi-même, & tu mépriſeras le monde : & qu'eſt-ce que le monde ? Souvent la nuit, la nuit éternelle obſcurcit l'éclat de notre midi, & au milieu d'un feſtin enveloppe nos penſées du voile de la mort. O tombeau ! habitation naturelle de l'homme, où demeure déja la multitude ! en parcourant tes alentours, nous ſoupirons, & pendant que nous ſoupirons nous ſommes précipités dans tes ombres. Pleurer, être pleuré : voilà le ſort de l'homme.

Lorenzo, la mort n'eſt pas éloignée ; elle a déja plané au-deſſus de toi ; ces heures qui te ſourioient il n'y a qu'un moment, que ſont-elles devenues ? Elles ſe ſont évanouies, elles ont diſparu dans ce grand abîme qui dévore tout & ne rend rien ; à peine offrent-elles à ton ſouvenir une image pâle & fantaſtique. Encore un moment, & l'univers ſera diſſous pour toi, le ſoleil s'obſcurcira, & les étoiles tomberont en pouſſiere....

Enlevés de deſſus la terre par le ſouffle paſſager de la vie, comme la pouſſiere par le vent de l'été, l'aîle légere d'un moment nous ſoutient

dans les airs, mais bientôt elle nous laiſſe retomber, & nous augmentons la maſſe inſenſible du ſol que nous foulons aux pieds, juſqu'à ce qu'il ſe détruiſe lui-même. Semblable à des fourmis, nous graviſſons ſur les ruines de la terre juſqu'à ce que nous parvenions au ſommet de la clémence ou de la rigueur, ſelon l'uſage que nous aurons fait de notre volonté, ſelon ce qu'aura décidé une heure & peut-être un moment. Comment l'ombre du cadran que nous avons ſous les yeux ne nous frappe-t-elle pas auſſi puiſſamment que ces traits écrits ſur le mur, qui, au milieu d'un banquet nocturne, firent pâlir l'Aſſyrien ivre d'orgueil & de vin?... C'eſt à toi, Lorenzo, que cette ombre adreſſe la parole; elle te dit : homme, on va t'enlever ton empire; tant que tu l'as poſſédé, il étoit plus vain que moi: tel eſt ton ſilencieux langage; tu n'as que faire de mages pour l'interpréter; ton ſort eſt ſemblable à celui de Balthaſar; l'ennemi eſt dans tes murs; l'homme renferme en lui la ſemence de la mort, la vie la fait éclorre & ſert

d'aliment au meurtrier qui dévore enfin ſa nourrice.

Mais, ô aveuglement ! la vieilleſſe elle-même, la vieilleſſe expérimentée cache ſouvent ſous un front ſillonné de jeunes eſpérances. Nous fermons les yeux ſur la perte inſenſible de la vie, nous la conſidérons comme une plaine unie, nous prenons un beau jour d'hiver pour le printems; l'homme compte ſur des années qu'il ne remplit pas; accablé du poids des ans, à peine croit-il être vieux & ſur le déclin de la vie; il accumule des maux dont il comble la meſure par l'abus de ſes derniers momens.

O toi, dont l'eſprit avoit pénétré tout ce qui mérite le nom de ſcience! Philandre ! combien de fois nous nous ſommes entretenus de pareilles réflexions pendant la chaleur de l'été le long d'un ruiſſeau qu'agitoit le zéphir! Combien de fois la morale a calmé la fureur de nos paſſions ! Combien de fois, abrégeant les nuits glacées de l'hiver par de douces diſputes, nous avons tiré de ſa retraite profonde la vérité ſolitaire !

renzo, connois-tu quel tréſor
qu'un ami ? L'abeille tire des
odoriférantes le nectar exquis ;
me recueille de l'amitié la ſageſſe
plaiſir. Quand la félicité céleſte
viſiter la terre, cette divinité
oiſit un ſanctuaire pour ſe con-
de l'abſence du ciel ; & ce ſanc-
: eſt le ſein d'un ami. C'eſt-là
es cœurs vont au-devant des
s, & que réciproquement enchan-
goûtent le plus parfait bonheur ;
garde-toi, Lorenzo, de la fauſſe
: de cette félicité.... La racine
vraie amitié c'eſt la vertu, & de
les fruits qu'elle porte & qu'elle
.e, le plus beau, ſans contredit,
l'émulation de la vertu.
nſi chantoit Philandre : les anges,
le bonheur conſiſte en grande
e dans l'amitié, les anges prê-
ıt l'oreille à ſes chants. Hélas !
t devenu ce front ſerein, cette
ɔilité profonde, ce cœur ſublime
ʏoit mûri l'amitié à côté de moi
ant l'eſpace de vingt étés ? Phi-
:e n'eſt plus, & je l'aime encore
que jamais. Tel que ces oiſeaux
ıe déployent qu'en s'élevant dans

les airs l'or & l'azur de leur plumage, le bonheur ne brille jamais de tant d'éclat que lorſqu'il s'envole loin de nous.... Comment ſe peut-il que la mort du juſte, cette chûte humiliante, & ce triomphe éclatant de l'homme, n'ait jamais éveillé la verve d'aucun poëte, ſoit ancien, ſoit moderne ? Ce ſujet demanderoit à la vérité un pinceau plus qu'humain. Ce ſeroit aux anges qui y aſſiſtent à le décrire, oſerai-je donc entreprendre de chanter la mort de mon ami ? Oui, ſa gloire & mon cœur me l'ordonnent; mais d'où vient que je ſuis pénétré d'étonnement & d'horreur ? Mon ame enveloppée d'une obſcurité plus profonde que l'obſcurité qui regne dans une forêt impénétrable, ſemble ſe promener au milieu des ruines d'une ville immenſe, & à la ſombre lueur des lampes qui éclairent les tombeaux (triſtes palais des rois qu'ont enfin abandonnés les flatteurs) elle croit appercevoir l'autel ſacré de la Nuit. La religion m'ordonne de pénétrer plus avant. Interdit, j'héſite & j'entre d'un pas tremblant dans le temple... Qu'eſt-ce que j'apperçois ?

Eſt-ce

le lit d'un mourant ? Non, c'eſt
:tuaire où Philandre ſe revêt de
ɔrtalité.
vertu, la vertu ſeule conſerve
ɜ de la majeſté au lit de la mort :
e tyran menace, plus l'homme
:ux eſt grand. Que ce tyran s'eſt
'é cruel à ton égard, ô Philan-
ans te donner aucun avis, il t'a
ıement précipité du midi de tes
s; il t'a étendu ſur un lit de
ırs; il t'a ſéparé de tout ce qui
her; il t'a montré la terreur de
ɔle nature, le friſſonnement de
eilleuſe raiſon, l'obſcurciſſe-
du ſoleil, le tombeau ouvert,
qu'il y a de plus affreux encore...
ıce d'un ami.
is au milieu de ce naufrage de
ure, quels rayons de joie étin-
nt comme la lumiere des étoiles
ıvers des ombres de la nuit ?
it une tranquillité plus qu'hu-
:; ce n'étoit plus un foible &
ɜ mortel.... Nous voyions la
ıité le ſoutenir à ſon heure der-
, & ſon heure derniere honorer
ıelque ſorte la Divinité. Inondés
mes de douleur & de joie, nous

le conſidérions avec étonnement. De même que les rayons du ſoleil brillent ſur la hauteur des montagnes pendant que les vapeurs qui s'élevent & les ombres qui deſcendent couvrent de brouillards les vallons & les plaines, ainſi, loin des nuages du doute & des ombres du déſeſpoir, Philandre éleva majeſtueuſement ſa tête dans ce moment funebre que l'horreur accompagne, & qui nous égale à la plus vile populace . . . Une douce paix, l'eſpérance céleſte & l'humble joie le couvrirent de leurs rayons & lui préſenterent la couronne des cieux.

II de M. le Comte Algarotti, *l'Académie de France établie à ne.*

tems modernes n'offrent point verain, & peut-être n'en a-t-il exiſté dans les tems anciens, à ſciences, les lettres & les arts it autant qu'à Louis XIV. Mais, les établiſſemens fondés en fa- les bonnes études par ce mo- ; qu'on pourroit appeller, ule Muſagète de ſon royaume, u'on conſidere la qualité des , ſoit qu'on faſſe attention à la eur des récompenſes, ſoit enfin enviſage la nobleſſe de l'objet; émie inſtituée à Rome, & con- us le nom d'académie de France, ſans contredit d'occuper le er rang. C'eſt ſur-tout aux vues conſeils du célebre le Brun, France eſt redevable de cette nſtitution. Les Romains ſe ren- autrefois à Athenes pour y le goût de l'éloquence & de la

philoſophie : ce peintre crut, avec raiſon, qu'aujourd'hui les François, pour s'inſtruire dans les beaux arts, devoient ſe rendre à Rome, où les ouvrages des Michel-Ange, des Raphaël, des Dominiquin, & principalement des anciens, enſeignent d'une maniere bien plus énergique & plus utile que ne peuvent le faire les préceptes & la voix des plus ſçavans maîtres.

L'académie royale de peinture de Paris choiſit donc tous les ans un certain nombre de ſes meilleurs éleves qu'elle envoye à Rome où, entretenus par le roi & dirigés par un profeſſeur habile, ils achevent leurs études & travaillent à perfectionner leurs talens. Depuis le Brun juſqu'à nos jours, cet établiſſement, loin d'éprouver la moindre contradiction, n'a rencontré que des éloges. Mais aujourd'hui il ne tient pas à quelques François, honteux peut-être d'avoir à paſſer les Monts pour devenir bons peintres & bons architectes, comme d'autres le ſont d'avoir à traverſer les mers pour devenir bons philoſophes, qu'on ne détruiſe un des plus beaux

monumens que la main des monarques ait jamais conſacrés à la gloire & à la perfection des arts.

On veut bien accorder à l'Italie la gloire d'avoir ranimé les lettres, d'avoir produit des grands hommes en tout genre, & d'avoir eu tous les peuples pour diſciples comme tous les peuples l'ont eue autrefois pour ſouveraine ; mais on ajoute que depuis que les arts ont été tranſplantés en France, ils y ont jetté d'aſſez profondes racines ; que dans un ſiecle auſſi philoſophique que le nôtre, il eſt honteux de ſe laiſſer dominer par des opinions populaires ; qu'il eſt tems de renverſer les vieilles idoles de la prévention & de l'autorité, & de faire ceſſer un hommage qu'on rend moins au mérite qu'au nom des étrangers. Jouvenet & le Sueur n'ont jamais vu l'Italie, ils n'ont pas laiſſé d'exceller dans leur art. D'ailleurs, on ne manque pas de bons modeles en France ; on y poſſede un grand nombre de tableaux des meilleurs maîtres, ainſi que de ſtatues antiques dont l'étude ſuffit pour élever le talent à toute ſa perfection.

Ces raiſonnemens, d'autant plus propres à ſéduire qu'ils flattent davantage le plus puiſſant des préjugés, le préjugé national, méritent d'être diſcutés & approfondis.

Premierement, ceux des François qui regardent aujourd'hui le voyage d'Italie comme abſolument inutile pour les jeunes artiſtes, n'ont que deux hommes à citer qui ſoient devenus grands peintres ſans jamais avoir paſſé les Alpes. Mais pourquoi les jeunes gens devront-ils ſuivre l'exemple de ces deux hommes ſeuls plutôt que celui de le Brun, de Mignard, de le Moine, & ſur-tout du Pouſſin, qui, retournant à Rome, dit qu'il ſe hâtoit d'aller regagner tout ce qu'il ſentoit bien qu'il avoit perdu pendant ſon ſéjour en France! (1).

En ſecond lieu, je ſuis fort éloigné de regarder Jouvenet comme un grand peintre. Sa couleur eſt jaunâtre; il n'y a point de choix dans ſon deſſin, ſes compoſitions ſont laborieuſes & ſans verve; on remarque

(1) Raccolta di lettere ſulla pittura, t. 1. p. 229, à Rome, 1754.

ſes figures ce maintien & cette
ıde propre des perſonnes éle-
en France, & non cette grace
·elle qui eſt de tous les pays &
)us les tems; enfin Jouvenet eſt
nent maniéré que ce ſeroit ab-
ıent tourner le dos à la nature
ı vrai que de le prendre pour
:le. Quant à le Sueur, il eſt
nent digne de ſa grande réputa-
Ce peintre marcha ſur les traces
ıphaël, à l'aide d'un petit nombre
bleaux de cet inimitable artiſte,
r-tout des eſtampes d'après ſes
ages; mais ſi, pour avoir puiſé
de ſimples ruiſſeaux, le Sueur
arvenu à faire tant d'honneur à
rt & à ſa patrie, à quel degré
:rfection ne ſe ſeroit-il pas élevé
e fût abreuvé dans les ſources
es, ſi ſon génie eût été ſoutenu,
mmé par le ſpectacle des ou-
:s immortels du vatican!
·oiſiemement, enfin ces génies
ordinaires, à qui la nature a
ılement accordé ce qu'elle ne
au reſte des hommes qu'au prix
étude & du travail, peuvent-
vir de regle & d'exemple? Parce

que le Correge, ſans avoir vu les ouvrages des Grecs, ſçut donner à ſes airs de tête une grace inexprimable, faudra-t-il en conclure que les momens qu'un peintre donne à l'étude de l'antique, ſont des momens perdus ? Quelqu'un s'eſt-il jamais imaginé qu'il ne falloit pas expliquer Euclide aux enfans, parce que Paſcal enfant parvint à réſoudre, par lui-même & ſans maître, pluſieurs théorêmes de géométrie ?

Il faut donc avouer que, ſi la ſcience qui réunit la bonté du précepte & la force de l'exemple eſt néceſſaire à l'artiſte, les jeunes peintres François ne peuvent ſe diſpenſer de voyager en Italie. Là tout appelle & inſtruit l'œil du peintre, tout y réveille ſon attention ; c'eſt ſur-tout pour ceux qui cultivent les beaux arts que l'Italie eſt, pour ſe ſervir de l'expreſſion d'Addiſſon, un pays claſſique. Il y a de beaux morceaux de ſculpture en France, mais on peut affirmer qu'on n'y en trouve point de la premiere claſſe, point de ces ſtatues que nous appellons *préceptives*, telles que l'Apollon, l'Antinoüs, l'Hercule, le Gladiateur,

Faune, la Venus, &c. Ce royaume poſſede, à la vérité, un beaucoup plus grand nombre de tableaux de nos meilleurs maîtres, mais qu'on n'imagine pas que les jeunes peintres François puiſſent en retirer autant de profit que des ouvrages qu'ont produits ces mêmes maîtres en Italie. C'eſt dans les grandes machines, dans ces entrepriſes publiques & durables, exécutées par des peintres au fort de leur maniere, lorſqu'ils cherchoient à ſe diſtinguer dans leur propre pays, & qu'ils avoient à lutter contre des rivaux également nombreux & redoutables, c'eſt-là qu'il faut les voir & les étudier, comme il faut juger du mérite des architectes par les monumens publics, où, dit Vitruve, les beautés & les défauts demeurent éternellement.

Il faut voir, par exemple, le Tintoret aux écoles de ſaint Roch & de ſaint Marc de Veniſe, dans la bibliotheque publique, à la chapelle Contarini & au palais Toffeti; le Titien, à ſaint Jean & ſaint Paul, dans le célebre tableau de ſaint Pierre martyr, & à l'école de la charité; le Baſſan, dans la nativité qu'il a peinte pour ſa pa-

trie ; le Guerchin, à Cento, dans l'apparition du Chriſt à la Vierge ; le Barroche, à Urbin & à Pezzaro ; Paul Veroneſe, à ſaint Zacharie, à ſaint George de Veniſe, à la *Madona del monte* de Vicence ; le Correge, à Parme, & ſur-tout dans cet admirable tableau que le goût éclairé de l'Infant duc de Parme a conſervé à l'Italie. Les Carraches ont déployé la force de leur génie & la grandeur de leurs talens dans la galerie Farneſe, & dans ſaint Michel *in boſco ;* le Dominiquin, dans les égliſes de Rome ; Raphaël & Michel-Ange, au vatican, lorſque ces deux peintres-poëtes ſe diſputoient l'admiration de l'univers. Celui qui prononceroit ſur le mérite de le Brun, d'après les tableaux qu'on peut avoir de ce maître en Italie, ſeroit juſtement repris par les François qui le renverroient à la galerie de l'hôtel Lambert, ou à celle de Verſailles, peinte par cet artiſte lorſqu'il avoit pour concurrent le Sueur, & qu'il diſputoit la palme à Mignard.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne pourroit-on pas étudier, ſur les eſtampes, les plus beaux ouvrages de Raphaël

& du Titien, comme on étudie ſur le modele, les ſtatues antiques ?

Je réponds à cela que l'eſtampe, quelque habile qu'ait été la main qui l'a gravée, ne ſçauroit repréſenter fidelement le tableau; on peut bien y exprimer les attitudes & les contours des figures, les airs de tête juſqu'à un certain point, la compoſition & le tout enſemble de l'original: mais qu'y devient la morbideſſe des chairs, la fraîcheur des teintes, en un mot, la partie la plus enchantereſſe de l'art, la magie du coloris ? D'ailleurs, peu de maîtres Italiens ont eu le bonheur d'être gravés par les Audrans & par les Edelinck; le burin ſavant d'Auguſtin Carrache n'a reproduit qu'un très-petit nombre des ouvrages du Barroche, du Correge, du Tintoret & de Paul Veroneſe, il s'en faut bien que Marc-Antoine ait gravé tous les grands morceaux de Raphaël pendant que Badalocchi & Lanfranc ont défiguré les loges du vatican. Combien de volumes d'eſtampes qui ne valent pas mieux que la proſe, à laquelle Catrou & l'abbé de Marolles ont réduit les vers de Virgile !

Les architectes paroîtroient plus fondés à prétendre qu'ils n'ont beſoin que de l'eſtampe, parce qu'en effet c'eſt ſur-tout de la juſteſſe des meſures qu'ils s'occupent. Mais quand on y fait bien attention, on trouve une grande différence entre la repréſentation d'un édifice, telle qu'on la donne dans les eſtampes, & la vue de ce même édifice; il arrive même ſouvent que ſi l'architecte ne réfléchit pas à tous les effets que doit produire le relief, ſur-tout dans l'endroit d'où le bâtiment doit être vu, ce qui paroît très-beau dans le deſſin, devient difforme dans la pratique. De plus, il ſemble que l'exactitude rigoureuſe & extrême n'eſt pas moins rare parmi les hommes que le goût exquis & parfait: il eſt peu d'ouvrages de ce genre où l'on ne trouve des erreurs; mais quand ils ſeroient tous fideles, combien de monumens modernes en Italie que le burin n'a point encore fait connoître! Où ſont les eſtampes des portes magnifiques dont Falconetto embellit les murs de Padoue; du beau palais de Lugiano, que fit conſtruire le célebre Cornaro; de celui du *T*, à

toue, où la magnificence va de
avec l'élégance; de l'intérieur du
e, du temple de ſaint André & du
her de ſainte Barbe dans la même
; de la ſacriſtie de l'égliſe de la Cha-
à Veniſe, par le célebre Palladio;
a chapelle des Pélerins à Verone
, de la bibliotheque de ſaint Marc,
Sanſovin, & d'un grand nomber
tres édifices qui, bien qu'ils n'aient
le degré de beauté & de perfec-
. qu'on remarque dans les pre-
rs, ne laiſſent pas, de mériter les
ırds & l'attention des jeunes ar-
:ectes?

e voudroit que pour l'avancement
:s progrès des arts, l'académie fran-
e de Rome envoyât à Florence, à
ogne & à Veniſe, des eſpeces de
)nies dont le directeur, ſubordonné
:lui de l'académie établie à Rome,
leroit aux études des jeunes éleves,
:égleroit leur ſéjour dans ces dif-
:ntes villes proportionnément au

---

1) Le Marquis Maffei en a donné une
mpe dans ſa *Verona illuſtrata*.

beſoin qu'ils auroient d'y reſter pour perfectionner leur talent.

Nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir à l'idée de M. Algarotti ; il n'eſt pas douteux que l'établiſſement de ces colonies ne procurât les plus grands avantages à l'art & aux artiſtes ; d'ailleurs, l'Italie ne renferme rien dont le Roi ne pût avoir les deſſins ou les plans dans ſa magnifique bibliotheque, & la diſtribution qu'on feroit des copies des plus tableaux Italiens dans les égliſes du royaume étendroit le bon goût, des Alpes juſqu'aux Pyrénées, de l'une à l'autre mer, dans les provinces les plus éloignées.

Après avoir préſenté la ſubſtance de l'ouvrage de M. Algarotti, & rendu juſtice au zele toujours éclairé avec lequel il parle des arts, nous croyons devoir l'aſſurer que la France eſt fort éloignée de penſer à détruire un des plus beaux établiſſemens qui ayent jamais exiſté ; mais M. Algarotti a moins voulu ſans doute nous attaquer ſur un projet dont il ſçait bien que nous n'aurons garde de nous occuper, qu'il n'a cherché l'occaſion

poſer & de faire valoir les richeſſes
renferme ſa patrie : ce motif eſt
louable ; il eſt beau d'être jaloux
a gloire de ſa nation ; le même
ıment nous anime, & ne nous
net pas de diſſimuler à l'auteur
e ſurpriſe, ſur le jugement qu'il
e de l'illuſtre Jouvenet. La cou-
de ce peintre, dit-il, lui déplâît,
:e qu'elle lui ſemble jaunâtre. Il ſe
it énoncé avec plus de juſteſſe,
eût dit qu'elle manque de cette
:heur qu'ont miſe dans leurs car-
ons ceux d'entre les peintres qui,
circonſpects & plus fideles imi-
urs de la nature priſe au propre,
e ſont point abandonnés, comme
venet, aux ſaillies rapides d'un
ie impatient de toute eſpece de
e, & ſur-tout de celle à laquelle
jettit une imitation littérale des
ets, ſi l'on peut ſe ſervir de ce
ne. L'imagination, ce dangereux
le, ne voit point les objets tels
ls ſont, mais tels qu'elle ſe les
re ; domine par cette faculté
gueuſe, Jouvenet n'a pas mis
extrême pureté, ou pour mieux

dire, une extrême fineſſe dans ſon deſſin ; mais pour ce qui regarde la ſolidité & la fierté, il eſt conſtant que perſonne n'a connu mieux que lui la véritable enchaſſure de toutes les parties qui entrent dans la charpente du corps humain, & n'en a fait un meilleur uſage. On ſeroit plus fondé à lui reprocher de n'avoir pas obſervé avec aſſez d'attention, dans ſes tableaux, les regles auſteres de la perſpective. Uniquement occupé à lier des grouppes & à former une chaîne de figures qui produiſent un tout-enſemble impoſant, Jouvenet négligea trop de ſe rendre raiſon à lui-même des places qu'il aſſignoit à chacune de ſes figures dans ſes vaſtes compoſitions. Qui voudroit en lever rigoureuſement les plans, les trouveroit ſouvent éloignées les unes des autres à des diſtances énormes, tandis que l'intention du peintre a été de les tenir rapprochées & preſque côte à côte. Cette faute, qui eſt inexcuſable, n'eſt que trop ordinaire aux peintres qui entreprennent de grandes machines & qui viſent aux grands effets ; &

garotti, qui juge ſi ſévérement
uvrages de Jouvenet, ſe trou-
t bien embarraſſé s'il lui falloit
er ſur ce point un de ſes com-
ɪtes, qu'il regarde avec juſtice
ıe une des lumieres de l'école
ienne. Ce peintre eſt le célebre
ret. Ce n'eſt ni par droit de re-
lles, ni pour affoiblir l'eſtime
eſt acquiſe ſi juſtement ce grand
, que nous faiſons cette remar-
Nous voulons ſeulement faire
à M. Algarotti la néceſſité d'uſer
ɔeu plus de ménagement envers
ɔmmes d'un mérite ſupérieur, &
ɔntrer que les plus habiles maî-
ɔréſentent des endroits foibles,
eſſer pour cela d'être de grands
ıes. Il voudra bien auſſi nous
ettre d'oppoſer Jouvenet, qu'il
ɔpprimer, à ce meme Tintoret
'il en étoit queſtion, épuiſeroit
ɔges; ou plutôt de comparer ces
peintres l'un à l'autre, & de
voir qu'ils ont eu les mêmes
és & les mêmes défauts. Tous
ſe ſont diſtingués par une égale
de génie. Ils ont eu une marche
ière & très-impétueuſe, rien

ne les arrête dans leur courſe, leurs compoſitions ſont un fracas terrible, & pour nous renfermer dans les ſeules productions du peintre François, il y regne une chaleur & même une ſorte d'enthouſiaſme qui ne s'accorde nullement avec cette incertitude & cette difficulté d'enfanter que lui prête ſon cenſeur : auſſi de toutes ſes imputations, celle-ci eſt-elle, à notre avis, la plus injuſte. Son deſſin, nous en convenons, n'a ni l'élégance, ni le coulant, ni la pureté de l'antique ; mais celui de Tintoret s'en éloigne tout autant, & ne laiſſe pas d'être admirable, en ce que ce peintre y a mis du goût & de la fermeté, & qu'il a ſçu donner de l'action & du mouvement à ſes figures. Jouvenet ne lui cede en rien ſur ce point ; & s'il n'a pu parvenir à faire des têtes gracieuſes, le Vénitien n'y a pas mieux réuſſi, preuve que la grace n'eſt point, ainſi que l'avance M. Algarotti, de tous les pays & de tous les tems ; c'eſt un don du ciel qu'un très-petit nombre d'artiſtes ont eu en partage : celui qui n'a pas eu le bonheur d'en être favoriſé & qui

ſent, au contraire, l'impoſſibilité de ſe l'approprier, ſeroit blâmable s'il s'opiniâtroit à l'acquerir par la voie de l'étude. Il vaut mieux en ce cas ſuivre l'exemple de Tintoret, ſe livrer à ſon penchant, ſe contenter de donner à ſes têtes, des caracteres qui, s'ils ne ſont pas pêtris de graces, ſont au moins convenables au ſujet & propres à y jetter de l'intérêt. M. Algarotti croit trouver dans ceux que Jouvenet a employés, un goût de terroir. Cela s'entend, il ne s'exprime ainſi que par mépris pour notre école, mépris que les Italiens ſucent avec le lait. Plus équitables que lui, nous ſçavons rendre juſtice à ſes compatriotes; nous les regardons comme nos maîtres; nous accorderons ſans difficulté la préférence aux peintres qui auront repréſenté la nature ſans maniere, dans toute ſa naïveté & parée de toutes ſes graces; auſſi, quand il faudra régler les rangs, aſſignerons-nous à Raphaël la premiere place; mais nous aurons ſoin en même tems d'en conſerver une diſtinguée pour ceux qui, par d'au-

tres moyens, auront trouvé l'art de nous émouvoir & de nous charmer; nous eſtimerons ce qui ſera eſtimable, & malheur à nous ſi nous cherchons jamais à déprimer les talens.

REFLEXIONS sur la Tragédie Greeque.

C'EST à l'amour de la liberté, ou plutôt à la haine de la tyrannie, que la tragédie grecque dut ſon exiſtence. Nous en trouvons la preuve dans le dialogue de Platon, intitulé *Minos*. Ce philoſophe y introduit un perſonnage qui fait à Socrate la queſtion ſuivante : *Pourquoi eſt-on généralement perſuadé que Minos fut un roi cruel & barbare ?* Pour la même raiſon, répond Socrate, qui doit vous engager, vous & tous ceux à qui leur réputation eſt chere, à redouter le reſſentiment des poëtes, & à vous bien garder de les avoir jamais pour ennemis. C'eſt ſur-tout à cette claſſe d'hommes qu'il appartient de créer & d'éterniſer & la louange & le blâme. Minos fit une grande faute en déclarant la guerre aux Athéniens ; devoit-il ignorer que la ville d'Athenes abondoit en ſçavans hommes, & ſur-tout en poëtes ? Ce n'eſt, ajoute-t-il, ni

Les assassins des tyrans furent placés en quelque sorte au nombre des dieux. Pline nous apprend que les premieres statues que les Athéniens érigerent en l'honneur des citoyens, furent celles d'Harmodius & d'Aristogiton.

Ce qui prouve encore qu'Athenes regarda la tragédie comme un des moyens les plus propres à repousser la tyrannie, c'est qu'elle étoit représentée par ordre du magistrat & aux frais du public, pendant que la comédie n'étoit jouée que par de simples particuliers qui en faisoient eux-mêmes les frais.

On demandera sans doute d'où vient qu'Aristote n'a pas même fait mention de l'objet que Platon assigne à ce genre de poésie.

Nous répondrons qu'Aristote craignoit de s'exposer à l'indignation ou de Philippe ou d'Alexandre, & que l'état où se trouvoient alors les affaires de la Grece ne justifioit que trop ses alarmes.

Philippe, qui depuis long-tems méditoit le projet de subjuguer la Grece, attaqua enfin les Athéniens; il les défit, & cette journée, dit Justin, vit expirer

· la domination glorieuſe &
ıe liberté de la Grece entiere.
dant Philippe, qui connoiſſoit
ɜ profonde des Athéniens pour
s, dépouilla ſes victoires du
& de l'éclat du triomphe ; il
it, dit encore Juſtin, mais de
ɜe que perſonne ne ſentit le
le la victoire : il ne voulut point
ɜe de roi de la Grece, il ſe
ıta d'en être appellé le chef. Ce
ſe diſpoſoit à conquérir l'Aſie
'il fut aſſaſſiné au milieu même
ı armée.
xandre lui ſuccéda ; auſſi ambi-
que ſon pere, mais beaucop
: diſſimulé, Alexandre donnoit
re eſſor à ſes paſſions violentes.
ıte qui connoiſſoit très-bien &
ɜe & le fils, n'eut garde de rien
: dont ils puſſent s'offenſer.
ɔutons à ces conſidérations que,
ɥu'Ariſtote eût reçu d'Alexandre
narques de la bienveillance la
marquée, & même de la plus
: faveur, ce philoſophe eut ce-
ant le malheur de lui déplaire. Il
ɜra peut-être pas inutile de rap-
ɜr à quel ſujet.

Au nombre des disciples d'Aristote étoit un jeune homme nommé Callisthene, que ce philosophe aimoit tendrement & qu'il choisit entre tous pour l'envoyer en Asie auprès d'Alexandre. Callisthene fut d'abord très-bien accueilli; mais l'amitié du prince ne tarda pas à se refroidir. Jeune, sçavant & libre, l'Athénien pensoit tout haut; il proposoit ses opinions avec confiance; il résistoit à celles d'Alexandre & les combattoit même avec une sorte de hauteur & de mépris; il disputoit enfin avec ce héros comme avec un de ses camarades du licée: indigné de son audace, Alexandre le fit accuser d'avoir conspiré contre sa personne, & le condamna à la plus cruelle mort que puisse imaginer la barbarie la plus ingénieuse. Après avoir ordonné qu'il fût enfermé dans une cage de fer, il le fit conduire en cet état dans tous les lieux par où passoit l'armée, jusqu'à ce que voyant ce malheureux consumé de douleur & de faim, il le livra à un lion furieux qui le mit en pieces & le dévora.

Sensible à ce barbare traitement,

Ariſtote ne put s'empêcher d'en parler d'une maniere très-libre, & pour mieux faire conoître à quel point ſon ame étoit ulcérée, il ſe déclara partiſan d'Antipater. Alexandre l'apprit & en marqua ſon reſſentiment dans une lettre qu'il écrivit à Antipater lui-même. Il y parloit de la conſpiration tramée contre ſa perſonne, & diſoit expreſſément que, non content du ſupplice qu'il avoit fait ſubir à Calliſthene, il ſe propoſoit de punir encore plus ſéverement ceux qui l'avoient envoyé en Aſie.

Faut-il être ſurpris qu'en de pareilles circonſtances Ariſtote traçant une poétique, & ayant à définir la tragédie, s'attachât à lui preſcrire un tout autre objet que celui de faire haïr la tyrannie. D'ailleurs ce philoſophe pouvoit d'autant mieux ſubſtituer au but qu'avoit aſſigné Platon, celui de purger les paſſions par la terreur & la pitié, que pluſieurs poëtes tragiques avoient déja preſque perdu de vue le premier objet de la tragédie, & que ſans chercher à abhorrer les tyrans, ils ſe contentoient d'émouvoir le peuple par le ſeul ſpectacle des

événemens terribles & lamentables.

D'où nous osons conclure que la tragédie des Grecs doit être divisée, ainsi que leur comédie, en ancienne & en nouvelle. Les changemens qu'éprouva la république produisirent un genre de comédie moins satyrique, plus doux & propre à être représenté dans un état même monarchique. L'autorité d'un seul & la violence d'Alexandre obligerent Aristote à dessiner un genre de tragédie qui fût conforme aux tems où ce philosophe écrivoit.

RÉFLEXIONS sur les poésies de Pétrarque.

LE Dante avoit ouvert un beau champ aux poëtes de sa nation ; mais au lieu de prendre le même essor & de parcourir le même espace en embrassant comme lui l'universalité des êtres, Pétrarque ne se mut que dans un très-petit cercle, & borna l'objet de la poésie Italienne à des odes ou chansons d'amour. Il ne traita pas ce sentiment comme l'avoient fait les poëtes de l'antiquité ; la maniere dont il exposa sa tendresse est toute métaphysique, toute platonique, toute spirituelle. Ses commentateurs prétendent qu'il voulut purifier & ennoblir la passion de l'amour ; & ce dessein, disent-ils, est d'autant plus louable que cette passion est la plus dangereuse & la plus universelle de toutes. Mais que ne voit-on pas quand on se laisse conduire par les commentateurs?

Il y avoit, du tems de Pétrarque, en Italie & sur-tout en Provence, où

ce poëte passa une grande partie de sa vie, des *cours d'amour*; c'étoient des sociétés composées des personnes les mieux élevées & les plus aimables de l'un & de l'autre sexe; chacun s'y choisissoit une maîtresse & l'établissoit dominatrice souveraine de ses actions & de ses pensées. De-là vinrent les joûtes, les tournois, les bals, les fêtes, les devises, ainsi que les chansons, les balades, les sonnets, &c. Un même esprit animoit les preux & les poëtes, ceux-là rompoient des lances pour leurs maîtresses; ceux-ci faisoient des vers en leur honneur; ces deux sortes de champions se défioient également à leur maniere, & ce fut des défis poétiques que sortirent toutes ces subtilités amoureuses qui constituerent l'essence de la poésie lyrique des Italiens. Il est curieux de voir jusqu'à quel point de raffinement étoient déja parvenus les poëtes de cette nation, qui avoient écrit même avant Pétrarque; à force de se creuser le cerveau pour donner des tournures nouvelles, ingénieuses & décentes à une passion qui leur renversoit la tête plus qu'elle ne leur remuoit le cœur,

ils avoient transformé leurs propres facultés en perſonnages réels qu'ils mettoient en action. Ecoutons un ſonnet de Cino de Piſtoie.

La bella Donna, che'n vertù d'amore
Mi paſſò per gli occhi entro la mente
Irata e diſdegnata ſpeſſamente.
Si volge nelle parti, ove ſta'l core.

E dice: S'io non vo di quinci fore
Tu me morrai, s'io poſſo toſtamente
Et quei ſi ſtringe paventoſamente
Che ben conoſce quanto è il ſuo valore.

L'anima che intende queſte parole
Si lieua triſta per partirſi allora
Dinanzi à lei che tanto orgoglio mena.

Ma viene in contra amor che ſe ne duole.
Dicendo, tu non te ne andrai ancora
E tanto fa, che la ritiene a pena.

La charmante beauté, qui par la puiſſance d'amour a paſſé par mes yeux au fond de mon ame, dédaigneuſe & courroucée erre tout autour de mon cœur.

Et dit: Si ne ſors d'ici, tu mourras, ſi je le peux, tout-à-l'heure; & mon

cœur, qui connoît trop bien le pouvoir de celle qui le menace, ſe reſſerre d'effroi.

L'ame qui entend ces paroles, ſe leve alors triſtement, & ſe diſpoſe à fuir devant cette orgueilleuſe.

Mais l'amour fâché s'y oppoſe, & dit : Tu ne partiras pas encore, & fait tant qu'il parvient enfin à la retenir.

On aura peine à ſe perſuader qu'un auteur Italien moderne, qui foudroie Marini & ſon école, regarde ce ſonnet comme un tiſſu de penſées très-douces, très-naturelles & admirablement enchaînées les unes aux autres ; s'il faut l'en croire, c'eſt un drame tout entier que ce morceau de poéſie. L'entrée de l'idée de l'objet aimé dans le cœur de l'amant, voilà, dit-il, le premier acte. Dans le ſecond, le diſcours menaçant que l'idée adreſſe au cœur, prépare & annonce un incident ; dans le troiſieme, le reſſerrement du cœur forme la cataſtrophe ; dans le quatrieme, l'ame veut s'enfuir ; dans le cinquieme enfin, l'amour ſurvient & l'en empêche. N'en déplaiſe à l'auteur, malgré ſon admiration & ſes vues, les extravagances de Marini & de ſon école nous pa-

roiſſent encore préférables à cette abſurde & triſte métaphyſique.

Mais revenons à Pétrarque : ce poëte ne chercha pas plus que ſes prédéceſſeurs & ſes contemporains à purger la paſſion de l'amour ; la littérature ancienne ſur laquelle, dit Scaliger, il oſa le premier porter un regard aſſuré, le conduiſit peut-être à mettre dans la poéſie Italienne plus de grace, plus de mouvement, plus d'intérêt, & ſur-tout plus d'harmonie qu'elle n'en avoit eu juſqu'alors ; mais en chantant ſa tendreſſe il n'eut gardé d'emprunter le ton de Catulle, d'Horace, de Tibulle, de Properce & d'Ovide ; ce langage eût mal réuſſi dans un tems où, pour plaire à ſa maîtreſſe, il falloit paroître avoir en quelque ſorte oublié ſes facultés corporelles & le beſoin des plaiſirs des ſens. La doctrine de Platon ſur l'amour & la beauté, s'accordoit bien mieux avec les circonſtances où ſe trouvoit Pétrarque, ainſi qu'avec la tournure de ſon imagination ; auſſi ſa poéſie porte-t-elle preſque uniquement ſur le ſyſtême de ce philoſophe.

Quoique cette maniere de parler

d'amour reſſemble plutôt à un cours de métaphyſique qu'à l'expreſſion naturelle d'un ſentiment vif & profond ; quoique les paſſions fortes s'énoncent en quelque ſorte par exploſion, & qu'elles ne permettent guère à l'eſprit de philoſopher ſur leur nature, cependant il faut avouer que pour peu qu'on ſe familiariſe avec Pétrarque, on ne ſçauroit ſe défendre de je ne ſçais quel charme qui d'abord flatte l'oreille, enſuite s'empare doucement de l'imagination, & enfin pénetre inſenſiblement juſqu'au fond de l'ame.

Suivons-le un moment, lorſqu'éloigné des lieux qu'habite ſa chere Laure, il ſemble s'être oublié lui-même, & n'a d'autres idées, d'autres mouvemens que ceux qu'il reçoit de ſa paſſion.

L'amour le mene de penſée en penſée, de colline en colline ; il abhorre tous les lieux fréquentés ; ils le diſtraient de la ſeule idée qu'il ſe plaît à nourrir ; ſi dans un endroit ſolitaire il apperçoit un ruiſſeau, une fontaine, s'il découvre un vallon ombragé, alors ſon ame reſpire, &, ſelon qu'il plaît à l'amour, il ſe livre à la joie, il s'a-

ndonne aux plaintes ; il craint, il ſe
ſſure, il éprouve ſucceſſivement
ille paſſions différentes ; ſi quelqu'un
ſurprenoit en cet état, quelqu'un
ont le cœur ſe fût ouvert une fois
ux ſentimens de l'amour, il diroit :
et homme-là brûle, il aime & ne ſait
oint s'il eſt aimé... Ce n'eſt que ſur la
me des montagnes ou dans le fonddes
rêts qu'il trouve quelque repos. A
aque pas qu'il fait, il lui vient une nou-
elle idée ; ſouvent les tourmens qu'il
idure ſe changent en un ſentiment
réable ; il ſe dit : peut-être l'amour
réſerve-t-il un tems plus heureux ;
eut-être, quand l'eſpérance t'aban-
onne, t'ordonne-t-on d'eſpérer.
ein de cette douce penſée il marche,
ſoupire : *ô ciel ! ſerois-je aſſez heu-*
ux ? Mais quand ? Mais comment ?
n arbre touffu lui offre-t-il un om-
age, il s'arrête ; & là ſur le premier
illou que rencontrent ſes regards,
n imagination deſſine les traits de ſa
aîtreſſe ; puis ramenant ſes regards
r lui-même, il voit ſa poitrine inon-
ie de larmes : ah ! malheureux, s'é-
ie-t-il alors, en quels lieux tu te
ouves, & de quels lieux tu t'es ar-

raché ! Cependant tant qu'il peut s'oublier lui-même & ne penſer qu'à Laure, il la voit en tant de lieux & par-tout ſi belle que ſi l'erreur duroit, il n'auroit point de vœux à former. Il l'a vue plus d'une fois dans le cryſtal des fontaines, ſur l'herbe molle des prairies, dans la nue tranſparente qui erre dans les airs; plus les lieux où il ſe trouve ſont ſolitaires & ſauvages, plus ſon imagination la lui repréſente belle. Ces douces illuſions viennent-elles à s'évanouir, toutes ſes forces l'abandonnent, & il demeure froid & immobile comme la pierre ſur laquelle il s'aſſeoit; s'il apperçoit une montagne tellement élevée qu'elle ne ſoit point ombragée par les montagnes voiſines, il brûle d'y porter ſes pas; là il meſure des yeux ſon malheur, & conſidérant par quel eſpace immenſe d'air il eſt ſéparé de ſa chere Laure, il donne un libre cours aux larmes qui ſe ſont amaſſées ſur ſon cœur. Puis il ſe dit: que ſçais-tu, malheureux ! peut-être dans ces lieux où s'attachent tous tes regards, peut-être ſe plaint-on de ton abſence, & à cette douce penſée ſa

douleur ſe çalme & ſon ame reſpire.

Il s'en faut bien que Pétrarque ſoit toujours auſſi intéreſſant ; d'ailleurs toute ſa poéſie eſt d'un même ton, d'une même couleur ; nul contraſte, nulle variété : les roſes, les perles, des cheveux d'or, des eaux douces, fraîches & limpides, l'ombrage, les collines, les rives, les grottes, les fontaines s'offrent preſque à chaque vers ; celles de ſes ballades qui ne ſont pas inſipides, ſemblent n'avoir été faites que pour exercer la pénétration & la ſubtilité des commentateurs ; que trouve-t-on dans la plûpart de ſes chanſons ? Des ſonges, des viſions, des défaillances d'amour, un *penſer* qui queſtionne, un *penſer* qui répond, des *penſers* qui raiſonnent enſemble ; ſes ſonnets même renferment ſouvent des idées ou fauſſes ou puériles.

Malgré tous ces défauts, Pétrarque ne laiſſe pas de mériter ſa célébrité. Il créa des expreſſions, des images & une poéſie nouvelle.

Les nymphes des fontaines ; celles des bois ; l'aurore qui de ſes doigts de roſes ouvre les portes de l'orient ; le char & les courſiers du ſoleil ; l'amour

avec ſon arc & ſon flambeau ; toutes ces fictions répandoient un grand intérêt & beaucoup de vivacité ſur la poéſie des anciens, parce qu'elles faiſoient partie de leur religion ; aujourd'hui même notre poéſie s'en embellit encore, parce que nous étant familiariſés dès notre enfance avec les poëtes de l'antiquité, ces agréables chimeres ont acquis une ſorte d'exiſtence dans notre imagination ; mais quel effet auroient-elles pu produire au tems de Pétrarque, tems d'ignorance & de barbarie où ces objets étoient abſolument inconnus, ainſi que les mœurs auxquelles ils étoient liés ? Pétrarque ſe vit donc obligé d'y ſubſtituer d'autres images, d'autres allégories, une autre fable. Ainſi dans ſes ouvrages le ſoleil n'eſt point un dieu, qui, après avoir parcouru ſur un char brûlant les routes immenſes des cieux, ſe précipite dans l'océan pour s'y délaſſer entre les bras de Thetis ; c'eſt un amant, un rival paſſionné, vaincu & conſterné de ſa défaite : cette idée pourra paroître peu naturelle, & même hyperbolique ; mais elle eſt préſentée dans l'original

d'une maniere ſi naïve & ſous des couleurs ſi douces & ſi gracieuſes, qu'on n'y ſoupçonne pas même de l'exagération. L'amour n'eſt point un enfant aveugle armé d'un carquois & portant un flambeau, c'eſt un adverſaire cité en jugement au tribunal de la raiſon; un fleuve n'eſt point un vieillard appuyé ſur ſon urne, c'eſt un meſſager qui prend le devant pour voir plus promptement Laure & lui annoncer l'arrivée du poëte; non-ſeulement les fleurs naiſſent ſous les pas de Laure, mais elles demandent que ſon pied les preſſe ou les touche; le ciel ſourit autour d'elle & emprunte un nouvel éclat de celui de ſes beaux yeux. Nous ne craignons pas d'avancer que la poéſie n'a rien de plus délicieux que cette derniere image; quoi de plus doux & de mieux ſenti que de repréſenter ſa maîtreſſe, non-ſeulement comme très-belle par elle-même, mais comme embelliſſant tout ce qui l'environne?

Pétrarque différa encore plus des poëtes anciens, quant au fond & à la maniere, que par les images & par les couleurs; il chanta comme eux la

paſſion de l'amour, mais ſur un ton abſolument différent ; nous ne répéterons point ici ce que nous avons déja dit à ce ſujet, nous ajouterons ſeulement que ce langage chaſte, réſervé, métaphyſique, faiſoit alors tellement partie des mœurs, que les poëtes de ce tems-là, les plus-corrompus & les plus libertins, n'en employerent point d'autre dans leurs ſonnets.

Enfin le grand mérite de Pétrarque fut d'avoir choiſi, placé, appliqué & figuré ſes expreſſions d'une maniere ſi conforme aux mœurs & au goût de ſa nation, que ſon ſtyle devint pour jamais le modele & la regle du ſtyle des poëtes lyriques Italiens ; il n'emprunta ſa maniere d'aucune langue étrangere, & aucune langue étrangere ne ſçauroit s'en enrichir. Ses compatriotes avouent même que tous les poëtes, ſoit anciens, ſoit modernes, peuvent, dans une traduction, conſerver encore quelques traits de reſſemblance ; mais que traduire Pétrarque ce ſeroit le diſſoudre. D'où l'on pourroit conclure que la plus grande partie des beautés de Pétrarque tient uniquement aux charmes du ſtyle ;

que ce poëte trouva le plus haut point d'harmonie où ſa langue pût parvenir ; & qu'en général les Italiens, tels qu'autrefois le peuple d'Athenes, ſont ſi ſenſibles à l'harmonie, qu'on a rempli en quelque ſorte tous leurs beſoins quand on a enchanté leurs oreilles.

CONSIDÉRATIONS sur les corps organisés, à l'occasion de l'ouvrage que M. Bonnet, citoyen de Génève, a publié sous le même titre.

LES anciens avoient voulu deviner comme nous les secrets de la nature, mais ils n'avoient point de fil pour se guider dans les détours de ce labyrinthe immense. Le secours des microscopes, l'anatomie comparée, deux siecles d'observations continuelles, ont été nos moyens ; nous avons ouvert quelques portes de l'édifice, mais il nous est toujours arrivé la même chose qu'à ce curieux qui (dit-on) entra dans un tombeau où brûloit une lampe sépulcrale depuis deux mille ans ; il marcha sur des ressorts qui renverserent la lampe & l'éteignirent.

La nature s'y prend de plus d'une maniere pour la génération des êtres qui végetent ou qui ont la vie ; elle produit sans racines presque tous les arbres aquatiques ; elle se sert de l'u-

nion des deux ſexes dans tous les quadrupedes & les bipedes.

Il en eſt d'autres qui perpétuent leur race ſans aucun accouplement. C'eſt aſſez, parmi pluſieurs eſpeces de poiſſons, qu'un mâle paſſe par-deſſus les œufs d'une femelle jettés au hazard ſur le rivage pour que ces œufs ſoient fécondés. On voit des reptiles vivipares, d'autres ovipares.

Il y a des vermiſſeaux qui ſe multiplient par bouture; il y en a, comme pluſieurs plantes, qu'on peut couper en pluſieurs parties, & chaque partie reproduit une tête & quelquefois une queue.

Ce que nous appellons des ſingularités eſt innombrable; tout doit paroître prodige, parce que tout eſt inexplicable.

M'apprendrez-vous jamais par quels ſubtils reſſorts
L'éternel artiſan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aſpic affreux, le tigre, la pantere
N'ont jamais adouci leur cruel caractere,
Et que, reconnoiſſant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?

D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes (1) ?

Platon tâcha d'expliquer le mystere de la génération par des simulacres réfléchis de la Divinité, par le nombre de trois & par le triangle. La saine physique ne s'accommode guere de ces triangles ni de ces simulacres. Hippocrate abandonnant cette vaine métaphysique, regarda l'union des deux sexes & le mêlange des principes de la vie de ces deux sexes comme la seule cause de la génération. Mais souvent un de ces deux sexes ne fournit point de ses principes, & combien d'animaux naissent sans cette union!

(1) Epître de M. de Voltaire *sur la Modération.*

Deſcartes, dans ſon traité de la formation du fœtus, n'examine pas ſeulement la queſtion de la génération.

Harvey, le plus grand anatomiſte de ſon tems, n'admit que le ſyſtême des œufs & prit pour deviſe, *omnia ex ovo*. Il dépeupla de biches les parcs du roi d'Angleterre, il diſſéqua les unes immédiatement après leur copulation, les autres après quelques heures, les autres après quelques jours; il crut voir l'origine de la formation, mais il ne la vit pas. Il prétendit de plus que le principe émané du mâle ne produiſoit aucune altération dans les œufs des oiſeaux, & Malpighi s'aſſura du contraire par l'expérience, mais Malpighi fut d'accord avec Harvey ſur le ſyſtême des ovaires, c'eſt-à-dire, que toutes les femelles ont des œufs plus ou moins viſibles, dans leſquels le fœtus eſt contenu. Cette opinion ſi vraiſemblable de Harvey & de Malpighi fut univerſelle juſqu'au tems où Lowenhooke, Valiſnieri & pluſieurs autres obſervateurs crurent trouver, à l'aide du microſcope, dans les principes émanés du mâle, de petits animaux innombrables, s'agitant

dans la liqueur avec une extrême vîteſſe.

On crut alors que ces petits animaux entrant dans le ſein de la femelle y trouvoient des œufs diſpoſés à les recevoir, & que la femelle, en ce cas, n'étoit que la nourrice. Mais comment de tant d'animaux fournis par le mâle un ſeul ſe logeoit-il dans un œuf? Comment le coq, animal ſi multipliant, ne fourniſſoit-il pas ces animalcules qu'on croyoit avoir découverts dans d'autres eſpeces?

On a fini par reſter dans le doute, ce qui arrive toujours quand on veut remonter aux premieres cauſes.

L'auteur de la *Vénus phyſique* a eu recours à l'attraction; il a prétendu que dans les principes féconds de l'homme & de la femme mêlés enſemble, la jambe gauche du fœtus attire la jambe droite ſans ſe méprendre, qu'un œil attire un œil en laiſſant le nez entre deux, qu'un lobe du poumon eſt attiré par l'autre lobe, &c.

Si on avoit dit au grand Newton qu'un jour on feroit un tel uſage de ſon principe mathématique de la gravitation, il auroit été bien étonné,

Un philoſophe éloquent & très-éclairé a prétendu voir l'origine de tous les corps végétans & animés dans des particules qu'il appelle organiques, & qui prennent la forme de chaque partie du corps organiſé par le moyen de certains moules intérieurs, & ſe réuniſſent enſuite dans un réſervoir commun pour former l'animal ou la plante. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que des moules intérieurs? Comment modifiera-t-il la forme intérieure d'une molécule? Comment une molecule modifiée dans un moule intérieur du cerveau, par exemple, ne perd-elle pas ſa premiere forme en paſſant dans une foule d'autres moules intérieurs qui ſe trouvent dans ſa route depuis la tête juſqu'au réſervoir de la ſemence? M. Bonnet a bien ſenti que tout cela ne pouvoit s'expliquer par les principes mécaniques connus; il a eu recours à certaines forces inconnues, dont on ne peut, dit-il, ſe former une idée: n'eſt-ce pas-là multiplier les obſcurités?

Il ſemble qu'il en faille revenir à l'ancienne opinion, que tous les germes furent formés à la fois par la

main qui arrangea l'univers ; que chaque germe contient en lui tous ceux qui doivent naître de lui ; que toute génération n'eſt qu'un développement ; &, ſoit que les germes des animaux ſoient contenus dans les mâles ou dans les femelles, il eſt vraiſemblable qu'ils exiſtent dès le commencement des choſes, ainſi que la terre, les mers, les élémens, les aſtres.

Cette idée eſt peut-être digne de l'éternel Artiſan du monde, ſi quelqu'une de nos conceptions peut en être digne.

L'extrême & inconcevable petiteſſe des derniers termes, contenus dans celui qui leur ſert comme de pere, ne doit point effrayer la raiſon. La diviſibilité de la matiere à l'infini n'eſt pas une vérité phyſique, ce n'eſt qu'une ſubtilité métaphyſique, portée dans la géométrie ; mais il eſt vrai qu'un monde entier peut être contenu dans un grain de ſable, dans la même proportion qu'exiſte l'univers que nous voyons. Il faudra probablement bien des ſiecles pour épuiſer les ſemences enfermées les unes dans les autres

autres, & c'eſt peut-être alors que la nature étant parvenue à ſon dernier période, le monde où nous ſommes aura une fin comme il a eu un commencement.

L'auteur des *Conſidérations ſur les corps organiſés* embraſſe cette belle hypotheſe, que tout ſe fait par développement, & que chaque germe contient tous ceux qui naîtront un jour. Il admet les œufs dans les femelles vivipares, & il reconnoît les œufs pour le ſéjour des germes, ce qui eſt pourtant encore douteux.

Peut-être cet auteur ingénieux & profond ne donne-t-il pas dans ce ſyſtême des raiſons aſſez convaincantes de la formation des monſtres, de la reſſemblance des enfans, tantôt au pere, tantôt à la mere; mais dans quel ſyſtême a-t-on jamais bien expliqué ces ſecrets de la nature?

Son livre d'ailleurs eſt un recueil d'expériences curieuſes, de bonnes raiſons, & de doutes auſſi eſtimables que des raiſons.

Remarquons que non-ſeulement les germes des corps animés & des végétaux ſont préexiſtans, mais qu'il

faut encore que dans chacun d'eux il y ait d'autres germes organiſés de leurs membres, qui doivent ſe reproduire quand l'animal les a perdus. Ainſi, une écreviſſe doit avoir dans ſes pattes des germes de nouvelles pattes qui éclo-ſent dans le beſoin. Ainſi un ver qui a perdu ſa tête a le germe d'une autre tête qui vient ſe mettre à la place de celle qu'on a coupée.

C'eſt encore une queſtion très-curieuſe que la formation d'un nombre prodigieux d'animaux nés dans d'autres animaux. Le replis de l'anus d'un cheval ou d'un bœuf, le nez d'un mouton, le goſier d'un cerf, les entrailles de l'homme, la peau de preſque tout ce qui reſpire, devient le nid d'une infinité d'inſectes. Ainſi tous les animaux ſe nourriſſent les uns les autres, comme ils ſe détruiſent.

Le tenia, ce reptile ſi extraordinaire, mince & large comme un ruban, qui s'empare des inteſtins de l'homme & de quelques bêtes, qui s'y accroît juſqu'à la longueur de neuf ou dix aunes, a ſon germe imperceptible dans un petit inſecte imperceptible qui croît, dit-on, ſur la ſurface

de l'eau ; ſa naiſſance & ſa croiſſance ſont également extraordinaires, mais il faut que ſon individu ait préexiſté comme tous les autres.

Il n'y a point de génération proprement dite ; tout n'eſt que développement, & les bras de l'homme ſont déja dans le fœtus, comme on voit à l'œil les ailes du papillon dans la chenille.

Ces germes de toutes choſes ſont-ils renfermés dans leurs eſpeces particulieres, ou ſont-ils répandus dans tout l'eſpace ? M. Bonnet paroît croire à la diſſemination des germes ; cependant n'eſt-il pas beaucoup plus naturel que chaque eſpece animée ſoit renfermée dans le lieu qui lui convient ? Il n'en eſt pas, ce ſemble, du germe d'un éléphant & d'un chameau comme des pouſſieres des fleurs & des herbes que les vents pouſſent hors du lieu de leur naiſſance.

Preſque tout ce qui regarde les premiers reſſorts de la vie & de la végétation eſt traité ou indiqué dans ce livre. On connoît les polypes, ces zoophytes ou animaux-plantes. Si quelque choſe paroît confirmer le

ſyſtême de la continuité de la chaîn
des êtres, ce ſont ces formes inter
médiaires qui paroiſſent remplir l'in
tervalle des végétaux & des animau
& , qui ſemblent être des animau
mi-partis de la chaîne immenſe de l
nature. Cette idée, renouvellée de
Grecs, eſt-elle auſſi vraie qu'impo
ſante ? De la végétation au ſimple ſi
ble, à l'argille, n'y a-t-il pas une di
tance infinie ? Les polypes, les ortie
de mer, ſont-ils bien réellement de
animaux ? Ont-ils du ſentiment, ?
n'eſt-ce pas le don inexplicable d
ſentiment qui conſtitue l'animal ? A
perçoit-on réellement une gradatio
continue & ſans interruption ent
les êtres ? Nous voyons des animat
à quatre pieds & à deux, mais il n'
en a point à trois, malgré les adm
rables propriétés attribuées au non
bre de trois par toute l'antiquité. C
trouve des reptiles qui ont un nomb
de pieds indéterminé. Combien d'e
peces ne peut-on pas imaginer ent
l'homme & le ſinge, entre le ſinge
d'autres genres ?

Et ſi nous levons les yeux ve
l'eſpace, quelle gradation propo

tionnelle y a-t-il entre les diſtances, les groſſeurs & les révolutions des planetes ? Cette chaîne prétendue ſe trouve rompue de ſaturne juſqu'aux entrailles de notre petit globe.

Nous finiſſons par remarquer que, quelque ſyſtême qu'on embraſſe, il faut admettre une force motrice qui d'un embrion plus petit que la cent millieme partie d'un ciron, forme un éléphant, un chêne. C'eſt cette force motrice, le principe de tout, dont nous demandons raiſon. Elle agit d'un bout de l'univers à l'autre. Mais quelle eſt-elle ? L'éternel Géometre nous a permis de calculer, de meſurer, de diviſer, de compoſer ; mais pour les premiers principes des choſes, il eſt à croire qu'il ſe les eſt réſervés.

REFLEXIONS sur la maniere dont l'hiſtoire Romaine eſt écrite.

L'HISTOIRE Romaine eſt encore à faire parmi nous. Il étoit pardonnable aux hiſtoriens Romains d'illuſtrer les premiers tems de la république par des fables qu'il n'eſt plus permis de tranſcrire que pour les réfuter. Tout ce qui eſt contre la vraiſemblance doit au moins inſpirer des doutes, mais l'impoſſible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que Romulus ayant raſſemblé trois mille trois cens bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en quarré : or mille pas en quarré ſuffiroient à peine pour deux métairies ; comment trois mille trois cens hommes auroient-ils pu habiter ce bourg ?

Quels étoient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands ? N'étoient-ils pas viſiblement des chefs de voleurs qui partageoient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce & indiciſplinée ?

Ne doit-on pas, quand on com-

pile l'hiſtoire ancienne, faire ſentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puiſſante ?

Il eſt avéré par l'aveu des écrivains Romains, que pendant près de quatre cents ans l'Etat Romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur & autant en largeur. L'Etat de Gênes eſt beaucoup plus conſidérable aujourd'hui que la république Romaine ne l'étoit alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïes fut priſe après une eſpece de ſiege ou de blocus qui avoit duré dix années. Veïes étoit auprès de l'endroit où eſt aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou ſix lieues de Rome ; & le terrein autour de Rome, capitale de l'Europe, a toujours été ſi ſtérile que le peuple voulut quitter ſa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucune de ſes guerres, juſqu'à celle de Pirrhus, ne méritoit de place dans l'hiſtoire, ſi elles n'avoient été le prélude de ſes grandes conquêtes. Tous ces événemens juſqu'au tems de Pirrhus, ſont pour la plûpart ſi petits & ſi obſcurs, qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables, ou par

des faits deſtitués de vraiſemblance, depuis l'aventure de la louve qui nourrit Romulus & Remus, & depuis celle de Lucrece, de Clélie, de Curtius, juſqu'à la prétendue lettre du médecin de Pirrhus, qui propoſa, dit-on, aux Romains d'empoiſonner ſon maître, moyennant une récompenſe proportionnée à ce ſervice. Quelle récompenſe pouvoient lui donner les Romains, qui n'avoient alors ni or, ni argent; & comment ſoupçonne-t-on un médecin grec d'être aſſez imbécille pour écrire une telle lettre ?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes ſans le moindre examen; tous ſont copiſtes, aucun n'eſt philoſophe. On les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont jamais été que des brigands courageux; ils nous répetent que la vertu Romaine fut enfin corrompue par les richeſſes & par le luxe, comme s'il y avoit de la vertu à piller les nations, & comme s'il n'y avoit de vice qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une hiſtoire, on a dû inſpirer encore plus d'horreur pour les déprédations

des Romains, que pour l'uſage qu'ils firent des tréſors ravis à tant de nations qu'ils dépouillerent l'une après l'autre.

Nos hiſtoriens modernes de ces tems reculés auroient dû diſcerner au moins les tems dont ils parlent; il ne faut pas traiter le combat peu vraiſemblable des Horaces & des Curiaces, l'aventure romaneſque de Lucrece, celle de Clélie, celle de Curtius, comme les batailles de Pharſale & d'Actium. Il eſt eſſentiel de diſtinguer le ſiecle de Cicéron, de ceux où les Romains ne ſavoient ni lire ni écrire, & ne comptoient les années que par des clous fichés dans le Capitole. En un mot, toutes les hiſtoires romaines que nous avons dans les langues modernes n'ont point encore ſatisfait les lecteurs.

Perſonne n'a encore recherché avec ſuccès ce qu'étoit un peuple attaché ſcrupuleuſement aux ſuperſtitions, & qui ne ſçut jamais régler le tems de ſes fêtes, qui ne ſçut même pendant près de cinq cents ans ce que c'étoit qu'un cadran au ſoleil; un peuple dont le ſénat ſe piqua quelquefois d'humanité, & dont ce même ſénat immola

aux dieux deux Grecs & deux Gauloiſes pour expier la galanterie d'une de ſes veſtales ; un peuple toujours expoſé aux bleſſures & qui n'eut qu'au bout de cinq ſiecles un ſeul médecin, qui étoit à la fois chirurgien & apothicaire.

Le ſeul art de ce peuple fut la guerre pendant ſix cens années ; & comme il étoit toujours armé, il vainquit tour à tour les nations qui n'étoient pas continuellement ſous les armes.

L'auteur du petit volume ſur la grandeur & la décadence des Romains, nous en apprend plus que les énormes livres des hiſtoriens modernes ; il eut ſeul été digne de faire cette hiſtoire s'il eût pu réſiſter ſur-tout à l'eſprit de ſyſtême & au plaiſir de donner ſouvent des penſées ingénieuſes pour des raiſons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles hiſtoires Romaines peu ſupportable, c'eſt que les auteurs veulent entrer dans des détails comme Tite-Live. Ils ne ſongent pas que Tite-Live écrivoit pour ſa nation, à qui ces détails étoient précieux. C'eſt bien mal connoître les hommes, d'i-

imaginer que des François s'intéreſſeront aux marches & aux contremarches d'un conſul qui fait la guerre aux Samnites & aux Volſques, comme nous nous intéreſſons à la bataille d'Ivri & au paſſage du Rhin à la nage.

Toute hiſtoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, & c'eſt à ces convenances que les auteurs des hiſtoires anciennes ont manqué. Ils répetent & ils allongent des harangues qui ne furent jamais prononcées; plus ſoigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de diſcuter des vérités utiles. Les exagérations ſouvent puériles, les fauſſes évaluations des monnoies de l'antiquité & de la richeſſe des états, induiſent en erreur les ignorans & font peine aux hommes inſtruits. On imprime de nos jours qu'Archimede lançoit des traits à quelque diſtance que ce fût, qu'il élevoit une galere du milieu de l'eau & la tranſportoit ſur le rivage en remuant le bout du doigt, qu'il en coûtoit ſix cents mille écus pour nettoyer les égouts de Rome, &c.

Les hiſtoires plus anciennes ſont encore écrites avec moins d'attention.

La ſaine critique y eſt plus négligée
merveilleux, l'incroyable y domin
ſemble qu'on ait écrit pour des en
plus que pour des hommes ; le ſi
éclairé où nous vivons exige dans
auteurs une raiſon plus cultivée.

DISCOURS sur l'Eloquence Romaine, d'après M. l'Abbé CERUTTI.

C'EST, sur-tout dans les gouvernemens où non-seulement l'intérêt particulier se confond avec le bien général, mais où la réunion de ces deux grands objets est en même tems le produit & le soutien d'une sage & constante égalité, que regne l'amour de la patrie. Il n'est rien de sublime que ne puisse inspirer ce sentiment vaste & généreux, lorsque maître de ses pensées & de ses passions, égal à tout le reste des citoyens, tranquille à l'ombre du gouvernement, l'orateur n'est commandé, si l'on peut s'exprimer ainsi, que par son zele pour le bien de l'état.

Or tels étoient les droits dont jouissoient en naissant les citoyens Romains. Sujets & souverains tout à la fois, ils obéissoient aux magistrats & les jugeoient, ou plutôt ils étoient juges nés des magistrats & n'obéissoient qu'à la loi. Il y avoit à la vérité

parmi eux des places d'honneur, de prééminence & même d'autorité ; mais ces places n'étoient inaccessibles à personne, & personne n'alloit s'y asseoir si tous ses concitoyens ne l'y conduisoient, pour ainsi dire, par la main. Quoique le sénateur fût distingué d'avec le chevalier, le soldat d'avec l'artisan, & le patricien d'avec le plébéien, ces différens titres aboutissoient au premier & au plus auguste de tous, à celui de citoyen; & les grands & le peuple étoient également persuadés que le bonheur public dépendoit uniquement de l'équilibre de leurs forces.

Tout tendoit à faire naître & à fortifier ces grandes maximes dans l'ame de l'orateur. L'éducation n'avoit d'autre objet que de donner de vrais citoyens à l'état. C'étoit-là l'unique modele sur lequel elle formoit le guerrier, le politique, le philosophe & l'orateur. Sans l'amour de la patrie, les talens & les vertus n'étoient rien, & le titre de grand homme n'étoit accordé qu'à celui qui avoit fait ou souffert de grandes choses pour la patrie. Ce nom de patrie plus doux,

plus ſaint, plus ſouvent prononcé que celui de pere, de fils & d'époux, préſidoit aux combats, aux affaires, aux jeux; il enchantoit la multitude dans les places publiques; il faiſoit en particulier les délices & le bonheur de chaque famille, c'étoit le premier mot que bégayoit l'enfant qui venoit de naître, & le dernier qui erroit ſur les levres du vieillard expirant.

Au reſſort qui imprimoit à l'ame d'un orateur Romain l'amour de la patrie, ſe joignoit encore celui que communique l'amour de la gloire. Tout ce qui peut flatter l'ambition la plus démeſurée, Rome l'offroit à ſes orateurs. L'admiration, l'amour & la reconnoiſſance d'un peuple ſouverain, indépendant, éclairé; la confiance publique; le deſpotiſme exercé au ſein d'une ville libre; les dignités les plus ſublimes; les monumens les plus auguſtes; les rênes mêmes du gouvernement confiées aux mains de l'orateur; voilà quel fut preſque toujours le prix de l'éloquence. On vit plus d'une fois le ſimple citoyen paſſer de la tribune aux harangues au pre-

mier rang de l'univers ; & Cicéron fut le seul Romain qui réunit au titre superbe de chef de la république, le titre encore plus illustre & plus glorieux de pere de la patrie.

Si l'on envisage les objets que l'orateur avoit à discuter, en est-il de plus importans, de plus sublimes ? Devenu l'interprete souverain de la patrie & le juge de ses vrais intérêts, il devoit en exposer les plaintes, les besoins & les vœux ; il traitoit la cause même de l'état ; ses droits s'étendoient à toutes les parties du gouvernement ; le dépôt sacré des loix, les traités, les alliances, la guerre, la paix, tout étoit de son domaine : en un mot, il tenoit dans ses mains la balance où se pesoit la destinée de l'empire du monde.

Enfin quel étoit le théâtre d'un orateur Romain, & à quels hommes adressoit-il ses discours ? A un sénat qui parut aux yeux de Cynéas une assemblée de rois ; à un peuple qui maîtrisoit la plus grande partie de l'univers, & dont la seule présence transformoit en héros de vils gladiateurs.

Obſervons ici que c'eſt uniquement au milieu d'un grand peuple aſſemblé que l'orateur peut déployer toutes ſes forces, & communiquer les ſentimens qu'il ſe propoſe d'inſpirer & qu'il éprouve lui-même. Les paſſions fortes & générales ſont ſeules favorables à l'éloquence, & ces paſſions n'exiſtent que dans la multitude, laquelle affranchie des liens & des préjugés d'une éducation artificielle, eſt d'autant plus ſouple & plus flexible qu'elle eſt plus ſimple & plus volage.

L'art de perſuader un prince, un miniſtre, ne demande preſque que de l'adreſſe & de la ſubtilité; il faut alors s'attacher à convaincre l'eſprit bien plus qu'à remuer le cœur: mais l'éloquence néceſſaire pour perſuader la multitude n'eſt autre choſe que l'éloquence de la nature & des paſſions.

Lorſque Cicéron harangue en faveur de l'innocent, lorſqu'il tonne contre les ſcélérats en préſence de tout le ſénat & entouré de tout le peuple, ſa marche eſt noble, hardie, vigoureuſe, ſon triomphe eſt aſſuré; mais s'il défend en particulier Dejotarus, s'il s'adreſſe uniquement à Céſar,

Cicéron perd sa hardiesse & ses forces, il tremble, il s'égare, il fait pitié. Quelle différence de style, de conduite & de maximes entre les discours que déclama cet orateur en faveur de Ligarius & de Marcellus, & les harangues qu'il prononça contre Verres, Pison, Catilina & Marc-Antoine! Là il ne cherche qu'à flatter lâchement l'oppresseur de la république; ici soutenu par l'espérance certaine d'emporter les suffrages & les applaudissemens du peuple, il ne respire que l'amour de la liberté.

Tel fut l'aliment & le soutien de l'éloquence parmi les Romains tant que la république subsista. Lorsque l'autorité souveraine passa des mains d'un seul homme, l'éloquence & la liberté périrent à la fois; on vit s'élever des poëtes, des philosophes & des gens de lettres de toute espece; mais personne ne se montra digne du nom d'orateur.

Réflexions des Editeurs.

Par-tout où l'on aura de grands intérêts à discuter, où le cœur sera re-

mué par des paſſions fortes, où la conſidération & les honneurs ſeront le prix de la hardieſſe de l'eſprit & de l'élévation de l'ame, il y aura des hommes éloquens. Mais ces circonſtances & ces conditions réunies ſuffiſent-elles pour former ce que nous entendons par éloquence ? Non : le diſcours que l'habitant des bords du Danube prononça contre les Romains en préſence des Romains mêmes, celui qu'un Scythe féroce ne craignit point d'adreſſer à Alexandre, ſont des morceaux très-éloquens ; cependant l'éloquence régna-t-elle jamais dans ces climats barbares ?

Si, pour remplir toute l'idée que nous attachons à ce mot, il s'agiſſoit uniquement d'émouvoir, l'éloquence eût été auſſi parfaite au tems des Gracques qui par la force de leurs diſcours renverſerent les fondemens de la ſervitude & transformerent des eſclaves timides en citoyens libres & généreux, qu'au tems de Cicéron dont les harangnes ne produiſirent aſſurément rien de plus merveilleux.

L'éloquence exige une profonde connoiſſance des mœurs, des paſſions

& de tous les reſſorts qui meuvent le cœur humain ; elle embraſſe le ſtyle, la diction & toutes les reſſources de l'élocution; elle ſuppoſe la plus grande perfection dans la langue, & elle s'étend même à la prononciation & au geſte. Ce n'eſt point l'éloquence en général que Platon refuſa de regarder comme un art, mais bien celle des rhéteurs & des ſophiſtes de ſon tems, qui en faiſoient l'abus le plus funeſte aux progrès de la raiſon & de la vérité : d'ailleurs ce philoſophe vouloit qu'au lieu de remuer le cœur, on ne travaillât qu'à le calmer. Ces hommes, diſoit-il, qui ſe vantent de régner ſur tous les mouvemens de notre ame, ne s'apperçoivent pas qu'ils en ſont les eſclaves, & que pour produire l'effet qu'ils ſe propoſent, ils ſont obligés de ſe revêtir de la crainte, de la fureur, de toutes les paſſions enfin & de tous les préjugés de la multitude. C'eſt dans ce ſens que Diogene diſoit de Demoſthene, qu'il étoit le maître des orateurs Athéniens, mais que le peuple Athénien étoit le maître de Démoſthene. C'eſt encore à ce ſujet qu'à l'aſpect d'un tableau où Her-

cule étoit repréſenté avec des chaînes qui lui ſortoient de la bouche & venoient aboutir aux oreilles d'un peuple innombrable ; quelqu'un ayant demandé qui avoit attaché tant d'oreilles à la bouche de ce héros, un philoſophe lui répondit : *Demandez plutôt qui a attaché ce malheureux à tant d'oreilles.* Mais revenons à Platon : il n'y a qu'à lire ſes dialogues pour ſentir de combien de réflexions & d'étude eſt accompagné le talent dont l'avoit doué la nature. Conſultez Cicéron, & vous connoîtrez encore mieux ſi le talent, ſi le reſſort & la ſenſibilité ſuffiſent pour former un orateur.

Je remarquerai avant de finir cet article, que c'eſt l'élocution qui doit être regardée comme l'ame de l'éloquence, qu'elle ſeule embaume les ouvrages & leur aſſure l'éternité, & que chez les Grecs & les Latins elle dut ſurtout ſa perfection au méchaniſme de leur langue, dont tous les mouvemens étoient connus, calculés, & en même tems très-ſouples & très-libres. La nôtre n'a point, il eſt vrai, les mêmes avantages ; cependant, quoique ſa proſodie ſoit incertaine & preſque

arbitraire, quoique sa marche soit gênée & presque uniforme, nous ne laissons pas de trouver dans les ouvrages de nos bons écrivains une infinité d'exemples où, comme dans les écrits des Grecs & des Latins, brillent toutes les parties de l'élocution, c'est-à-dire, où à la beauté & souvent même au sublime de l'expression se joignent les qualités harmonieuses & pittoresques du stile: ainsi, lorsque le grand Bossuet, au lieu de dire que les hommes devenoient de jour en jour plus méchans, dit qu'ils *alloient s'enfonçant dans l'iniquité*, non-seulement il anime & ennoblit sa pensée en nous présentant l'iniquité sous l'image d'un goufre immense & profond; mais il peint en même tems une masse énorme descendant avec lenteur & par degré dans l'abîme. Si ceux de nos auteurs qui ont traité de la langue s'étoient un peu plus attachés à l'envisager sous ce point de vue, nous leur devrions non-seulement la conservation d'une infinité de formes excellentes qui sont vieillies, & que rien ne supplée, mais encore un sentiment plus sûr & plus exquis sur l'harmonie du discours.

Nous l'avons déja dit, il en eſt des langues comme des mœurs : lorſqu'elles ſont parvenues à leur perfection, il faut néceſſairement les fixer, celles-ci par des loix, celles-là par des obſervations qui, en attachant l'attention à certains procédés, éclairent l'eſprit ſur les cauſes de l'impreſſion qu'ils font ſur l'oreille.

LETTRE de M. Mariette, ſur les ouvrages de M. Piraneſi.

PARMI le grand nombre d'ouvrages que le célebre M. Piraneſi a publiés ſur les antiquités romaines, il en eſt un, où il s'eſt propoſé de faire l'apologie des Romains, & de montrer, contre votre ſentiment qui eſt auſſi le mien, que par rapport aux arts & pour ce qui concerne en particulier l'architecture, non-ſeulement ce peuple ne doit rien aux Grecs, mais qu'il a acquis ſur ces derniers une grande ſupériorité par la ſolidité, la grandeur & la magnificence des édifices qui firent autrefois l'ornement de leur capitale (1). Il met ces bâtimens en oppoſition avec ceux qui appartiennent proprement aux Grecs, & dont on voit encore quelques veſtiges tant à Athènes que dans quelques autres parties de la Grece. Il

(1) *Della magnificenza d'architettura de' Romani. 1761. In Roma.*

n'en

n'en trouve aucun qui, ſoit pour la ſolidité, ſoit pour l'importance, lui paroiſſe comparable à la grande cloaque de Rome, aux fondations de l'ancien capitole, à l'émiſſaire (1) du lac Albane, & à quelques autres anciens édifices qui furent conſtruits de gros & immenſes quartiers de pierres dans les premiers tems de la république, & qui ſervent encore aux mêmes uſages que dans leur origine. Le même M. Piraneſi a recueilli un nombre conſidérable de chapiteaux, de baſes, de futs de colonnes, d'entablemens, &c. Ces divers morceaux, tous variés dans leurs formes, ainſi que dans les ornemens dont ils ſont ſurchargés, lui fourniſſent, à ce qu'il prétend, des preuves convaincantes de la fécon-

(1) La crainte d'une inondation terrible fit interrompre aux Romains le ſiége de Vejes pour exécuter cet ouvrage, qui, tout difficile qu'il étoit, coûta aſſez peu de temps. Il fallut pourtant percer une montagne, & y pratiquer un canal revêtu de pierre dans une longueur très-conſidérable. On craindroit de s'engager aujourd'hui dans une ſemblable entrepriſe. Il en eſt fait mention dans Tite-Live.

dité du génie des Romains ; ce génie éclate encore, ſelon cet auteur, dans la grandeur & l'étendue de ces édifices ſpacieux qui, tout ruinés qu'ils ſont, couvrent aujourd'hui dans Rome des eſpaces de terrein immenſes ; & voici comment il raiſonne.

Les plus anciens bâtimens des Romains ont été conſtruits avant qu'il y eût aucune communication entre leur nation & celle des Grecs. Les plus récens ſont chargés d'ornemens & ſe diſtinguent par des membres d'architecture de forme biſarre, qui ne reſſemblent en aucune maniere aux mêmes membres dont les Grecs furent les inventeurs ; donc les Romains n'ont rien emprunté ni rien appris des Grecs. Ils ne tiennent d'eux ni la ſcience de la conſtruction ou la meilleure façon de bâtir, ni le goût de la décoration.

Mais ce raiſonnement ne prouve pas que les Romains aient trouvé l'une & l'autre dans leur propre fonds. M. Piraneſi lui-même convient que lorſque les premiers Romains voulurent élever ces maſſes de bâtimens dont la ſolidité nous étonne, ils fu-

rent contraints d'emprunter la main des architectes Etruſques leurs voiſins. Autant valoit-il dire celle des Grecs, puiſque les étrangers qui étoient Grecs d'origine, ne ſçavoient des arts & n'en pratiquoient que ce qui avoit été enſeigné à leurs peres dans le pays d'où ils ſortoient.

Les voilà donc ces Romains qui, perſuadés de l'excellente conſtitution de leur gouvernement qu'ils eſtiment devoir être éternel, conçoivent le deſſein de conſtruire des édifices auxquels ils aſſignent la même durée qu'à leur empire; mais qui n'ont que le courage de les ordonner, & non le talent de les exécuter. Dans la ſuite ils portent leurs conquêtes hors de l'Italie; ils ſubjuguent la Grece, ils y trouvent les arts dans un état floriſſant; ils ſont éblouis de leur éclat autant qu'un homme privé de goût, mais riche & puiſſant, peut l'être à la vue d'un morceau impoſant dont il entend faire (1) l'éloge à des connoiſſeurs; & par une révolution des plus

(1) *Græcia capta ferum victorem cæpit & artes Intulit agreſti Latio.* Hor. lib. 1, ep. 1.

ſingulieres, les vainqueurs ſoumettent leur goût à celui des vaincus; le fruit de leur victoire fut l'introduction des beaux-arts dans Rome.

Du moment qu'ils eurent mis le pied dans les maiſons des Grecs, qu'ils en eurent reconnu les commodités, qu'ils eurent admiré la majeſté de leurs temples & de leurs édifices publics, ils ne furent occupés que des moyens d'en procurer de ſemblables à leur patrie. Ce ne fut certainement pas à une force ſupérieure de génie qu'ils dûrent cette réſolution. Ils conſulterent uniquement cet inſtinct ſi naturel aux hommes de ſe procurer le bien-être, & ſur-tout un ſentiment de vanité qui ne leur permettoit pas de ſe laiſſer ſurpaſſer en magnificence par des peuples ſoumis à leur pouvoir.

Pour entrer plus promptement en pleine jouiſſance, ils n'eurent pas honte de dépouiller de leurs principaux ornemens les édifices des Grecs & de ſe les approprier. Le conſul Mummius s'étant emparé de Corinthe, en donna l'exemple. Il tranſporta à Rome une infinité de chef-d'œuvres de l'art. Les maiſons des particuliers

& les édifices publics qui reçurent ces chef-d'œuvres, de bâtimens peu conſidérables & peu apparens qu'ils étoient, devinrent autant de palais & de monumens pompeux & magnifiques. Mais content de briller à ſi peu de frais, il n'y eut aucun Romain qui ne ſe mît dans l'eſprit qu'il ſeroit indigne d'hommes conſacrés à la conquête de l'univers entier de profeſſer les arts. Ils n'eurent jamais ni le loiſir, ni même l'intention de les démêler d'avec les métiers purement méchaniques; ils en abandonnerent la culture à des Grecs mercenaires qui, attirés par l'eſpoir du gain, n'eurent aucune peine à s'expatrier & à quitter un pays où depuis la conquête qu'en avoient fait les Romains, les occaſions de ſe faire valoir & de ſoutenir un nom n'étoient plus ſans doute les mêmes. Bientôt les arts ne furent pratiqués dans Rome que par les eſclaves. Les perſonnes que leurs richeſſes mettoient en état d'en avoir un grand nombre, eurent principalement en vue, dans l'acquiſition qu'ils en faiſoient, le profit, l'utilité; auſſi rechercherent-ils par préference les

eſclaves doués de talens. De leur
les marchands d'eſclaves, guidés
l'intérêt, ſondoient de bonne h
les diſpoſitions naturelles de
qu'ils ſe propoſoient d'expoſer
vente ; s'ils leur reconnoiſſoient c
que talent, ils les engageoient
cultiver ; & pour exciter leur ém
tion, ils leur faiſoient entendre
qui ne manquoit guere d'arriver,
plus ils ſe rendroient habiles, plu
acquerroient de conſidération a
des maîtres qu'ils devoient ſervir
Grecs, les plus induſtrieux de tou
peuples ſoumis aux Romains, fu
ceux qui leur fournirent le plus a
damment de ces eſclaves artiſtes ;
ſion d'hommes néceſſaires à l'
mais relégués dans une claſſe par
liere & baſſe, & regardés avec
leurs talens comme étant d'un c
très-inférieur à celui du moindr
toyen Romain. C'eſt ainſi que no
repréſentent ces beaux vers que
giſe met (1) dans la bouche d'Anc
lorſque ce héros, conſulté par E

(1) *Excudent alii, &c.* Lib. VI. ver
& ſeq.

annonce la deſtinée du peuple Romain.

Ce ſentiment, dicté par l'orgueil, dut néceſſairement étouffer dans les Romains tout amour & toute propenſion pour les arts. Il dut leur paroître ſuffiſant d'avoir parmi eux à leurs gages des hommes auxquels ils puſſent commander & toujours prêts à ſeconder leurs projets. Ce n'étoit pas là, ſans doute, le moyen d'entretenir l'émulation ni de porter les arts au degré de perfection auquel ils etoient parvenus autrefois en Grece dans le tems qu'il n'étoit permis qu'aux perſonnes libres d'en faire leur profeſſion. L'honneur en effet, encore plus que les récompenſes, donne la vie aux arts; auſſi lors même que les travaux ſe multiplierent & devinrent plus conſidérables, vit-on le goût ſe corrompre au lieu de ſe perfectionner. Il étoit, ce goût, parvenu au point de perfection où l'on pouvoit eſpérer de le porter lorſque les arts paſſerent pour la premiere fois de Grece à Rome, c'eſt-à-dire, qu'il ſuivoit encore les loix que lui preſcrivoit une belle & noble ſimplicité. L'expérience nous

apprend que les choſes ne ſubſiſtent pas long-tems dans le même état; tout eſt période dans ce monde : la mode y regne, elle y exerce un empire ſouverain & tyrannique ; on a honte de marcher ſur les traces d'autrui ; l'amour de la nouveauté l'emporte ; on veut ſurpaſſer ſes modeles, & c'eſt toujours aux dépens du bon goût. Il n'eſt alors aucune production qui ne ſe charge d'ornemens ſuperflus & abſolument hors d'œuvre. On ſacrifie tout au luxe ; & l'on ſe rend à la fin partiſan d'une maniere qui ne tarde pas à devenir ridicule & barbare. Voilà préciſément ce qui arriva chez les Romains relativement à l'architecture: les exemples qu'en fournit M. Piraneſi en ſont la preuve. On y trouve une profuſion d'ornemens & des licences révoltantes qui, quoi qu'il en diſe, marquent une décadence totale dans le génie des architectes qui en fournirent les deſſins. J'ai déja fait remarquer que tout ce que la Grece renfermoit de plus beau avoit été tranſporté à Rome, & l'on ſera ſans doute ſurpris que la vue continuelle de tant d'ouvrages excellens ne put

faire germer le goût parmi les Romains ni les diriger dans la bonne voie. Il ne s'agiſſoit, ce ſemble, que d'imiter les beautés qui s'offroient conſtamment à à leurs regards : mais, outre qu'il eſt dans l'homme d'aimer à ſe ſingulariſer, & que les objets les plus eſtimés & les plus dignes de l'être cauſent à la fin une ſorte de ſatiété, j'avancerai qu'une trop grande abondance de belles choſes, & ſur-tout de ces ouvrages qui ſemblent ſurpaſſer les forces des ſimples mortels, nuit ſouvent à ceux qui ſe les propoſent pour modeles : on les conſidere avec un ſentiment de reſpect & d'admiration qui enchaîne l'ame & le talent. Auſſi voyons-nous que les artiſtes modernes qui ont montré le plus de génie, ne ſont point ceux à qui le haſard a fourni un plus grand nombre de ſemblables ſecours. Ni le Correge, ni Raphaël, ni Michel-Ange ne ſe ſont élevés que parce que la nature ſeule agiſſoit en eux, & qu'elle les avoit doués d'un génie créateur. Peut-être que, s'ils euſſent été précédés par des maîtres de leur trempe, ils auroient été tentés de faire comme eux, & ils ſe-

roient reſtés dans la claſſe des diſciples fideles & médiocres. Car tout imitateur, quel qu'il ſoit, eſt inférieur à ſon modele. Quelqu'un qui meſureroit ſes pas ſur ceux qu'auroient fait dans une carriere des hommes qui y ont remporté le prix à la courſe, ne mettroit dans les ſiens que de la timidité & de l'embarras. Je n'ai été occupé juſqu'à préſent que du goût des Romains pour l'architecture. La fauſſe opinion de M. Piraneſi que j'étois bien-aiſe de combattre & de détruire, m'y a en quelque ſorte engagé ; mais ce que j'ai remarqué ſur ce ſujet peut s'étendre à tous les autres arts, qui tous ſe tiennent, pour ainſi dire, par la main, & n'ont qu'une ſeule & même marche. On peut d'ailleurs, par rapport à l'architecture, produire dans le procès les pieces de comparaiſon néceſſaires à l'éclairciſſement de la cauſe ; ce qui ne ſe pourroit pas faire aiſément ſi l'on vouloit diſcuter de même, & mettre en parallele le goût des Romains & celui des Grecs. On n'en peut guère parler que ſur le témoignage des écrivains, c'eſt-à-dire, de Pline ; & celui-ci, qui a dû s'intéreſ-

ſer à la gloire de ſa nation, dans ſa nomenclature des peintres, n'en nomme qu'un ſeul qui ſoit Romain. Tous les autres ſont Grecs. Il en eſt de même des ſculpteurs & des graveurs en pierres fines. Il nous reſte des merveilles de l'art dans l'un & dans l'autre de ces genres; & ces merveilles ſont du travail grec. Sur quoi j'aurai l'honneur de vous faire obſerver que ſi l'on voit ſur quelques-uns de ces ouvrages, tant ſtatues que pierres gravées, les noms des artiſtes qui les ont exécutés, ce ſont conſtamment des noms de Grecs; je n'y ai encore remarqué aucun nom Romain. Si ce n'eſt pas là une preuve démonſtrative que leurs productions n'étoient pas cenſées dignes de paſſer à la poſtérité avec le nom de celui qui en étoit l'auteur, c'eſt au moins une forte préſomption qu'on ſçavoit dès-lors mettre une différence entre les artiſtes des deux nations.

Je ſuis, &c.

Ces réflexions, dignes des grandes connoiſſances & de l'eſprit philoſophique de M. Mariette, ne doivent pas ſeulement s'appliquer aux arts du

deſſin ; elles tombent encore à certains égards, du moins quant à l'invention, ſur l'éloquence, la poéſie & la philoſophie des Romains.

Les premiers Romains ne connurent pas mieux l'art de l'élocution que celui de l'architecture ; leur langage étoit groſſier comme leurs mœurs & leurs uſages, & ils ne l'embellirent qu'en y tranſportant les formes & les tournures du langage des Grecs, comme ils avoient embelli leurs édifices en y appliquant les ornemens dont ils avoient dépouillé les édifices de la Grece. Ils emprunterent encore des Grecs tout le méchaniſme de leur verſification, & leur poéſie offrit peu de ſentimens & d'images dont ils n'euſſent trouvé le germe dans celle de ces mêmes Grecs. Ceux de leurs auteurs dramatiques qui entreprirent de peindre le caractere, les ridicules & les mœurs de leur propre nation, n'obtinrent aucune eſpece de ſuccès; leurs ouvrages furent totalement oubliés, & les Romains eux-mêmes ne virent avec plaiſir que les drames de Plaute & de Terence, quoiqu'à l'exemple de Livius Andronicus ces deux auteurs

n'euſſent fait autre choſe que traduire ou copier les comédies grecques. Ange Politien avoue qu'à cet égard les Latins ſont en défaut, *claudicat hîc Latium ;* & il prétend que c'eſt dans la gravité de leur caractere qu'il faut en chercher la raiſon ; *gravitas Romana repugnat ſcilicet ;* mais c'eſt préciſément cette *gravité* naturelle aux Romains qui les rendoit ſi peu propres à la culture des arts ; la poéſie, & ce mot doit s'étendre à toutes les ſortes d'imitation quels qu'en puiſſent être les moyens & l'objet, la poéſie demande une ame très-ſouple, un cœur très-ſenſible & une imagination très-tendre & très-vive. Le poëte, dit Platon, eſt un être ſacré, léger & volage.

Quintus écrivoit à ſon frere Ciceron que le poëme de Lucrece lui paroiſſoit dépourvu d'invention & de génie, & Ciceron en convenoit lui-même ; il ajoutoit ſeulement qu'il y avoit beaucoup d'art dans cet ouvrage (1) ; éloge qu'on accorde plus

(1) *Poëmata Lucreti, ut ſcribis, non ſunt multis ingenii luminibus, ſunt multæ tamen artis.*

ſouvent à l'eſprit & au travail qu'à l'imagination & au talent.

L'énéïde de Virgile n'eſt qu'un heureux aſſemblage de l'iliade & de l'odyſſée ; dans les ſix premiers livres, dit l'abbé Fraguier, on retrouve partout l'odyſſée comme on retrouve l'iliade dans les ſix derniers. On reconnoît le voyage d'Ulyſſe dans celui d'Enée, les guerres de Troyes dans celles des campagnes latines où Turnus eſt mis à la place d'Hector, & Enée à la place d'Achille. Tout ce poëme eſt tiſſu d'inventions, d'incidens & de tableaux empruntés d'Homere.

Nous avouons que Virgile ne s'eſt pas toujours borné à copier, ni même à imiter, & nous n'avons garde de lui refuſer la gloire de s'être montré homme de génie ; mais il s'agit ici d'invention & de ce qui conſtitue un eſprit vraiment original ; quand Virgile auroit ſurpaſſé ſes modeles, ce qui n'eſt vrai qu'à l'égard d'Héſiode, il eſt évident par ſes ouvrages que s'il n'avoit pas eu ces modeles devant les yeux, jamais il ne ſeroit devenu lui-même. Venons à Horace.

Ce poëte ambitionna ſur-tout la gloire d'être mis au nombre des poëtes lyriques.

Quòd ſi me lyricis vatibus inſeres,
Sublimi feriam ſidera vertice.

Il paroît même qu'il tiroit moins de vanité des penſées & des images qui pouvoient lui appartenir, que d'être parvenu à faire paſſer dans ſa langue les hardieſſes, le nombre & l'harmonie d'un genre de poéſie que perſonne parmi les Romains n'avoit encore entrepris de traiter, & plus encore d'y avoir ſçu tranſporter les beautés des Grecs ſes modeles ; du moins telle eſt l'idée qu'il nous donne lui-même lorſqu'il nous préſente Pindare ſous l'image d'un cygne qu'un vol rapide porte juſqu'aux nues, pendant qu'il ſe compare à une abeille qui, ſans s'élever, va ramaſſant ſur les fleurs de quoi compoſer ſon miel à force de peine & de travail. Cet aveu pourroit paroître beaucoup trop modeſte, ſi dans pluſieurs autres endroits de ſes odes, Horace ne ſe livroit à tous les mouvemens de l'orgueil poétique ; il faut remarquer que lorſque ce poëte

écrivoit, la plûpart des ouvrages des Grecs, dont il ne nous reſte aujourd'hui que les titres ou des fragmens très-légers, exiſtoient en entier, & qu'il eût été mal-adroit & dangereux de prétendre à la gloire de paſſer pour inventeur quand les endroits copiés ou imités étoient encore ſous les yeux de tout le monde.

La poéſie chez les Grecs fut l'organe de la religion, des loix & des mœurs; elle étoit regardée comme le langage des dieux ou des hommes inſpirés par les dieux; l'extrême ſenſibilité de ce peuple prêtoit tous les jours de nouvelles forces à la ſuperſtition, & la ſuperſtition fourniſſoit ſans ceſſe à ſon tour de nouveaux alimens à cette extrême ſenſibilité; la Grece étoit remplie de temples où Apollon rendoit des oracles, & ces oracles étoient en vers; la terre & les eaux y exhaloient l'enthouſiaſme. Rien de tout cela parmi les Romains; ce peuple grave, ferme, ambitieux, n'eut aſſurément jamais à craindre que les changemens qui pourroient ſe faire dans ſa muſique, en apportaſſent dans

ès mœurs ; & pour lui faire aimer la ertu, ſes légiſlateurs n'eurent pas eſoin de flatter ſes oreilles. Il lui fut nême défendu d'adorer la divinité ous la forme d'aucun être créé, & uoique pendant les cent ſoixante-ix premieres années de Rome on eût âti des temples & élevé des autels, n n'y plaça ni ſtatues ni images. Il ſt vrai qu'après ce tems-là le culte es divinités étrangeres s'introduiſit hez les Romains avec toutes les ſu-erſtitions dont il étoit accompa-gné ; mais, ce qui fait bien connoître e caractere & le tour d'eſprit de ce peuple, ces opinions nouvelles, ces différens cultes ne donnerent aucun ombrage au gouvernement, & la politique n'en reçut nulle atteinte.

Enfin, lorſque les poëtes Grecs invoquoient la muſe à la tête de leurs ouvrages, c'eſt qu'ils s'imaginoient tout devoir à l'inſpiration de la muſe ; mais que prétendoient les Latins par ces ſortes d'invocations ? Ce n'étoit plus chez eux qu'une vaine formule qui ne ſignifioit rien : d'ailleurs, Horace qui par-tout recommande l'étude,

l'application & le travail, qui veut qu'on revoie, qu'on corrige, qu'on efface pluſieurs fois ſes ouvrages, & Virgile qui paſſoit un jour entier à polir deux ou trois vers, ſçavoient bien que ce n'étoit ni Apollon ni les muſes qui leur dictoient leurs poëmes.

Nous n'inſiſterons point ici ſur la philoſophie des Romains; on peut conſulter à ce ſujet Scaliger, & ſurtout Muret, dont il nous ſuffira de rapporter le paſſage ſuivant. *Ces Romains heureux, opulens, vainqueurs & maîtres de l'univers, occupés à ſolliciter des dignités, à gagner le cœur de leurs concitoyens, à pacifier d'un mot les nations étrangeres pour les dépouiller plus aiſément, laiſſoient à leurs eſclaves, à leurs affranchis & à quelques Grecs indigens & malheureux le ſoin de philoſopher; quant à eux, s'ils employoient le peu de tems que leur laiſſoient l'ambition, l'avarice & la volupté à entendre quelque philoſophe Grec, ou à lire & à compiler quelque ouvrage de philoſophie, ils croyoient être parvenus au comble de l'érudition & triompher de toute la*

Grece. Nous ſçavons que Ciceron préféroit les douze tables à tous les écrits des philoſophes ; mais le même Ciceron affirmoit que ſa langue étoit plus riche que la grecque lorſqu'un moment après, pour exprimer ſa penſée, il étoit obligé d'employer un mot grec. Le ſeul genre qui appartiendroit aux Romains ſeroit donc la ſatyre ſi, de l'aveu d'Horace même, Lucilius n'avoit pris Ariſtophane & Menandre pour modeles.

La véritable gloire des Romains conſiſte dans leur légiſlation ; non qu'ils n'en duſſent la plus grande partie à la philoſophie des Grecs & ſur-tout à l'école de Zenon ; mais ils donnerent aux maximes & aux principes qu'ils y puiſerent une forme plus lumineuſe, plus étendue & plus durable. La loi dans les villes de la Grece expira ſouvent avec le légiſlateur ; ce qui pouvoit en reſter, ou demeuroit enſeveli dans l'ombre des écoles, & s'y perdoit dans des diſputes inutiles & pointilleuſes, ou les orateurs l'interprétoient d'après leurs intérêts & leurs paſſions ; mais les Romains fixe-

rent par des ſanctions non-équivoques & féveres la mobilité des mœurs en armant de la puiſſance populaire la *ſageſſe* contre le vice & en imprimant aux vertus la majeſté publique.

REFLEXIONS (1) *sur l'imitation des Artiſtes Grecs dans la Peinture & la Sculpture, par* M. l'Abbé Winckelman.

LETTRE PREMIERE.

ON peut dire que le bon goût a pris naiſſance dans la Grece & qu'il s'y eſt élevé au plus haut degré de perfection. Les inventions antérieures qui furent communiquées aux Grecs n'étoient encore que des eſſais groſſiers, qui ſous l'heureuſe influence du génie de ce peuple, prirent une nouvelle forme & de nouveaux degrés de beauté, de grace ou d'utilité.

Minerve, nous dit-on, choiſit pour la réſidence de ſon peuple favori le climat agréable de la Grece, comme

(1) Ces réflexions ſont diviſées en pluſieurs lettres écrites en italien : nous en donnerons ſucceſſivement la traduction. Le nom de l'auteur nous diſpenſe d'en faire l'éloge.

le plus propre à favoriser les progrès de l'esprit & du génie, par la douce & heureuse température qui y regne pendant les différentes saisons.

Le goût exquis qui se fait sentir dans les productions des artistes Grecs leur a été particulier. Rarement a-t-il été transmis aux autres nations sans perdre quelque chose de sa premiere pureté ; & sa douce lumiere n'a pénétré que fort tard dans les régions septentrionales. Il n'y a pas encore bien longtems qu'on a vu à Stockolm plusieurs beaux tableaux du Correge employés à fermer les croisées des écuries du Roi.

Ce n'est qu'en imitant les anciens qu'on peut parvenir à exceller dans les arts élégans & sublimes de la peinture & de la sculpture. On peut dire des artistes de l'antiquité ce qu'on a dit d'Homere : plus nous étudierons leurs ouvrages, plus nous les admirerons, parce que la véritable beauté brille d'autant plus qu'on l'examine avec plus d'attention. Afin d'admirer le Laocoon comme on admire Homere, il faut, pour ainsi dire, connoître cette fameuse statue, comme on connoît un

intime ami avec qui l'on converſe tous les jours. Nicomaque paſſoit chaque jour une heure ou deux à conſidérer l'Helene de Xeuxis ; quelqu'un trouvant des défauts dans la compoſition de ce fameux tableau : *prenez mes yeux*, dit-il au cenſeur, *& vous verrez que c'eſt une divinité.*

C'eſt avec de ſemblables yeux que Michel-Ange, Raphaël & le Pouſſin regardoient les productions des anciens artiſtes. Ils cherchoient à leur ſource le goût, le vrai & le beau. Raphaël envoya en Grece pluſieurs excellens deſſinateurs chargés de deſſiner pour lui tous les monumens précieux de l'antiquité qui avoient échappé aux ravages du tems.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que les meilleures productions des plus fameux peintres & ſculpteurs de la Grece ſoient exemptes de défauts. Il y en a même en plus grand nombre qu'on ne le croit communément ; mais ce ſont des taches légeres effacées par l'éclat des beautés qui les environnent. L'admiration qu'excitent les perfections de ces ouvrages ne permet preſque pas d'en apperce-

voir les défauts. Quelques-uns des plus grands artiſtes de l'antiquité bornoient leurs ſoins à finir la principale figure de chaque ouvrage & négligeoient le reſte. Qui peut imaginer que le dauphin & l'amour qu'on voit aux pieds de la Vénus de Médicis ſoient l'ouvrage du même ciſeau qui a donné à cette figure immortelle tant de grace & de beauté? Jettez les yeux ſur la plus grande partie des médailles des rois d'Egypte & de Syrie, ſur celles même dont le travail eſt le plus précieux, vous verrez que les têtes y ſont finies avec le plus grand ſoin, & que les autres parties de la médaille y ſont fort inférieures. Il faut conſidérer les productions de quelques artiſtes anciens, comme Lucien conſidéroit le Jupiter de Phidias: il admiroit le dieu ſans faire attention au piédeſtal.

On exige pour la perfection de la peinture, que l'imitation ne ſe borne pas à rendre ſcrupuleuſement la nature telle qu'elle eſt, mais qu'elle en ſaiſiſſe les apparences les plus frappantes, les formes les plus agréables & les plus grandes, qu'elle exprime enfin

enfin une nature choiſie. Mais ceux qui ſont en état de juger des productions des artiſtes Grecs & qui cherchent à les imiter, trouveront dans leurs chef-d'œuvres, non-ſeulement cette nature choiſie, mais quelque choſe encore de plus beau & de plus ſublime; ils y découvriront ce beau idéal dont le modele n'eſt pas viſible dans la nature extérieure & qui, ſuivant un ancien commentateur de Platon, ne peut ſe trouver que dans l'ame humaine, où il a été gravé par la ſource primitive de toute beauté.

La forme humaine, la plus belle & la mieux proportionnée que l'on puiſſe trouver chez les peuples modernes, ne reſſembleroit peut-être pas plus aux plus beaux corps de l'ancienne Grece, qu'Iphicles ne reſſembloit à ſon frere Hercule. La température d'une atmoſphere douce, pure & ſereine avoit ſans doute une grande influence ſur la conſtitution phyſique des Grecs; & les exercices mâles, auxquels ils étoient accoutumés dans leur jeuneſſe, perfectionnoient ce que la nature avoit commencé. Prenons un jeune Spartiate, deſcendu d'une

race de héros, dont les mouvemens, pendant son enfance, n'ont jamais été contraints par ces misérables entraves dont nous gênons & opprimons aujourd'hui la nature dans ses premiers développemens; qui dès l'âge de sept ans s'est habitué à coucher sur la terre, & s'est de bonne heure endurci aux travaux & à la fatigue; & dont les amusemens même, tels que la lutte, la nage, &c. ont contribué à fortifier son corps & à donner de la souplesse & de l'énergie à tous ses membres: prenons, dis-je, cette figure mâle & vigoureuse; plaçons-la en idée, à côté d'un joli homme moderne, d'un Sibarite de nos jours, & demandons à un habile artiste lequel de ces deux modeles il choisiroit s'il avoit à représenter un Thésée, un Achille ou même un Bacchus. Un peintre Grec voyant un jour deux statues de Thésée, dont l'une avoit un caractere mâle & l'autre un air efféminé, disoit: *celui-ci a été nourri de roses, & celui-là de chair.*

Les jeux de la Grece étoient un objet perpétuel d'émulation qui excitoit les jeunes gens à cultiver les exercices du corps; les loix obligeoient ceux qu'en-

ceux qui prétendoient diſputer le prix, à ſe préparer pour cette grande diſpute pendant l'eſpace de dix mois. Les principaux prix n'étoient pas toujours remportés par ceux qui avoient atteint l'âge de virilité; nous voyons par les odes de Pindare que quelques-uns des vainqueurs étoient encore dans le printems de leur âge.

Voyez l'Indien léger & actif qui pourſuit un cerf à la chaſſe; avec quelle vélocité & quelle liberté les eſprits animaux coulent dans ſes nerfs élaſtiques & bien tendus! que de flexibilité dans ſes muſcles! que de ſouplesſe dans ſes mouvemens! que de vigueur dans tout ſon corps! Homere caractériſe ordinairement ſes héros par la vîteſſe des pieds & l'agilité à la courſe.

C'eſt dans ces exercices que le corps acquéroit ce contour mâle & élégant que les artiſtes Grecs ont donné à leurs ſtatues, & qui n'a jamais rien de gratuit ni de ſuperflu. Les jeunes Spartiates étoient obligés tous les dix jours de paroître tout nuds devant les Ephores, qui preſcrivoient la plus auſtere diete à ceux qui paroiſ-

ſoient diſpoſés à un excès d'embonpoint, incompatible également avec les belles proportions & avec la vigueur du corps. Il exiſte encore une loi de Pythagore, relative au même objet; c'eſt-là ſans doute la raiſon qui engageoit les jeunes gens à faire uſage du lait pendant tout le tems qu'ils ſe préparoient à diſputer le prix dans les jeux publics.

Les Grecs évitoient avec le plus grand ſoin tout ce qui pouvoit tendre à altérer les traits du viſage ou les proportions du corps. Alcibiade ne voulut pas apprendre à jouer de la flûte, parce que cet inſtrument faiſoit faire une grimace à la bouche; ſon exemple fut ſuivi par tous les jeunes Athéniens.

L'habillement des Grecs étoit formé de maniere qu'il laiſſoit à la nature toute la liberté de donner au corps ſes juſtes proportions; les développemens réguliers & naturels de chaque partie n'étoient jamais gênés ou alterés par ces ajuſtemens qui déforment nos cols, nos hanches & nos cuiſſes; ces inventions modernes qu'une fauſſe modeſtie a imaginées

pour déguiſer la beauté, étoient abſolument inconnues aux dames de la Grece.

Chacun ſçait auſſi quel ſoin prenoient les Grecs pour augmenter la beauté de leurs enfans; le gouvernement propoſoit des récompenſes pour encourager ces utiles & louables attentions. Ils avoient perfectionné cet art au point de changer la couleur des yeux. Il y avoit dans le Peloponeſe des prix propoſés pour couronner la beauté; ceux qui avoient remporté la victoire dans ce ſingulier combat, avoient pour récompenſe une armure complette qu'on ſuſpendoit enſuite en leur honneur au temple de Minerve. Il y avoit toujours des juges compétens pour décider les diſputes de cette nature. Ariſtote nous apprend que les Grecs enſeignoient le deſſin à leurs enfans, pour les mettre en état de juger avec goût des proportions qui conſtituent la vraie beauté.

Aujourd'hui même encore les iſles de la Grece ſont diſtinguées par la grace & la beauté de leurs habitans; les femmes y conſervent toujours, malgré le mêlange des races étrangeres, ces charmes particuliers du

teint & de la figure, qui ſont une forte preuve de la beauté ſupérieure de leurs ancêtres, qu'ils regardent, d'après leurs romaneſques chronologies, comme plus anciens que la lune.

Ces maladies cruelles qui détruiſent la regularité des traits, la fraîcheur du teint, les belles proportions du corps, étoient inconnues aux Grecs; on ne trouve ni dans leurs auteurs ni dans leurs traditions aucune connoiſſance de la petite vérole, du rachitis, des maladies vénériennes, &c.

En un mot, tout ce que l'art peut donner pour augmenter & conſerver la ſanté, la beauté, la ſymétrie & la perfection du corps humain, fut mis en uſage par les Grecs; & c'eſt ce qui les a rendus un modele d'imitation pour ceux qui cherchent la nature dans ſes formes les plus gracieuſes & les plus nobles.

Il eſt tems maintenant d'examiner l'influence de ces faits ſur la perfection de la peinture & de la ſculpture. Cet objet fera la matiere de quelques autres lettres.

SECONDE LETTRE.

J'ai observé dans ma dernière lettre que la beauté de la figure, cette régularité dans les traits & dans les proportions qu'on trouvoit plus fréquemment parmi les Grecs, étoit une circonstance favorable aux progrès de la peinture & de la sculpture, & qui contribuoit beaucoup à répandre de l'intérêt sur ces arts d'imitation. J'observerai de plus que dans la noble & mâle liberté des mœurs grecques il se rencontroit une variété de circonstances qui rendoient ces modèles de beauté particulierement propres à perfectionner ces arts.

Si les Grecs avoient adopté les mœurs des Egyptiens, ces prétendus inventeurs des arts & des sciences, qui par les plus austeres loix gênoient & garottoient la nature dans plusieurs de ses opérations, ces mêmes modèles de beauté n'auroient pas produit les effets que nous admirons, & la *belle nature* ne se feroit montrée que très-imparfaitement à l'œil curieux de l'artiste. Mais chez ce peuple

charmant, dont la vie étoit consacrée aux plaisirs élégans, & dont les mœurs n'étoient point contraintes par certaines loix de bienséance qui sont d'origine moderne & ne doivent peut-être leur naissance qu'à notre corruption, la nature paroissoit sans voile & déployoit la variété infinie de ses attraits.

Les peintres & les sculpteurs étudioient leurs arts dans ces gymnases ou places publiques, où les jeunes gens nuds & n'ayant d'autre voile que la chasteté publique & la pureté des mœurs, exécutoient leurs différens exercices. Ces places étoient fréquentées par les philosophes & les artistes. Socrate y venoit instruire Charmides, Antonicus & Lysis : c'est-là aussi que Phidias venoit contempler ces modeles agissans & animés du beau, du gracieux & du sublime. Les exercices publics dévoiloient aux yeux de l'observateur attentif les différens mouvemens des muscles & une prodigieuse variété d'attitudes & de mouvemens divers. Les contours d'un corps vigoureux & bien conformé se traçoient quelquefois dans l'empreinte que de jeunes luteurs laissoient sur

le ſable de l'arêne. Vous imaginez aiſément que ces beaux corps entierement nuds ſe montroient ſous une infinité de ſituations & d'aſpects, dont la nobleſſe, la vérité, l'expreſſion & la grace ne peuvent ſe rencontrer dans les attitudes contraintes de ces *modeles* mercenaires qui, dans nos académies, vendent aux peintres & aux ſculpteurs leur ignoble nudité.

C'eſt l'ame ſeule qui peut imprimer ſur le corps le caractere & l'expreſſion de la vérité. Il ne peut y en avoir dans une attitude qui n'eſt pas déterminée par un ſentiment : le peintre qui voudra donner ce caractere à ſes compoſitions le cherchera vainement; s'il n'a ſous les yeux l'image vivante de ce qu'il veut exprimer, l'imagination la plus vive & la plus exercée ne lui tiendra pas lieu de la réalité.

La fleur de la jeuneſſe danſoit toute nue ſur le théâtre public d'Athenes. C'eſt Sophocle qui dans ſa jeuneſſe donna le premier ce ſingulier ſpectacle à ſes concitoyens, aux fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Cérès. On vit auſſi Phryné, la belle Phryné, ſe baigner aux yeux de toute la Grèce :

Phryné sortant du bain fournit peut-être aux artistes le modele de Vénus naissant au sein de la mer. Vous sçavez aussi qu'à Lacédémone les jeunes filles dansoient à certains jours toutes nues aux yeux de la jeunesse Spartiate. Cet usage ne doit point étonner, lorsqu'on se rappelle que dans les premiers siecles de l'église on baptisoit les personnes de l'un & de l'autre sexe en les plongeant indistinctement dans les mêmes eaux.

Il suit de tout ce que je viens de dire, que non-seulement la Grece fournissoit les plus beaux modeles pour la perfection de la peinture & de la sculpture, mais encore que les artistes trouvoient dans les mœurs des Grecs & dans la nature de leurs institutions publiques les plus grandes ressources pour tirer de ces modeles toute l'instruction possible; & ces occasions revenoient constamment avec les spectacles, les jeux & les fêtes, dont le nombre étoit prodigieux.

A la vérité je n'ai considéré jusqu'ici que les avantages dont jouissoient les artistes Grecs, relativement au *gracieux*, au *beau* & au *noble*, dont

les ſpectacles publics leur préſentoient chaque jour des modeles. Les objets qui excitent la terreur & la pitié appartiennent eſſentiellement auſſi aux arts d'imitation ; & le *terrible* & le *pathétique* ſont des branches néceſſaires du ſublime dans la peinture. Tant que les Grecs reſterent libres, ils furent trop humains pour introduire ſur leur théâtre des ſcenes de ſang & des ſpectacles d'horreur. Quelques ſçavans prétendent cependant qu'il ſe donna quelques ſpectacles de ce genre en Ionie ; mais il eſt certain que s'ils furent connus dans cette province, ils n'y eurent pas une longue durée. Antiochus Epiphane, roi de Syrie, fut le premier qui porta en Grece le goût de ces ſcenes ſanglantes : il fit venir de Rome des gladiateurs ; ces malheureuſes victimes de la barbarie d'une populace féroce, n'exciterent d'abord dans l'ame des Grecs qu'un ſentiment de pitié mêlée d'horreur ; mais cette ſenſibilité s'affoiblissant inſenſiblement, l'uſage rendit bientôt familiers ces ſpectacles affreux qui devinrent une école où les peintres & les ſculpteurs trouverent de nouveaux

objets à imiter & une nouvelle source d'instruction. C'est-là que Ctesilas vit le modele de son *gladiateur mourant*, cité par Pline comme le chef-d'œuvre de l'antiquité le plus étonnant pour l'expression. Cet écrivain nous dit que dans le visage & même dans les principaux membres de cette figure, un observateur attentif pourroit remarquer le degré de mouvement & de vie dont elle semble encore animée.

Ces ressources multipliées pour observer la nature dans tous ses mouvemens & ses aspects divers, mirent non-seulement les artistes Grecs en état de représenter toutes ces beautés avec énergie & vérité, mais encore encourageoient le génie à faire un nouveau pas vers la perfection, & à s'élever au-dessus même de la nature réelle. Après avoir contemplé la nature dans ses plus belles formes, ils imaginerent des formes encore plus belles & plus frappantes : ils acquirent ainsi des idées de beauté supérieures à celles que la nature elle-même leur avoit présentées, & ils les appliquerent dans leurs ouvrages non-seulement aux différentes parties du corps

humain, mais encore au tout conſidéré ſous un ſeul point de vue. Cette beauté idéale n'avoit d'exiſtence que dans leurs ſublimes conceptions; elle n'appartenoit à aucun objet exterieur, mais elle ſurpaſſoit de beaucoup toutes les idées que les hommes avoient eues juſques-là de la beauté.

C'eſt d'après cette forme idéale de beauté que Raphaël conçut ſa fameuſe *Galatée*. Cet artiſte immortel obſerve dans ſa lettre au comte Balthaſar Caſtiglione, que les différentes parties de la véritable beauté ſe trouvent rarement unies dans une ſeule perſonne, particulierement dans les femmes, & qu'en conſéquence il avoit été obligé de donner à ſa *Galatée* les traits d'une beauté idéale, dont le modele n'exiſtoit que dans ſa propre imagination.

Ces idées réellement ſupérieures à toutes les formes que la matiere prend dans l'ordre ordinaire des choſes, guiderent les artiſtes Grecs dans les repréſentations qu'ils firent des divinités & des hommes. On remarque dans les ſtatues des dieux & des déeſſes, que le front & le nez ſont preſque entierement formés par la

même ligne. Ce même profil se retrouve dans les têtes de quelques femmes célebres représentées sur les médailles grecques. Il n'est cependant pas indifférent dans une médaille d'altérer ou de suivre la nature. Peut-être cette conformation étoit particuliere aux anciens Grecs, comme les nez applatis sont communs chez les Calmouks & les petits yeux chez les Chinois. Les yeux grands & bien ouverts que nous trouvons toujours dans les têtes grecques gravées sur les médailles & les pieces antiques, paroissent une forte présomption en faveur de ce sentiment. Quoi qu'il en soit, les artistes Grecs dessinerent les têtes des impératrices Romaines d'après un modele idéal. Aussi l'on observe dans le profil d'une Livie ou d'une Agrippine le même profil & la même maniere que dans celui d'une Arthemise ou d'une Cléopatre.

Il ne faut cependant pas imaginer que cette recherche d'une beauté idéale, d'un modele plus parfait que ceux qui existent dans la réalité, ait fait abandonner aux artistes Grecs l'imitation de la nature, & leur ait fait

ſubſtituer à la vérité des formes chimériques & arbitraires. C'eſt ce que je me propoſe d'examiner dans une autre lettre.

LETTRE TROISIEME.

Je me ſuis aſſez étendu ſur le caractere de grace & de beauté que les artiſtes Grecs tiroient d'un monde idéal. Vous ne devez cependant pas imaginer qu'en parcourant ces régions imaginaires ils perdiſſent jamais de vue la nature & la vérité. Les Thébains preſcrivoient à leurs artiſtes d'imiter la nature d'auſſi près qu'il ſeroit poſſible, & cette maxime étoit celle de toute la Grece. Lorſqu'un artiſte s'appercevoit qu'il ne pouvoit pas exprimer le plus beau profil ſans s'écarter de la vérité, il ſacrifioit le beau idéal au vrai de la nature : c'eſt ce qu'on peut voir dans la belle tête de Julie, fille de Titus.

Les artiſtes Grecs ſe propoſoient dans toutes leurs compoſitions d'imiter fidelement leurs modeles en les embelliſſant, & d'unir ainſi la vérité à la beauté. N'eſt-il pas évident que l'obſervation de cette regle ſuppoſe

dans un peintre ou dans un ſtatuaire l'idée d'une perfection ſupérieure à celle que la nature lui préſente réellement ? Polignote eſt fameux dans l'hiſtoire des arts pour ſon attachement conſtant à ce principe fondamental.

On nous dit, à la vérité, que Cratina, maîtreſſe de Praxitele, fournit à cet artiſte célebre l'idée ou le modele de ſa Vénus de Gnide, & qu'un autre peintre fameux prit la figure de Laïs pour le modele d'une des trois Graces. Mais il n'y a rien en cela d'incompatible avec les regles générales dont e veux parler. Le peintre ou le ſculpteur trouvoit dans le modele qu'il avoit ſous les yeux, ſoit Cratina ſoit Laïs, des formes & des lignes particulieres de beauté ; mais c'eſt dans ſon modele idéal qu'il trouvoit les grands traits d'élégance & d'expreſſion, & le bel enſemble de ces mêmes parties qu'il imitoit d'après la nature. Le premier de ces modeles fourniſſoit à l'artiſte ce qu'il y avoit d'humain dans ſa compoſition ; ce qu'il y mettoit de divin, il le devoit au ſecond modele.

Ceux qu'un goût ſupérieur, éclairé par la réflexion & l'étude, a initiés dans les myſteres des beaux arts, apperçoivent dans les productions des artiſtes Grecs des beautés rarement ſenties & qui échappent à l'œil d'un obſervateur ordinaire ; ces beautés leur paroîtront plus frappantes encore lorſqu'ils compareront les ouvrages des anciens avec ceux des modernes, ſur-tout de ceux qui s'attachent à ſuivre ſervilement la nature ſans invention & ſans hardieſſe.

Dans les carnations de la plus grande partie des modernes, la peau eſt exprimée par une multitude de petits plis trop apparens & prononcés avec une ſorte de dureté ; les artiſtes Grecs exprimoient au contraire ces plis par des lignes ondoyantes qui, naiſſant l'une de l'autre avec une gradation inſenſible, préſentoient un tout qu'on croyoit formé par un ſeul trait. Dans ces chèf-d'œuvres de l'antiquité, la peau, au lieu d'avoir un air de contrainte & de paroître avoir été étendue avec effort ſur la chair, ſemble au contraire unie intimement avec elle & en ſuit exactement tous les

contours ; on n'y remarque aucun de ces plis détachés qui lui donnent l'air d'une substance séparée du corps qu'elle recouvre.

Je pourrois parler de plusieurs autres circonstances qui distinguent les productions des anciens artistes d'avec celles des modernes, circonstances vraisemblablement produites par la beauté supérieure des modeles qu'ils avoient à imiter, comme je l'ai déja observé. Un air pur, un climat doux & tempéré & les exercices publics donnoient aux corps des Grecs un air de vigueur, de souplesse & de santé que la différence du climat & des mœurs rend très-rare parmi nous.

Ces considérations sont d'autant plus dignes de l'attention des artistes & des connoisseurs, que beaucoup de gens regardent l'admiration pour les chef-d'œuvres de l'antiquité Grecque comme l'effet du préjugé ou du fanatisme, & imaginent que ces monumens n'ont d'autre mérite que d'être antiques. Le fameux cavalier Bernin avoit trop de connoissance & de goût pour embrasser cette étrange opinion dans toute son étendue ; ce-

pendant il étoit bien éloigné de regarder l'étude & l'imitation de l'antiquité comme une regle eſſentielle aux artiſtes. Il prétendoit que la nature avoit donné à toutes ſes productions les différens degrés de beauté qui appartiennent à chacune, & que c'étoit à l'art à découvrir ces beautés, à les combiner & à les rendre avec élégance & vérité. Il étoit auſſi, comme on ſçait, un de ceux qui ne vouloient pas reconnoître la ſupériorité des Grecs dans l'imitation de la nature choiſie & dans l'expreſſion du beau idéal. Il reconnoiſſoit à la vérité, que la beauté ſupérieure de la Venus de Médicis l'avoit pendant long-tems prévenu en faveur des Grecs, & lui avoit donné une très-haute idée de leur ſupériorité ſur tous les autres modeles; mais il ſe vantoit d'avoir enfin triomphé de ce préjugé par une ſuite d'obſervations & d'études qui lui avoient fait voir que toutes les beautés de cette fameuſe ſtatue exiſtoient actellement dans la nature.

Examinons un moment cet aveu remarquable : on peut en tirer un argu-

ment contre l'artiſte qui l'a fait, & une preuve frappante de l'excellence des ouvrages Grecs. Bernin reconnoît que la Venus de Medicis lui a fait voir des beautés dans la nature qu'il n'avoit pas encore découvertes, & que vraiſemblablement ſans ce guide il n'auroit jamais cherchées, puiſque cette ſtatue a pu ſeule lui en faire imaginer l'exiſtence. Que faut-il donc conclure de ſa déclaration ? C'eſt qu'il eſt évident que les plus belles lignes de beauté ſe découvrent plus aiſément dans les ſtatues grecques que dans la nature même ; qu'elles y ſont moins diſperſées & qu'elles produiſent une impreſſion plus puiſſante & plus ſenſible, étant réunies dans ces copies ſublimes, que lorſqu'elles ſont éparpillées dans l'original.

En convenant que l'étude de la nature eſt abſolument indiſpenſable aux artiſtes, il faut convenir auſſi que cette étude conduit à la perfection par une route plus ennuyeuſe, plus longue & plus difficile que l'étude de l'antique. Les ſtatues grecques offrent immédiatement aux yeux de l'artiſte l'objet de ſes recherches : il y trouve

réunis dans un foyer de lumiere les différens rayons de beauté, diviſés & épars dans le vaſte domaine de la nature. Ainſi quand Bernin exhortoit les jeunes artiſtes à étudier la nature choiſie, il leur donnoit ſans doute un bon avis, mais il ne leur montroit pas la route la plus courte pour arriver au but.

Il y a deux manieres d'imiter la nature: dans l'une, l'artiſte occupé d'un ſeul objet, tâche de le repréſenter avec préciſion & vérité; dans l'autre, il tire de pluſieurs objets, certains traits qu'il combine & dont il forme un tout régulier. Les portraits & toutes les eſpeces de copies appartiennent au premier genre d'imitation: ces ſortes de productions doivent être exécutées dans la maniere flamande, c'eſt-à-dire avec un grand fini ſans invention. Mais la ſeconde eſpece d'imitation conduit directement à la recherche du vrai beau, de ce beau dont l'idée eſt innée dans l'eſprit humain, & ne peut ſe trouver que là dans ſa plus grande perfection. C'eſt le genre d'imitation dans lequel excelloient les Grecs, & auquel des

hommes de génie excitent les jeunes artistes à s'attacher en suivant l'exemple des Grecs, c'est-à-dire, en étudiant comme eux la nature ; mais ces hommes de génie ne considerent pas que les Grecs avoient pour cette étude une multitude d'avantages dont nous sommes privés : ils jouissoient d'une nature plus belle, plus riche, plus variée, & avoient mille moyens de l'observer dans tous ses aspects. Où trouve-t-on aujourd'hui un corps humain aussi parfait pour la beauté, la grace & les proportions que la statue d'Antinoüs ? Où trouver quelque chose d'aussi sublime que les proportions *sur-humaines* de l'Apollon du Vatican ? Toutes les puissances de la nature & de l'art sont épuisées dans ces deux admirables ouvrages.

QUATRIEME LETTRE.

Les observations contenues dans mes premieres lettres, semblent prouver assez évidemment que l'imitation des anciens est la route la plus courte pour arriver à la perfection dans les beaux arts. Un artiste apprendra

par cette étude à concevoir de grandes pensées, & à saisir avec hardiesse & avec assurance les limites qui séparent la beauté actuelle de la beauté idéale ; limites qui se trouvent fixées avec précision dans les ouvrages des anciens.

Lorsqu'un artiste aura acquis un certain degré de familiarité intime avec les beautés des statues grecques, & qu'il aura formé son goût sur ces excellens modeles, il pourra procéder avec confiance & avec succès à l'imitation de la nature. Les idées qu'il se sera déja formées de la nature, combinées & rassemblées dans les compositions des anciens, le mettront en état d'acquérir avec facilité, & d'employer avec avantage les idées particulieres de beauté que l'examen de la nature, dans son état actuel, offrira à sa vue.

Michel-Ange avoit coutume de dire qu'un artiste ne pouvoit jamais réussir s'il s'attachoit à suivre avec une précision servile ses maîtres & ses modeles ; & qu'il étoit impossible d'employer heureusement les idées ou les compositions des autres si l'on n'é-

toit doué jusqu'à un certain point de leur talent & de leur génie.

Ceux à qui dès leur naissance les muses ont souri, & en qui la nature a soufflé cette flamme céleste qu'on nomme génie, trouveront dans l'imitation des anciens une belle & vaste carriere à parcourir; & par un généreux & libre usage de ces grands modeles deviendront eux-mêmes des originaux, & formeront des imitateurs. De Piles nous dit que Raphaël, lorsqu'il fut emporté par la mort à la fleur de ses ans, venoit de quitter le marbre & s'appliquoit entierement à l'imitation de la nature. On ne sçauroit trop regretter la mort prématurée de ce grand artiste, dont les productions, par le changement qu'il avoit apporté dans sa méthode, nous auroient fait voir l'heureux effet de l'étude de la nature, dirigée par une étude antérieure des sublimes productions du génie Grec. En imitant la nature dans ses formes les plus simples, il auroit conservé ce goût sublime qu'il nous avoit acquis par l'étude de l'antique. Il auroit pu, en conséquence de sa nouvelle méthode, apprendre à mettre

plus

plus de perfection & de variété dans les draperies & les coloris de ſes tableaux, & ſur-tout à ſaiſir des effets plus frappans de clair-obſcur ; mais le grand mérite de ſes ouvrages auroit toujours été dans cette pureté & cette nobleſſe de deſſin, dans cette force & cette vérité d'expreſſion qu'il avoit empruntées des modeles antiques.

Que deux jeunes peintres égaux en talens s'attachent, l'un à imiter la nature, l'autre à ſuivre les anciens, vous verrez que le premier exprimera la nature avec vérité, mais en mêlant indiſtinctement les formes agréables avec les communes ; il pourra s'élever à la claſſe d'un Caravage, d'un Jordans, d'un Stella ; le ſecond préſentera la nature ſous ſes plus beaux aſpects, dans ſes formes les plus ſublimes, telle qu'elle s'offre ſous le pinceau divin de Raphaël.

La nature ne donnera jamais ce contour pur, gracieux & correct qui forme la véritable ligne de beauté, & qu'on ne trouve que dans les ſtatues grecques. Pluſieurs artiſtes modernes ont fait tous leurs efforts pour

imiter ce contour, & très-peu y ont réussi. Rubens lui-même l'a tenté en vain; mais il faut remarquer que les tableaux où il en est le plus éloigné, sont ceux qu'il a faits avant son arrivée en Italie, où il s'appliqua à l'étude de l'antique.

La ligne, qui dans la nature sépare le *moins* du *trop*, est extrêmement déliée, & les plus grands maîtres modernes ont donné presque tous dans un des extrêmes. Les uns, pour éviter l'aridité dans les contours, les ont fait lourds & épais; d'autres, pour éviter cette exagération, sont tombés dans le défaut opposé.

Michel-Ange est peut-être le seul de qui l'on puisse dire avec vérité qu'il a égalé à cet égard les anciens; mais il ne mérite cet éloge que dans ceux de ses ouvrages où il a peint des figures mâles & robustes en qui les nerfs & le jeu des muscles sont fortement prononcés; car on sçait que ce célebre artiste n'étoit pas heureux à peindre la fleur de la jeunesse & les teintes délicates de la beauté; il donnoit à ses femmes plutôt l'air des Amazones que celui des Graces.

Les Grecs n'ont jamais perdu de vue ce point important qu'ils regardoient comme une circonſtance eſſentielle de leur art ; ils l'obſervoient ſcrupuleuſement dans leurs figures nues ou habillées. Les draperies de leurs ſtatues paroiſſent tranſparentes, & le contour élégant du corps y eſt exprimé à travers le marbre, comme s'il n'étoit en effet couvert que d'une gaze légere.

L'*Agrippine* & les *trois Veſtales* qui ſont dans le cabinet des antiques à Dreſde, méritent place parmi les modeles les plus parfaits. Il eſt très-probable que cette Agrippine n'eſt pas la mere de Neron, mais la femme de Germanicus ; car elle reſſemble d'une maniere frappante à une ſtatue de cette premiere Agrippine qu'on voit encore dans le ſallon qui conduit à la bibliotheque de ſaint Marc à Veniſe. L'Agrippine de Dreſde eſt une figure plus grande que nature, aſſiſe, ayant la tête penchée & appuyée ſur la main droite. Sa belle phyſionomie exprime avec la plus grande force une femme abîmée dans la réflexion, & qu'une triſteſſe profonde rend inattentive

aux objets & aux impreſſions du dehors. L'artiſte a eu vraiſemblablement en vue de repréſenter cette héroïne au moment où elle reçut la nouvelle de ſon exil dans l'iſle de Pandataria.

Les *trois Veſtales* méritent une attention ſinguliere par la grande maniere dont les draperies ſont exécutées ; elles égalent à cet égard la *Flore* du palais Farneſe. Ces figures n'ont point de voiles ſur la tête, il ne faudroit pas en conclure qu'elles ne repréſentent pas des Veſtales, car on connoît pluſieurs autres ſtatues de Veſtales ſans voiles. Ces trois morceaux peuvent être regardés comme le premier fruit de l'importante découverte d'Herculanum ; ils furent portés en Allemagne lorſque le deſtin de cette ville n'étoit encore connu que par une lettre de Pline le jeune, où il raconte la mort de ſon oncle qui périt dans la même cataſtrophe qui enſevelit Herculanum dans les entrailles de la terre. Ils furent découverts à Portici en 1706, & furent envoyés à Vienne pour le prince Eugene qui fit conſtruire un magnifique

ſallon pour les y placer. L'électeur de Saxe les acheta enſuite, & ils ſont encore un des principaux ornemens du cabinet de Dreſde.

Les vêtemens de ces ſtatues ſont deſſinés avec une grace inexprimable. Les petits plis ſortent, par la douce gradation d'une courbe inſenſible, des grandes parties de la draperie, & vont ſe perdre de nouveau dans ces mêmes parties avec une noble liberté, ſans violer l'harmonie de la compoſition, & ſans cacher le beau contour du corps qui ſe laiſſe voir dans toute ſa perfection à travers cette élégante draperie.

Il faut cependant rendre juſtice à différens peintres modernes, en obſervant que, s'ils ſe ſont écartés de la maniere grecque dans l'habillement de leurs figures, ils n'ont pas en cela violé les regles du vrai & du beau. Les Grecs prenoient pour modeles des étoffes très-légeres qu'ils appliquoient toutes mouillées ſur le corps, dont les contours ſe marquoient très-diſtinctement à travers ce vêtement tranſparent. Le cou & la gorge d'une belle Grecque déployoient tous leurs

charmes à travers un voile léger appellé *peplon*, & le reste de leur habillement étoit dans le même goût. Dans les tems postérieurs la forme des habillemens a été absolument changée & semble avoir donné dans une extrêmité opposée. Cette circonstance a obligé les artistes modernes à s'écarter de la maniere des Grecs, à accumuler les ornemens de la parure, & à employer même des draperies pesantes, dont les plis sont nécessairement moins souples & moins légers que dans les statues antiques. Pour rendre ces draperies hardies & majestueuses, il a fallu créer une maniere nouvelle qui n'est pas moins propre à développer le génie & les talens d'un artiste que celle des anciens.

Carle Marate & Solimene ont porté ce dernier genre de draperie au plus haut degré de perfection; mais la nouvelle école Vénitienne, en voulant aller au-delà, est tombée dans une maniere roide & désagréable, & n'a fait que charger au lieu de perfectionner.

CINQUIEME LETTRE.

Parmi les traits de perfection les plus frappans qui distinguent les productions des artistes Grecs, il y en a un qui mérite une attention particuliere, parce qu'on le remarque dans toutes les meilleures statues, & qu'il seroit difficile de le rencontrer ailleurs; je veux parler de cette noble simplicité, de cette grandeur tranquille qu'on admire dans les attitudes & dans l'expression. Comme le fond de l'océan reste calme & immobile pendant que la tempête trouble sa surface, de même l'expression qui regne dans une belle figure Grecque, peint une ame toujours grande & tranquille au milieu des secousses les plus violentes & des passions les plus terribles.

Ce caractere sublime de grandeur se fait remarquer dans toute sa beauté à travers les expressions touchantes de douleur qui se peignent sur le visage du fameux Laocoon, & dans les mouvemens convulsifs de ses membres. La violence de ses tourmens est im-

primée ſur chaque muſcle & ſemble enfler tous ſes nerfs; on la voit ſurtout exprimée avec une énergie ſinguliere par la contraction de l'abdomen & des parties inférieures du corps; cette expreſſion eſt ſi vive que le ſpectateur attentif partage une partie des ſouffrances dont elle eſt l'image : il n'y a cependant dans l'attitude & la phyſionomie de cette figure admirable aucun ſymptome d'égarement ou de déſeſpoir. On n'y apperçoit pas la moindre apparence de ce cri épouvantable que Virgile fait pouſſer à Laocoon dans ce moment terrible : l'ouverture de la bouche, trop petite pour exprimer un ſemblable cri, indique plutôt un ſoupir arraché par les angoiſſes de la douleur, mais à demi étouffé. Les ſouffrances du corps & l'élévation de l'ame ſe peignent dans tous les membres avec une égale énergie & forment le caractere le plus grand & le plus ſublime contraſte qu'on puiſſe imaginer. Laocoon ſouffre, mais comme le Philoctete de Sophocle : ſon horrible ſituation déchire le cœur, mais nous inſpire en même tems le deſir d'être en état

d'imiter ſa conſtance & ſa magnanimité dans les malheurs qui peuvent nous arriver.

L'expreſſion d'une ame forte & grande ſurpaſſe infiniment l'imitation de ce qu'on appelle la nature choiſie. Pour donner au marbre ce caractere de grandeur, l'artiſte doit l'avoir dans ſon ame & ne peut le tirer que de là. La Grece préſenta ſouvent dans la même perſonne l'artiſte & le ſage, & Metrodote n'eſt pas le ſeul modele de cette heureuſe union. La philoſophie prêtoit une main ſecourable aux beaux arts, animoit leurs productions des ſentimens les plus nobles & y ſouffloit, pour ainſi dire, une ame ſupérieure à celle des mortels ordinaires.

On peut objecter que l'artiſte auroit dû couvrir ſon Laocoon d'une draperie, afin d'obſerver la décence que ſembloit exiger ſon caractere de prêtre, mais par-là il auroit caché un grand nombre de beautés & rendu moins frappante l'expreſſion de la couleur. Bernin nous dit qu'en examinant attentivement cette fameuſe ſtatue, il avoit obſervé dans la roi-

deux de la cuisse l'effet que le venin du serpent commençoit à produire.

Les attitudes & les mouvemens dont la violence, le feu & l'impétuosité sont incompatibles avec cette grandeur calme dont je parle, étoient regardés par les Grecs comme défectueux, & ce défaut s'appelloit *parenthyrsis*.

Plus nous supposons de tranquillité dans l'état du corps, plus il sera propre à exprimer le véritable caractere de l'ame. Au contraire, toutes les attitudes qui s'éloignent trop de cet état de sérénité & de repos, représentent une ame dans un état forcé, violent & hors de la nature. Il est vrai que l'ame se peint d'une maniere plus frappante & plus vive, lorsqu'elle est agitée de passions fortes & impétueuses, mais elle ne montre jamais tant de grandeur & de dignité que lorsqu'elle est calme & tranquille. La véritable grandeur doit avoir un certain degré de permanence & de consistance qu'on ne peut pas trouver dans les émotions passageres & momentanées des passions violentes: le grand artiste, ainsi que l'observateur judicieux, doit bien distinguer la passion, du caractere. Si l'on ne trouvoit

dans le Laocoon que l'expreſſion de la ſouffrance & de la douleur, l'artiſte ſeroit tombé dans le défaut dont j'ai parlé ; mais pour l'éviter & pour repréſenter la fermeté & la conſtance de ce héros mourant, ſans affoiblir l'expreſſion de la douleur, l'habile ſtatuaire a choiſi l'attitude & les mouvemens les plus voiſins de l'état de repos, qui puſſent convenir à la ſituation épouvantable de cet infortuné. Cependant au milieu même de ce repos, l'ame eſt caractériſée par des traits qui la diſtinguent d'une maniere particuliere : quoique calme elle eſt active, & ſa tranquillité ne reſſemble ni à l'inſenſibilité ni à l'indifférence.

Le goût & la maniere des artiſtes modernes les plus célebres ſont directement oppoſés à cette admirable méthode. Ils choiſiſſent ſur-tout les attitudes les plus hardies, & veulent toujours exprimer les efforts les plus extraordinaires du ſentiment & de l'action. Ils font ſur-tout beaucoup d'uſage du contraſte, qu'ils regardent comme la perfection de l'art. L'ame qui anime leurs figures reſſemble à une comete qui s'élance au-delà des bornes

prescrites aux autres corps célestes. Si nos artistes pouvoient se livrer sans contrainte à ce goût mal-entendu, ils ne représenteroient dans leurs statues & dans leurs tableaux que des Ajax ou des Capanées.

Les beaux arts ont, comme l'espece humaine, leur période d'enfance, & il est probable que dans l'enfance de la peinture & de la sculpture, ainsi que dans celle de la poésie, le merveilleux a été reçu avec plus d'empressement que le vrai beau, & que les imitations exagérées & les images étonnantes étoient les plus sûres du succès. C'est dans cette disposition sans doute que nous devons chercher l'origine de ces expressions hyperboliques qui rendirent les tragédies d'Etchyle, & son *Agamemnon* sur-tout, plus obscures & plus embrouillées que les énigmes d'Héraclite. Il est très-vraisemblable que les premiers peintres Grecs n'eurent pas un meilleur goût que les premiers poëtes tragiques.

Tout ceci est conforme à la marche de la nature humaine. Les premiers mouvemens de l'humanité sont vifs, véhémens, impétueux; ce n'est que

par degrés que les hommes mettent dans leurs actions plus de ſang-froid, de calme & de régularité, & qu'ils apprennent à approuver dans les autres cette même retenue.

Il n'y a que les grands maîtres qui excellent dans la repréſentation des mouvemens tranquilles de l'ame; les hommes médiocres réuſſiſſent mieux à exprimer les paſſions violentes. La Fage, ce fameux deſſinateur, eſt reſté, malgré ſa réputation, fort au-deſſous des anciens. Dans ſes ouvrages tout eſt en mouvement; il eſt impoſſible de les regarder ſans éprouver une ſorte de perplexité & de confuſion. On croit voir une compagnie nombreuſe où tout le monde parleroit à la fois.

J'oſe aſſurer que les grands traits de cette noble ſimplicité, de cette grandeur tranquille qui caractériſe les ſtatues grecques, s'obſervent plus ou moins ſenſiblement dans les ouvrages des hommes de génie qui ont écrit pendant le ſiecle d'or des lettres en Grece, & particulierement dans les productions des diſciples de Socrate. Ce même caractere diſtingue le génie

du Guide qui est dans l'église des Capucins de Rome ; & je suis fâché de remarquer que parmi ceux même qu'on appelle *connoisseurs*, il y en ait si peu qui aient senti toute la sublimité de l'expression que le peintre a donnée à son archange dans ce beau tableau. On préfere généralement le *S. Michel* de Concha à celui du Guide, parce que les traits les plus frappans de la colere & de la vengeance sont exprimés dans la tête du premier ; mais quelle supériorité de grandeur dans le dernier ! L'archange, après avoir vaincu l'ennemi de Dieu & de l'homme, remonte au ciel avec un air serein & tranquille, semblable à l'ange de vengeance que M. Addison a peint dans trois beaux vers du poëme de *la campagne : CALME & SEREIN il conduit l'impétueux ouragan, & SATISFAIT d'exécuter les ordres du Tout-Puissant, il vole sur le tourbillon & dirige la tempête.*

LETTRE SIXIEME.

Le style & la maniere de Raphaël se montrent au plus haut degré de

perfection dans un tableau fameux de ce grand maître, qu'on voit encore à la galerie de Dreſde. Il contient ſix figures: la Vierge & l'enfant Jeſus, ſaint Sixte & ſainte Barbe à genoux aux deux côtés de l'enfant, & deux anges ſur le devant. C'étoit autrefois un tableau d'autel dans un couvent de Plaiſance; les connoiſſeurs y venoient en foule pour en admirer les beautés, comme ils alloient anciennement à Theſpis admirer le célebre Cupidon de Praxitelle.

On remarque dans l'ouvrage de Raphaël un mêlange merveilleux d'une douce innocence & d'une majeſté céleſte exprimée ſur la phyſionomie de la Vierge. Toute ſon attitude annonce une ſatisfaction calme, une félicité infinie, & cette tranquillité ſublime, qui, dans les ſtatues Grecques, donnent tant de dignité aux viſages des divinités. Il eſt impoſſible de concevoir rien de plus grand, de plus noble que le contour de cette figure admirable. L'enfant Jeſus eſt caractériſé par certains rayons d'une majeſté divine, qui percent à travers l'air naïf & gai de l'enfance.

Les autres figures ſont auſſi très-belles ; l'harmonie & la variété qui regnent dans l'enſemble de la compoſition, ſont étonnantes.

Il eſt vrai que le tems a ſenſiblement diminué l'effet de ce fameux tableau ; la force, la vivacité du coloris en eſt affoiblie ; mais l'ame & l'énergie que la main créatrice de Raphaël a imprimées à ce tableau le rendent encore aujourd'hui un des plus beaux & des plus intéreſſans qu'ait laiſſés ce grand homme.

Qu'on ne cherche pas dans les ouvrages de cet artiſte immortel ces beautés de détail & ce fini recherché qui rendent les productions des peintres Flamands ſi précieuſes aux yeux de quelques connoiſſeurs ; on n'y trouvera ni les efforts induſtrieux & le ſoin infatigable d'un Netſcher ou d'un Bon, ni les carnations d'yvoire d'un Van-der-Werff, ni la maniere froide & inanimée de quelques Italiens modernes.

Après avoir étudié dans les ſtatues Grecques le choix & l'expreſſion de la belle nature, le trait ſublime & élégant des contours, la nobleſſe des

draperies, un artiſte fera bien d'étudier auſſi la partie manuelle & méchanique des opérations des ſtatuaires Grecs; c'eſt une étude abſolument néceſſaire pour les imiter avec ſuccès.

Il eſt conſtant que les anciens faiſoient preſque toujours leurs premiers modeles en cire; les artiſtes modernes y ont ſuſtitué la glaiſe ou quelqu'autre ſubſtance; cette méthode n'étoit pas inconnue aux Grecs; c'eſt même en Grece qu'on imagina les premiers modeles de terre graſſe. L'inventeur eſt Dibutade de Sycione, & l'on ſçait qu'Arcéſilas, l'ami de Lucullus, ſe fit une plus grande réputation par ſes modeles de terre que par toutes ſes autres compoſitions. Cet artiſte modela ainſi pour Lucullus une figure repréſentant *le Bonheur*, pour laquelle il reçut ſeize mille ſeſterces. Octave lui donna un talent pour le modele d'une coupe qui fut enſuite travaillée en or: ces récompenſes magnifiques montrent juſqu'à quel degré d'enthouſiaſme la nobleſſe Romaine portoit ſon goût pour les beaux arts. Si la glaiſe pouvoit conſerver quelque tems ſon humidité, elle ſeroit la ſubſtance la

plus convenable pour les modèles des ſculpteurs ; mais dès qu'on l'expoſe au feu ou qu'on la laiſſe ſécher à l'air, les parties ſolides deviennent plus compactes, & la figure ſe réduit en un plus petit volume. Cette diminution ſeroit indifférente ſi elle affectoit également toutes les parties de la figure ; mais il arrive que les plus petites parties ſe ſechent plutôt que les grandes, & il en réſulte néceſſairement une altération ſenſible dans la ſymmétrie & les proportions de la figure.

Cet inconvénient n'a pas lieu dans les modeles qu'on fait en cire. Il eſt, à la vérité, très-difficile de manier la cire, ſuivant la méthode ordinaire, de façon à lui donner tout le poli néceſſaire pour exprimer la molleſſe des chairs ; mais on peut remédier à cet inconvénient en formant d'abord un modele en terre, qu'on moule enſuite en plâtre & qu'on jette enfin en cire.

Après avoir ainſi préparé le modele, il reſte à conſidérer la maniere de travailler le marbre : la méthode que ſuivoient les Grecs paroît avoir été

très-différente de celle que les artiſtes modernes ont préférée. Dans les ſtatues anciennes, nous remarquons les preuves les plus frappantes de la liberté & de la hardieſſe qui dirigeoient chaque coup de ciſeau ; l'artiſte ſûr de la juſteſſe de ſon idée & de la fermeté de ſa main, portoit ce caractere de préciſion & d'aſſurance dans les plus petites parties de ſon travail. Nous n'y appercevons aucune marque de défiance ou de timidité, ni rien qui puiſſe nous laiſſer imaginer que l'artiſte ait eu beſoin de corriger ſon premier trait. Il ſeroit difficile de trouver, même dans les productions grecques du ſecond rang, la marque d'un trait donné à faux ou d'une touche haſardée. Cette ſûreté & cette préciſion du ciſeau tenoient ſans doute à des regles plus parfaites que celles qu'obſervent aujourd'hui nos artiſtes.

Voici la méthode généralement obſervée par les ſculpteurs modernes. Après avoir étudié leur modele avec toute l'attention poſſible, ils tirent ſur ce modele des lignes horiſontales & perpendiculaires qu'ils coupent à angles droits ; après quoi ils copient

ces lignes sur le marbre comme le peintre les transporte sur sa toile lorsqu'il veut copier un tableau ou le réduire à une proportion plus petite.

Ces lignes transversales forment des quarrés en nombre égal sur le marbre ou sur le modele, & présentent bien les mesures exactes des surfaces sur lesquelles l'artiste doit travailler ; mais elles ne peuvent déterminer avec une égale précision les profondeurs proportionnées à ces surfaces. Il est vrai que le statuaire peut déterminer ces profondeurs en les comparant à celles du modele ; mais, comme l'œil est son unique guide, il est toujours plus ou moins exposé à se tromper, ou du moins à douter : il craint toujours d'emporter trop ou trop peu de marbre, & son incertitude se laisse appercevoir dans chaque coup de ciseau.

Il est également difficile de déterminer par ces lignes transversales les contours extérieurs & intérieurs de la figure ou de les transporter du modele sur le marbre. Par contour intérieur j'entends celui qui est décrit par les parties qui s'approchent du centre

& qui ne ſont pas marquées d'une maniere frappante.

Il faut remarquer de plus que dans une compoſition laborieuſe & compliquée qu'un artiſte ne peut exécuter ſans ſecours, il eſt ſouvent obligé d'employer des mains étrangeres qui ne ſont ni aſſez exercées ni aſſez habiles pour bien rendre ſes idées. Un ſeul coup de ciſeau trop profond produit un défaut irréparable, & cet accident peut arriver aiſément lorſque les profondeurs ſont déterminées avec ſi peu de préciſion.

La méthode dont je parle a encore un autre inconvénient; les lignes du modele que l'on copie ſur le marbre ſont en partie effacées par chaque coup de ciſeau : on eſt donc obligé de les réparer ſans ceſſe ou d'y en ſubſtituer de nouvelles ; ce qui doit ſouvent occaſionner des mépriſes.

Les différens inconvéniens de cette méthode ont déterminé pluſieurs habiles artiſtes à en chercher une autre qui fût moins ſujette à l'incertitude & aux erreurs. L'académie Françoiſe établie à Rome a donné l'idée d'une méthode de copier les ſtatues anti-

ques (1), que quelques ſculpteurs ont employée avec ſuccès, même pour les figures qu'ils finiſſoient d'après des modeles de glaiſe ou de cire. Quoique cette méthode ſoit ſans contredit la meilleure de toutes celles que je connois, elle a auſſi ſes défauts, & elle ne donne pas encore au ſculpteur une regle aſſez univerſelle pour exécuter avec ſûreté & hardieſſe d'après un modele.

LETTRE SEPTIEME ET DERNIERE.

Il y a lieu de croire que les éloges qu'on donne ici aux ſtatues des artiſtes Grecs étoient également dus à leurs tableaux. Les regles de l'analogie, & la reſſemblance qui ſe trouve naturellement entre ces deux arts, menent à cette concluſion; mais la main dévorante du tems & la fureur des conquérans barbares ont détruit les

(1) Nous ſupprimons ici l'explication de cette méthode: les artiſtes, ainſi que les amateurs éclairés, connoiſſent bien ce procédé, dont les détails ſeroient indifférens à la plupart de nos lecteurs.

monumens

monumens précieux qui auroient pu nous mettre en état de juger avec certitude de la perfection de la peinture grecque.

On ſuppoſe en général que les peintres Grecs avoient une connoiſſance profonde du deſſin : on convient auſſi qu'ils poſſédoient au plus haut degré le talent de l'expreſſion; mais on borne leur mérite à ces deux points, & l'on juge qu'ils étoient très-médiocres dans les parties de la compoſition, de la perſpective & du coloris. Ce jugement eſt fondé en partie ſur les bas-reliefs & en partie ſur les peintures anciennes qui ont été découvertes ou à Rome ou dans ſon territoire, & qui ont été tirées des ruines ſouterraines du palais de Mecenes, de Titus, de Trajan & des Antonins. Ces peintures, que l'on ne peut pas prouver être des productions grecques, ſont au nombre de trente dont quelques-unes ſont en moſaïque.

Le docteur Anglois George Turnbull a donné, dans ſon *traité ſur la peinture ancienne*, une collection des peintures anciennes les plus remarquables, deſſinées par Camillo Paderni & gra-

vées par Van-Mynde ; c'eſt la partie la plus eſtimable de ce faſtidieux ouvrage, qui ſans ces gravures, ne vaudroit pas le papier ſur lequel il eſt imprimé.

On ſçait bien que le Pouſſin étudia avec une attention & une aſſiduité particulieres le tableau ancien de la nôce Aldobrandine qu'on voit encore à Rome, & qu'il y a dans quelques cabinets, des deſſins du Carrache faits d'après le prétendu *Coriolan* qui ſe trouve la dix-ſeptieme figure de la collection de Turnbull. Il y a auſſi des connoiſſeurs qui trouvent une reſſemblance frappante entre les têtes du Guide & celles qui ſont repréſentées dans *l'enlevement d'Europe*, planche 8 de la même collection. Mais ces remarques ſont trop vagues & trop communes pour mériter qu'on s'y arrête.

Nous obſerverons cependant que ſi des peintures à freſque, telles que celles qu'on cite ici, ſuffiſoient pour nous donner une idée exacte & fidele des progrès de la peinture chez les anciens, nous ſerions en droit de regarder les peintres Grecs comme de

très-médiocres artiſtes, même dans les parties du deſſin & de l'expreſſion. Les murs du fameux théâtre d'Herculanum nous confirmeroient dans cette opinion : car on y trouve peu d'élégance dans le deſſin & de nobleſſe dans l'expreſſion, & pluſieurs exemples du contraire. Le Théſée environné de jeunes Athéniens qui lui baiſent les mains & embraſſent ſes genoux, après la victoire qu'il a remportée ſur le Minotaure, eſt très-médiocrement deſſiné. On peut en dire autant de la *Flore* avec *Hercule* & le *Faune*, tableau où l'on a cru reconnoître le jugement d'Appius Claudius. La plus grande partie des têtes qui ſont peintes dans ces différens tableaux ſont ſans expreſſion, & celles du dernier ſur-tout n'ont aucune eſpece de caractère.

Mais gardons-nous de juger les artiſtes anciens d'après ce peu de monumens, dont la médiocrité ſemble prouver évidemment que ce n'étoit que des productions de peintres du ſecond rang, & peut-être du dernier. Il paroît impoſſible que ces belles proportions, ce contour gracieux,

cette expreſſion grande & forte que nous admirons dans les ouvrages des ſculpteurs Grecs, aient été entierement inconnus aux bons peintres de cette nation.

Mais en même tems je ne prétends pas nier que les peintres modernes n'aient ſurpaſſé les anciens à pluſieurs égards ; leur ſupériorité pour la perſpective eſt inconteſtable. Les anciens ne poſſédoient qu'imparfaitement les regles de la compoſition, & l'art de groupper avec harmonie & liberté un grand nombre de figures : c'eſt ce qu'on voit par les bas-reliefs du tems où les artiſtes Grecs fleuriſſoient à Rome. Il faut auſſi convenir que les modernes ont ſurpaſſé les anciens dans le coloris : cela eſt prouvé non-ſeulement par les ouvrages des anciens ſur la théorie de la peinture, mais encore par celles de leurs peintures qui ont échappé aux ravages du tems.

Il faut conſidérer d'ailleurs qu'il y a certains genres de peinture qui ont été portés à un degré ſingulier de perfection : telles ſont entr'autres les peintures de payſages & d'animaux, dans leſquelles nos artiſtes ſont fort

au-deſſus de ceux de l'antiquité. Les plus belles eſpeces d'animaux paroiſſent avoir été peu connues des artiſtes anciens, comme on en peut juger par la ſtatue équeſtre de Marc-Antoine & par les deux chevaux qui ſont ſur le mont Cavallo à Rome, ainſi que par les chevaux de Liſippe que l'on voit au-deſſus du portail de l'égliſe de ſaint Marc à Veniſe, & par les bœufs du palais Farneſe, & en général par tous les animaux qui compoſent ce grouppe. Il eſt remarquable que les anciens, dans leurs tableaux comme dans leurs bas-reliefs, n'aient jamais repréſenté la poſition diagonale que préſentent toujours les jambes d'un cheval en mouvement. Les médailles anciennes fourniſſent pluſieurs preuves de ce défaut ſenſible que des artiſtes modernes ont imité par ignorance, & que de prétendus connoiſſeurs ont juſtifié par un ridicule fanatiſme.

Les meilleurs payſages des peintres modernes, ceux des Flamands ſurtout, doivent en grande partie leur beauté à l'effet frappant des couleurs à l'huile, plus brillantes que les cou-

leurs dont ſe ſervoient les anciens ; je ne ſçaurois cependant m'empêcher de croire que pour bien établir la ſupériorité qu'on accorde aux modernes ſur les anciens, il faudroit des preuves plus ſolides & plus détaillées que celles qu'on apporte communément.

Pour porter l'art de la peinture à ſon plus haut degré de perfection, il faut faire encore un pas ; mais ce pas eſt difficile, & l'artiſte qui veut abandonner le ſentier battu de la compoſition, doit naturellement le faire : auſſi pluſieurs génies hardis l'ont-ils tenté ; mais la vue des difficultés qu'ils ont trouvées ſur leur chemin les ont preſque toujours fait revenir à la route ordinaire. La mithologie païenne, les légendes & les métamorphoſes d'Ovide ont fourni pendant pluſieurs ſiecles preſque tous les principaux ſujets qui ont exercé le pinceau de nos plus habiles peintres. Ces ſujets ont été ſi ſouvent répétés avec différentes modifications, qu'ils ſont entierement épuiſés. Les ſolitaires en prieres, les martyrs, les ſaintes familles, les crucifixions, les enleve-

mens d'Europe, les fuites de Daphné, les chûtes de Phaëton, ſont ſi rebattus qu'il faut maintenant préſenter aux amateurs d'autres objets pour réveiller leur goût émouſſé ſur ces lieux communs. Il eſt donc néceſſaire d'aggrandir la ſphere de cet art ſublime, en l'étendant juſqu'aux objets qui ne tombent pas ſous les ſens extérieurs. Cette idee paroîtra au premier coup d'œil extraordinaire & même romaneſque ; mais en y refléchiſſant de plus près, on trouvera que la peinture peut non-ſeulement s'étendre aux objets métaphyſiques, mais que ſa plus grande perfection conſiſte encore dans cette méthode de l'employer. Pluſieurs exemples prouvent évidemment qu'on l'a appliquée anciennement à ces mêmes objets. Parrhaſius peignit, dit-on, le caractere de tout un peuple ; il repréſenta dans un tableau ce mêlange ſingulier de douceur & de cruauté, de légéreté & d'obſtination, de bravoure & de molleſſe, qui diſtinguoit les Athéniens. Si l'on a pu exécuter une ſemblable compoſition, ce n'eſt que par le ſecours de l'allégorie, par le moyen des em-

blêmes & des figures qui exprimoient les idées univerſelles.

Parmi nous, il eſt vrai, un artiſte dont les idées ſont bornées par les productions de ſes prédéceſſeurs ou de ſes contemporains, doit ſe trouver tout-à-coup dans un déſert ſtérile. La peinture moderne fournit peu de ces images & de ces figures artificielles, qui repréſentent des qualités morales telles que l'humanité, le courage, la molleſſe, le patriotiſme, &c. La langue de ces peuples ſauvages qui n'ont que très-peu d'idées abſtraites & aucun terme pour exprimer la reconnoiſſance, la durée, l'eſpace, &c. n'eſt pas plus ſtérile à cet égard que la langue allégorique des peintres modernes.

Un peintre qui regarde au-delà de ſa palette & qui veut franchir les limites du cercle étroit où ſon art eſt circonſcrit aujourd'hui, doit naturellement deſirer un répertoire où il puiſſe trouver des images ſenſibles qui repréſentent avec fidélité & préciſion les qualités & les objets que la vue ne peut ſaiſir. Il n'a paru juſqu'ici aucune collection complette de ce

genre : les efforts qu'on a faits pour former une ſemblable collection ſont en petit nombre & n'ont pas été fort heureux. Les artiſtes ſavent aſſez quels ſecours on peut attendre de l'*iconologie* de Ripa & des *monumens des nations anciennes*, par Vander-Hooghes.

C'eſt ſans doute cette ſtérilité qui a engagé les plus habiles peintres à employer ſur des ſujets communs tout le feu de leur génie, & toute la puiſſance de leur art. Annibal Carrache, au lieu de repréſenter dans la galerie du palais Farneſe les grandes victoires des héros de cette illuſtre maiſon par des ſymboles allégoriques, s'eſt borné à tirer de la mythologie païenne une ſuite de ſujets rebattus ſur leſquels il a épuiſé toutes les reſſources de ſon talent.

La galerie royale de peinture qui eſt à Dreſde, renferme une des plus belles collections qu'il y ait en Europe : on y a recueilli une ſuite des meilleurs tableaux des plus grands maîtres, choiſis avec le goût le plus exquis & le plus ſévere; cependant combien peu y voit-on de tableaux hiſtoriques ! & dans le petit nombre, on y trouve

bien rarement les embelliſſemens d'une imagination poétique, ou les traits expreſſifs d'une repréſentation allégorique.

Le célebre Rubens, dont le génie hardi ne pouvoit pas ſe renfermer dans le cercle étroit des fables païennes & des légendes du chriſtianiſme, oſa s'élever juſqu'à la région ſublime de l'allégorie, & fit de plus grands progrès vers ce genre de perfection que les autres peintres modernes. La galerie du Luxembourg, principal ouvrage de ce grand artiſte, eſt une preuve du courage & du génie avec leſquels il oſa s'écarter des ſentiers battus & entrer dans les routes inconnues juſqu'à lui : *avia Pieridum loca.*

Nous n'avons rien eu, depuis Rubens, de meilleur en ce genre que la coupole de la bibliotheque impériale à Vienne, peinte par Gran & gravée par Sedelmayer. L'apothéoſe d'Hercule, peinte par le Moine dans un ſallon de Verſailles, eſt regardée en France comme une des plus belles compoſitions qui exiſtent ; mais ce n'eſt dans le fait qu'une allégorie froide & inanimée, en comparaiſon

de la belle & judicieuſe compoſition du peintre Allemand que nous venons de citer : c'eſt un panégyrique inſipide, dont les penſées les plus brillantes conſiſteroient en alluſions aux noms du calendrier & aux ſignes du zodiaque.

Les artiſtes dont le génie ſeroit tourné à la peinture allégorique auroient beſoin, comme nous l'avons dit, d'un ouvrage dans lequel on recueillît avec ſoin toutes les figures ſenſibles, tous les ſymboles, ſous leſquels, chez les différentes nations & dans les tems divers, on a repréſenté poétiquement les idées & les qualités abſtraites. La mythologie, la poéſie, la philoſophie occulte, les pierres gravées, les médailles & les autres monumens de l'antiquité ſont les ſources où l'on pourroit puiſer les matériaux d'une ſemblable collection, qui ſeroit diviſée en différentes claſſes. L'artiſte tireroit de ce magaſin les repréſentations & les ſymboles, qu'il appliqueroit enſuite avec les modifications convenables, aux ſujets qu'il auroit à traiter. Ce ſeroit une nouvelle route ouverte à ceux qui voudroient imiter les anciens.

Vitruve se plaignoit de ce que, de son tems, le goût régnant dans les ornemens d'architecture s'étoit corrompu & étoit devenu tout-à-la-fois extravagant & insipide : ce mauvais goût s'est conservé & s'est accrû par le genre de peintures grotesques que Morto a inventées, & par les grouppes & les figures bisarres dont nous ornons nos appartemens, & qui ne sont pour la plûpart que des hors-d'œuvres absolument dénués de sens & d'intention. Une étude assidue de l'allégorie remédieroit à ce mal, & serviroit à donner du sens & de l'expression à chaque ornement : l'artiste apprendroit à approprier ses décorations aux lieux qu'il se propose d'embellir, & aux différentes circonstances relatives, & à l'appartement & à celui qui l'habite. Il est vrai qu'il faudroit bien se garder, dans des allusions de cette espece, de tomber dans une affectation pédantesque. L'artiste doit ressembler dans ce cas au portrait qu'Horace fait du poëte qui sçait

Reddere personæ convenientia cuique.

Les peintures que l'on place au-dessus

des portes ou qui ornent les plafonds dans les maiſons des grands, ſemblent n'avoir d'autre objet que de remplir un eſpace vuide où la dorure feroit déplacée;& c'eſt pour éviter ce vuide, que l'on couvre les murs de peintures & d'ornemens abſolument vuides de ſens. C'eſt ainſi que la perfection d'un art ſublime & élégant eſt proſtituée aux objets les plus frivoles & les plus ridicules.

Tous les beaux arts ont un double but ; ils doivent plaire & inſtruire : cette conſidération a engagé pluſieurs habiles artiſtes à introduire, même dans leurs payſages, des repréſentations hiſtoriques ou morales. Le pinceau du peintre, comme la plume du philoſophe, doit toujours être dirigée par la raiſon & le bon ſens. Il doit préſenter à l'eſprit des ſpectateurs quelque choſe de plus que ce qui s'offre à leurs yeux, & il atteindra ce but s'il connoît bien l'uſage de l'allégorie & s'il ſçait l'employer comme un voile tranſparent qui couvre ſes idées ſans les cacher. A-t-il choiſi un ſujet ſuſceptible d'imagination poé-

tique ? S'il a du génie, ſon art l'inſpirera & allumera dans ſon ame ce feu divin que Prométhée alla, dit-on, dérober aux régions céleſtes.

LETTRE ſur une traduction Italienne des Poéſies Erſes.

EN parcourant, Monſieur, une nouvelle traduction italienne des poéſies d'Oſcian, j'ai trouvé, dans les notes dont elle eſt accompagnée, quelques obſervations ſur le caractere de Fingal, qui m'ont paru fécondes, lumineuſes, dignes enfin d'être ajoutées à toutes celles que vous avez faites à l'occaſion du même ouvrage de la poéſie en général. Je vous laiſſe le ſoin de les développer; pour moi, je me contenterai de les traduire.

Ce critique regarde le caractere de Fingal comme tout ce que l'imagination des poëtes a jamais créé de plus parfait & de plus beau. Il faut diſtinguer, dit-il, la perfection morale des caracteres d'avec leur perfection poétique. La premiere conſiſte dans l'aſſemblage des plus belles qualités; la ſeconde dans l'idée abſtraite & générale d'une qualité bonne ou mauvaiſe, appliquée à un perſonnage quel-

conque. Or, le caractere de Fingal réunit l'une & l'autre perfection. Quelques critiques ont prétendu que les caracteres poétiques doivent être mêlés de contradictions & de défauts, & que par conſéquent ils repouſſent la perfection morale. C'eſt un des préjugés qu'a fait naître l'admiration ſuperſtitieuſe qu'on a vouée à Homere. Ce poëte n'ayant repréſenté que des caracteres généralement vicieux & contradictoires, ſes aveugles partiſans, non contens de transformer ce défaut en vertu, en ont fait une loi. Arrêtons-nous ſur ce point qui me paroît un des plus eſſentiels de la théorie poétique.

Le célebre Gravina condamne hautement les poëtes qui donnent à leurs héros des qualités parfaites, & ſoutient que cette maniere de repréſenter les hommes n'eſt ni utile, ni vraiſemblable. Si ſous le nom de perfection on entend une roideur qui rend l'ame inacceſſible à toutes les paſſions humaines, je conviens qu'un pareil caractere eſt peu poétique; moins parce qu'il manque de vraiſemblance, que parce qu'il manque

d'intérêt. Mais ſi la perfection conſiſte à diriger les paſſions vers le bien, ſoit abſolu, ſoit relatif, les objections de Gravina me paroiſſent frivoles : je m'explique.

Le poëte, dit Gravina, doit peindre l'homme tel qu'il eſt, parce que tout le monde ſçait quel il devroit être. Le contraire me paroît démontré. Nous n'avons que faire des leçons du poëte pour ſçavoir que communément les hommes ſont intéreſſés, petits, diſſimulés, violens & ſuperbes ; nous en faiſons à chaque inſtant la malheureuſe expérience. Mais eſt-il bien conſidérable le nombre de ceux qui ſe ſont fait une idée exacte de leurs devoirs, & ſur-tout qui connoiſſent juſqu'à quel point de perfection peut s'élever la nature humaine, lorſqu'elle eſt pénétrée des ſublimes idées du grand & du beau ? Vous ne verrez, à la vérité, perſonne qui ne vous diſe que l'homme doit être juſte, honnête, raiſonnable. Mais demandez le développement de cette maxime, vous n'obtiendrez qu'un aſſemblage confus d'idées troubles, indigeſtes, fauſſes & contra-

dictoires. D'ailleurs, l'inſtruction particuliere fût-elle néceſſaire pour connoître les hommes tels qu'ils ſont, ce n'eſt point de la poéſie que vous devez l'attendre. Elle appartient directement à l'hiſtoire. Gravina confond viſiblement tous les objets de ces deux arts. L'objet de l'hiſtoire eſt le vrai particulier, c'eſt-à-dire, ce qui eſt; celui de la poéſie, eſt le vrai univerſel & métaphyſique, c'eſt-à-dire, ce qui devoit ou pouvoit être. Et voilà pourquoi le diſciple de Platon regardoit l'inſtruction poétique comme plus importante, plus philoſophique, plus pleine que celle qu'on peut retirer de l'hiſtoire.

Il y a plus, l'avantage que ſe propoſe la poéſie, ne conſiſte pas en une ſimple vérité de ſpéculation. Son grand objet eſt d'intéreſſer, d'émouvoir, d'exciter à la vertu; or comment le remplira-t-elle, cet objet, ſi dans ſes portaits elle ne repréſente que la vertu elle-même? L'exemple eſt le ſeul moraliſte qui ſoit vraiment utile, & rien n'agit avec plus d'énergie ſur l'eſprit & ſur le cœur que la vertu, lorſqu'elle eſt préſentée brillante de tout ſon éclat.

Mais, ajoute-t-on, les caracteres parfaits manquent de vraiſemblance: l'humanité n'admet point la perfection. C'eſt avoir de la nature humaine une idée bien vile & bien humiliante. Comment! Ariſtide, Socrate, Caton, Regulus, Brutus, Thraſeas, &c. ſont-ils donc des êtres fantaſtiques, enfantés par la ſeule imagination des poëtes? Mais pourquoi s'arrêter à quelques particuliers? L'hiſtoire ancienne ne nous offre-t-elle pas, dans les Spartiates, l'exemple d'un peuple entier qui, ſelon l'expreſſion énergique d'un moderne, *brûla* pendant pluſieurs ſiecles *de la fievre de la vertu?* Quoi! les caracteres d'Achille, d'Alexandre ſeront poétiques, & ceux de Trajan, de Marc-Aurele ne le ſeront pas par la ſeule raiſon qu'ils ſont vertueux! La paſſion la plus baſſe devient quelquefois dominante, elle parvient à nous faire ſacrifier la vie même à ſon idole; & les principes innés de bienveillance & de rectitude, l'amour du beau, les charmes d'une gloire juſte & belle ne pourront pas produire les mêmes effets, du moins en qualité de paſ-

vient que le poëte, dans la d
tion des objets de la nature & d
doit choisir ce qu'ils ont de pl
quant, de plus précieux, de pl
gulier, de plus extraordinair
même créer les perfections dor
trouve pas le modele; devr
changer de nature dans la pa
plus essentielle & la plus noble
art, en s'asservissant à tracer, c
un simple historien, des vérités
culieres & locales, toujours co
nes & défectueuses? Mais alor
quoi demander tant de pe
tion tant d'invention & de jug
dans un poëte? Que serve
efforts de l'esprit & de l'imagi
pour peindre ou pour créer des
teres intéressans & nobles? Je
nous, les yeux fermés, au tra
la multitude: saisissons le p

iéros. Enfin, l'idée de la perfection fût-elle une chimere, il eſt certain, il eſt indubitable qu'elle paroît poſſible & ſouvent même réelle. L'amour, l'amitié, l'admiration n'ont d'autre fondement que cette image enviſagée comme vraie. Chacun, ſelon le degré des connoiſſances dont il eſt doué, ſe crée un modele de perfection, & croit pouvoir le réaliſer. Pourquoi détruire une illuſion plus utile que toutes les vérités poſſibles? Cette chimere eſt grande, belle, magnifique; elle ennoblit, éleve, aggrandit l'ame. Autant de pas faiſons-nous vers elle, autant nous éloignons-nous du vice. Plus nous contemplons de près ſes charmes, plus la difformité de ſon contraire nous inſpire d'horreur, *eſi quodam prodire tenùs, ſi non datur ultrà*; & ſi vous ne vous propoſez d'atteindre à la perfection même, vous vous condamnez à ramper éternellement au-deſſous du médiocre.

Mais les apologiſtes d'Homere demandent ſi un poëte ne ſe montre pas auſſi utile en peignant le vice, afin de le faire abhorrer, qu'en pei-

gnant la vertu, pour la rendre aimable. Je réponds 1°. que cette maniere d'être utile eſt foible & bien imparfaite : la haine du vice eſt un premier pas vers la vertu, mais elle eſt encore bien éloignée de la vertu même ; combien d'ames déteſtent un forfait, qui ne ſeroient pas capables d'une action généreuſe? 2°. La peinture du vice dégoûte & repouſſe par elle-même, tandis que celle des vertus attire, plaît, enchante. 3°. Enfin, le tableau du vice ne peut être de quelque utilité que lorſqu'il en offre la condamnation & la peine. Mais le peindre avec indifférence, lui prêter des couleurs vives & ſéduiſantes, produire ſur la ſcène un perſonnage vicieux protégé par les dieux, chargé de gloire & triomphant, quelle maniere de le rendre exécrable ? C'eſt ainſi, ſelon quelques-uns, que Machiavel a voulu faire déteſter les tyrans. Vains raffinemens du préjugé qui voudroit éluder la force du ſentiment ! Du reſte, en exhortant les poëtes à repréſenter, tant qu'ils le pourront, des caracteres parfaits, je ne prétends point faire de ce conſeil

ıe regle générale; je veux ſeulement ıe le héros principal, celui qu'on ·opoſe à notre admiration, en ſoit éritablement digne; & je préviens ar-là toute difficulté de la part de ıes adverſaires. Je crois pouvoir af- rmer que la vraie ſcience morale ſe ›rme non-ſeulement de la connoiſ- ınce de ce qui eſt, mais de celle qui evroit ou pourroit être. La premiere ious enſeigne à connoître les vices le nos ſemblables & à manier leurs ›aſſions; la ſeconde, à nous perfec- ionner nous-mêmes & à juger ſaine- ment des perſonnes & des choſes. Avec la premiere ſeulement, on court riſque de contracter les vices des au- tres hommes: la ſeconde ſans la pre- miere nous conduiroit à la biſarrerie & à la dureté. Pour tirer de ſon art le plus grand avantage qu'il ſoit poſ- ſible d'y puiſer, le poëte doit donc repréſenter tous les caracteres, les parfaits, les méchans & les mixtes. Le parfait dans le héros qu'il nous propoſe pour modele; le méchant, pour le faire déteſter & donner, au moyen de ce contraſte, plus de relief & d'éclat à la vertu; aux perſonnnages

ſubalternes il aſſignera les caracteres mixtes, où ſe reconnoîtra le plus grand nombre & apprendra peut-être à devenir meilleur.

Après avoir établi ces principes fondamentaux de la vraie imitation poétique, examinons quelle eſt la perfection particuliere du caractere de Fingal.

Il y a deux ſortes de perfection ou d'héroïſme, *la perfection de nature*, & *la perfection de ſociété*. L'une conſiſte à épurer, rectifier & ſeconder la nature; l'autre à la charger, à l'altérer, à lui prêter des couleurs factices, mais ſpécieuſes. La premiere n'a pour regle que les ſentimens primitifs de la nature, développés & fortifiés par la raiſon; la ſeconde ſe rapporte au ſyſtême politique & moral des ſociétés reſpectives. L'aveugle point d'honneur, la fureur des conquêtes, les haines nationales, l'eſprit patriotique pouſſé juſqu'à l'excès, ſont autant d'héroïſmes de ſociété. La ſenſibilité réglée, la juſtice, la bienveillance univerſelle, la généroſité, la douceur, ſont le héros de nature. Celui-là veut s'élever au-deſſus de l'homme;

l'homme; celui-ci ſe contente d'être homme plus parfait que les autres. L'héroïſme de ſociété, relativement à la poéſie, a quelque choſe de plus merveilleux, & produit un intérêt particulier peut-être plus fort. L'autre eſt plus touchant, plus raiſonnable, & intéreſſe d'une maniere plus douce, plus conſtante & plus générale. Le premier touche aux excès, & porte le plus ſouvent ſur un préjugé utile à une telle nation. Mais les préjugés ſont différens chez les différens peuples; ils s'entre-détruiſent ſucceſſivement. La raiſon ſéduite pendant quelque tems reprend enfin ſon empire; le préjugé tombe & fait place à un autre; le charme ceſſe, l'intérêt s'évanouit, & ce qu'on admiroit dans un ſiecle & chez une nation, devient ridicule dans un autre tems & chez un autre peuple. Mais l'héroïſme de nature brille d'une beauté indépendante du caprice des hommes; ſes droits ſur notre cœur ſont éternels & immuables comme la nature elle-même, ils ne reçoivent nulle atteinte ni de la différence des climats, ni des révolutions du tems.

Cependant comme les hommes

veulent être fortement ſecoués, & que la vertu naturelle n'aime ni l'éclat ni le bruit; le caractere poétique le plus parfait & le plus beau ſeroit celui où l'héroïſme de ſociété ſe mêleroit à l'héroïſme de nature, autant qu'il le faudroit pour donner à ce dernier un certain degré d'enthouſiaſme, qu'en effet il n'a pas toujours. Or tel eſt préciſément le caractere de Fingal. Ce qui le diſtingue eſſentiellement, c'eſt l'humanité. Des opinions de la ſociété Fingal n'a pris que l'amour de la gloire, mais d'une gloire juſtement acquiſe. Il ne combat que pour ſa défenſe propre, ou pour celle de l'innocence, & cherche à vaincre plus encore par la généroſité que par les armes. Il eſt grand ſans effort, vaillant ſans férocité, ſenſible ſans foibleſſe. Amant paſſionné des ſiens, affable envers les étrangers, ami tendre, ennemi généreux, il prend pitié des malheureux; il ſent les maux de l'humanité, mais ſans ſuccomber à ce ſentiment, dont il ſe conſole par celui de ſa vertu & par l'idée de la gloire. J'ignore ſi Fingal eſt véritablement pere d'Oſcian, ou s'il eſt fils de l'imagination de ce

poëte. Il eſt à croire que la nature & le poëte ont également concouru à le former. Quoi qu'il en ſoit, un pareil caractere fait autant d'honneur à l'humanité qu'à la poéſie.

Ces réflexions ſont de M. l'abbé Ceſarotti, connu par pluſieurs traductions heureuſes dans ſa langue. Nous ferons quelques remarques ſur celles qu'on vient de lire.

1°. La perfection morale & la perfection poétique nous ſemblent s'exclure réciproquement. Un homme toujours maître de ſon cœur, toujours vertueux, toujours moral, n'eſt plus un être poétique. Quelles reſſources, quels moyens de variété pourra puiſer le poëte dans les procédés uniformes & tranquilles de la raiſon & de la vertu ? Les mouvemens de la paſſion, irréguliers, tumultueux, peuvent ſeuls, ainſi que l'a remarqué Platon, animer & nourrir les arts imitateurs.

2°. Jamais Gravina ne prétendit confondre l'objet de la poéſie avec celui de l'hiſtoire ; en avançant qu'il faut peindre l'homme tel qu'il eſt, & non tel qu'il doit être, il n'a point

voulu parler d'un tel homme en particulier, mais de l'homme en général; perſonne ne ſçut mieux que lui que tout poëte, ſoit dramatique, ſoit épique, doit, comme tout grand peintre, réunir, concentrer dans ſes tableaux artificiels, les traits, les caracteres que la nature a diſperſés dans ſon immenſe tableau; mais ces traits, ces caracteres doivent être réels & reſſemblans, il faut peindre les objets tels qu'ils ſont en eux-mêmes, & non tels qu'ils exiſtent dans l'opinion des hommes; il faut repréſenter des choſes exiſtantes, & non les ſpectres de ſon imagination: voilà le véritable ſens de la maxime de Gravina.

Quant à l'objet que doit ſe propoſer le poëte: depuis que la poéſie a ceſſé d'être l'organe de la morale & des loix, cette queſtion n'eſt plus d'aucune utilité; le poëte doit plaire & intéreſſer; toute autre conſidération devient abſolument étrangere à la théorie de la poéſie moderne.

Nous mettrons à la ſuite de ce morceau la traduction d'un nouveau poëme Erſe.

Quelque ſuccès qu'ayent eu dans

le tems les différens fragmens que nous avons déja publiés, nous n'ignorons pas que ce caractere de poéſie n'a pas été goûté de tous les lecteurs. Ceux qui ne connoiſſent & ne ſentent la poéſie que dans les vers françois, n'ont pas cru que quelques beautés ſauvages puſſent compenſer le déſordre & l'obſcurité des idées, l'uniformité de ton & le retour continuel des mêmes images; mais ceux qui joignent à une ame ſenſible un eſprit philoſophique, qui aiment à obſerver des mœurs nouvelles & extraordinaires, à remonter à la ſource des arts & à ſuivre les élans de l'eſprit humain livré à ſes propres forces, ont été frappés de cette rudeſſe originale qui couvre une multitude de beautés fortes, grandes & pathétiques, & ils ont regardé ces poëmes comme des monumens curieux où la poéſie ſe montroit avec la pompe, l'énergie & la naïveté que lui donne la nature ſeule, privée du ſecours des arts & de la culture.

Le morceau dont nous allons donner la traduction eſt un des plus ſinguliers de toute la collection. Avant

de le faire connoître, il eſt eſſentiel de prévenir les lecteurs ſur les faits hiſtoriques qui en ſont le ſujet. Les voici tels que la tradition les a conſervés. Conlath étoit le plus jeune des fils de Morni, & frere du célebre Gaul dont il eſt ſouvent fait mention dans ces poéſies. Il étoit amoureux de Cuthona, fille de Rumar, lorſque Toſcar, accompagné par Fercuth ſon ami, vint d'Irlande à Mora où habitoit Conlath. Les deux amis trouverent à Mora tous les ſecours de l'hoſpitalité, &, ſelon la coutume de ces tems-là, paſſerent trois jours dans les feſtins & les réjouiſſances avec Conlath. Au quatrieme, Toſcar ſe rembarqua; il côtoya l'iſle des Vagues (vraiſemblablement une des Hebrides), il y vit Cuthona qui chaſſoit, l'aima & l'emmena par force ſur ſon vaiſſeau; mais les vents le jetterent dans l'iſle déſerte d'I-thona. En même tems Conlath qui avoit appris l'enlevement de ſa maîtreſſe, s'embarqua ſur les traces de Toſcar, & l'atteignit au moment où celui-ci alloit mettre à la voile pour la côte d'Irlande. Ils ſe battirent avec acharnement, & les chefs & leurs ſui-

vans périrent tous des bleſſures qu'ils ſe firent mutuellement. Cuthona ne ſurvécut pas long-tems à ſon amant; elle mourut de douleur le troiſieme jour. Fingal inſtruit de la mort malheureuſe de ces guerriers, envoya Stormal, le fils de Morar, pour les enterrer; mais il oublia d'envoyer un Barde pour chanter les chants funéraires ſur leurs tombeaux. C'eſt là où commence ce poëme. On ſe ſouvient que l'auteur de ces poéſies eſt Oſcian, fils de Fingal, & que cet Oſcian, comme Homere, & Milton, avoit perdu la vue dans ſa vieilleſſe. Il eſt frappé d'un bruit extraordinaire pendant la nuit, c'eſt l'apparition de l'ombre de Conlath qui vient le prier de tranſmettre à la poſtérité ſa renommée & celle de Cuthona; car on croyoit dans ces tems-là que les ames des morts ne jouiſſoient du repos que lorſque leurs louanges avoient été célébrées par un poëte. Le génie d'Oſcian s'éveille, ſon imagination s'allume, il croit voir devant lui les ombres de Conlath, de Toſcar, de Cuthona; il les entend, il prend la harpe (il paroît que les Bardes, ſemblables

vation de Pindare & l'enthou
des prophétes, avec tous les
en même tems qu'on a déja
qués dans ces poéſies ſauvages
en juger.

CONLATH & CUTHONA,

Erſe.

Oſcian n'a-t-il pas enten
voix, ou bien eſt-ce le ſon d
qui ne ſont plus ? Souvent la m
des tems anciens deſcend, cor
ſoleil couchant, ſur mon ame ;
de la chaſſe ſe renouvelle, & d
penſée je leve la lance.... m
cian a entendu une voix. Qu
fils de la nuit ? Les enfans des
ſont endormis, & le vent de
ſe fait entendre dans ma ſalle

touche ſouvent de ſes mains.... mais je t'entends, ô mon ami ! ta voix a été long-tems abſente de mon oreille. Qu'eſt-ce qui t'amene ſur ton nuage vers Oſcian, ô fils du généreux Morni ? Les amis des vieillards ſont-ils près de toi ? Où eſt Oſcar, fils de la renommée ? Il étoit ſouvent près de toi, ô Conlath, quand le bruit de la bataille s'élevoit.

L'OMBRE DE CONLATH.

La douce voix de Cona dort-elle au milieu de ſa ſalle bruyante ? Oſcian dort-il dans ſa demeure, & laiſſe-t-il ſes amis ſans leur renommée ? La mer roule autour de la ſombre I-thona (1), & nos tombeaux ne ſont pas apperçus par les étrangers, fils du retentiſſant Morven !

OSCIAN.

O ſi mes yeux pouvoient te voir aſſis ſur ton nuage ! Es-tu ſemblable

(1) I-thona, *iſle des Vagues*, l'une des iſles Weſternes ou Hebrides.

de ton mur, ô ma harpe, & fa
entendre tes ſons. Que la lum
ſouvenir brille ſur I-thona, af
je puiſſe regarder mes amis..
Oſcian apperçoit ſes amis ſu
bleuâtre; l'antre de Thona lu
roît avec ſes rochers couve
mouſſe & ſes arbres courbés; u
ſeau murmure à l'entrée, &
eſt penché ſur les bords. Ferc
triſte à ſes côtés, & la fille
amour (1), aſſiſe à quelque d
de lui, verſe des larmes....
le vent des vagues qui me tr
ou les entend-je parler?

TOSCAR.

La nuit étoit orageuſe, les
deſcendoient en gémiſſant de

collines ; la mer rouloit dans les ténebres ſous les vents, & les vagues mugiſſantes grimpoient contre nos rochers ; l'éclair brilloit ſouvent, & laiſſoit appercevoir la fougere deſſéchée.... Fercuth ! j'ai vu l'eſprit de nuit (1) ; il repoſoit en ſilence ſur ce rivage ; ſa robe de brouillard flottoit au gré du vent. J'ai vu couler ſes pleurs. Il avoit l'air d'un vieillard plongé dans une rêverie profonde.

FERCUTH.

C'étoit ton pere, ô Toſcar, & il prévoyoit quelque mort prête à ſurvenir dans ſa famille. Tel il parut ſur Cromla avant que le grand (2) Maronnan tombât.... Ullin (3), que

(1) On a cru pendant long-tems dans le Nord de l'Ecoſſe, que c'étoit les ombres des morts qui formoient les tempêtes. Ce préjugé ſubſiſte encore parmi le peuple ; car ils croyent que les tourbillons & les coups de vent ſont occaſionnés par des eſprits qui ſe tranſportent de cette maniere d'un lieu dans un autre.

(2) Ma-ronnan étoit le frere de Toſcar.

(3) La province d'Ulſter en Irlande.

tes vallées & tes collines de gazon ſont agréables ! le ſilence environne tes courans bleuâtres, & le ſoleil couvre tes campagnes. Que le ſon de la harpe eſt doux dans Selamath (1), & que le cri du chaſſeur ſur Cromla eſt aimable à mon oreille !... Mais nous ſommes dans la ſombre I-thona, entourés de la tempête ! Les flots élevent leurs têtes blanchies au-deſſus de nos rochers, & nous tremblons au milieu de la nuit.

TOSCAR.

Qu'eſt devenue l'ame de la bataille, ô Fercuth dont la vieilleſſe a blanchi les cheveux ? Je t'ai vu intrepide dans le danger, j'ai vu tes yeux étincelans de joie dans le combat. Qu'eſt devenue l'ame de la bataille ? Nos peres n'ont jamais craint... Vois la mer qui s'appaiſe ; le vent de la tempête eſt tombé. Les vagues frémiſſent encore ſur l'abîme, & ſemblent craindre le retour du vent ; mais regarde, la

(1) Selamath, mot celtique, qui ſignifie *beau à voir*. C'eſt le nom du palais de Toſcar, ſur la côte d'Ulſter, près de la montagne de Cromla.

mer eſt appaiſée : la clarté griſâtre du matin brille ſur nos rochers ; le ſoleil s'avancera bientôt de ſon orient dans toute la pompe de ſa lumiere.

J'ai déployé mes voiles avec joie devant les murs du généreux Conlath. Je paſſai près de l'iſle des Vagues, où ſa maîtreſſe pourſuivoit le daim : je la vis, ſemblable à ce rayon de ſoleil qui perce le nuage ; ſes cheveux flottoient ſur ſon ſein palpitant ; elle tiroit de l'arc, le corps penché en avant ; & ſon bras tendu derriere elle, étoit ſemblable à la neige de Cromla... Viens à mon cœur, m'écriai-je, ô belle chaſſereſſe de l'iſle des Vagues ! Mais elle paſſe ſes momens dans les larmes : elle penſe au généreux Conlath. Où pourrai-je trouver la paix de ton cœur, ô Cuthona, fille aimable ?

CUTHONA.

Un rocher eſcarpé s'avance ſur la mer, couvert de mouſſe & de vieux arbres ; les vagues roulent à ſes pieds ; à ſes côtés eſt la retraite des biches. On le nomme *Ardven.* Là s'élevent les tours de Mora ; là Conlath, les yeux tournés vers la mer, attend ſon

unique maîtreſſe... Les filles de la chaſſe ſont revenues, & il a vu leurs yeux abattus. Où eſt la fille de Rumar? Mais elles n'ont point répondu... La paix de mon cœur habite ſur Ardven, ô fils de la terre éloignée!

TOSCAR.

Et Cuthona retournera vers la paix de ſon cœur, vers la demeure du généreux Conlath. Il eſt l'ami de Toſcar: je me ſuis réjoui dans ſes ſalles. Levez-vous, vents doux & légers d'Ullin, & tendez mes voiles du côté d'Ardven. Cuthona repoſera ſur Ardven, mais les jours de Toſcar ſeront triſtes..... Je m'aſſeierai à l'entrée de ma caverne, dans le champ du ſoleil. Le vent murmurera dans les feuilles de mes arbres, & je croirai entendre la voix de Cuthona: mais elle eſt loin de moi, dans les ſalles du puiſſant Conlath.

CUTHONA.

Oh, quel nuage eſt-ce que je vois! Il porte les ombres de mes peres: je vois les franges de leurs robes, ſemblables au brouillard griſâtre &

aqueux. Quand tomberai-je, ô Rumar ? car la triſte Cuthona voit ſa mort.... Conlath ne me verra-t-il point, avant que je deſcende dans la maiſon étroite ?

OSCIAN.

Il te verra, fille aimable ! la mer roulante le portera vers toi. La mort de Toſcar a obſcurci ſa lance, & l'on voit une plaie à ſon côté. Il paroît couvert de la pâleur de la mort à la caverne de Thona, & il montre ſon horrible bleſſure.... Où es-tu avec tes larmes, ô Cuthona ? Il meurt, le chef de Mora... Mais la viſion s'obſcurcit & s'éteint: je ne vois plus les chefs.... O vous, Bardes des tems à venir, ne rappellez jamais ſans verſer des larmes, la chûte de Conlath. Il tomba avant le tems, & la ſombre triſteſſe ſe répandit dans ſon habitation. Sa mere regarda ſon bouclier qui étoit ſuſpendu à la muraille (1),

(1) Ces peuples croyent que les armes qu'un guerrier laiſſoit chez lui. paroiſſoient enſanglantées à l'inſtant où ce guerrier étoit tué, à quelque diſtance qu'il fût.

& il étoit teint de son sang. Elle connut que son héros n'étoit plus, & les cris de sa douleur se firent entendre sur Mora.

Es-tu pâle sur ton rocher, Cuthona, assise à côté des guerriers tombés (1)? La nuit arrive, & le jour revient, & personne ne paroît pour élever leurs tombeaux. Tu écartes les oiseaux croassans, & tes pleurs coulent pour toujours; tu es pâle comme un nuage pluvieux qui s'éleve de la surface d'un lac.

Les fils du désert arriverent, & ils la trouverent sans vie. Ils éleverent un tombeau sur les héros; & elle repose à côté de Conlath... Ne viens plus troubler mes songes, ô Conlath; car tu as reçu ta renommée. Que ta voix s'éloigne de ma demeure, afin

(1) La situation de Cuthona est assez semblable a celle de Respha, maîtresse de Saül, assise à côté de ses enfans qui venoient d'être massacrés par les Gabaonites. Elle étoit étendue sur le rocher, dit l'écriture, occupée à empêcher les oiseaux de l'air d'en approcher pendant le jour, & à en écarter les bêtes féroces pendant la nuit. Voyez le *deuxieme livre des rois*, ch. 21.

que le ſommeil puiſſe y deſcendre à la nuit. O que ne puis-je oublier mes amis, juſqu'à ce que les traces de mes pieds ſoient effacées ; juſqu'à ce que je me retrouve au milieu d'eux avec joie, & que mes vieux membres ſoient étendus dans la maiſon étroite !

opinions morales, d'après un
tation latine du Pere Stellin
gieux Somaſque, profeſſeur
rale dans l'univerſité de Pad

C'EST des uſages mêmes des
qu'on tire un des plus forts ar
que l'on ait fait contre la mora
opérations humaines. Parcour
on, tous les ſiecles; vous n
verez point de coutume ſi b
de mœurs ſi dépravées, d'opi
abſurde qui ne ſoient autoriſ
l'exemple de quelque nation o
doctrine de quelque philoſophe
faire ſentir la foibleſſe de cette
tion, examinons de près ces op
ces mœurs & ces coutumes;
tons juſqu'à leur origine & exp
en les progrès.

Tant que l'homme ne cultive

ſubſiſter, & celui de ſe reproduire. Il trouvoit de quoi ſatisfaire le premier dans les productions ſpontanées de la nature, & pour remplir le ſecond, il n'avoit qu'à ſuivre aveuglément ſon inſtinct; il ignoroit & l'agriculture & tous ces arts qui en faiſant ſervir la nature aux commodités de la vie, étendent la ſphere des deſirs, en augmentent l'activité & deviennent ſouvent la ſource d'une infinité de malheurs; ce que les poëtes ont ingénieuſement déſigné par la fable de Promethée & de Pandore.

Ce premier âge, privé d'induſtrie & de deſirs, fut appellé l'âge d'or; les mélancoliques ſur-tout & les infortunés l'ont grandement célébré. Il n'eſt pas douteux que, pour nous ſervir de leur expreſſion, la juſtice n'habitât alors la terre; dans l'extrême diſette où l'on étoit & d'objets & de deſirs, quel motif pouvoit-on avoir de s'entre-nuire?

Mais ce genre de vie doux & tranquille ne ſubſiſta pas long-tems. Le propre d'une nourriture groſſiere & ſauvage eſt d'augmenter les forces du corps. Devenus plus robuſtes, les

hommes devinrent féroces. Cette férocité ne ſe déploya d'abord que contre les animaux, mais elle dut s'étendre aux hommes mêmes dès que l'un voulut empêcher l'autre de ſatisfaire quelqu'un de ſes deſirs. Delà les diſſenſions, les querelles, les meurtres ; tout ſentiment d'humanité s'éteignit, & l'on ne connut d'autres vertus que l'audace & la force. Alors les plus foibles, pour ſe mettre à l'abri de la violence des plus forts, commencerent à cultiver leur raiſon, & à juger de la bonté, de la juſtice, & de la rectitude des opérations humaines. Mais les autres meſurant tout par le ſeul ſentiment de leur propre force, non-ſeulement ne croyoient faire aucun tort aux plus foibles en les opprimant, mais regardoient comme une inſulte la réſiſtance que leur oppoſoient les foibles. Ouvrez les poëmes d'Homere & l'hiſtoire de Thucydide, vous y verrez que les hommes de ces premiers tems, loin de rougir de leurs brigandages & de leurs déprédations, en tiroient vanité. Les orateurs qu'Athene envoya à Lacédemone déclarerent expreſſé-

ment que le plus foible devoit être ſoumis au plus fort; la nature, diſoient-ils, en a jugé de même.

Le peu d'avantages que trouvoient les foibles à ſuivre la juſtice & l'honnêteté leur fit ſentir plus fortement la néceſſité de chercher dans l'exercice de la raiſon un ſupplément à leur foibleſſe; ne pouvant réſiſter ouvertement, ils inventerent des armes offenſives & défenſives, ils eurent recours aux ſurpriſes, aux embûches, à l'artifice, à la ruſe. Ces reſſources furent d'abord regardées comme viles & mépriſables, mais le ſuccès dont elles furent ſuivies, en fit connoître le prix, & bientôt l'homme le plus accompli fut celui qui réunit la ruſe & la vigueur.

L'homme adroit & ruſé qui, tant que la jeuneſſe lui conſervoit toutes ſes forces, étoit ardent & belliqueux, devint plus doux en devenant plus âgé; la raiſon dont les lumieres l'avoient ſouvent éclairé lui montra combien l'état de repos & de paix eſt préférable à l'état d'inquiétude & de guerre. Il donna des conſeils aux jeunes gens, il eſſaya de réprimer

leur impétuosité & de leur faire aimer la paix ; mais ses leçons furent à peine écoutées ; comme on le voit dans Homere, de Nestor & d'Ulysse, qui, malgré toute leur éloquence, ne purent calmer le courroux du bouillant Achille.

Ce que ne purent produire les conseils des sages, le tems & les circonstances l'amenerent. Le sort de la guerre ne put pas être toujours égal ; il fallut que les uns cédassent aux autres, & leur abandonnassent la supériorité ; ainsi, malgré leur fureur, les hommes virent la paix succéder enfin à la guerre : la douceur de cet état se fit sentir aux ames même les plus féroces ; on reconnut qu'il valoit mieux goûter & cultiver les fruits de la victoire, que de s'opposer à des travaux longs & pénibles dont le succès étoit douteux. Les sages, dont l'autorité fut alors respectée, inspirerent l'amour de la concorde & de la société ; l'idée du juste & de l'injuste se répandit & se perfectionna ; les loix, les arts & les sciences parurent.

Mais cet amour de la paix & du repos, en faisant naître la justice &

la douceur, produisit bientôt après la molleſſe & tous les vices. Les exercices du corps qui forment & nourriſſent la vigueur, furent peu à peu négligés ; on ſe livra entierement à la recherche des plaiſirs, du luxe, des richeſſes & des honneurs ; d'où ſortirent différentes eſpeces de vices juſqu'alors inconnus, tels que la volupté, le faſte, l'avarice & l'ambition : vices qui firent bientôt diſparoître & la concorde, & la juſtice, & les loix qu'avoit enfantées l'amour de la paix.

Ces mœurs & ces coutumes ſubirent des changemens, & furent plus ou moins durables ſelon les différens caracteres des peuples & les divers climats qu'ils habitoient. Les peuples pauvres, dénués d'eſprit & robuſtes de corps, ſont & demeurent ordinairement groſſiers & féroces. Ceux qui avec un naturel ardent ont de la fineſſe & de la pénétration paſſent promptement de la férocité à la ruſe, & de la ruſe à la molleſſe & à la volupté. Mais les hommes dont le tempérament eſt modéré, & l'eſprit droit & juſte, deviennent prudens, honnêtes & bienfaiſans.

Cette légere eſquiſſe de l'origine des mœurs ſuffit pour faire ſentir que ce n'eſt point par les coutumes des peuples qu'on doit juger de la nature des hommes & de la juſtice ou de l'injuſtice de leurs opérations ; puiſque ces coutumes ſont nées dans un tems où, ſoit défaut de culture & d'éducation, ſoit parce que les paſſions étoient trop violentes, ſoit enfin que les ſens euſſent trop d'empire, la voix de la raiſon ne pouvoit pas ſe faire entendre.

Ces remarques s'appliquent ſur-tout aux nations où régnerent les mœurs les plus barbares. Convaincus qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de les détruire, les légiſlateurs ſe virent contraints de les tolérer. Quelquefois même ils imprimerent la ſainteté des loix à des uſages moins juſtes, pour en abolir de plus injuſtes & ſur-tout de plus nuiſibles à la ſociété : ainſi chez les Scythes il étoit permis de faire mourir ſes parens lorſqu'ils avoient rempli leur douzieme luſtre ; & chez les Lacédémoniens la loi condamnoit à la mort, non celui qui ſe rendoit coupable du crime de larcin, mais celui qui ſe laiſſoit

laiſſoit ſurprendre au moment qu'il le commettoit.

C'eſt donc ſur les lumieres de la raiſon, & non ſur les uſages ou ſur la légiſlation des peuples qu'on doit juger du ſyſtême, des principes & des devoirs de la morale. Mais il eſt tems d'examiner comment ſe ſont formées les opinions touchant les choſes qui regardent la vie.

Chaque homme en particulier s'établit la meſure de tout; il juge des objets, non parce qu'ils ſont en eux-mêmes, mais par la maniere dont il en eſt affecté, c'eſt-à-dire, par le plus ou moins de plaiſir qu'ils lui procurent: or il n'eſt pas poſſible que dans une ſi grande diverſité de têtes il ne naiſſe une très-grande diverſité d'opinions. Si ces opinions ſont communes à pluſieurs perſonnes placées dans des circonſtances ſemblables, & aiguillonnées par les mêmes deſirs, elles prennent la couleur de la vérité, en acquierent l'empire, & deviennent la regle de nos jugemens, de nos vœux, & ſur-tout de l'eſtime que chacun a pour ſoi-même. On ſe trouve d'autant plus parfait & plus

excellent qu'on poſſéde en plus grande quantité les choſes auxquelles l'opinion publique attache une plus grande valeur.

Le principal objet des vœux & des ſoins de l'homme eſt d'obtenir ce qui lui plaît ſans trouver aucun obſtacle : cependant les obſtacles naiſſent de toutes parts ; il peut en rencontrer en lui & hors de lui : en lui, lorſqu'il eſt foiblement ou peu heureuſement organiſé ; hors de lui, s'il eſt privé des moyens néceſſaires pour parvenir à ſes fins, ou ſi quelque rival le traverſe. De-là le deſir d'une conſtitution de corps vigoureuſe, de l'abondance des moyens & du pouvoir de s'en ſervir, c'eſt-à-dire, de la ſanté, des richeſſes & de la liberté.

La longue jouiſſance d'un bien, quelque précieux qu'il ſoit, en diminue conſidérablement la valeur. Auſſi la plus grande partie des hommes fait-elle très-peu de cas de la ſanté, & deſire au contraire avec excès les richeſſes & la liberté qu'il eſt bien plus difficile d'acquérir & de conſerver.

La liberté d'obtenir & ſur-tout

d'employer à ſon gré les choſes vers leſquelles ſe portent tous les vœux, s'acquiert difficilement, ſi l'on n'a ſur les autres quelque ſupériorité. De-là l'ambition ou le deſir de commander.

Pour parvenir à dominer, la force du corps, la chaleur de l'ame, l'intelligence & la ſagacité deviennent abſolument néceſſaires; d'où naît l'eſtime pour la valeur, pour le courage & pour l'eſprit.

Mais, comme la force d'un ſeul homme, quels que ſoient le courage & les talens dont elle eſt accompagnée, ne ſçauroit réſiſter aux forces réunies de tous, il faut néceſſairement s'attacher le grand nombre, ſoit en inſpirant la crainte, ſoit en faiſant naître l'eſpérance, ſoit enfin en donnant de nous-mêmes une idée avantageuſe & impoſante; & voilà le principe du deſir extrême d'obtenir la conſidération & le reſpect.

La ſupériorité qui naît de l'emploi de la force eſt redoutée; mais on ne l'aime pas. Celle au contraire qui s'appuie ſur l'eſpérance & la bonne opinion des autres, eſt douce, agréable & chérie. Ce genre de ſupériorité ap-

partient à ceux qui tiennent leur puiſſance de leurs ayeux & ne l'ont point acquiſe par la force ; de-là l'eſtime qu'on accorde à la nobleſſe d'extraction.

Cette eſtime étant fondée ſur la ſupériorité, s'exténue & périt lorſque la nobleſſe perd les qualités & les avantages qui ſeuls peuvent conſerver l'opinion qu'on s'en étoit formée. Auſſi les richeſſes & la libéralité ſont-elles ordinairement beaucoup plus conſidérées ; c'eſt qu'elles produiſent & nourriſſent l'eſpoir : nous ajoutons l'éloquence qui, remuant ſans violence les cœurs, donne une ſupériorité qui n'a rien d'odieux.

Quant à la ſcience, elle n'eut d'autre conſidération parmi le peuple que celle qui naît de l'opinion qu'on ſe forme du mérite de ceux qui parviennent à réuſſir dans les choſes difficiles ; elle n'obtint qu'une admiration ſtupide. Enfin, pour remplir la vaſte étendue des deſirs de l'homme, les arts les moins utiles devinrent néceſſaires & furent le plus recherchés.

Après avoir démontré que les opi-

nions & les deſirs ſont auſſi étendus & auſſi variés que les affections de l'ame ou du corps, expoſons la maniere dont on a tracé les préceptes ſur la vie & les mœurs, & remontons à la ſource où ils ont été puiſés.

Les différentes opinions ſur la valeur des choſes que nous devons ſoit aux ſens, ſoit à l'imagination, ſoit à la culture de l'eſprit & au développement de la raiſon, furent ſoumiſes à l'art, & reduites en préceptes. Ces préceptes furent d'abord confondus avec l'exemple même. On mit ſous les yeux des jeunes gens la conduite de leurs ayeux, & ſur-tout des vieillards, dont ils pouvoient encore entendre les diſcours & contempler les actions. Les orateurs & les poëtes ont ſenti tout l'avantage de ce procédé; ſoit qu'ils veuillent émouvoir, ſoit même qu'ils ſe propoſent d'inſtruire, ils aiment bien mieux ſe ſervir de l'exemple que du raiſonnement.

L'exemple qui conſiſte dans le parallele des opérations d'un homme avec celles d'un autre, a ſans doute une grande énergie; mais cette énergie devient bien plus forte, lorſqu'on

compare les actions de l'homme avec celles des animaux qui, conduits par le ſeul inſtinct, montrent ſouvent plus de ſageſſe que ne le font la plûpart des hommes, quoiqu'ils ſoient éclairés par la lumiere de la raiſon. Il n'eſt donc pas ſurprenant que la conduite des animaux ait été parmi les anciens une ſource de préceptes de morale.

Des animaux on paſſa aux autres parties de l'univers; ainſi pour faire ſentir à l'homme la néceſſité de preſcrire une regle à ſes actions, on lui offrit l'exemple de la nature même, dont les loix ſont uniformes & inaltérables; & comme le développement de ces exemples eût exigé des détails & des diſcours qui néceſſairement en auroient affoibli l'énergie, on introduiſit des maximes & des ſentences très-courtes, mais qui renfermoient un grand ſens. Cette maniere d'inſtruire, dont Ariſtote a fait les plus grands éloges, fut pervertie par les diſciples de Pythagore qui, pour s'attirer les regards & les hommages de la multitude, transformerent leurs préceptes en énigmes. D'autres moins ambitieux & plus ſages introduiſirent

un nouveau genre d'enſeignement, lumineux, agréable & facile ; ils mirent leurs préceptes dans la bouche des animaux : les plantes mêmes & les êtres inanimés devinrent l'organe de la ſageſſe ; mais la plûpart des philoſophes, ſoit qu'ils craigniſſent de bleſſer les hommes puiſſans, ſoit qu'ils vouluſſent donner à leurs diſcours un air de myſtere & de grandeur, eurent recours à l'allégorie toujours plus obſcure, & conſéquemment moins utile que l'apologue.

Cette maniere de préſenter les êtres abſtraits & purement intellectuels ſous des images ſenſibles s'étendit aux branches les plus importantes de la philoſophie. Ainſi, pour enſeigner la nature de l'univers, l'immortalité de l'ame, l'exiſtence des peines & des récompenſes après la mort, les Egyptiens imaginerent la métempſycoſe, doctrine que Pythagore tranſporta depuis en Italie, & que ſes diſciples, & ſur-tout les poëtes, altérerent par tant d'extravagances & d'abſurdités, qu'elle perdit enfin toute croyance.

Malgré les différens moyens qu'on employa pour donner aux hommes

des leçons utiles, la ſcience des mœurs demeura très-imparfaite juſqu'au tems de Socrate. On voit par les dialogues de Platon qu'avant ce ſage, on ne connoiſſoit encore ni la nature ni la force de la vertu, & qu'on n'avoit aucune idée du juſte & de l'injuſte. Socrate apprit donc le premier aux humains que c'eſt de la nature même de l'homme que doivent ſe déduire tous ſes devoirs; ſeul moyen de réduire la morale en ſyſtême.

A l'exemple de Socrate, tous les philoſophes voulurent s'exercer ſur la morale; parmi les différentes manieres de traiter cette intéreſſante portion de la philoſophie, examinons principalement quels furent à cet égard les ſentimens de Platon, d'Ariſtote, de Zenon & d'Epicure.

Platon, homme d'un eſprit vaſte & d'une imagination ardente & poétique, uniquement livré à la contemplation de ſes vérités univerſelles & éternelles, voulut tranſporter l'homme, du monde ſenſible à l'univers intelligible, & propoſa une forme de félicité, d'où ce philoſophe déduiſit

une morale qui ne peut convenir qu'aux esprits purs & entierement affranchis des liens de la matiere.

Aristote qui à une grande exactitude de raisonnement joignit une imagination très-reglée, envisagea l'homme tel qu'il est, & ne lui proposa que les devoirs qui conviennent à sa nature. Ainsi abandonnant cette vaste & chimérique société où Platon faisoit commercer les humains avec les dieux & les génies, il considéra l'homme dans l'état où il doit être, c'est-à-dire, dans l'état de société civile; il établit en conséquence les principes de la justice & de la vertu, & en déduisit exactement les devoirs essentiels de la morale.

Zenon, persuadé que l'ame humaine est une portion de la divinité, prétendit que la perfection de l'homme consiste à jouir de lui-même sans que rien puisse l'en empêcher; & comme, selon ce philosophe, tous les obstacles sont étrangers à notre nature & naissent uniquement des choses extérieures qui seules, disoit-il, sont soumises au destin, il voulut que son sage se concentrât tellement

en lui-même, qu'il se suffît tout seul & ne prît aucune espece d'intérêt à tout ce qui se passe hors de lui.

Enfin Epicure, qui nia la puissance du destin & la providence des dieux, prétendit que l'homme, sans s'embarrasser du reste de l'univers, devoit s'occuper uniquement de lui-même & chercher à se rendre heureux. On sçait que ce philosophe ne voyoit le bonheur que dans le plaisir; & comme un des plus grands obstacles au plaisir, est le desir des choses superflues, d'où naissent les privations & des troubles toujours accompagnés d'un sentiment de douleur, il enseigna que la sagesse consistoit à moderer les desirs & à purger les passions. C'est ainsi qu'en partant de principes très-différens de ceux de Zenon, Epicure établit à peu près le même système de morale....

DISSERTATION sur le cabinet de Cicéron, d'après M. l'abbé Venuti.

CICERON étoit âgé d'environ quarante-trois ans lorsqu'il se proposa de former une bibliotheque & une collection d'antiquités. Il avoit rempli d'une maniere distinguée les plus belles places de la république ; il touchoit au moment d'obtenir le consulat ; mais prévoyant les malheurs qui menaçoient la liberté de sa patrie, & faisant attention qu'il est un tems dans la vie où les seuls biens qui conviennent à l'homme sont la retraite & le repos, il s'occupa dès-lors des moyens propres à répandre de la douceur sur les momens de sa vieillesse. « Gardez-vous bien » écrivoit-il à son intime ami Titus Pomponius Atticus qui demeuroit alors à Athenes, « gardez-vous bien de pro» mettre ou de vendre votre biblio» theque à personne ; fermez l'oreille » à toutes les propositions qu'on » pourra vous faire à ce sujet quel-

» qu'avantageuses qu'elles vous pa-
» roissent : c'est une ressource que je
» veux me procurer dans ma vieil-
» lesse, & je prends déja pour cela
» les mesures & les arrangemens né-
» cessaires. »

L'intention de Cicéron étoit de placer sa bibliotheque dans sa maison de campagne auprès de Tusculum ; maison où, pour nous servir de ses termes, non-seulement il aimoit à demeurer, mais dont la seule idée l'affectoit d'une maniere infiniment agréable. Ce grand homme croyoit, avec raison, que la campagne est le seul asyle qui convienne aux philosophes. La pureté de l'air qu'on y respire, le repos, la liberté, le silence, tout y appelle la réflexion & invite à l'étude. La passion de Cicéron pour les livres s'augmentoit de jour en jour ; *elle égale*, écrivoit-il à Atticus, *ce dégoût que j'ai pour le reste des choses humaines* ; mais ou Cicéron étoit de mauvaise foi lorsqu'il écrivoit de la sorte, ou il étoit plus âgé qu'on ne le croit communément : en effet, à l'âge de quarante-trois ans il touchoit au terme de ses espérances ; près d'ob-

tenir enfin la dignité qui faiſoit l'unique objet de ſes travaux & de ſon ambition, dignité qui devoit le placer à la tête de la république, & lui donner une autorité dont l'étendue étoit égale à celle de l'empire Romain, il n'avoit alors dans la tête que des idées de grandeur & de gouvernement. Mais il en étoit de Cicéron comme de beaucoup de perſonnes de nos jours; il philoſophoit & n'étoit guère philoſophe.

L'orateur Romain ne mit pas moins d'empreſſement & de ſoins à ſe procurer de beaux morceaux d'antiquité que de bons livres. « Vous connoiſſez » mon cabinet, (écrivoit-il à Atticus), » tâchez de me procurer des mor» ceaux dignes d'y occuper une place » & propres à l'embellir; au nom de » notre amitié, ne laiſſez rien échapper » de ce que vous trouverez de cu» rieux & de rare. J'ai coutume d'a» cheter (mandoit-il à Fabius Gallus) » toutes les ſtatues qui peuvent orner » le lieu de mes études. » Atticus l'ayant informé qu'il ne tarderoit pas à lui envoyer une très-belle ſtatue qui réuniſſoit les têtes de Mercure &

de Minerve, Cicéron lui répond avec transport : « Votre découverte est ad-» mirable ; la ſtatue dont vous me » parlez eſt faite toute exprès pour » mon cabinet ; vous ſçavez qu'on » place les Mercures dans tous les » lieux d'exercice, & la Minerve » convient d'autant mieux à celui-ci, » qu'il eſt uniquement deſtiné à l'é-» tude. Continuez à me raſſembler, » ainſi que vous me l'avez promis, » en auſſi grande quantité qu'il ſera » poſſible, des morceaux de cette na-» ture. » Il ne ceſſoit d'écrire à tous ceux de ſes amis qu'il croyoit être à portée de ſatisfaire ſa curioſité, & il attendoit leur réponſe avec cet empreſſement & cette impatience qu'on remarque aujourd'hui dans quelques-uns de nos amateurs. Le pauvre Atticus ſur-tout étoit accablé de lettres. » Ne me faites pas attendre long-tems » les acquiſitions que vous avez faites » pour mon académie ; la ſeule idée » de ces termes de marbre à têtes de » bronze, dont vous me parlez dans » votre derniere lettre, me tranſporte » d'aiſe & de plaiſir ; encore un coup » faites enſorte qu'ils me parviennent

» inceſſamment avec d'autres ſtatues, » & tout ce que vous avez trouvé » de propre à orner mon cabinet. Je » m'en rapporte à l'amitié que vous » avez pour moi & à votre bon goût... » Vous ne ſauriez imaginer juſqu'où va »ma paſſion pour ces ſortes de choſes; » elle eſt telle, qu'elle pourra paroître » ridicule aux yeux de bien des gens; » mais vous qui êtes mon ami, vous » ne devez penſer qu'à la ſatisfaire.... » Achetez-moi ſans balancer, lui dit-il » ailleurs, tout ce que vous décou- » vrirez de rare; mon ami, n'épargnez » pas ma bourſe.» Le plus enthouſiaſte des amateurs tiendroit-il un autre langage ? Nous nous rappellons à ce ſujet qu'un prélat de la maiſon Strozzi voulant acheter à Rome une pierre gravée, antique & d'une beauté extraordinaire, & n'étant pas en état d'en payer ſur le champ la valeur, laiſſa en gage ſon carroſſe & ſes chevaux, & avoua qu'il lui en eût moins coûté d'aller à pied toute ſa vie que de ſe voir privé de cette pierre.

OBSERVATIONS sur le caractere de Xénophon, & sur ses différens ouvrages.

XENOPHON & Platon, ces deux célebres disciples de Socrate, ne purent se garantir d'une foiblesse malheureusement trop commune parmi les gens de lettres, la jalousie; mais Platon s'y livra avec moins de ménagement que Xénophon, peut-être parce qu'il s'étoit borné à un seul genre de gloire, celle de philosophe & d'écrivain; au lieu que son rival y joignoit celle d'habile & heureux capitaine.

Cette rivalité mérite d'être remarquée; le témoignage des deux disciples de Socrate en a bien plus de force dans les principes sur lesquels ils sont d'accord: or, à certains égards, leur autorité devient celle de la Grece entiere. En effet, les réflexions de ces deux grands hommes sur la politique, c'est-à-dire, sur l'art de former & de gouverner les hommes, ne peuvent être regardées que comme

le réſultat & d'une longue expérience, & des obſervations qu'avoient faites ſur cette expérience les plus grands philoſophes de l'antiquité. Quelles leçons ne devoit pas fournir le parallele des inſtitutions que ſuivoient Athenes, Sparte, la Crete & tant de républiques qui toutes, pour former des Citoyens, employerent des moyens différens & produiſirent toutes des Grecs vraiment dignes de ce nom, quand ce nom fut le plus célebre & le plus digne de ſa célébrité.

Les ouvrages de Xenophon & de Platon, conſidérés ſous ce point de vue, ſont certainement les monumens les plus précieux qui nous reſtent de la ſage antiquité, & c'eſt dans cet eſprit qu'il faut les lire pour en ſentir tout le mérite.

Vainement on dira que Platon n'a voulu traiter que de la juſtice, comme le porte le vrai titre de l'ouvrage auquel on a donné celui de *République;* il eſt évident que ſon but principal a été de donner un traité de politique. Il a poſé une hypotheſe pour mieux développer ſes principes. Il eſt ridicule d'attaquer cette hypotheſe, & c'eſt mal entendre

ce profond écrivain, que de la donner pour une comparaiſon uniquement deſtinée à rendre plus intelligible ſon ſyſtême ſur la juſtice. Qu'on faſſe voir l'abſurdité de la république de Platon, on n'ôtera rien du mérite de ſon ouvrage; qu'on ne lui ſuppoſe d'autre intention que celle de compoſer un traité ſur la juſtice, & on en fera un très-mauvais écrivain.

Il en faut dire à peu près autant de la Cyropedie ou de l'hiſtoire de Cyrus par Xénophon. Quelque peine que ſe ſoit donnée Thomas Hutchinſon pour aſſigner à cet ouvrage le plus haut degré d'authenticité hiſtorique qu'on puiſſe lui ſuppoſer, on ne ſçauroit ſe diſſimuler que c'eſt moins une hiſtoire qu'un traité politique, dans lequel l'auteur a eu en vue d'expoſer les moyens les plus propres à former des citoyens juſtes & courageux, d'enſeigner l'art de créer une armée & de mettre en action un général également ſage & profond dans l'art de la guerre. Si c'étoit une hiſtoire, on y verroit mille défauts que les autres ouvrages de Xenophon ne permettent pas d'imputer à ce philoſophe : en effet, à

quoi pourroient ſervir les converſations peu intéreſſantes qu'on y trouve, les détails minutieux où entre l'hiſtorien & dont on ne peut ſuppoſer qu'il ait été jamais inſtruit, les aſſertions qu'il haſarde ſur les vues & les intentions de Cyrus ? ſinon à déparer une hiſtoire où tout devoit être grand & digne du héros de l'Aſie.

Mais qu'on enviſage la vie de Cyrus comme le canevas d'un traité méthodique ; rien alors ne paroîtra deplacé dans cet ouvrage, & l'on n'y verra rien qui ne ſoit digne de celui qui dirigea la *retraite des dix mille*, & qui en écrivit l'hiſtoire.

Ici Xenophon égale Platon, ſi même il ne le ſurpaſſe dans le plan qu'il nous donne des parties les plus eſſentielles de l'adminiſtration. Quelle ſageſſe dans ſes vues ſur l'éducation nationale ! quelle profondeur dans les principes qu'il établit ſur l'art de créer la valeur & de l'entretenir par l'émulation la plus naturelle & la plus durable entre deux ordres, dont l'un eſt voué uniquement au métier des armes, parce qu'il eſt exempt des beſoins preſſans qui rappellent l'homme à la

néceſſité de ſubſiſter, & conſéquemment à l'amour de la vie, devient pour le reſte de la nation un modele de valeur & de déſintéreſſement ; tandis que l'autre, endurci par les travaux, devient brave par imitation, & reſpecte dans l'ordre ſupérieur & les vertus qu'il n'a pas au même degré, & l'aiſance héréditaire qui en impoſe au peuple, & le droit de commander qui naît de ces avantages réunis ! Si Xenophon eût connu la nobleſſe militaire & héréditaire, & qu'il eût voulu enſeigner la meilleure maniere de la mettre en action, indiquer les écueils dont il falloit la préſerver pour ne pas en altérer l'eſprit, tracer le plan de l'éducation qu'on devoit lui donner, l'eût-il pu faire avec plus de préciſion & d'énergie ? Ce trait ſeul caracteriſe l'homme de génie. Né & élevé à Athenes, Xenophon devina le grand principe de la meilleure conſtitution militaire. Que l'on compare ce plan de Xenophon avec celui de Platon, lorſqu'il s'agit de la maniere de former des guerriers ; & l'on ſentira aiſément la ſupériorité du général philoſophe ſur l'écrivain contemplateur.

Nous n'entrerons point dans l'examen des autres maximes politiques & militaires dont la Cyropédie eſt remplie. Ce détail nous meneroit trop loin; mais nous ajouterons qu'en ôtant à la Cyropédie le nom d'hiſtoire, nous ne prétendons pas affirmer que ce ne ſoit qu'un roman politique. Il eſt très-probable que Xenophon a fait entrer dans cet ouvrage une grande partie de ce qu'il avoit pu apprendre de la vie de Cyrus, & qu'il a péché, le moins qu'il a pu, contre la vérité hiſtorique, contre l'exactitude géographique & la vraiſemblance des mœurs, ou ce qu'on peut appeller le *Coſtume.*

Il faut cependant convenir qu'à ce dernier égard, il n'eſt pas exempt de reproches. Son *Jupiter roi* & ſon *Jupiter patrius*, conviennent aſſez mal à la religion des Perſes. Il en faut dire autant des *Dioſcures*, que les Perſes ne devoient pas connoître; comment encore n'être pas choqué de la comparaiſon que fait un compagnon de Cyrus, de la cavalerie avec les Centaures? Enfin eſt-il vraiſemblable que

Cyrus ait connu les Grecs avant de commencer ſes conquêtes ?

Quant à ce que dit Xenophon de la mort de ſon héros ; quoiqu'en diſe Hutchinſon, nous ne voyons aucune raiſon de préférer ſon témoignage, non à celui d'Hérodote, qui pouvoit n'être pas mieux inſtruit, mais à celui de Ctéſias, qui quoiqu'il n'eût pas le bonheur de plaire aux Grecs, n'en fut peut-être pas moins véridique. Le reproche qu'on fait à ce dernier d'avoir voulu flatter les Perſes, pour qui l'on prétend qu'il écrivit, ne doit pas du moins tomber ſur ce qu'il dit de la mort de Cyrus, puiſque ſon récit eſt moins honorable pour ce prince & pour ſa nation que celui de Xenophon.

Nous exhortons ceux qui ont lu la Cyropédie dans leur jeuneſſe à la relire dans un âge plus mûr, avec toute l'attention que meritent les excellentes leçons dont elle eſt remplie.

On a mis en queſtion ſi Xenophon étoit l'auteur de la retraite des dix mille, plutôt qu'un certain Thémiſto-

gene, à qui Xenophon lui-même attribue cet ouvrage, en quoi il a été ſuivi par Suidas. On trouve en effet dans les premiers livres quelques paſſages qui ſemblent prouver que l'hiſtorien de cette expédition mémorable n'en avoit pas été témoin oculaire, & l'avoit décrite ſur ce qu'il en avoit pu apprendre.

Mais pour peu qu'on liſe avec attention tout cet ouvrage, on remarquera aiſément que Xénophon ſeul a pu en être l'auteur, & qu'il a même oublié en cent endroits qu'il s'étoit propoſé de le donner ſous un autre nom. La modeſtie avec laquelle il parle de lui-même, & les détails dans leſquels il entre cependant ſur ſa conduite, ſur ſes deſſeins, ſur ſes plus ſecretes penſées, l'art avec lequel il expoſe tous les faits qui lui font le plus d'honneur, ſans paroître en avoir le deſſein, enfin ſon attention continuelle à mettre ſa conduite dans le plus grand & le plus beau jour, & les graces de ſon ſtyle enchanteur & inimitable, font néceſſairement tomber le maſque ſous lequel Xenophon a voulu ſe cacher.

Il y a plus encore : c'eſt qu'on peut aſſurer que Xenophon n'a écrit les ſept livres de l'expédition de Cyrus le jeune, qu'après avoir compoſé l'hiſtoire du grand Cyrus ; la preuve en eſt qu'au chap. 9 du premier livre, il parle de l'éducation que les Perſes recevoient à la porte du roi, d'une maniere qui ſeroit inintelligible, ſi on n'en trouvoit pas l'explication dans le dernier livre de la Cyropédie. Mais dans l'un & l'autre ouvrage il paroît faire grand cas de cette éducation, qui pourtant n'étoit qu'une imitation imparfaite de celle des anciens Perſes. Elles avoient toutes les deux de grands avantages auxquels il ne paroît pas que l'on ait même penſé dans aucun des gouvernemens modernes ; tant on a négligé cette partie importante de l'adminiſtration. Les jeunes gens vivoient dès leurs premieres années avec ceux qu'ils devoient remplacer un jour ; ils les voyoient dans l'exercice de leurs fonctions, & ne les voyoient, pour ainſi dire, qu'au pied du trône, autour duquel régnoit la plus grande décence ; & d'où partoient tout-à-la-fois & les châtimens

que

que méritoient les crimes ou les fautes, & les récompenſes dues aux belles actions. C'eſt ainſi, dit Xenophon, que dès leur premiere jeuneſſe ils apprenoient à commander & à obéir. Ils ſe familiariſoient encore avec les principes d'équité qui ont beſoin d'être développés en nous par le ſpectacle des jugemens, des récompenſes, des punitions, des ſuccès & des revers, qui le plus ſouvent ſont le prix ou la peine de la bonne ou de la mauvaiſe conduite.

A cet avantage d'une expérience prématurée & d'un enſeignement pratique, ſe joignoit l'avantage encore plus grand de rapprocher les deux âges extrêmes de la vie humaine. Il ſemble que la nature ait pourvu elle-même à l'éducation de la jeuneſſe, en donnant aux vieillards deux penchans dont l'un les rend malheureux, & l'autre, impatiens & incommodes. Le premier eſt celui qu'ils ont pour les jeunes gens, auxquels ils s'attachent avec une facilité ſinguliere, quoiqu'ils en ſoient ſouvent rebutés; l'autre eſt leur loquacité, qu'on regarde comme un défaut, mais qui ſeroit de la plus grande

affermiroit même les gouverne
épargneroit à une nation la plu
partie des fautes & des vices
quels chaque génération doit
dre à ſon tour à ſe corriger ; c
apprend toujours trop tard.

L'éducation moderne exclut
avantages, en ſéparant les jeu
des vieillards, lorſqu'il faud
ceux-là s'accoutumaſſent à r
ceux-ci, & acquiſſent à leu
une docilité dont ils tirero
grands avantages quand le te
droit pour eux de remplir les
de la ſociété.

Ce qu'étoit la porte du roi
grande nobleſſe de Perſe, la
Satrape l'étoit dans chaque S
pour les Perſes qui y avoient
micile ; & malgré la corrup

jeune, des effets ſurprenans de l'éducation nationale des Perſes ; mais elle n'influoit preſque plus ſur la conſtitution militaire, qui dès-lors étoit très-mauvaiſe dans ce vaſte empire, par une raiſon très-ſimple, mais qui mérite d'être examinée.

Chaque ſeigneur Perſe devoit fournir un certain nombre de ſoldats à proportion de l'étendue du diſtrict où il commandoit, & ces ſoldats devoient être des hommes libres, élevés comme tels. Mais pour gagner la ſolde qui paſſoit par leurs mains, les grands enrôloient leurs valets de toute eſpece, les cuiſiniers, les parfumeurs, les boulangers, les baigneurs & autres gens ſemblables qui n'avoient que le nom de ſoldats ; troupe vile & mépriſable, qu'on ne conduiſoit à l'ennemi que le fouet ou le bâton à la main. C'étoit au bruit de ces inſtrumens & ſous ces dignes auſpices que l'armée d'un Satrape alloit au combat.

Auſſi vit-on tous les barbares que Cyrus avoit raſſemblés pour combattre ſon frere, prendre la fuite & ſe cacher à la vue des dix mille Grecs ſoudoyés qui campoient avec eux,

que comment Cyrus avec d
huit cents Grecs & cent
bares, crut parvenir à dé
frere qui, quoique ſurpris,
pu raſſembler toutes ſes tr
oppoſa cependant une arm
cent mille hommes. Cyrus
uniquement ſur les Grecs,
mener des Barbares avec lu
épargner aux Grecs les fa
campagne, empêcher qu'il
effrayés de leur ſolitude,
poſer aux peuples. Sa con
un corps auſſi peu nombre
roit pas trompé, s'il eût ſu
victoire; car elle ſe déclar
Grecs. En ſuppoſant qu'Alex
nûut l'hiſtoire de cette exp

Grecs ſur qui Cyrus fonda l'eſpérance de détrôner Artaxerxès ? « La plûpart » n'étoient pas venus trouver Cyrus » par aucun beſoin qu'ils euſſent de » ſervir pour gagner leur vie, mais, » attirés par la réputation de vertu » que ce prince s'étoit acquiſe ; les » uns s'étoient rangés ſous ſes dra- » peaux & lui avoient aménés ceux » de leurs concitoyens qui avoient » diſſipé leur patrimoine ; d'autres » s'étoient enfuis de la maiſon pater- » nelle ; d'autres enfin avoient quitté » leurs enfans dans l'eſpérance de s'en- » richir avec Cyrus & de revenir en- » ſuite chez eux avec ce qu'ils auroient » amaſſé ». Tous avoient une patrie, une famille, un état auquel ils n'avoient eu garde de renoncer ; & c'eſt la raiſon, dit Xenophon, pour laquelle il ne put les déterminer à faire une conquête facile en Aſie & à y fonder une colonie qui eût été la plus puiſſante & bientôt la plus riche de tout le Pont.

C'eſt une réflexion que l'on ne fait pas aſſez communément lorſqu'on parle des Grecs, & que de leur hiſ-

toire on tire des argumens en faveur de la liberté.

Ces Grecs qui firent de ſi grandes choſes étoient ſans doute des peuples libres. Mais cette liberté n'étoit pas celle de la vile populace, des artiſans, par exemple, & des manouvriers. Ce que ſont parmi nous les dernieres claſſes du peuple, c'étoient en Grece des eſclaves ou de ſimples habitans. Un citoyen au milieu de cette foule de ſerfs & d'artiſans, étoit un homme diſtingué qui avoit une ſupériorité marquée ſur un grand nombre d'hommes, & qui devoit être bien pauvre s'il n'avoit pas lui-même des eſclaves. Il ſçavoit ce que c'étoit que la liberté, & il le ſçavoit par comparaiſon ; c'étoit encore ainſi que ſon ame s'élevoit, ſe fortifioit, s'ennobliſſoit. Un ſimple ſoldat étoit un homme à qui l'on devoit des égards, que ſon général n'eût oſé frapper & qui pouvoit devenir ſon juge. Si l'on conçoit de quelle reſſource étoit pour l'éducation la haute idée qu'on donnoit à un citoyen de ſon état, on n'aura garde ſans doute de comparer les peu-

ples Grecs à ce qui eſt peuple chez nous, & les citoyens de Sparte ou d'Athenes à nos bourgeois ; mais en même tems on ne ſera plus ſurpris de tout ce que firent les Miltiades, les Cimons, les Xenophons, à la tête de de ces hommes d'élite qui avoient reçu une éducation vraiment nationale, dont le corps avoit été endurci par toutes ſortes d'exercices, qui ne faiſoient la guerre qu'après l'avoir appriſe, dont l'eſprit s'étoit développé par l'habitude de juger, de choiſir, de réprouver, & dont l'ame s'étoit élevée aux ſentimens d'où naît le courage, à l'aide de cette ſupériorité que leur naiſſance leur donnoit ſur un grand nombre d'hommes.

Ces remarques font diſparoître, ce nous ſemble, la témérité de l'entrepriſe de Cyrus & le prodige de la retraite de ces dix mille Grecs que Xenophon & ſes collegues ramenerent dans la Grece à travers un pays immenſe, malgré les plus grands obſtacles, & après avoir remporté autant de victoires qu'ils rencontrerent d'ennemis ſur leur route.

Il fallut ſans doute beaucoup d'ha-

les abandonnerent auſſi preſqu
avec elle. Ce qu'il y a de plu
quable, c'eſt que dix mille ho
ſoient fait une néceſſité de r
dans leur patrie ou de mour
lorſque la plûpart d'entr'e
voient eſpérer la vie & n
établiſſemens avantageux
grand monarque qui fût alo
Xenophon nous a encore ex
prodige. C'étoient tous des
qui avoient une patrie & qui
voient y renoncer. Dès que
faires furent moins déſeſpéré
retrouverent auſſi jaloux de
berté civile, auſſi prompts à
ner & à accuſer leurs chefs,
ci auſſi jaloux du commande
auſſi diviſés que l'étoient al
les peuples de la Grece ſou

La conduite & les discours de Xenophon sous cette époque méritent sur-tout d'être étudiés par ceux que leur état appelle à manier les esprits de la multitude ou de toute assemblée quelconque ; car toute compagnie, pour peu qu'elle soit nombreuse, & quels qu'en soient les membres, est peuple ou à peu près.

Il n'est pas besoin de recommander aux militaires la lecture de cet ouvrage où ils trouveront plus que des manœuvres, mais il est peut-être besoin de la conseiller à ceux qui, sans être ni magistrats ni guerriers, sont obligés de traiter avec les hommes, de manier les grandes affaires, & de calculer la valeur des nations.

Nous observerons ici, pour justifier nos remarques sur les œuvres de Xenophon, que presque tout est perdu pour nous dans les meilleurs des auteurs classiques, parce que le plus souvent on ne lit plus ceux de leurs ouvrages qu'on n'a pas lus en faisant ses études, & qu'on relit encore moins ceux dont on a fait une lecture ennuyeuse & presqu'inutile dans les classes. Il peut donc être utile de pré-

senter sous une autre face ces monumens de la sage antiquité, & de faire soupçonner du moins à ceux qui ne les connoissoient pas, ou qui les connoissoient mal, qu'ils peuvent être bons à autre chose qu'à l'étude du grec & du latin.

Quand on compare les écrits de Xenophon avec l'histoire de sa vie, on ne peut douter que ce philosophe n'eût conçu l'aversion la plus décidée pour le gouvernement démocratique, & sur-tout qu'il ne donnât la préférence à la monarchie sur toutes les autres formes d'administration. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que Platon, rival de Xenophon, avoit adopté les mêmes sentimens, & les a exprimés plus fortement encore dans son traité de la justice. On pourroit en conclure que Socrate avoit pensé de même, ce qui ajouteroit un grand poids à l'autorité de ses disciples, qui par eux-mêmes sont très-dignes de foi lorsqu'ils parlent des inconvéniens sans nombre de la démocratie. Mais ce gouvernement, quand Socrate n'en eût pas dévoilé les vices, n'en eût

pas paru moins odieux à deux philosophes tels que Platon & Xenophon. Ces hommes ne devoient pas chercher à plaire au peuple d'Athenes, peuple qui n'aimoit rien de ce qu'il étoit forcé d'admirer, & qui proscrivoit la vertu, parce qu'il en redoutoit l'empire.

Agéſilas, roi de Sparte, mérita que Xenophon conſacrât un ouvrage particulier à ſa louange; mais, oſons le dire, il ne méritoit pas que cet écrivain, d'ailleurs admirable, dégradât ſes autres productions par un panégyrique, dont la lecture n'eſt ſupportable que par les détails qu'il renferme, & dont l'enſemble paroît tout-à-la-fois & monotone & découſu. Ce n'eſt pas en louant tout dans un auteur excellent, qu'on lui rend un hommage digne de lui, & l'on peut douter du talent de Xenophon pour les panégyriques ſans lui rien ôter de ſa gloire.

La comparaiſon qu'il fait d'Agéſilas avec le roi de Perſe mérite d'être remarquée.

Le roi de Perſe croyoit ſe rendre reſpectable en ſe faiſant voir rarement. Agéſilas au contraire aimoit à ſe

montrer ; il pensoit que le grand jour devoit éclairer la vertu, & que l'obscurité étoit un voile dont le seul vice avoit besoin. Le grand roi mettoit une partie de sa dignité à déliberer, à agir avec lenteur. Agésilas n'étoit jamais plus content que lorsqu'on ne le quittoit pas sans avoir obtenu ce qu'on lui demandoit.

L'étiquete de la cour de Perse a quelquefois été celle de plusieurs cours Européennes ; mais Agésilas enleva des provinces entieres au grand roi avant que ce grave monarque eût pris aucunes mesures pour les mettre en état de défense. Agésilas croyoit que l'activité étoit une vertu royale, & l'indolence un vice plus déplacé sur le trône que par-tout ailleurs.

Pour faire sentir les défauts que nous croyons remarquer dans ce panégyrique, il faudroit en présenter la marche méthodique & pesante, c'est-à-dire, le traduire d'un bout à l'autre, & ce n'est point-là notre dessein.

En changeant de sujet, Xenophon rentre dans tous les droits qu'il a sur notre admiration. Son traité sur le

gouvernement de Lacédémone eſt un chef-d'œuvre de politique. On y voit qu'aux yeux de ce vaſte génie, la ſcience du gouvernement n'étoit point l'art de prendre les hommes tels qu'ils ſont, mais l'art de les former tels qu'on veut qu'ils ſoient. Jamais Lycurgue ne fut mieux loué que par Xenophon ; c'eſt que perſonne ne ſçut mieux que Xenophon ſonder la profondeur des principes & ſaiſir l'eſprit des loix de Lycurgue.

Le légiſlateur de Sparte, en ſe propoſant de former des hommes, étendit ſes vues juſques ſur l'éducation & les occupations ordinaires des femmes.

Loin d'approuver les mariages diſproportionnés par la naiſſance, il condamna ceux qui ne l'étoient même que pour l'âge ; & s'il ne les proſcrivit pas, il autoriſa le deshonneur de tout vieillard qui prendroit une jeune femme. C'étoit à des hommes de néant qu'étoit confiée l'éducation des jeunes gens dans les autres républiques de la Grece ; on les abandonnoit à eux-mêmes dans l'âge où le beſoin des conſeils & des leçons ſe fait le plus ſentir ; où ces leçons & ces

conſeils deviennent les plus utiles; où la conduite enfin décide preſque toujours du reſte de la vie.

Lycurgue donna à la jeuneſſe Spartiate des gouverneurs publics, perſonnages auſſi conſidérables par l'importance de cet emploi que recommandables par leur propre ſageſſe. Chaque âge avoit ſes ſurveillans; mais ſans entrer dans des détails déjà connus, nous ferons ſeulement une remarque; c'eſt que, ſans établir l'égalité des biens, Lycurgue ſçut ôter à l'opulence preſque tout ce qu'elle a d'appas, & anéantir en quelque ſorte les inconvéniens de la pauvreté. Par lui les citoyens de Sparte devinrent des hommes ſupérieurs aux beſoins phyſiques, parce qu'ils en connoiſſoient peu & qu'ils pouvoient toujours les ſatisfaire: affranchie de cette ſervitude, leur ame n'avoit plus de ſenſibilité que pour les beſoins moraux que lui avoit fait contracter une éducation vraiment patriotique; ces beſoins étoient pour chaque Spartiate la guerre même & la gloire perſonnelle qu'il en attendoit, le ſalut, la gloire & la ſupériorité de ſa patrie

ſur tous les peuples du monde. Mais s'il n'y avoit pas eu d'Hilotes, peut-être n'y auroit-il point eu de Spartiates. Voilà comment Xenophon explique le problême par lequel commence ſon traité ; problême qu'il énonce en ces termes : « Quand j'ai fait attention que Sparte eſt une des villes les » moins peuplées que je connoiſſe, » & que cependant Sparte a été la » plus puiſſante & la plus renommée » des villes de la Grece, j'ai admiré » comment avoit pu s'opérer un pareil phénomene ».

Si l'on eût dit aux Spartiates, rougiſſez de votre pauvreté, à quoi vous ſert votre amour forcené pour les armes ? Aimez les richeſſes, qui, loin de vous dégrader, feront briller vos vertus d'un nouvel éclat ; conſtruiſez des vaiſſeaux, enrichiſſez votre patrie des dépouilles de l'Egypte & de la Syrie, d'autres combattront pour vous ; les Hilotes ont des bras & peuvent vous remplacer. Lorſque vous ſerez devenus riches, vous paierez leurs ſervices, vous les commanderez ou vous laiſſerez ce droit à vos enfans. Si, dis-je, on eût donné ce

les favoris d'un despote, qui les détruit comme il les a créés, parce qu'ils ne sont rien que par lui & ne valent pas mieux que lui.

Le peuple d'Athenes n'attendoit rien de bon des vils orateurs auxquels il permettoit de parler ; mais il n'en craignoit rien, & il se seroit craint lui-même s'il se fût exposé à l'éloquence des honnêtes gens, dont les vues devoient nécessairement être contraires aux siennes, parce que son pouvoir leur étoit odieux. Il n'étoit pas permis de frapper un esclave insolent à Athenes, parce que le peuple vouloit être respecté dans son image, & que par l'extérieur rien ne ressembloit mieux à un esclave qu'un plébeïen.

Quelques-uns de ces esclaves vivoient dans l'opulence & le faste, & le peuple le souffroit ; ce qui n'est point étonnant, parce que là où la puissance navale est le produit des richesses, il faut être esclave des esclaves à qui l'on ne paye aucun salaire, & de qui l'on retire un profit plus considérable que des hommes libres qu'il faut payer.

Le peuple d'Athenes n'abolit point

les arts libéraux, parce que les frais de leur encouragement & des fêtes qu'ils embelliſſoient ne tomboient que ſur les riches. Ainſi ce même peuple ſe faiſoit payer pour monter les vaiſſaux de guerre que le riche commandoit pour ſe ruiner encore.

Ce peuple ne traitoit pas mieux les nobles chez ſes alliés qu'au ſein d'Athenes même, parce qu'il craignoit que ces nobles, dont il devoit être haï, ne favoriſaſſent leurs ſemblables & ne les aidaſſent à changer la forme du gouvernement. Il prenoit peu d'intérêt à la proſpérité de ſes alliés, ce qui eût cependant augmenté les revenus publics; ce qu'il avoit à cœur c'étoit de voir les nobles plier ſous des gens de néant, & les riches lui diſtribuer leurs biens pour éviter la mort ou la proſcription. C'étoit dans les mêmes vues qu'il avoit forcé ſes alliés de venir plaider à Athenes où l'on n'avoit garde de leur accorder prompte juſtice, pour jouir plus longtems de leur humiliation, & ſur-tout pour procurer aux artiſans, aux cabaretiers & autres gens de cette eſpece un gain plus conſidérable.

L'Athénien s'étoit rendu très-habile & très-redoutable dans la marine; mais ſes forces de terre étoient à peine ſupérieures à celles de chacun de ſes alliés ; il eſt vrai qu'heureuſement pour lui ſes alliés ſe trouvoient preſque tous dans les iſles, de ſorte qu'étant maître de la mer, il pouvoit aiſément empêcher la jonction des rebelles; ou, ſi jamais elle avoit lieu, les en punir par la famine; car toutes ces iſles n'étoient pas aſſez étendues pour pouvoir nourrir une grande armée.

Quelques villes du continent, ſoumiſes aux Athéniens, ne portoient tranquillement le joug que parce qu'elles ne pouvoient ſubſiſter ſans faire le commerce, & que d'ailleurs étant pour la plûpart ſituées ſur la côte, les Athéniens pouvoient à tout inſtant les ſurprendre & ravager leur territoire. C'étoit-là un des avantages que donnoit aux Athéniens la ſupériorité de leur marine. De plus, ils n'avoient point à redouter les horreurs de la diſette, & rien ne les empêchoit d'attirer dans leur ville toutes les richeſſes de la Grece. Il ne man-

quoit à Athenes que d'être ſituée dans une iſle pour avoir auſſi peu à craindre ſes ennemis qu'il lui étoit facile de les tenir dans des alarmes perpétuelles, & ſur-tout pour n'avoir jamais à redouter que les auteurs d'une révolution lui vinſſent du dehors. Privés de cet avantage, dit Xenophon, les Athéniens ſe ſont accoutumés à laiſſer ravager leurs terres dans le continent. Les plébeïens n'en prenent nul ſouci, parce qu'ils n'y poſſedent rien; toute leur reſſource, tous leurs biens ſont dans les iſles. D'ailleurs ils ſçavent qu'ils ne pourroient ſe mettre en état de défendre leur territoire ſans haſarder des biens plus grands encore, & que ſi toute leur puiſſance n'étoit pas dans leurs vaiſſeaux, le peuple perdroit une grande partie de ſon crédit & de ſon autorité. Ce peuple ne ſongeoit qu'à jouir, qu'à dominer; nulle part il n'y avoit tant de fêtes; nulle part on ne voyoit tant d'aſſemblées deſtinées au jugement des procès, & nulle part la juſtice n'étoit plus mal rendue. Les magiſtrats qui prévariquoient n'étoient pas même punis, parce qu'ils étoient la plûpart

plébeiens, & que le peuple voyoit ſes vices en eux, ſans étonnement comme ſans indignation. Si l'un d'eux étoit dépoſé, c'étoit ſans perdre ſon honneur, qu'en effet il ne pouvoit pas perdre, puiſque ſa plus grande punition conſiſtoit à redevenir ce qu'il avoit été, & à rentrer dans la foule de ce même peuple qu'il venoit d'avoir pour juge.

Xenophon parle d'un avantage qu'avoit la démocratie ſur tout autre gouvernement, c'eſt que jamais la république n'étoit gênée par les traités, parce que le peuple déſavouoit & les orateurs qui l'avoient ſéduit, & la délibération qui avoit été priſe, & les négociateurs qui avoient tranſigé, & que la honte d'une conduite ſi odieuſe ne retomboit ſur perſonne en particulier ; aux yeux du peuple qu'eſt-ce que la honte lorſqu'elle tombe ſur tout le peuple.

On conçoit aiſément comment Athenes ne fourniſſoit qu'un très-petit nombre de troupes de terre ; car il n'y avoit que les gens aiſés qui puſſent recevoir une éducation telle qu'il le falloit alors pour qu'un guerrier

pût ſe meſurer avec les autres guerriers de la Grece. Il falloit entretenir par de continuels exercices ce qu'avoit fait l'éducation, & il n'y avoit rien à gagner à tout cela. L'unique paſſion du peuple d'Athenes étoit de gagner & de jouir ; les beſoins les plus preſſans les tenoient ſans ceſſe au-deſſous de ces beſoins moraux qui font les vrais guerriers.

Au tableau que nous venons de tracer ſur le deſſein de Xenophon, qu'on joigne ce que Socrate dit de la démocratie dans les ouvrages de Platon ; qu'on y joigne les idées de ce dernier ſur la maniere de former un corps militaire, & l'on verra d'un côté que l'égalité des citoyens eſt incompatible avec une bonne conſtitution militaire, & de l'autre que l'amour de la gloire & de la patrie trouve bien peu de place dans le cœur borné des hommes lorſqu'il s'eſt ouvert à l'amour du gain.

Platon créa une chimere ; la politique de Xenophon fut bien plus adroite ſans être moins profonde. On ne s'aviſeroit pas peut-être d'en chercher la preuve dans ſon traité des re-

venus, & c'eſt pourtant-là qu'elle ſe trouve.

Pour changer le ſyſtême militaire d'Athenes, & par ce changement amener celui de la conſtitution, il falloit premierement intéreſſer le peuple à la défenſe du continent; en ſecond lieu procurer à tous les citoyens, excluſivement aux habitans qui ne l'étoient pas, une aiſance qui les mît à portée de recevoir une bonne éducation & de ſe livrer tout entier à l'étude des beaux arts, & ſur-tout aux exercices militaires.

Pour parvenir à ce but, Xenophon commença par prouver la bonté de ce territoire que le peuple abandonnoit au premier ennemi qui vouloit le ravager. Enſuite il vanta la richeſſe de ſes mines d'argent, & prouva, ou prétendit prouver, qu'elles étoient inépuiſables. Delà il paſſe à l'exemple de quelques particuliers, qui louant leurs eſclaves pour l'exploitation des mines étrangeres, s'étoient fait un très-gros revenu; d'où il conclut que, ſi le peuple d'Athenes vouloit acheter des eſclaves publics & les employer pour ſon compte à l'exploitation de ſes

propres mines, il lui ſeroit aiſé
porter en peu de tems le produit
haut pour que tous les Athéniens
ent être nourris aux dépens du
ic & vivre dans l'abondance.
; comme ces mines étoient dans
ntinent, un pareil établiſſement
enoit impoſſible, ſans une bonne
ée de terre, & Xenophon le ſça-
bien ; mais il croyoit pouvoir
ier cette armée, au moyen du
et qu'il avoit de mettre tous les
yens en état de n'avoir pas beſoin
agner pour vivre, & de s'adonner
entiers aux exercices & du corps
e l'eſprit, qui formoient les guer-
. Il prouvoit que dès-lors le peu-
d'Athenes n'ayant plus ni motif
r ruiner ſes alliés, ni raiſon pour les
iblir, pouvant ſe paſſer en même
is des exactions par leſquelles il
iſoit le commerce des étrangers,
onſéquemment le ſien propre, ſes
es revenus, loin de diminuer, de-
ent s'accroître conſidérablement ;
ſon crédit cimenté par la juſtice,
par la bienveillance du reſte de la
ce, deviendroit & plus grand &
; ſolide, & qu'enfin ſes dépenſes

diminueroient par la ceſſation des enrôlemens étrangers, qui juſqu'alors ne lui avoient donné que des défenſeurs mercenaires.

Si ces conſeils avoient été ſuivis, Xenophon eût fait des Athéniens autant de Spartiates, autant de nobles; il auroit relegué les vices de la baſſeſſe & de la pauvreté dans un corps d'Hilotes employés aux mines, & dans la claſſe des ſimples habitans & des eſclaves. Les Athéniens vertueux n'auroient plus craint la vertu & ſeroient devenus capables d'être heureux, & ſous un gouvernement ariſtocratique, celui des meilleurs d'entre eux, & même ſous l'autorité d'un monarque; au lieu que dans l'état où ils étoient, ils pouvoient avoir des tyrans, mais jamais de rois légitimes ni de ſages magiſtrats. Le conſeil de Xenophon fut mépriſé; & Athenes, loin de ſe relever de ſes derniers malheurs, devint de jour en jour plus mépriſable, & finit par n'avoir de réputation que celle que lui donnerent ſes rhéteurs & ſes ſophiſtes.

Nous ne nous arrêterons point à la chronologie de Xenophon; ce

objet ne souffre pas de grandes difficultés; mais, après avoir jetté un coup d'œil général sur les autres ouvrages de ce philosophe, nous croyons devoir le suivre un moment dans ses Helleniques ou histoire grecque.

Les événemens tracés par Xenophon dans son histoire grecque, sont si parfaitement d'accord avec ses maximes politiques qu'on pourroit comparer cet ouvrage à la cyropédie & le prendre pour un roman politique, si la vérité des faits contenus dans cette histoire n'étoit attestée par une foule d'autres monumens.

Nous avons vu ce que pensoit ce philosophe tant du gouvernement democratique dont Athenes, sa patrie, lui avoit fourni le modele, que de l'aristocratie & de la monarchie modérée; comment il croyoit que devoit naître le courage dans l'ame des défenseurs de la patrie; comment, selon lui, ce courage devoit être joint à l'exemption des besoins inquiétans qui rapprochent l'homme de l'état de nature, c'est-à-dire, de la violence ou de la timidité; combien il est important que là où sont les possessions,

là auſſi-ſoit le courage, ainſi que l'autorité ou le droit de participer à l'adminiſtration.

Preſque chaque fait rapporté dans les Helleniques eſt un exemple approprié à quelqu'une des maximes qui prouvent la ſolidité de ces principes.

Au tems où finit l'hiſtoire de Thucydide, & où commence celle de Xenophon, Sparte jouiſſoit d'une grande ſupériorité ſur Athenes ſa rivale; elle lui diſputoit même l'empire de la mer, mais uniquement avec l'argent du grand roi, le ſecours des Satrapes & les vaiſſeaux de ſes alliés: elle avoit à peine elle-même quelques galeres.

Cependant il étoit preſque ſans exemple qu'une armée Spartiate eût été défaite, & telle étoit l'influence de l'eſprit qui, dans cette république, animoit tous les membres de l'état, que la victoire ſuivoit ſes drapeaux, lors même que ſes armées n'étoient compoſées que d'alliés & de nouveaux citoyens. On appelloit ainſi ceux qui, ſans être Spartiates, partageoient inégalement l'honneur d'appartenir à cette république. On diſtinguoit les

véritables Spartiates par le titre d'égaux, titre qui marquoit la plénitude des droits dont ils jouiſſoient à raiſon de leur origine & qu'ils méritoient par une valeur & des ſentimens ſupérieurs à tout ce qu'on admiroit dans le reſte de la Grece.

Une poignée d'hommes de cette trempe changeoit ou fixoit les deſtinées de toute une province, & quoique la mer ſéparât Lacédemone de la plûpart des contrées où elle faiſoit reſpecter ſes loix, une bataille navale, quel qu'en fût le ſuccès, n'opéroit pas un changement ſenſible ou durable dans l'état de ſes affaires, parce qu'on ne ferme point la mer comme on bloque une ville, & que la conſtance des Spartiates ſuppléoit à leur habileté & ſouvent même à la fortune qui, ſur la mer, ſembloit s'être déclarée en faveur des ſeuls Athéniens.

Le premier livre des Helleniques, outre pluſieurs événemens moins remarquables & la conduite ſinguliere des Athéniens à l'égard d'Alcibiade qui les ſervoit quoique banni, qu'ils aimoient & outrageoient tour à tour,

mais qu'ils ne cessoient d'admirer & de craindre, offre tout-à-la-fois une preuve frappante de ce que nous venons de dire, & un exemple à jamais mémorable de l'insolence démocratique, & des heureux effets d'un bon gouvernement. Nous voulons parler de la fameuse bataille des Arginuses, dont la perte eût entraîné celle d'Athenes, & dont le gain la conduisit également à sa ruine, parce que le peuple d'Athenes ne put porter ce retour de prospérité.

Les Athéniens étoient bien supérieurs aux Spartiates pour le nombre des vaisseaux, & le pilote de Callicratidas, commandant de la flotte Lacédémonienne, lui conseilloit d'éviter le combat. « Ma mort, répondit Cal» licratidas, ne rendra pas Sparte » moins heureuse, & il seroit hon» teux de fuir ».

Callicratidas périt dans le combat. De dix vaisseaux Lacédémoniens neuf furent perdus. Les alliés de Sparte en perdirent soixante. La perte des Athéniens ne fut que de vingt-cinq vaisseaux; mais Etéonice, qui assiégeoit l'Athénien Conon dans Mitylene,

ſauva ſon armée & ce qui reſtoit auprès de lui de la flotte Lacédémonienne.

Dix généraux, en comptant Conon, commandoient les forces navales d'Athenes lorſque la bataille des Arginuſes fut gagnée. Ils furent tous caſſés, à l'exception de Conon, & trois d'entr'eux ſe bannirent eux-mêmes : les ſix autres furent cités devant le peuple. Leur crime étoit de n'avoir pas ſecouru ceux des leurs dont les vaiſſeaux avoient été coulés à fond dans le combat. Ils avoient pourtant détaché, dans ce deſſein, quarante-ſix vaiſſeaux ſous la conduite de Théramene & de quelques autres capitaines; mais une tempête empêcha ceux-ci d'exécuter leur commiſſion, & le peuple irrité vouloit immoler des victimes aux plébeïens qui avoient péri. Théramene, pour ſe ſauver, accuſa les généraux. Ils ſe juſtifierent completement, mais les vêtemens noirs & les pleurs des parens des ſoldats tués ranimerent l'indignation du peuple. Le ſénat fut conſulté ſur la forme du jugement, & le ſénat perverti par l'animoſité de la multitude, régla une

procédure contraire aux loix. Il fut prouvé qu'elle étoit illégale ; mais quel peuple ou quel tyran eſt arrêté par un ſi foible obſtacle ? « Il ſeroit » affreux, s'écria la multitude, qu'on » ne permît pas au peuple de faire ce » qu'il veut & comme il le veut ». Paroles terribles & qui caractériſent bien le deſpotiſme démocratique. Mais ce qui le fait encore mieux connoître, c'eſt le ſujet de la conteſtation. Il s'agiſſoit de juger ſix généraux par un ſeul ſuffrage, ſans qu'il fût permis de ſuppoſer que les uns pouvoient être innocens & les autres coupables. Ils furent tous condamnés, & bientôt on vit arriver ce qu'avoit prédit un de leurs défenſeurs. Le peuple ſe livrant à des regrets tardifs & ſuperflus, fit mettre en juſtice ceux qui l'avoient trompé.

Cependant un ſeul homme rétabliſſoit la marine de Sparte ; en moins d'un an Liſandre, lieutenant de la flotte Lacédémonienne, ſurprit celle des Athéniens que commandoit encore un grand nombre de généraux ; de cent quatre-vingt vaiſſeaux dont cette flotte étoit compoſée, neuf ſeulement

échapperent. Les Athéniens venoient de rendre un décret portant que l'on couperoit la main droite à tous les priſonniers qui ſeroient faits ſur mer ; c'étoit encore là une des ſuites de la bataille des Arginuſes. Leurs propres priſonniers payerent de tout leur ſang cet infame décret, ainſi que la cruauté qu'ils avoient exercée à l'égard de deux galeres ennemies dont ils firent jetter tout l'équipage à la mer. Ce n'étoit pas la ſeule atrocité qu'eût commiſe cette république où régnoit un peuple inſolent. Tout ce qu'a de plus affreux l'abus de la victoire, cinq peuples que nomme Xenophon, & un beaucoup plus grand nombre qu'il ne nomme point, l'avoient éprouvé de la part des Athéniens. Après leur défaite, il ne leur reſta pas un ſeul allié, hors les Samiens, qui avoient égorgé toute leur nobleſſe, & qui ſeuls étoient dignes d'aimer le joug d'Athenes. Par un décret, qui mérite d'être rapproché du précédent, il fut ordonné dans l'aſſemblée du peuple de combler tous les ports de la république, hors un ſeul. En renonçant à la mer, il falloit ſe mettre en état de

n'être pas accablé ſur terre. Ce fut auſſi l'objet des ſoins des Athéniens. Ils rétablirent dans leur honneur tous ceux qu'ils avoient dégradés. Ils devinrent tous la garniſon de leur ville, mais déja ils étoient aſſiégés par mer & par terre. Au bout de quelques mois ils s'abandonnerent à la diſcrétion de Sparte. Les alliés des Lacédémoniens vouloient qu'Athenes fût détruite. Thebes ſur-tout & Corinthe inſiſtoient pour qu'on exterminât cette république inſolente, qui en avoit exterminé tant d'autres, uniquement parce qu'elle l'avoit pu.

Non, dirent les Spartiates, Athenes ne périra pas. Elle a rendu de trop grands ſervices à la Grece. Ils lui accorderent donc la paix à condition qu'elle renonceroit à l'empire de la mer, & qu'elle ſeroit leur alliée envers & contre tous. Du reſte, les ſages Spartiates ne ſuivirent point l'exemple d'Athenes. Ils lui laiſſerent la liberté de ſe gouverner à ſon gré. Mais le peuple mécontent de ſes loix, nomma trente commiſſaires pour les réformer, & ces commiſſaires devinrent les tyrans de leur patrie.

Il faut voir, dans Xenophon, comment les meilleurs politiques conçurent alors que cette république devoit être refondue, pour devenir ſuſceptible d'un gouvernement ariſtocratique ; comment en particulier les trente commiſſaires reconnurent qu'il devoit y avoir entr'eux & le peuple un corps intermédiaire, compoſé des meilleurs citoyens, c'eſt-à-dire de ceux qui à une plus grande aiſance, & par conſéquent à un plus grand intérêt, joignoient des ſentimens plus élevés, un courage plus ferme, & une ſorte de crédit, chacun ſur une portion de la multitude ; comment enfin les trente commiſſaires, pour avoir fait un mauvais choix, parce que leurs intentions étoient mauvaiſes, au lieu de créer un corps intermédiaire, ſe donnerent trois mille ſatellites, & devinrent eux-mêmes autant de tyrans. Ils finirent par en avoir le ſort, parce qu'ils ne furent ni aſſez ſages, ni aſſez habiles pour vouloir par les loix, & que la volonté d'un homme, quand elle ſe montre à découvert, produit la volonté contraire dans un grand nombre d'hommes. Qu'on liſe avec attention

le second livre des Helleniques, qui contient toute l'histoire des trente tyrans, & l'on y trouvera les principes les plus lumineux sur la nature des différens gouvernemens. Nous n'avons fait qu'indiquer dans quel esprit il faut lire ce morceau pour le lire utilement.

L'administration des trente tyrans n'avoit rien laissé de plus redoutable au peuple Athénien qu'environ trois cens cavaliers qui avoient servi les tyrans. Leur perte fut résolue ; on les envoya en Asie pour y servir aux ordres d'un général Spartiate, qui devoit défendre les amis du jeune Cyrus contre Tisaphernes, autrefois son rival & alors son successeur dans le gouvernement de l'Asie. Ce fut par-là que commença la guerre entre Lacédémone & le grand roi. Ce que peuvent de véritables guerriers contre des soldats mercénaires, ce que peut contre l'anarchie la discipline consacrée par les loix, ce que produit de malheurs la discorde des chefs, sous un maître absolu qui ne voit que ses favoris dans les chefs de ses armées, & chez qui les plus grands événemens

ne ſont qu'un foible acceſſoire aux petits motifs qui font naître & nourriſſent les intrigues de cour : tels ſont les objets que nous offre l'hiſtoire de cette guerre, où l'on vit Lacédémone lutter avec avantage contre l'énorme puiſſance du grand roi. Deux généraux annuels l'avoient commencée du côté des Spartiates. Agéſilas, qui venoit de monter ſur le trône, la continua, dans l'eſpérance bien fondée d'enlever au roi de Perſe toute l'Aſie mineure, & peut-être de faire plus encore. Il n'avoit pourtant mené que deux mille citoyens nouveaux, ſix mille alliés & trente Spartiates ; mais il paroît que chaque Spartiate avoit avec ſoi une troupe de jeunes guerriers, qu'il appelloit ſes camarades, & qui lui étoient particulierement attachés. La guerre dont nous parlons, celle que Lacédémone fit aux Eléens qu'elle força de renoncer à l'empire dont ils jouiſſoient ſur quelques villes, & l'hiſtoire d'une conſpiration tramée par un nouveau citoyen, nommé Cinadon, rempliſſent le troiſieme livre des Helleniques.

Cinadon, dont le ſeul défaut fut

de n'être pas Spartiate, & d'avoir une ame trop supérieure à la condition dans laquelle il étoit né, trouva peu de complices dignes d'opérer une révolution; il fut découvert, arrêté & puni comme s'il n'eût été qu'un scélérat ordinaire.

L'argent du grand roi étoit plus à craindre que ses soldats, & ses négociateurs, plus dangereux que ses généraux. Sparte ne méritoit pas de perdre ses alliés. S'ils lui étoient subordonnés, c'étoit sans préjudice de leur liberté, & l'influence qu'elle avoit sur leur gouvernement, n'avoit d'autre effet que de l'affermir & d'en assurer les rênes dans la main des citoyens les plus notables. Sûre d'une supériorité que lui assuroit sa constitution & ses mœurs, elle ne s'abaissoit ni à des craintes ni à des précautions minutieuses; & loin de maltraiter ses alliés, de les affoiblir, ou de leur dérober la connoissance de ses intérêts & des leurs, elle les appelloit dans ses conseils & ne prenoit le plus souvent ses résolutions que d'après ce qu'ils avoient décidé devoir être le plus avantageux à la confédération.

Quand la guerre étoit réſolue, Sparte fourniſſoit toujours des guerriers, mais elle laiſſoit à ſes alliés le choix de donner des hommes ou de payer une ſomme fixe pour chaque homme qu'ils auroient dû mettre en campagne. Auſſi vit-on pluſieurs alliés de Sparte donner envers cette république des exemples de fidélité qu'Athenes eût à peine oſé attendre de ſes propres citoyens.

Mais enfin l'argent du grand roi l'emporta à Thebes, à Corinthe, & à Argos où ſe trouvoient des chefs de faction turbulens & avides.

La premiere inquiétude des Thebains prouva leur injuſtice. N'eſpérant pas que les Lacédémoniens enfreigniſſent les conditions de l'alliance, ils prirent le parti d'allumer une guerre particuliere pour parvenir à une rupture, qui de leur côté eût quelqu'apparence de raiſon. Sparte avoit pluſieurs ſujets de plainte contre Thebes; mais elle n'avoit pas cru que tout grief fût un motif de guerre. Elle ſaiſit avec joie l'occaſion de ſe venger, lorſqu'elle put le faire ſans ſe rendre coupable d'une rupture.

Quelques échecs peu considérables que reçurent les Spartiates, inspirerent aux Thebains une confiance qu'ils n'avoient pas eue en commençant la guerre. Pausanias, roi de Sparte, fut jugé coupable pour s'être conduit avec eux comme s'ils eussent été des ennemis dignes de Sparte; on le condamna à mort. Il se retira à Tegée où il vécut encore long-tems, & Agésilas fut rappellé au secours de sa patrie. Il ramena en Grece plus de troupes qu'il n'en avoit conduit en Asie, où pourtant il laissa quatre mille hommes pour protéger ses amis contre le roi de Perse.

Les ennemis voulurent profiter de son absence pour attaquer Sparte jusques dans son territoire; parce que, disoient-ils, les armées de Sparte s'accroissent à chaque pas qu'elles font en s'éloignant de chez elles, & deviennent toujours plus redoutables. C'étoit une ligue nouvelle qui formoit ce plan, mais il ne fut pas exécuté. La premiere bataille fut donnée dans le territoire de Sicyone. Tous les alliés Spartiates furent battus, eux seuls vainquirent par-tout, & la défaite

de leurs ennemis fut complette.

C'eſt un fait qui mérite toute l'attention des politiques, que l'avantage ſingulier dont jouirent pendant longtems les Spartiates d'être ſeuls invincibles entre tous les peuples de la Grece, quoique ceux-ci euſſent des guerriers vraiment dignes de ce nom, ainſi que nous l'avons obſervé en parlant de la retraite des dix mille.

On ne peut aſſigner, pour cauſe unique de cette ſupériorité, leur habileté dans quelques évolutions dont ils avoient ſeuls le ſecret, & que ne purent jamais imiter les autres Grecs. Quel que ſoit l'avantage que peut donner une manœuvre, il ne ſera jamais tel, que dans tous les cas il amene la victoire. C'eſt donc encore une fois aux mœurs de Sparte qu'il faut attribuer la ſupériorité de ſes guerriers ſur tous les autres Grecs. Une cohorte Spartiate fut battue, pendant le cours de cette guerre, par l'imprudence de ſon chef. C'étoit alors un malheur ſans exemple. Les parens des morts parurent en public avec des couronnes ſur la tête, & en donnant tous les ſignes extérieurs de la joie la plus

vive ; ceux qui échapperent au carnage mirent leurs parens en deuil. Il en fut de même après la bataille de Leuctres. De ſept cents Spartiates, qui ſe trouverent à cette journée fameuſe, quatre cents reſterent ſur la place. On envoya auſſi-tôt leurs noms à leurs familles, & dès le jour ſuivant on vit tous leurs parens ſe montrer dans les places publiques, parés comme en un jour de fête, & avec l'air du plus grand contentement, tandis que les parens de ceux qui n'étoient pas morts, ou n'oſoient ſe montrer, ou paroiſſoient en public les yeux baiſſés & l'air abattu.

Entre pluſieurs cauſes de cette défaite, Xenophon compte la ſupériorité de la cavalerie Thebaine ſur celle des Spartiates. Celle-ci étoit mauvaiſe, dit-il, parce que c'étoit par les citoyens les plus riches que les chevaux étoient nourris, & par les plus foibles & les moins avides de gloire qu'ils étoient montés. Chaque Spartiate, deſtiné au ſervice de la cavalerie, alloit prendre chez un riche, & le cheval & l'équipage, & partoit pour faire campagne. C'étoit

là en effet une très-mauvaise institution. Notre gendarmerie fut autrefois la meilleure qu'il y eût en Europe, parce que le même gentilhomme qui étoit gendarme en tems de guerre, nourrissoit lui-même en tems de paix les chevaux dont il devoit se servir, & en étoit, pour ainsi dire, inséparable, comme l'avoient autrefois été les Perses. Il est même remarquable que dans tous les tems & dans tous les pays, la meilleure cavalerie fut celle des contrées les plus propres à la nourriture des chevaux. Anne Comnene, voulant louer l'habileté de son pere Alexis dans les exercices de la cavalerie, disoit qu'à l'aisance avec laquelle il manioit un cheval, & à la bonne grace qu'il avoit sous les armes, on l'eût pris pour un François de Normandie.

La cavalerie Thessalienne étoit la meilleure que connussent les Grecs, & Agésilas tint à grand honneur de l'avoir battue avec celle qu'il avoit formée en Asie; car c'étoit la seule qu'il eût amenée avec lui au secours de sa patrie.

Chez les Spartiates, l'amour de la

gloire fit mépriser le service de la cavalerie ; il inspira même de l'éloignement pour le service de l'infanterie légere. Les Spartiates n'eurent point de Pellastes chez eux, & les mépriserent chez leurs ennemis. L'Athénien Iphicratès mit cette espece de troupes en grande réputation, parce que désespérant d'égaler l'infanterie pesante qu'il pouvoit avoir, à la même infanterie qu'avoient les Spartiates, il s'appliqua entierement à tirer parti de l'infanterie légere. Iphicratès fut un homme de génie & il eut de grands succès. Son exemple & ses leçons produisirent une révolution dans le militaire de la Grece. Bientôt on préféra les Pellastes aux hommes d'armes. Mais toute révolution, pour être l'ouvrage d'un grand homme, n'est pas toujours utile. La Grece perdit sa gloire & déchut de sa puissance en peu de tems, pour avoir préféré les Pellastes aux Oplites. La phalange Macédonienne auroit dû remettre en honneur cette espece de troupes, s'il étoit aussi aisé de revenir aux anciennes institutions qu'il est facile d'en adopter de nouvelles.

Nous voudrions recueillir encore plusieurs traits remarquables que nous fourniſſent les Helleniques.

Sparte, qui refuſe à ſes amis, bannis d'une ville alliée, de les rétablir dans leur patrie pendant qu'elle y a garniſon, & qui ſollicite enſuite leur rétabliſſement; Sparte, à qui le chef des Pharſaliens demande quels ſecours elle peut lui donner pour ſe réſoudre ſur ſa réponſe ou à reſter dans ſon alliance, ou à entrer dans celle de Jaſon, allié des Thebains; Sparte qui, ſur cette demande, répond cathégoriquement qu'elle n'eſt pas en état d'envoyer des ſecours ſuffiſans aux Pharſaliens; Sparte qui refuſe de détruire Athenes, & qui, dans ſa plus grande humiliation, conſerve des alliés qu'elle ne peut pas défendre; à qui, lorſqu'elle implore le ſecours d'Athenes ſa rivale, Athenes même n'oſe diſputer le commandement de la Grece ſur terre; Sparte qui conſeille aux Corinthiens & permet à tous ſes autres alliés de faire leur paix particuliere lorſqu'elle eſt réſolue de s'expoſer à tout elle-même en continuant la guerre; Sparte qui penſe & ſe conduit

ainſi, quoique déja corrompue par une longue & brillante proſpérité, & même, s'il en faut croire Platon, dès-lors très-vicieuſe, offre à la politique un phénomene qui a dû paroître un myſtere impénétrable au commun des obſervateurs, mais qui peut fournir & les leçons les plus utiles & les plus belles découvertes à ceux qui, aſſez curieux pour remonter aux cauſes & aſſez éclairés pour en calculer les effets, ſont convaincus que ce qu'ont été les hommes dans un tel tems & dans un tel pays, les hommes de tous les pays & tous les tems peuvent l'être avec les mêmes mœurs & des loix analogues à ces mœurs.

Quant aux politiques d'une autre claſſe, ils puiſeront une leçon utile dans l'exemple des Thebains, qui ne parvinrent à enlever aux Spartiates leur ſupériorité ſur le reſte de la Grece, & à leur ſuccéder en quelque ſorte dans le premier rang, que pour en être précipités peu de tems après & livrer, en tombant, la Grece énervée à l'ambition de Philippe & de ſes ſucceſſeurs. Falloit-il répandre tant de ſang pour ſe préparer une chûte ſi terrible ?

Au reſte, en propoſant le Spartiate à l'étude des politiques, nous ſommes bien éloignés de croire que les autres peuples de la Grece ne méritent pas leur attention. Ils en ſont dignes preſque tous, & parce qu'ils eurent tous des mœurs publiques & marquées, & plus encore, parce que leurs hiſtoriens poſſédoient au plus haut degré cette partie de la politique qui conſiſte dans la connoiſſance des hommes, de la meilleure maniere de les employer, de l'harmonie des mœurs avec la conſtitution, de l'action de celle-ci ſur les mœurs, & du degré d'influence qu'ont ſur la politique extérieure des peuples, leur adminiſtration intérieure, les vices & les vertus de leurs chefs, & la poſition phyſique, ainſi que la nature de leur territoire. Thebes avec un chef tel qu'Epaminondas, pouvoit dominer ſur la Grece à la place des Spartiates; privée d'un tel chef, elle aſpiroit vainement à ce ſublime rôle. Les Thebains ne ſçurent pas même achever de vaincre après la mort d'Epaminondas; ce général connut bien mieux ſes propres forces que celles de ſa république.

C'eſt à la bataille de Mantinée que finit l'hiſtoire de Xenophon. Ce philoſophe, en rendant juſtice à Epaminondas, donne clairement à entendre que le héros Thebain fit plus pour ſa gloire que pour le véritable avantage de ſa patrie.

Après avoir parcouru les autres ouvrages de Xenophon, nous nous arrêterons à celui qu'il a intitulé : *Hieron* ou *le tyran*, & non pas *ſive de rege*, comme a traduit Leunclavius. Les deux mots Τυραννος & Βασιλευς ne ſont pas à beaucoup près ſynonimes dans notre auteur, comme il eſt aiſé d'en juger par pluſieurs paſſages où il oppoſe la tyrannie à la royauté. Ce profond politique étoit bien éloigné de confondre ces deux choſes, lui qui donnoit la préférece à la monarchie ſur tout autre gouvernement, & qui néanmoins connoiſſoit tout le prix de la liberté.

Il ne confondoit pas même le pouvoir abſolu d'un monarque Perſan avec le pouvoir forcé d'un tyran. La légitimité du pouvoir apprivoiſe en quelque ſorte le ſujet & raſſure le prince ; & cela ſeul conſtitue une différence

férence eſſentielle entre le deſpote le plus abſolu & un tyran, celui-ci ayant ſur-tout à redouter l'injuſtice de ſon uſurpation, parce qu'il en réſulte un état de guerre entre lui & ſes concitoyens outragés. Mais après avoir lu, dans l'éloge d'Agéſilas, ce que dit Xenophon de la naiſſance de ce prince, peut-on douter qu'il n'ait bien connu la royauté? L'origine d'Agéſilas étoit divine; ſes concitoyens la rapportoient à Hercule, & par Hercule à Jupiter. Il deſcendoit d'une longue ſuite de rois. La royauté étoit attachée à ſon ſang, & ſon ſang conſacroit la royauté; car tel eſt un des grands avantages de l'hérédité ancienne d'une couronne, qu'elle ne permet pas au peuple d'imaginer que le ſceptre puiſſe être en d'autres mains.

Nous avons trouvé dans les divers ouvrages de Xenophon un traité preſque complet de politique, en tant que cette ſcience eſt celle du gouvernement. Voulez-vous trouver l'exemple rare de la formation preſque légitime d'une monarchie nouvelle? Les Helleniques vous l'offriront dans la con-

duite que tint Jason pour parvenir à être élu Tage de Thessalie. C'étoit le titre qu'on donnoit au chef suprême de cette belle contrée, lorsque les différentes cités qui la partageoient se réunissoient sous un chef unique. Jason étoit déja monarque, mais son pouvoir étoit encore nouveau, sa personne n'étoit point sacrée; à lui ne venoit point aboutir cet enchaînement de toutes les loix qui ne permet plus de séparer le pouvoir d'avec la personne en qui le pouvoir réside. Il fut assassiné, & n'eut pour successeurs que des tyrans, parce que chacun d'eux dut craindre le sort qu'il avoit fait subir à son prédécesseur, & prit, pour s'affermir des précautions qui assurerent sa perte & ne la retarderent pas.

Ce morceau d'histoire paroît être une digression dans les Helleniques; mais il y est traité de maniere qu'on ne peut douter de l'objet que s'est proposé Xenophon en l'y faisant entrer.

Dans Hieron, ce philosophe anatomise, pour ainsi dire, le cœur d'un tyran, tant pour dégoûter de la tyrannie ceux qui pourroient être

ntés d'y aſpirer, que pour exa-
iner comment la tyrannie peut de-
enir un gouvernement légitime &
urable, mais nullement pour prouver
u'un tyran doit abdiquer. C'eſt un
ialogue entre Hieron, tyran de Sy-
acuſe & le poëte Simonide. Celui-ci
eut apprendre d'Hieron quel motif
puiſſant peut engager un particu-
er à uſurper l'autorité ſouveraine,
t à la retenir après l'avoir uſurpée. Il
uppoſe qu'il eſt des plaiſirs réſervés
ux tyrans, & dont eux ſeuls doivent
voir l'idée. Hieron aſſure que la ty-
annie n'a que l'apparence des avan-
ages qui la diſtinguent de l'état privé,
t qu'elle émouſſe réellement tous les
laiſirs des ſens, ôte ceux du cœur &
e l'eſprit & leur ſubſtitue la crainte
t la terreur.

Tout ce morceau reſpire la philo-
ophie la plus profonde, quoiqu'il ſoit
écrit très-ſimplement. On peut y ren-
voyer ceux dont l'aveugle humanité
bouleverſeroit toute ſociété s'ils pou-
voient paſſer de la théorie à la pra-
tique; nous parlons de ces hommes
qui s'attendriſſent ſur le malheur de
certaines conditions, & s'irritent

tés de leur ame étoient plus exercées, & que tout, jusqu'au combat de l'industrie contre l'indigence, avoit pour eux des charmes, désormais engloutis par la satiété.

Hiéron prouve qu'il est bien loin d'avoir sur les autres hommes les avantages qu'on lui envie. Ce tyran fait voir en effet que ces avantages sont chimériques, pendant que les inconvéniens de la tyrannie sont réels & innombrables. Son cœur ne peut connoître ni les douceurs de l'amitié, ni les charmes de l'amour; la bienfaisance lui devient impraticable, parce que sans cesse épuisé par les largesses que lui arrachent ses satellites, il doit dépouiller les citoyens paisibles, & n'a jamais rien de reste pour les gens de bien dont il ne peut rien espérer. Il lui semble que les citoyens courageux ont toujours le bras levé sur sa tête, que les sages emploient leur habileté à tramer des complots, que les justes sont appellés par le peuple au gouvernement dont ils sont plus dignes que lui. Quels seront donc ses défenseurs? Des hommes corrompus, vicieux & qui ne le serviront qu'autant qu'il les mettra

en état de contenter leurs passions. Ainsi loin qu'un tyran, qui n'est grand que par la grandeur de son état, puisse en augmenter la force & la prospérité, il l'énerve nécessairement, en faisant de ses sujets autant de lâches & de misérables; car l'insolence que produit l'abondance lui est également funeste. Il craint les hommes libres, & se voit forcé de donner la liberté aux esclaves dont il a fait ses satellites; il lui faut des gardes armés & des sujets désarmés; il craint la trahison de ceux-là sans pouvoir compter sur le secours de ceux-ci; il auroit besoin du rempart des loix, & il doit employer des étrangers dont l'intérêt est la seule loi, & dont un plus grand intérêt peut faire ses assassins. La tyrannie est donc une contradiction perpétuelle & en elle-même & dans tout ce qui l'accompagne; mais ce qu'elle a encore de plus affreux est de devoir durer autant que la vie.

Comment un tyran, s'il abdique, restituera-t-il tout ce qu'il a volé? Comment dédommagera-t-il de leurs chaînes ceux qu'il en a chargés? Comment rendra-t-il la vie à tant d'inno-

cens à qui il l'a arrachée ? S'il eſt avantageux à quelqu'un de ſe pendre ; c'eſt ſur-tout à un tyran, puiſqu'il eſt le ſeul dont l'intérêt ſoit d'empêcher le mal & qui ait intérêt à ce que le mal ſe faſſe. C'eſt ainſi que conclut Hieron. Mais Simonide, plus ſage encore que lui, ne convient pas qu'il doive ſe pendre. Ecoutons ſa réponſe. « Je » ne ſuis pas ſurpris, ô Hieron, que » vous ſoyez aigri contre la tyrannie, » puiſque deſirant avec ardeur l'a» mour des hommes vous croyez » qu'elle vous en prive. Mais je ſuis » loin de reconnoître que le pouvoir » ſuprême empêche d'être aimé des » hommes. Il ne s'agit point de com» parer les bienfaits aux bienfaits, » mais d'examiner ſi un ſouverain, » faiſant ce que fait un particulier pour » être aimé, ſeroit plus ou moins sûr » du ſuccès ».

Simonide prouve enſuite que l'élévation du rang donne un mérite de plus à tout ce que fait un ſouverain. Que ſera-ce quand il uſera de ſon pouvoir pour faire plus que ne peut faire un particulier ?

Mais, dit Hieron, ce pouvoir même

a deux principes odieux, les exactions qui ruinent le peuple, & l'entretien des soldats mercenaires qui annonce l'oppression. De plus, il faut punir, contraindre, préférer.

Tout cela est indispensable, répond Simonide, mais le souverain doit partager ses fonctions. Celles qui sont odieuses, comme de juger & de punir, il doit les abandonner aux magistrats subalternes; celles qui sont favorables, comme de proposer des récompenses & de les distribuer, il doit se les réserver. Quant aux contributions qu'il seroit forcé de demander, il les obtiendroit d'autant plus aisément qu'il en feroit un emploi plus directement utile au public. Telle seroit la dépense des prix pour le citoyen qui auroit les plus belles armes, qui auroit fait les plus belles actions à la guerre, qui auroit mis le plus d'équité dans le commerce, &c. Les citoyens croiroient devoir leur vertu au distributeur de ces prix. Ils l'acheteroient en quelque sorte, & ne regretteroient pas ce qu'il leur en auroit coûté pour faire naître une émulation qui les rendroit & meilleurs & plus heureux; car le motif de l'hon-

neur se joignant à tous les autres, tout se feroit & mieux & plus facilement.

« Mais ce qui feroit bien plus profitable & à quoi l'émulation n'a cependant pour l'ordinaire aucune part ; » l'agriculture rendroit beaucoup davantage, si l'on proposoit des prix » par campagnes ou par bourgades à » ceux qui cultiveroient le mieux » leurs champs ; les citoyens qui tourneroient leurs attentions & leurs » efforts vers cette partie en retireroient de très-grands biens.

» De plus grands produits, plus de » retenue, fruit ordinaire d'une vie » occupée, moins de forfaits : telles » seroient les suites d'un pareil établissement ».

Il en seroit de même du commerce & des autres parties ; rien ne coûte moins que ce dont l'honneur fait tous les frais. Jugez-en par les jeux de toute espece qui se célebrent dans la Grece, où la dépense est si grande & les prix si modiques.

Quant aux guerriers soudoyés, c'est une belle idée que la possibilité de s'en passer & de n'avoir d'autre garde que l'amour de son peuple. Mais

l'inſolence naît ſouvent de l'aiſance; & le commun des hommes, lorſqu'il ceſſe de ſentir le beſoin des choſes néceſſaires, eſt ſujet à ſe faire des beſoins qu'il ne pourroit ſatisfaire que par le plus affreux déſordre.

C'eſt donc ſervir également & le ſouverain & les meilleurs citoyens, que d'entretenir en tout tems des guerriers qui ſeront les gardes & l'eſcorte de chaque citoyen, ainſi que de celui qui les paiera; qui dans les campagnes veilleront aux fortunes particulieres autant qu'aux domaines du prince; dont une partie, diſtribuée dans les poſtes les plus importants, épargnera des alarmes aux autres citoyens, leur donnera le tems de s'armer & de s'aſſembler, & quand on aura beſoin d'un effort commun, ſe chargera en campagne de ce que la guerre a de plus pénible & de plus périlleux, ne laiſſant aux autres que les dangers & les travaux des actions déciſives. Lorſque tel ſera l'emploi des guerriers ſoudoyés, lorſque le citoyen ſera bien aſſuré non-ſeulement de n'avoir rien à craindre d'eux, mais d'en être ſecourus contre ſes ennemis

peut-on imaginer qu'il refuſe de contribuer aux frais de leur entretien, lui qu'on voit tous les jours ſoudoyer des gardiens pour la ſûreté de choſes beaucoup moins précieuſes ?

Xenophon inſiſte en cet endroit ſur l'utilité des troupes ſoudoyées, en quoi peut-être il a paſſé les bornes que devoient lui marquer ſes principes ; ce qui ſeroit d'autant moins ſurprenant qu'il avoit fait lui-même le métier de chef de ſoudoyés, & que de ſon tems cette profeſſion commençoit à être en très-grand honneur. La Grece étoit alors remplie de chefs de réputation qui, au premier ſignal, raſſembloient autour d'eux des bandes nombreuſes de braves guerriers. Nous avons dit comment elles ſe formoient lorſque nous avons expliqué la compoſition de l'armée grecque qui ſuivit le jeune Cyrus & que ramena Xenophon. Telle fut la principale reſſource d'Athenes & des autres villes où la démocratie nuiſoit à la propagation de l'eſprit militaire. Athenes ne ſe contenta pas de ſoudoyer des Grecs, elle acheta à un haut prix des Thraces & d'autres bar-

bares dont l'entretien épuisa ses trésors.

Le dernier conseil que Simonide donnoit à Hieron, étoit de contribuer de son bien aux dépenses publiques, de mépriser toute espece de gloire qui ne seroit pas celle de son peuple autant que la sienne, & de ne chercher à l'emporter sur les autres princes que par de plus grands efforts pour rendre sa patrie heureuse & florissante.

Par-là, lui disoit-il, tous vos concitoyens deviendront vos amis, vos alliés, vos enfans, parce que vous-même vous regarderez votre patrie comme votre famille. Chacun croira que votre vie est la moitié de la sienne, vous pourrez enrichir vos amis parce que leurs trésors seront les vôtres; vous serez le plus heureux des hommes, & personne ne vous enviera votre bonheur, parce qu'il consistera, non dans ce qui sert à satisfaire les passions, mais dans l'exercice des vertus que peut pratiquer le simple citoyen comme le souverain.

On retrouvera sans doute ici le goût décidé de notre philosophe pour

le gouvernement monarchique ; mais on s'étonnera en même tems qu'un républiquain ait déviné les plus importantes de ces maximes lumineuſes, que l'on peut regarder comme les loix fondamentales de toutes les monarchies modérées.

Nous appellerions volontiers cet ouvrage le *prince* de Xenophon, pour l'oppoſer à ce livre abominable qui, pour le malheur de l'humanité, a eu plus de lecteurs, & a fait plus de proſélytes que le *tyran* du philoſophe Athénien. Ce dernier ouvrage prouveroit ſeul que nous n'avons rien attribué à Xenophon qui ne lui appartienne, lorſque nous avons tiré de ſes différens écrits, des leçons qui ſuppoſent de la part de l'auteur, les méditations les plus profondes ſur la nature des gouvernemens. Mais c'eſt encore un éloge que nous faiſons de ce grand écrivain, lorſque nous cherchons à prouver que nous ne lui avons rien fait dire qu'il n'eût dit lui-même s'il s'étoit permis ces réflexions qui, chez la plûpart des hiſtoriens modernes, ſurchargent les récits & retréciſſent les conſéquences & l'application des

faits. L'art de notre auteur & des meilleurs hiſtoriens de l'antiquité conſiſtoit dans le choix des faits & dans la maniere de les préſenter. Mais peut-être le peu de fruit qu'on a tiré de la lecture de leurs ouvrages pour l'avancement du grand art de gouverner, juſtifie-t-il la liberté que ſe donnent les modernes de prévenir les réflexions de leurs lecteurs & de ne pas trop ſe repoſer ſur leur attention & ſur leur ſagacité.

REFLEXIONS sur la nature & l'origine des sentimens mixtes, composés de plaisir & de peine, par M. Mosès, *juif de Berlin.*

Du mêlange simple de plaisir & de déplaisir découlent plusieurs sortes de sensations qui toutes different les unes des autres, & s'annoncent par des caracteres absolument divers. Telle est la nature de notre ame; quand elle ne peut pas distinguer deux sensations qu'elle éprouve en même tems, elle s'en compose une particuliere qui differe de toutes deux & n'a presque rien qui leur soit analogue. Qu'on change la moindre circonstance dans les sensations simples dont la mixte est composée, celle-ci changera & prendra une toute autre forme. La compassion, par exemple, est une sensation mixte, composée d'intérêt ou d'amour pour un objet, & de déplaisir sur le malheur que cet objet éprouve. Mais de combien de formes n'est-elle pas susceptible? Que dans le malheur

qui nous affecte on change seulement les tems, la pitié se fera connoître par des caracteres tout différens. Electre versant des larmes sur l'urne de son frere, nous inspire une tristesse compatissante, car Electre croit que son frere n'est plus, & rien ne peut la consoler de la perte qu'elle a faite. Ce que nous ressentons à l'aspect des maux que souffre Philoctete est encore de la compassion, mais d'une nature un peu différente; car les tourmens auxquels cet homme vertueux est en proie, sont présens; c'est sous nos yeux qu'il en est accablé. Mais lorsqu'Œdipe est saisi de terreur au moment où le grand secret se dévoile; lorsque Monime est effrayée en voyant pâlir le jaloux Mithridate; lorsque la vertueuse Desdemona (1) frémit aux menaces terribles d'Othello qu'elle avoit toujours éprouvé si tendre; quel est alors le sentiment qui nous affecte? C'est encore de la compassion. Mais ici c'est une terreur compatissante; là une crainte compatissante; ailleurs

(1) Dans Othello, tragédie de Shakespear.

une triſteſſe compatiſſante. Les mouvemens ſont différens, quoique dans tous les cas l'eſſence des ſenſations demeure la même ; car chaque eſpece d'intérêt ou d'amour nous diſpoſant à nous mettre à la place de l'objet aimé, il faut que nous partagions toutes les eſpeces de ſouffrances qu'endure cet objet, & c'eſt ce qu'on appelle très-énergiquement compaſſion. Donc la crainte, la frayeur, la colere, la jalouſie, la vengeance, & en général tous les ſentimens déſagréables, ſans excepter même l'envie, pourront réſulter de la compaſſion. Donc c'eſt mal-à-propos que la plûpart des critiques ont diviſé les paſſions tragiques en compaſſion & en terreur. Eſt-ce que la terreur théatrale n'eſt pas de la compaſſion ? Eh, pour qui ſommes-nous donc alarmés lorſque Mérope leve le poignard ſur ſon fils ? Eſt-ce pour nous ? Non ſans doute, mais pour Egiſte, dont la vie nous eſt chere, & pour une mere abuſée qui prend ſon propre fils pour l'aſſaſſin de ſon fils. Si nous ne voulons donner le nom de compaſſion qu'au déplaiſir que nous reſſentons à l'aſpect du mal préſent d'au-

trui, il faut que nous distinguions d'avec la compassion proprement dite, non-seulement la terreur, mais encore toutes les passions qui nous sont communiquées & que notre ame partage.

Les sensations mixtes sont à la vérité moins agréables que le plaisir pur, mais elles pénetrent plus avant dans l'ame & y retentissent plus longtems. Ce qui n'est que simplement agréable amene bientôt la satiété & enfin le dégoût. Toujours nos desirs s'étendent au-delà de la jouissance, & lorsqu'ils ne trouvent pas une satisfaction complette, l'ame aspire au changement. Au contraire, le désagréable, en se mêlant à l'agréable, captive l'attention, retarde & quelquefois même empêche la satiété. L'expérience prouve qu'à l'égard des sens le plaisir entraîne bientôt le dégoût s'il ne s'y mêle quelque irritation. Il en est de même des affections de l'ame; la colere & l'affliction sont moins agréables sans doute que le badinage & la gaîté; l'affliction & la colere ont cependant un attrait inexprimable. Rien ne charme tant l'hom-

me en colere que ſon emportement ; & celui qui regrette la perte d'un ami fuit dans la ſolitude pour jouir ſans diſtraction de ſa douleur. Tout le monde eſt en état de ſe convaincre que l'affliction eſt un mêlange de ſenſations agréables & déſagréables. Quant à la colere, on ſçait qu'elle eſt compoſée du déplaiſir pour une offenſe reçue, & du deſir de ſe venger. Ces idées lutent enſemble dans un cœur irrité & produiſent des mouvemens abſolument oppoſés. Tantôt le ſang s'épanche dans les parties extérieures de l'homme en colere, les yeux lui ſortent de la tête, ſon viſage s'enflamme, il frappe du pied & s'agite avec fureur ; voilà les caracteres de la paſſion dominante de ſe venger. Tantôt le ſang reflue vers le cœur, le feu des regards s'éteint, les yeux s'enfoncent, le viſage pâlit, les bras tombent & la tête demeure penchée vers la terre ; voilà les caracteres infaillibles du déplaiſir dominant que cauſe une offenſe reçue.

La colere n'exiſtant donc jamais ſans le deſir de ſe venger, l'ame, qui dans la chaleur de la paſſion aime la

vengeance comme ſa félicité ſuprême, ſe nourrira voluptueuſement de cette idée, & prêtera difficilement l'oreille aux conſeils contraires de la raiſon; donc la colere appartient à la claſſe des ſenſations mixtes, & de-là vient l'attrait puiſſant qu'y trouve l'ame irritée.

L'immenſité produit auſſi une ſenſation mixte de plaiſir & de déplaiſir, laquelle excite d'abord un friſſonnement, & lorſque nous continuons à la conſidérer, une eſpèce de vertige. Soit que cette immenſité conſiſte dans une grandeur étendue ou non étendue, permanente ou non permanente, dans tous ces cas la ſenſation eſt la même. L'océan, une plaine d'une vaſte étendue, l'armée innombrable des étoiles, l'eſpace, le tems, toute hauteur ou toute profondeur qui nous fatigue, un grand génie, de grandes vertus que nous admirons, mais que nous ne pouvons atteindre, comment enviſager ces objets ſans friſſonnement? Comment en ſoutenir la contemplation ſans un agréable vertige? Cette ſenſation eſt donc mixte; la grandeur de l'objet nous procure du

plaiſir, mais l'impoſſibilité d'en ſaiſir les limites mêle à ce plaiſir une ſorte d'amertume qui le rend encore plus piquant. Obſervons ici une différence: quand un de ces grands objets ne nous offre aucune variété, comme le calme de la mer, la ſtérilité d'une plaine, &c. notre étonnement ſe change en une eſpece de dégoût, & nous ſommes obligés d'en détourner nos regards; mais l'immenſité du ſyſtême de l'univers, la grandeur d'un génie extraordinaire, & la ſublimité des vertus rares étant auſſi variées que grandes, auſſi parfaites que variées, le déplaiſir attaché à les conſidérer eſt uniquement fondé ſur notre foibleſſe; auſſi ces ſortes de ſpéculations procurent-elles un plaiſir d'autant plus grand que l'ame ne peut jamais en être raſſaſiée. Quelles ſenſations délicieuſes s'emparent de tout notre être quand nous nous repréſentons la perfection immenſe de Dieu! Notre impuiſſance nous accompagne à la vérité dans cet eſſor & nous précipite dans la pouſſiere. Mais d'une part le raviſſement où nous plonge la contemplation de l'infinité de cet être,

& de l'autre le ſentiment humiliant & triſte de notre foibleſſe venant à ſe confondre, excitent en nous une ſenſation plus que voluptueuſe. Après un inſtant de repos nous riſquons un ſecond, un troiſieme eſſai, & l'objet étant toujours inacceſſible, la ſource du plaiſir eſt toujours inépuiſable. Nous ſerions trop heureux ſi toute notre vie ſe paſſoit ainſi à eſſayer ſans ceſſe à ſaiſir les perfections divines.

Or ſi la contemplation des perfections divines ne laiſſe pas d'être accompagnée d'un ſentiment de déplaiſir, on peut affirmer qu'à la rigueur il n'y a point de plaiſirs purs pour les êtres bornés. Cependant il eſt encore moins vrai qu'il exiſte des peines pures; le plaiſir pur a du moins un objet exiſtant, & néceſſairement exiſtant; mais l'objet d'une peine ſans mêlange ne ſe trouve pas même dans l'empire de la poſſibilité; il n'y a pas juſqu'à l'idée chimérique qu'on ſe forme du plus imparfait des êtres, qui ne procure quelque plaiſir, autrement nos poëtes ne pourroient pas s'en ſervir avec tant d'avantage; il eſt vrai que, pour contenter notre imagination, les poë-

tes accordent à leur être fictif d'autant plus de pouvoir & de connoiſſance qu'ils augmentent ſa méchanceté morale ; mais la raiſon trouve ce contraſte ridicule, & a honte de l'imagination qui peut s'amuſer d'une idée ſi monſtrueuſe.

Tout mal qui ſe trouve dans la nature, doit être néceſſairement mêlé à quelque bien, & ne peut plus dès-lors exciter de déplaiſir pur. Notre ame, toutes les fois qu'elle choiſit, balance les perfections & les imperfections d'un objet. Reconnoît-elle que le mal l'emporte ? elle abhorre l'objet, elle ſouhaite qu'il n'exiſte pas & qu'il ne dépende que d'elle d'en empêcher l'exiſtence. Mais le mal eſt-il fait ? eſt-il arrivé ſans notre faute, ſans qu'il nous ait été poſſible de l'empêcher ? tout homme alors éprouve un deſir véhément de l'enviſager & de jouir d'un ſentiment mixte qu'éveille un pareil ſpectacle. Après le terrible carnage de Zorndorf, tous nos citoyens accoururent ſur le champ de bataille. Le philoſophe même, qui pour empêcher le mal eût donné volontiers ſa vie,

marchoit dans des ruiſſeaux de ſang humain & ſe plaiſoit à contempler les ravages de la guerre.

Dès que nous ne voyons plus le mal comme l'objet de notre choix, il ſe réunit une infinité de motifs qui nous excitent à le conſidérer. D'ailleurs la connoiſſance & la haine du mal ſont une perfection de l'homme. Nous abhorrons l'imperfection, & non la connoiſſance de l'imperfection ; nous fuyons le mal, & non le pouvoir de le connoître & de le condamner. Comme ce ſont-là des facultés eſſentielles de notre ame, nous devons néceſſairement trouver du plaiſir à les exercer.

C'eſt parce que la deſcription de tout ſentiment mixte eſt toujonrs intéreſſante, que nous liſons avec tant de plaiſir l'hiſtoire des grandes révolutions & des tems de troubles. Attribuer ce plaiſir à la méchanceté naturelle de l'homme, c'eſt offenſer l'humanité. Dans l'âge même de l'innocence nous écoutons avec plaiſir les aventures les plus terribles.

« Une antique villageoiſe, dit l'au-
» teur des *plaiſirs de l'imagination*,
» ſuſpend

» ſuſpend par ſes récits l'attention de » ſes tendres enfans ; ſes paroles leur » inſpirent l'étonnement ; elle les en- » tretient de ſortileges, d'eſprits mal- » faiſans..... elle leur montre des » fantômes errans durant le ſilence » de la nuit, ſecouant leurs chaînes » & tournant avec leurs torches infer- » nales autour de la couche du meur- » trier. Chaque fois qu'elle inter- » rompt ſon récit effrayant, le cercle » qui l'environne ſe rapproche par » crainte ; chacun ſe regarde ſans » parler ; on friſſonne ; on pouſſe des » ſoupirs entrecoupés ; l'attente les » ſuſpend autour de leur bonne mere ; » ils continuent à l'écouter, & les » cœurs ſe rempliſſent de terreurs » agréables ».

Il faudroit être plus miſanthrope que Mandeville pour voir dans ces amuſemens enfantins un fond de corruption & de malice. Pour moi je n'y trouve que le puiſſant attrait du ſentiment mixte, ſentiment auſſi innocent en lui-même que tous ceux avec leſquels le ciel nous a fait naître.

Quelques-uns d'entre ces philoſophes qui prétendent connoître la me-

partie de leur vie à rire
ſer, qui puiſſent ſoutenir ſé
cette opinion. Il eſt faux qu
ſoient toujours une marq
heur ; & il eſt également f
ris ſoient toujours un ſig
heur. Ces deux mouvem
mier aſpect paroiſſent êtr
lement oppoſés, & ce
fond ils ont une même or

Le *pleurer* eſt un ſenti
de plaiſir & de déplaiſir q
ſource dans la connoiſſan
tive du contraſte entre un
& une imperfection, qui
nous affectent fortement.
quoi nous pleurons au m
nous ſommes heureux &

ont-là proprement des larmes que os philoſophes regardent comme expreſſion de la peine. Quelle erreur! Lorſque la peine eſt vive & proonde, lorſqu'elle s'empare de l'ame & qu'elle étouffe toute idée acceſoire, nos yeux ſont ſecs, nos regards ſont immobiles, il eſt impoſſible e pleurer. Ce n'eſt qu'au moment ù les idées acceſſoires ſe réveillent ans notre ame, où nous pouvons omparer notre malheur préſent avec otre bonheur paſſé, que nous nous triſtons, que le cœur ſe ſoulage, ue l'œil ſe dilate & répand des larmes lus agréables pour l'affligé que le laiſir des ſens le plus délicieux. En aut-il davantage pour prouver que e *pleurer* eſt un ſentiment mixte, ompoſé de plaiſir & de déplaiſir, & u'on n'eſt pas tout-à-fait malheureux uand on peut répandre des larmes?

Le *rire* eſt tout auſſi peu une marque infaillible de bonheur. Il eſt ondé, ainſi que le *pleurer*, ſur un ontraſte entre une perfection & une mperfection. Mais ce contraſte, pour ître ridicule, ne doit pas être d'une rande importance ni nous intéreſſer

le rire. On appelle un pare
abſurdité : auſſi dit-on qu
cule ſuppoſe une abſurd
diſcordance entre le moye
entre la cauſe & l'effet, e
ractere d'un homme & ſa
entre les penſées & la ma
elles ſont exprimées, en g
ce qu'il y a de reſpectable
ſique, d'important & de
en oppoſition avec le bas
ſable & le petit dont les ſui
mettent dans aucun emba
ſible. Ce philoſophe qui,
dans un magnifique templ
la divinité qu'on y révéroi
ſur l'autel un ſinge, ne pu
s'empêcher de rire. Mai

ni l'autre ne lui laiſſe entrevoir aucune ſuite dangereuſe. Mais le trompeur vient-il ſe montrer dans tout ſon jour, le trompé paroît-il en danger, le rire ſe change en horreur & en pitié... La même circonſtance peut paroître riſible à l'un & douloureuſe à l'autre, ſuivant que l'on prend plus ou moins d'intérêt à celui qui s'y trouve. Les extravagances de nos amis nous font ordinairement de la peine, celles de nos ennemis nous font plaiſir, & celles des perſonnes indifférentes nous font rire. Le rire eſt donc un mouvement particulier, accompagné d'une ſorte de ſenſation mixte; mais en lui-même il eſt auſſi néceſſaire pour notre félicité que le ſentiment d'horreur à l'aſpect de l'immenſément grand. Du reſte le philoſophe qui pleuroit ſur la folie des hommes, étoit peut-être plus heureux que celui qui paſſa ſa vie à en rire.

ÉLEGIE écrite ſur un Cimétiere de Campagne, traduite de l'Anglois de M. Cray.

J'ENTENDS le ſon de la cloche funebre qui annonce la fin du jour : les troupeaux mugiſſans marchent à pas lents & tortueux vers l'étable ; le laboureur fatigué regagne avec effort ſa chaumiere : il abandonne l'univers à l'effroi des ténebres & à l'horreur de mes réflexions.

Les prairies ont perdu tout leur éclat : un triſte & vaſte ſilence regne autour de moi, & n'eſt interrompu que par le bourdonnement de quelques inſectes aîlés qui volent peſamment dans le vague des airs ; leur murmure aſſoupiſſant & lugubre ſe fait entendre au loin dans la campagne.

Mais quels gémiſſemens viennent frapper mon oreille ! c'eſt le triſte hibou, qui du haut de cette tour couverte de lierre, éleve ſa plainte juſqu'au ciel : j'ai troublé ſon antique ſo-

litude, j'ai profané ſes ſombres boſquets.

La mouſſe que le tems a réduite en pouſſiere s'éleve en monceaux ſous ces arbres touffus ; c'eſt-là, c'eſt ſous ces ormeaux ſauvages & à l'ombre des cyprès que repoſent les ruſtiques ancêtres des habitans du humeau : ils ſont enfermés pour jamais dans leur étroite demeure.

La voix perçante du coq, le gazouillement des oiſeaux, les accords des inſtrumens champêtres ne pourront les faire ſortir de ce lit effrayant : ils ne ſe leveront jamais pour reſpirer les parfums du matin que les zéphirs apporteront en vain ſur leurs aîles.

On a vu ſouvent la moiſſon tomber ſous leur faux tranchante, & la terre indocile céder à leurs travaux : ils menoient en triomphe un ſuperbe attelage. Combien de fois les chênes audacieux des forêts n'ont-ils pas gémi ſous les coups de leur hache peſante !

Ce n'eſt plus pour eux qu'un feu pétillant brille dans les foyers, ou qu'une épouſe chérie prépare un repas champêtre : ce n'eſt plus pour eux que de tendres enfans élevent leurs

mains innocentes en ſollicitant un baiſer qu'ils envient à leur mere.

Altiere ambition ! pourquoi mépriſez-vous leurs travaux, la ſimplicité de leurs plaiſirs, l'obſcurité de leur deſtinée ? Pourquoi la grandeur écouteroit-elle avec un ſouris dédaigneux l'hiſtoire ſuccinte & naïve du pauvre ?

L'orgueil de la naiſſance, la pompe du pouvoir, tous les avantages que donnent la richeſſe & la beauté attendent également l'heure inévitable : tous les ſentiers de la gloire aboutiſſent tombeau.

Les voûtes de nos temples ne retentiront jamais de leurs éloges ; la poſterité n'a point érigé de trophées ſur leurs tombeaux. Grands de la terre ! pourquoi les plaignez-vous ?

Un ſuperbe mauſolée pourroit-il rappeller dans ce cadavre le dernier ſouffle qui s'échappe ? La fumée de l'encens réchaufferoit-elle cette froide pouſſiere, ou les accens de la flatterie charmeroient-ils l'oreille inſenſible de la mort ?

Peut-être a-t-on enſeveli ſous cette terre mépriſée un cœur autrefois

animé d'un feu céleſte, & des mains dignes de porter le ſceptre ou de toucher la lire d'Apollon.

Mais la ſcience enrichie des dépouilles du tems ne leur a jamais ouvert ſon livre immenſe : la froide indigence a étouffé dans leur ame leurs nobles tranſports ; elle a glacé dans ſa ſource le génie créateur qui donne la vie aux grandes penſées.

Ainſi mille pierres précieuſes ſont renfermées dans les ſombres cavités des montagnes, mille fleurs naiſſantes répandent dans les déſerts une odeur embaumée.

Ici repoſe peut-être un Hampden, qui auroit oppoſé ſon intrépide vertu aux injuſtes efforts de la tyrannie, un Milton qui vécut ſans écrire, & qui mourut ſans gloire ; un Cromwel dont les mains ne furent jamais ſouillées du ſang de ſa patrie.

Ils ne régnerent pas ſur les ames par l'éloquence & le génie ; l'obſcurité de leur ſort les priva des triomphes de la vertu, des éloges de la renommée, du doux pouvoir de répandre des bienfaits & de faire naître un ſourire ſur les levres du pauvre.

Mais ſi leurs vertus furent enchaînées, leurs vices reçurent auſſi des liens : ils ne s'éleverent pas au trône par des degrés ſouillés de ſang & de carnage ; ils ne fermerent pas ſur le genre humain les portes de la clémence.

Ils n'eurent jamais à cacher la rougeur de leur front, ou à combattre les déchiremens d'une conſcience effrayée : leur muſe ne profana point l'encens des dieux, en le faiſant brûler ſur l'autel de la débauche & de l'orgueil.

Mais j'apperçois un groſſier monument qui ſemble garantir ce tombeau des outrages du tems : quelques vers gravés à peine ſur la pierre, demandent au voyageur le tribut de ſes larmes.

Hélas ! qui réſigna jamais ſans regrets l'inquiete & flateuſe exiſtence ! qui s'expoſa volontairement à devenir la proie du ſilence & de l'oubli ! comment abandonner les enceintes du jour & la chaleur de la vie ſans jetter en arriere un regard long & douloureux !

L'ame qui s'envole jouit encore des

regrets d'un cœur déſolé; les yeux qui ſe ferment ſollicitent de pieuſes larmes; la nature jette un cri du fond des tombeaux, & du milieu même de nos cendres on voit ſortir quelques étincelles.

Pour moi qui rends hommage à ces cendres négligées, & qui les fais revivre dans mes vers, ſi quelque ami de la ſolitude, ſi quelque cœur ſenſible eſt un jour attiré comme moi dans ces lieux champêtres, il voudra peut-être connoître ma deſtinée.

Peut-être un berger, dont les cheveux ſeront blanchis par les ans, s'empreſſera de lui répondre: « Nous l'avons vu ſouvent au lever de l'aurore; ſes pas précipités faiſoient » jaillir la roſée du ſommet des fleurs; » il devançoit le retour du ſoleil ſur » ces côteaux fleuris.

» Voyez-vous à l'extrêmité de ce » vallon ce chêne antique, dont les » branches inclinées forment une ombre majeſtueuſe? c'eſt-là qu'il écoutoit le murmure du ruiſſeau, & qu'il » ſuivoit des yeux ſon cours tranquille.

» Tantôt il erroit au haſard dans la

» forêt : un ſourire amer étoit ſur ſes » levres ; il proféroit quelques mots » entrecoupés, images fantaſtiques de » ſes ſombres rêveries : tantôt il tom- » boit dans un long anéantiſſement » comme un malheureux abandonné » de la nature entiere ou tourmenté » d'un amour ſans eſpoir.

» Mais un jour il ne parut point au » lever de l'aurore : en vain le ſoleil » s'éleva ſur l'horiſon, il ne vint point » ſous l'ombrage de la forêt, ni ſur le » bord du ruiſſeau.

» Bientôt des chants lugubres, un » funebre appareil m'annoncerent qu'il » n'étoit plus : je le vis porter lente- » ment vers ſon éternelle demeure. » Liſez ces vers gravés ſur la pierre : » je vais écarter ces brouſſailles qui » les couvrent.

» Reçois-le dans ton ſein, ô terre » bienfaiſante ! il ne brigua jamais ni » les faveurs de la fortune ni les élo- » ges de la renommée ; il appartint à » la douce mélancolie, & la ſageſſe » ne dédaigna point d'éclairer ſon » humble naiſſance.

» Le ciel le combla de ſes faveurs ; » car il le doua d'une ame bienfaiſante

» & ſincere : il n'avoit que des larmes
» à donner, il les répandit ſur les mal-
» heureux : il ne deſiroit qu'un ami,
» & il eut un ami.

» Ne cherchez point à faire briller
» ſes vertus ni à tirer ſes défauts de
» cet aſyle terrible : c'eſt ici que ſes dé-
» fauts & ſes vertus repoſent pour ja-
» mais dans le ſein de ſon pere & de
» ſon Dieu entre la crainte & l'eſpé-
» rance ».

Cette traduction nous a paru écrite avec beaucoup de goût, de force & d'harmonie, & ne laiſſe appercevoir nulle part la contrainte & la timidité d'une copie ; il eſt vrai qu'en y conſervant fidelement l'eſprit & le ton de l'original, on a ſubſtitué ſouvent des idées & des images nouvelles à celles qu'on a cru trop difficile de rendre heureuſement en françois. C'eſt à ceux qui connoiſſent le caractere différent des deux langues & qui ont eſſayé de tranſporter des détails poétiques d'une langue étrangere dans la nôtre, à apprécier le mérite & la difficulté de ce travail. Cette traduction eſt l'ouvrage d'une dame jeune & aimable, qui joint aux agrémens de ſon ſexe, des connoiſſances

c'eſt à elle que nous devon
trait *qu'on va lire. L'aimab*
petit ouvrage, en peignant
ſon ami, a peint en même
c'eſt celui d'une ame honnê
très-ſenſible, d'une imagin
forte, d'un eſprit fin, acc
ſerver & à réfléchir.

PORTRAIT de mon Ami.

CLEON reçut en naiſſant cette délicateſſe d'organes qui accompagne ſouvent le génie ; un feu brûlant coule dans ſes veines, & répand la vie ſur toutes ſes actions ; ce feu le nourrit & le conſume ; ſon eſprit lui fournit une vigueur que ſon tempérament lui refuſe. Qu'un mot réveille une idée intéreſſante, auſſi-tôt on le voit treſſaillir ; il ſe leve, il parle, il s'agite & ſemble dire, je n'exiſte que pour ſentir & pour connoître.

Quelle vie ! quelle expreſſion dans ſes regards ! que de femmes envieroient ſes yeux ! Mais non, ils lancent le feu du génie ; & quoique très-gracieux, ils ne ſont pas faits pour orner le front de Vénus ni celui des Graces.

Ses traits ne ſont ni mâles ni efféminés, ſon ſourire eſt doux & tendre ; ſa phyſionomie fine, expreſſive, un peu ſinguliere, peint naturellement la candeur & la gaîté ; mais les fré-

quentes ſecouſſes d'une imagination impétueuſe lui font exprimer ſucceſſivement le mépris, la colere ou l'indignation : en un mot, on ne peut regarder ſa figure que comme le miroir de ſes idées. Eſt-il beau ? eſt-il laid ?... Dites-moi ce qu'il penſe dans ce moment, & je répondrai.

Le cœur de mon ami eſt ineſtimable à mes yeux ; époux vertueux & fils attentif & ſoumis, dans les petits ſoins qu'il donne ſans ceſſe aux devoirs de la nature & de l'amitié, on ne reconnoît plus ce mépris qu'il prétend éprouver pour les délicateſſes minutieuſes, cet amour des grands principes qui lui fait abhorrer les détails. Soyons humains, dit-il quelquefois, mais que le bien ſoit l'ouvrage de notre raiſon & non celui du cœur, dont la ſenſibilité n'eſt jamais que foibleſſe; point de compaſſion, c'eſt une petiteſſe; ſon orgueil la bannit, il eſt vrai, mais elle fuit au fond de ſon cœur. Son eſprit dédaignant de ſuivre un ſentier battu, s'écarte, ſans s'égarer, dans des routes inconnues ; ſon cœur, incapable de s'éloigner de la bonne nature, marche toujours à côté d'elle;

ainſi ſes ſentimens & ſes idées different conſtamment. Ses principes le tranniſent. Cléon a paſſé ſa vie à combattre ſes paſſions, & le combat n'eſt pas fini.

Que de chimeres dont il s'engoue ! Il ſuffit pour cela qu'elles lui paroiſſent dignes de ſon admiration. Stoïciſme rigoureux, prodiges de l'antiquité, ignorance & ſimplicité des peuples ſauvages, ce ſont autant de fantômes qui enchantent ſon imagination.

Vaudroit-il mieux l'avoir pour ami que pour amant ? Dans l'amour il porteroit trop d'enthouſiaſme ; peut-être ne chériroit-il que le ſimulacre de ſon imagination ; d'ailleurs il ſeroit difficile de le ſatisfaire, parce qu'il ſeroit difficile d'aimer comme lui. Si Cléon m'avoit aimée, je douterois qu'il m'eût connue ; ſon amitié me flatte davantage. Conſtant en amour comme en amitié, amant délicat, paſſionné, preſque jaloux, il portoit le deſpotiſme au ſein de l'amour, & la liberté dans le mariage.

Il eſtime les femmes autant qu'il en eſt eſtimé, car perſonne n'a plus que

lui le goût de l'honnête ; il l'aime par inſtinct, & jamais l'eſprit ou la beauté n'ont pu le réconcilier avec l'indécence. Il n'a aimé qu'une fois, au moins à ce qu'il dit ; les bleſſures de ſon cœur ont tourné au profit de ſon ame ; quand l'un s'eſt flétri, l'autre s'eſt ranimée ; moins tendre, il s'eſt élevé, & il a pris de la vigueur en perdant de ſa ſenſibilité.

Ses amis ſont bien ſes amis, mais que le nombre en eſt petit ! Cléon n'en perd aucun par ſa faute ; il joint à l'énergie de l'amitié la délicateſſe de l'amour ; il n'exige de ſes amis que ce qu'il ſe ſent capable de faire pour eux, mais peu de gens le peuvent.

Son amour propre eſt de la plus grande inconſéquence : tout-à-la-fois timide & confiant, il ſe croit capable des plus grandes choſes, & quand il faut mettre la main à l'œuvre il ne ſent plus que ſa foibleſſe.

Au milieu de ſes amis ſon eſprit eſt vif, doux, confiant ; le ſentiment parle chez lui par épigrammes ; il eſt trop fin pour être fade.

Eloquent lorſqu'il le faut, Cléon

ſçait éviter également le ton emphatique & le ton déciſif ; ſimple, naturel, il parle de lui-même avec complaiſance, & de ſes amis avec tranſport.

Perſonne ne ſçait rendre les autres plus contens d'eux-mêmes ; vous vous trouvez de l'eſprit avec lui & vous en avez réellement ; vous jouiſſez de vous-même avec délices, mais votre laſſitude vous avertit des efforts qu'il vous fait faire.

Perſonne ne croit plus écouter que mon ami, & je n'en ſuis point étonnée ; un inſtant de ſilence eſt pour lui un ſiecle de penſée, & c'eſt par elle qu'on doit meſurer le tems.

Cléon néglige trop les petits devoirs de la ſociété ; il ne voit que ceux qu'il aime, je crains qu'enfin il ne vive ſeul.

Cléon n'eſt la dupe de perſonne ; ſincere juſqu'à l'imprudence, on croit ſouvent être plus fin que lui ; il eſt vrai que la plûpart des gens lui ſont ſi indifférens qu'il ne ſçauroit être fin avec eux. Son génie eſt bien ſupérieur à ſon eſprit ; l'un m'amuſe & l'autre

m'étonne ; un ouvrage de génie lui coûteroit moins qu'un ouvrage d'esprit ; ses yeux ne sont pas des miroirs taillés à facettes, il voit l'ensemble & craint de s'arrêter sur les détails ; un coup-d'œil suffit pour l'un, il faut du tems pour l'autre ; il esquisse, mais il finit rarement ; fait pour le grand, ses talens demandoient un grand théâtre ; son cœur dédaigne une petite gloire, & son cœur conduit son esprit. Il a creusé bien des sujets ; s'il écrivoit sur la théologie, il feroit une révolution comme Luther ; il a autant de chaleur dans l'imagination & autant de force dans l'ame.

L'influence de son cœur & celle de son esprit, si différens entr'eux, se feront sans doute confondues pour lui former un caractere singulier. Quel plaisir de démêler ces nuances ! mais il est difficile de les bien saisir. Voici les traits principaux qui le distinguent : enthousiasme pour l'humanité, profond mépris pour les hommes ; passion pour la gloire, négligence pour les moyens qui y conduisent ; constance dans ses goûts, inconstance

dans ſes idées ; cœur aſſez vaſte pour contenir le genre humain, aſſez étroit pour ne recevoir que deux ou trois amis. Ah, que je voudrois être du nombre !

LETTRE sur le Théâtre Espagnol.

MONSIEUR du Perron de Castera avoit entrepris de nous faire connoître le théâtre Espagnol, & il nous a laissé des extraits de quelques pieces de Lopez de Vega. Son travail n'a pas été continué, il mériteroit cependant de l'être ; un semblable ouvrage seroit à la vérité de peu d'utilité pour la perfection de l'art dramatique ; mais s'il étoit fait par un homme d'esprit, il offriroit des détails curieux & piquans sur l'histoire du goût & même des mœurs.

Ce qui nous frappe le plus dans les auteurs dramatiques de cette nation, c'est la prodigieuse fécondité de quelques-uns. On ne peut entendre sans étonnement que Lopez de Vega ait écrit dix-huit cens comédies ; mais quand on connoît la nature & la forme de ces pieces, ce phénomene apparent se conçoit & s'explique aisément. Les Espagnols ont un grand nombre de rapsodies sous le titre de chroniques, annales, romances, lé-

gendes, &c. On y trouve quelques anecdotes hiſtoriques, & quelques aventures intéreſſantes noyées dans un fatras de circonſtances merveilleuſes, extravagantes, puériles & ſuperſtitieuſes qu'y a ajoutées la tradition populaire. Un auteur choiſit une de ces aventures, en tranſcrit ſans choix & ſans exception tous les détails, met ſeulement en dialogue ce qui eſt en récit, & donne à cet ouvrage le nom de *comédie*. C'eſt quelquefois la vie entiere d'un homme depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, ou bien une aventure hiſtorique ou romaneſque qui dure quarante ou cinquante ans; nul plan; nulle préparation; nulle vraiſemblance dans la repréſentation; la ſcène ſe tranſporte tout-à-coup & ſans ménagement d'un bout du monde à l'autre, c'eſt dans ce goût-là que ſont compoſées la plûpart des comédies Eſpagnoles. On conçoit bien qu'un auteur qui a de l'habitude & de la facilité aura plutôt écrit quarante pieces de ce genre, qu'un poëte aujourd'hui n'aura fait une comédie d'un ſeul acte où il eſt obligé de deſſiner des caracteres, de préparer, graduer & dé-

velopper une intrigue, & de s'aſſujettir à toutes les regles de la décence, de la vraiſemblance, du goût & même de l'uſage. On travaille bien rapidement quand on peut s'affranchir de toutes ces entraves: notre poëte *Hardy* faiſoit une comédie en trois jours; mais quand on lit une de celles qui nous ſont reſtées de lui, on n'eſt plus étonné qu'il en ait fait plus de ſix cens.

Lopez de Vega ſçavoit bien pour quel peuple il travailloit; il connoiſſoit les regles, mais il n'avoit garde d'y aſſervir ſon génie. « Je tiens ſous la » clé, diſoit-il, & Ariſtote & Horace, » parce que leurs préceptes m'impor- » tunent; & j'ai chaſſé de mon cabinet » Plaute & Terence; leurs ouvrages » me montreroient par-tout la criti- » que des miens ».

On ſçait que dans les comédies Eſpagnoles les ſcènes les plus ſérieuſes ſont entremêlées de bouffonneries; & un prince dans une ſituation touchante eſt ſouvent interrompu par les plus impertinentes plaiſanteries de ſon valet. Ce défaut eſt commun à toutes les pieces dramatiques qui ont

ont été compoſées dans les tems d'ignorance & de mauvais goût. Mais ce qui étonne le plus dans le théâtre Eſpagnol, c'eſt l'application ridicule qu'on y fait ſans ceſſe des choſes les plus graves. Il n'y a guere dans les prieres de l'égliſe & dans les livres ſaints, de paſſages connus qui ne ſoient employés dans ces farces de la maniere la plus indécente. Un valet dit à une ſervante qu'il n'y a guere de pucelles ; *ne le ſuis-je pas ?* répond la fille. *Non credam niſi videro*, réplique le valet. A la fin d'une piece un bouffon renvoie les ſpectateurs en leur diſant : *Ite, comedia eſt.* Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt qu'on trouve dans quelques-unes de ces pieces des railleries ſur l'inquiſition même. Il ſeroit curieux de rechercher ce qui a pu faire tolérer de ſemblables plaiſanteries ſur le théâtre d'une nation auſſi ſuperſtitieuſe que l'étoient les Eſpagnols, au tems où ces drames ont été compoſés.

La comédie dont nous allons donner un extrait eſt d'un genre ſupérieur aux pieces ordinaires, eſt une de

de celles qui réussissent encore sur le théâtre de Madrid, quoiqu'elle ne soit exempte d'aucun des défauts dont on vient de parler. D. Augustin Moreto, qui en est l'auteur, est un des plus estimés en Espagne. Plusieurs écrivains François & Italiens ont imité quelques-unes de ses pièces. Les sujets *de la princesse d'Elide* de Moliere, du *charme de la voix* de Th. Corneille, de *D. Japhet d'Arménie* de Scarron, lui appartiennent. Le vaillant Justicier est *Pierre le Cruel*, qui fut en effet surnommé *le Grand Justicier*; & par le *Riche-homme* on désigne un de ces seigneurs durs & puissans qui dans les tems féodaux bravoient le pouvoir du Roi, & opprimoient leurs vassaux. Les acteurs sont: le Roi, D. Pedre; D. Tello, *le Riche-homme*; D. Rodrigue; D. Guttiere; D. Henri de Transtamare, *frere du Roi*; Mendoce, *suivant de D. Henri*; D. Enrique; Pergil, *valet de D. Tello & le Bouffon de la pièce*; Dona Léonor, *maîtresse de D. Tello*; D. Maria, *fiancée à D. Rodrigue*; Inès, *suivante de Léonor*; un Contador, un Soldat, un Mort & des Musiciens,

Léonor, que D. Tello a ſéduite par une promeſſe de mariage, le preſſe de tenir ſa parole; mais D. Tello, fatigué des importunités d'une femme qu'il n'aime plus, ne lui répond que par du mépris & des outrages. Léonor s'emporte contre cet ingrat & le menace de demander juſtice. « Vous » pourrez l'avoir dans le ciel, répond- » il froidement, mais ſur la terre la » choſeeſt difficile. » Elle dit qu'elle ira ſe plaindre au roi: « que peut le roi » contre un homme comme moi? ré- » plique Tello ».

Cependant Tello qui eſt devenu amoureux de D. Maria, la fait enlever le jour même qu'elle doit épouſer D. Rodrigue. Dans ces entrefaites, le roi, emporté par ſon cheval dans une chaſſe, arrive en ce même endroit; il demande à qui appartient le château voiſin; les gens de la nôce lui nomment D. Tello, dont ils exaltent avec amertume la puiſſance; *la puiſſance!* s'écrie D. Pedre; *le roi en a bien moins*, reprend Rodrigue. *Je n'en ai jamais entendu parler*, répond le roi... *vous n'êtes donc pas de ce royaume?... Pardonnez-moi*, réplique D. Pedre, *mais*

accoutumés à voir le roi de près, nous ne connoiſſons de puiſſance que la ſienne. On lui conte enſuite la violence que vient de commettre Tello, il promet d'en faire faire juſtice par le roi; &, ſur ce qu'on vient de lui dire, il prend la réſolution d'aller lui-même, ſous un nom inconnu, voir ce que c'eſt que ce petit tyran ſi redouté. La ſcène ſe paſſe dans une ſalle du château, où Tello eſt aſſis à côté de la triſte D. Maria. On annonce un étranger. D. Pedre entre; D. Tello ne ſe leve point.

D. Pedre (*à part*). L'audacieux demeure aſſis ſans ſçavoir de qui il reçoit une viſite! que je ſuis tenté de le chaſſer à coups de pieds de ce fauteuil!.... mais non; diſſimulons... (*haut*). Je baiſe les mains à votre ſeigneurie.

D. T. Couvrez-vous, cavalier.

D. P. C'eſt bien mon deſſein; je ne parle pas découvert à qui me reçoit aſſis.

D. T. Qu'on donne un tabouret.

D. P. L'inſolent!..., donnez. (*Il s'aſſied.*)

D. T. Il n'y a chez moi que deux fauteuils, l'un pour ma maîtreſſe,

l'autre pour moi : n'en soyez pas surpris ; un homme comme moi, quand il est chez lui, donneroit à peine la main au roi lui-même.

Tello demande au roi son nom. *Aguilera*, répond le roi.

D. T. Quel motif vous amene ?

D. P. Un procès. Je vais m'adresser au roi pour le faire juger.

D. T. Quand on porte une épée a-t'on besoin d'un juge ?

D. P. Il faut bien se soumettre aux loix. Le roi doit être à Madrid.

D. T. Sans doute avec sa chaste Marie ? Il nous donne de beaux exemples !

D. P. Elle est son épouse & notre reine ; quiconque s'oublieroit jusqu'à parler d'elle avec peu de respect, mon épée . . . (*Il se leve.*)

D. T. Calmez-vous (*à part*). Ce petit noble est vif. . . . Le roi est donc à Madrid ?

D. P. Si vous voulez lui faire votre cour, vous pouvez vous y rendre.

D. T. Lorsque le roi aura besoin que je lui rende service, il viendra lui-même dans mon palais où je reçois en bon parent les rois qui vien-

nent me voir. Il me ſouvient que D. Alfonſe ſon pere a logé plus d'une fois dans ce même appartement. C'étoit un prince plein de grandeur & de gloire ; ſon fils ne lui fait pas beaucoup d'honneur.

D. P. Arrêtez : ſongez que celui dont vous parlez eſt votre roi ; & quand il ne le ſeroit pas, s'il étoit inſtruit de la maniere dont vous oſez parler de lui, il vous arracheroit la langue de ſes propres mains.

D. Pedre ſe leve d'indignation. Pergil appelle des eſtafiers pour le faire aſſommer ; mais Tello lui impoſe ſilence, & préſente la main au roi en louant ſa hardieſſe & ſon zele.

D. P. En paſſant ici j'ai entendu parler de votre grandeur ; j'ai eu la curioſité de voir ce qui en étoit. Je ſçais maintenant à quoi m'en tenir ſur l'affection qu'on m'a témoignée pour vous.

D. T. Je ſuis auſſi aimé que reſpecté dans Alcala.

D. P. On m'a dit qu'on y reſpectoit peu le roi.

D. T. Mais, pardonnez-moi, on y connoît très-bien ſon ſceau royal ; &

quelquefois il m'arrive de permettre qu'on exécute ſes ordres.

D. P. Juſte ciel ! Si je ne l'extermine pas à l'inſtant, c'eſt afin que mon reſſentiment ne prévienne pas l'effet de ma juſtice.

La ſcène eſt interrompue par Léonor, qui vient recommencer ſes plaintes devant le cavalier inconnu. Je trouverai dans le roi, dit-elle, un vaillant défenſeur. Oh ! très-vaillant, répond Tello ; il a déja tué un muſicien & un prêtre. Tello offre enſuite un logement à D. Pedre, en le prévenant cependant que perſonne n'a l'honneur d'être admis à ſa table. Pergil auſſi inſolent que ſon maître, aſſure l'inconnu de ſa protection. Le roi a peine à retenir ſa fureur ; il jure de faire une telle juſtice de cet audacieux qu'il effacera par le titre de *Grand Juſticier* celui de *Cruel* que ſes ſujets lui ont donné. Ici finit le premier acte, ou plutôt la premiere journée, ſuivant l'expreſſion Eſpagnole.

Au commencement du ſecond acte la ſcène eſt dans le palais. Rodrigue vient implorer la juſtice du roi qu'il reconnoît pour l'inconnu & ſe jette à ſes pieds.

D. P. Levez-vous, & ne vous troublez point. Que demandez-vous ?

R. Vous connoiſſez mon injure, Sire.

D. P. La regle veut que vous expliquiez vos raiſons.

R. Votre Alteſſe les a déja entendues.

D. P. Comme paſſager, mais non comme roi.

R. Eh bien, Sire, D. Tello m'a enlevé par violence la femme que j'allois épouſer.

D. P. Si vous l'avez laiſſé faire, pourquoi ſerois-je plus difficile que vous ?

R. Il m'a fait déſarmer.

D. P. Ne pouvez-vous retrouver d'autres armes ?

R. Il eſt trop puiſſant, Sire, pour que je puiſſe me venger de lui.

D. P. Ce n'eſt donc pas l'honneur offenſé, c'eſt la lâcheté qui me porte ici ſa plainte.

R. Ce n'eſt pas ſon bras, Sire, c'eſt ſon autorité que je crains.

D. P. Mais lorſqu'il eſt ſeul, ſon autorité le rend-elle plus redoutable ?

R. Ainſi donc, Sire, quand je vous

demande juſtice, vous me renvoyez à mon épée?

D. P. Je ne vous y renvoie point; mais un gentilhomme auroit dû y avoir recours.

R. Je n'ai pas voulu enfreindre la loi.

D. P. Qui défend ſon épouſe n'offenſe pas la loi.... Toute ma juſtice peut bien vous faire rendre votre femme, mais non votre honneur.

R. Mon courage ſçaura le réparer.

D. P. Si vous l'oſiez à préſent, je vous en punirois. Allez, je châtierai ſon injuſtice.

R. Quoi, Sire, ne pourrai-je recouvrer ma gloire?

D. P. Oui, & non.

R. Comment me décider entre ces deux extrêmes?

D. P. D. Pedre vous dit, *oui;* le roi vous dit, *non.*

R. *en s'en allant.* Il ſuffit.

Léonor vient enſuite & conte de nouveau ſon aventure; le roi lui promet juſtice & ſort. Tello arrive avec Pergil; il eſt fort ſcandaliſé qu'on n'ait pas voulu laiſſer entrer ſa ſuite, & que le roi le faſſe attendre. Il veut retourner à Alcala ſans voir le roi. La

garde jaune pourra bien vous en empêcher, lui dit Pergil, à qui cette couleur a déplu; je crains fort, ajoute-t-il, qu'on ne nous ait attirés dans une ratiere pour nous livrer au chat. Tello eſt fort ſurpris de rencontrer Léonor, mais il brave ſes plaintes & ſes menaces. Enfin D. Pedre rentre liſant une lettre, ſans jetter les yeux ſur Tello qui reconnoît le roi. Ah! Pergil, s'écrie-t-il, que vois-je? Par tous les ſaints du Paradis, répond Pergil, c'eſt le bon Aguilera. Tello fait un compliment reſpectueux au roi qui continue de lire ſans le regarder. Le bon Aguilera eſt ſourd, dit Pergil. Tello ſe jette à genoux; D. Pedre n'y fait aucune attention. Pergil ſoutient ſon caractere, & dit: Le bon Aguilera ne donne pas de fauteuil chez lui. Seigneur, continue Tello, je viens à vos ordres.

D. P. Qu'eſt-ce?

D. T. D. Tello de Garcia.

D. P. *à Guttiere.* Prenez cette lettre.

Per. Style de cour.

D. T. Me traiter avec ce mépris!... Sortons; lorſque le roi voudra me voir, qu'il vienne à Alcala.

D. P. Arrêtez.

Tello ſe trouble, ne parle qu'en balbutiant ; le roi laiſſe tomber ſon gant ; Tello le ramaſſe, & dans ſon trouble au lieu de le rendre au roi, lui préſente ſon chapeau. *C'eſt votre chapeau*, dit D. Pedre ; *je n'en veux pas ſans la tête :* il lui reproche enſuite, avec beaucoup de force & de nobleſſe, ſes vexations, ſes violences & ſon orgueil. « Sçachez, dit ce prince, que » s'il m'étoit permis de me dépouiller » de ma Majeſté, mon bras feroit ici » ce que fait mon pouvoir ; mais » je ſuis réduit à n'employer contre » vous que les armes de la juſtice. Je » veux cependant vous montrer le » cas que je fais d'un inſolent comme » vous ». En même tems le roi prend Tello par la tête, le heurte contre un pilier & ſe retire. Rodrigue ſurvient quelque tems après, & trouvant Tello au palais, l'attaque l'épée à la main ; mais D. Pedre paroît en ce moment & le fait arrêter. Rodrigue veut ſe juſtifier par les conſeils que lui a donnés le roi lui-même. *C'eſt Don Pedre qui vous a ainſi parlé*, répond ce prince, *& le roi vous envoie en priſon*,

D. Pedre ordonne à Tello de rendre à Léonor l'honneur qu'il lui a ôté ; Tello s'en défend. D. Pedre lui répond : Je vous exhorte à remplir votre promeſſe, afin de ne pas perdre l'ame avec le corps. Au reſte, que vous y ſoyez obligé ou non, ce n'eſt pas mon affaire, c'eſt celle de votre confeſſeur que vous pouvez conſulter ; car demain, ſans autre délai, je vous ferai couper la tête. Enfin, Tello ébranlé promet à Léonor de l'épouſer ſi elle peut obtenir ſa grace. Ici finit la ſeconde journée.

Le roi eſt agité par des viſions effrayantes depuis qu'il a tué un prêtre ; il croit toujours avoir devant les yeux un ſpectre menaçant. C'eſt dans cet état qu'il paroît au troiſieme acte. Il attend ſon frere D. Henri qui s'étoit révolté contre lui, mais qui eſt rentré dans ſon devoir ; D. Pedre ſe propoſe de lui accorder ſa grace en même tems qu'il ordonne le ſupplice de Tello, afin de donner à la fois deux exemples, l'un de juſtice & l'autre de clémence. Léonor & Maria viennent dans ce moment demander la grace de leurs amans, mais le roi reſte inflexible.

La ſcène change & repréſente une priſon. Un greffier y vient ſignifier à Tello ſon arrêt. Le clerc du greffier annonce en même tems à Pergil qu'il ſera pendu comme complice ; belle carriere aux bouffonneries de Pergil, qui prétend que ce n'eſt pas lui dont il s'agit, & que la ſentence porte, *Pedro Gil ;* on lui fait voir le contraire ; il dit que c'eſt une faute d'ortographe. Enfin, après de burleſques lamentations il veut qu'on appelle ſon confeſſeur. On lui demande où il eſt ? A Londres, répond-il, où il eſt chanoine ; on lui propoſe un moine Eſpagnol, mais il ne ſçait ſe confeſſer qu'en anglois.

Après ce beau dialogue la porte de la priſon s'ouvre. C'eſt le roi, qui, ſans ſe faire connoître, vient délivrer Tello. Celui-ci veut ſçavoir qui eſt ſon libérateur. Suivez-moi, dit D. Pedre, ſi vous voulez vous ſouſtraire aux effets de la colere du roi. Ils ſortent. Pergil, pour qui dans ce moment tout a l'air d'un confeſſeur, conjecture que l'inconnu eſt un Mathurin, puiſqu'il délivre les captifs.

La ſcène ſe tranſporte dans un bois. D. Pedre, Tello & Pergil y arrivent. Tello ne ſe croit pas encore aſſez éloigné du roi. Il vous fait donc peur, dit D. Pedre ? Si je le tenois ici corps à corps, répond Tello, je ferois bientôt paſſer cette peur dans ſon ame ; mais il combat avec trop de bras. Le roi éloigne Pergil, en lui diſant d'aller chercher de la lumiere, & en même tems feint d'entendre quelqu'un. Il donne une épée à Tello, en prend une autre qu'il a à l'arçon de ſa ſelle, & feint d'aller reconnoître ce que c'eſt. Il revient, attaque Tello qui ſe défend avec courage ſans ſçavoir à qui il a affaire ; mais à la fin D. Pedre le déſarme & le terraſſe. Avouez, dit-il à Tello, que je n'ai eu beſoin pour vous vaincre que de la ſeule puiſſance de mon bras. Je ſuis forcé d'en convenir, répond Tello. Pergil arrive avec de la lumiere : qu'eſt-ce qu'ecci, s'écrie-t-il ?

D. P. Tu vois le tyran d'Alcala terraſſé par ſon roi.

D. T. Quoi ! Sire, c'eſt vous !

D. P. Oui, D. Tello, je vous ai vaincu ici de vive force, chez vous par ma patience, & dans mon palais

par ma grandeur. Reconnoiſſez dans ces trois victoires, ma vaillance, ma bonté & ma juſtice. Retirez-vous, & ſortez de mes états; car ſi vous y êtes arrêté, l'échaffaud vous attend. Je peux vous pardonner ici comme votre ennemi particulier, mais gardez-vous du roi & de la juſtice.

Tello s'éloigne plein de confuſion & de repentir. Le roi reſte ſeul dans l'obſcurité. Une voix lui crie: *Tu ſeras pierre dans Madrid;* il eſt ſaiſi d'horreur; cependant il ſe raſſure & veut ſe retirer. Un ſpectre ſe préſente à lui vêtu d'une aube & portant un manipule.

D. P. Ombre, fantôme, que me veux-tu?

Le Mort. Te dire qu'ici même tu ſeras pierre dans Madrid.

D. P. Eſt-ce toi qui viens me perſécuter ſans ceſſe & troubler mon repos?

Le M. Si tu veux le ſçavoir, viens avec moi près de ce puits, vis-à-vis de cette petite chapelle. Viens & aſſeyons-nous.

D. P. Le jour s'approche: je n'en ai pas le tems.

Le M. C'eſt la peur qui te retient.

D. P. Pour te démentir, je m'aſſieds. Parle.

Le M. Me connois-tu ?

D. P. Tu es ſi hideux que je ne puis te prendre que pour le démon qui me tourmente ſans relâche (*Il veut ſe lever*).

Le M. Non; remets-toi.

D. P. Eh bien, ſoit.

Le M. Tyran, reconnois le prêtre que tu as poignardé.

D. P. Moi !

Le M. Toi-même.

D. P. Tu avois manqué à ce que tu devois à ma dignité & à mon caractere.

Le M. Il eſt vrai; mais le ciel te menace de te faire périr par ce même poignard & par la main de ton propre frere (*En même tems il arrache à D. Pedre ſon poignard*).

D. P. Moi ! par la main de mon frere ? . . . laiſſe ce poignard . . . . (*Le ſpectre le laiſſe tomber & il reſte fiché en terre*). Si tu pouvois mourir une ſeconde fois, tu périrois encore de ma main.

Le M. Tu m'as aſſaſſiné le jour de ſaint Dominique.

D. P. Eh bien, que veux-tu ?

Le M. T'ordonner de la part de Dieu de bâtir ici un monaſtere de vierges ; le promets-tu ?

D. P. Je le promets. Demandes-tu autre choſe ?

Le M. Non : demeure en paix. Tu y revivras dans des marbres durables.

D. P. Eſt-ce-là ce que tu appelles être pierre dans Madrid ?

Le M. Oui. Donne-moi la main.

D. P. La voilà. Ah, juſte ciel ! laiſſe-moi, tu me brûles.

Le M. Voilà le feu qui me dévore & dont je ne ſerai délivré qu'après que tu auras accompli ton vœu.

D. P. Laiſſe-moi donc, cruel !... Je n'en puis plus ...

Le M. Que ce feu, Roi D. Pedre, te faſſe craindre celui de l'enfer.

Le ſpectre diſparoît, & D. Pedre, frappé de terreur, ſe retire. D. Henri ſurvient, trouve le poignard du roi fiché en terre, le reconnoît pour celui du roi ſon frere, s'en ſaiſit & ſort.

On ſe retrouve dans le palais. Don Pedre à qui on vient dire que Tello s'eſt ſauvé de ſa priſon, ordonne qu'on

le pourſuive. D. Henri arrive avec le poignard du roi à la main ; D. Pedre, encore frappé de la prédiction du mort, croit que ſon frere vient pour l'aſſaſſiner. Don Henri le raſſure ; D. Pedre s'appaiſe, lui pardonne & l'embraſſe. On vient annoncer que Tello a été arrêté. Le roi ordonne qu'il périſſe. Léonor & Maria viennent faire de nouvelles inſtances pour obtenir le pardon de Rodrigue & de Tello, mais D. Pedre eſt ſourd à leurs prieres. Alors D. Henri demande leur grace au roi comme le premier gage de leur réconciliation. Le roi ne veut pas le lui refuſer, & la piece finit par le double mariage.

Nous ne préviendrons pas par nos réflexions celles que le lecteur pourra faire ſur cette comédie, moins intéreſſante ſans doute par l'artifice du drame que par la peinture des mœurs. Le fanatiſme de bravoure & d'honneur qui s'y trouve peint dans la perſonne de D. Pedre, ſes remords ſur le meurtre du prêtre & l'apparition du mort, ſont des traits qui tiennent au caractere national, & qui méritent d'être obſervés.

C'eſt dans cette vue qu'il faut conſidérer les ouvrages dramatiques d'une nation étrangere ; & c'eſt ſur-tout dans les ouvrages de ſes meilleurs poëtes qu'on reconnoîtra plus aiſément ſon goût, ſon caractere & ſes mœurs. Je vais dans le même eſprit vous donner encore l'extrait d'une des meilleures comédies du célebre Lopès de Vega ; elle eſt intitulée : *Los Benavidès*. Le ſujet du drame eſt noble & intéreſſant. Le jeune Alfonſe, âgé de ſix ans, vient de monter ſur le trône de Léon, après la mort de ſon pere Bermudo. On eſt en guerre avec les Maures, qui font des courſes juſqu'aux portes de Léon, & les Grands ſont en diſpute ſur le lieu que doit habiter le roi pour être en ſûreté. Payo de Bivar veut le mener dans ſes terres qui ſont ſur la frontiere des Maures, & Mendo de Benavidès, vieillard reſpectable, s'y oppoſe. Leur querelle à ce ſujet s'échauffe au point que Bivar donne un ſoufflet à Mendo, que la foibleſſe de ſon âge trahit, & qui eſt encore retenu par Layn-Tallés, Fernand Ximenès & Inigo d'Ariſte, autres ſeigneurs témoins de l'affront. Le vieil-

lard déſolé, met beaucoup de nobleſſe dans ſes plaintes.

La main de mon ennemi, dit-il, a tracé ſur mon viſage en caracteres ineffaçables le témoignage de ma fidélité. C'eſt mon zele pour mon roi qui m'attire cet outrage. Bivar veut s'emparer de ſa perſonne pour lui ôter la vie, & régner à ſa place. Vous êtes tous complices de cette trahiſon, puiſque vous ne vous y oppoſez pas; mais ſongez que toute la Caſtille vous reprochera la mort de votre roi.

Fernand Tellés, lorſque Mendo eſt ſorti, releve ſes réflexions, & les trouve fondées, & détermine enfin Bivar à laiſſer le roi à Léon. Celui-ci, pour détruire les ſoupçons qu'a pu donner Mendo, propoſe de faire venir de Galice Melen Gonzalès, deſcendant des Goths montagnards, & de lui confier l'éducation & la perſonne du roi. On applaudit à ce procédé franc, & on parle de reconcilier les deux ennemis, mais on y voyoit peu d'apparence; & Bivar offenſé de ce que Mendo lui a dit que c'étoit par conſidération pour ſes ſœurs, que les autres Grands avoient

arrêté ſa vengeance, ne veut entendre à aucun accommodement.

Mendo s'eſt retiré à Benavidés où il vit avec D. Clara, ſa fille, un jeune payſan nommé Sancho, & une jeune villageoiſe nommée Sol, *Soleil*, dont l'origine eſt inconnue, & qu'il a fait élever par humanité. Ces jeunes gens, quoique groſſiers, ſemblent avoir eu quelque inſtruction; ils conſervent le langage & la ſimplicité du village; ils s'aiment paſſionnément, & Sol eſt la premiere à parler à D. Clara de leur amour. Elle lui dit franchement que ne connoiſſant d'autres parens que Mendo & elle, elle la prie de lui faire épouſer Sancho. D. Clara conſent à en écrire à ſon pere, que la mort du roi Bermude doit retenir quelque tems à la cour, & Sancho doit lui porter ſa lettre.

Cet amant ſurvient, & parle d'amour à ſa belle avec beaucoup de vivacité. Il l'aime, dit-il, comme un Indien aime le Soleil. Alluſion à ſon nom.

Sol. Je viens dans l'inſtant de parler à D. Clara.

Sancho. De quoi?

Sol. De nous marier.

Sancho. Ah ! tu m'as dérobé cette penſée. Qu'a-t-elle répondu ?

Comme elle eſt *machuara* (1), & qu'elle n'a jamais voulu ſe marier, elle a pardieu dit non, parce que celles qui ne ſe marient pas, ne veulent pas que les autres ſe marient. Sancho outré, prononce vingt malédictions contre Clara. Sol l'appaiſe, en lui apprenant qu'elle écrit actuellement en leur faveur à Mendo, & qu'il doit porter lui-même la lettre. Il ſe dédit ſur le champ, & prononce toutes les bénédictions contraires à ſes premieres imprécations, & il part avec la lettre.

Pendant ce tems, Mendo eſt revenu. D. Clara qui le voit baigné de pleurs, lui en demande le ſujet. C'eſt toi, lui répond le vieillard déſolé, qui es la cauſe de mon déſeſpoir. Tu as refuſé obſtinément de te marier, & tu m'as privé ſans reſſource des moyens de réparer mon honneur. Si tu m'avois donné un petit-fils, il vengeroit aujourd'hui mon injure. Il lui fait enſuite le récit de tout ce que le ſpectateur a

(1) Mule ou brahaine.

déja eu ſous les yeux, & je penſe que c'eſt un défaut en quelque langue que ce puiſſe être.

Dona Clara a réponſe à tout. Conſolez-vous, dit-elle, mon pere, & écoutez le ſecret que je vais vous relever. Le feu roi Bermudo eſt venu pluſieurs fois à la chaſſe dans ces cantons. Il m'a vue, il m'a aimée, & enfin j'ai eu de lui ſous une promeſſe de mariage que je vais vous faire voir, Sancho & Sol. Le roi a manqué à ſa promeſſe, & en a épouſé une autre; mais vous avez un fils qui vous vengera en héros.

Mendo ne peut croire ſon bonheur; il embraſſe ſa fille, & la remercie avec tranſport de ce qu'elle a eu la précaution de faire deux enfans. Quoi! ajoute-t-il, tu es femme, & tu as gardé un ſecret! comment puis-je aſſez te louer! tu me donnes un Soleil pour me ſuccéder, & un Sancho pour me venger!

Cependant Melen Gonzalès eſt arrivé à la cour pour être gouverneur du roi. Bivar, Tellès, Guyn & Inigo parlent enſemble d'une fête qu'ils veulent donner à l'occaſion du couron-

nement du jeune roi, lorſqu'un garde annonce un payſan qui apporte une lettre. D'où vient-il? De Benavidès. On imagine que c'eſt un défi de la part de Mendo, & on veut l'empêcher de le recevoir; mais il ordonne qu'on faſſe entrer Sancho, qui n'a pas attendu l'ordre & qui paroît bruſquement.

Sancho. C'eſt peut-être une témérité, mais j'en fais excuſe quand je ſuis dedans.

Bivar. Que demandes-tu, vil manant?

Sancho. Je ne ſuis point un vil manant.

Bivar. Qu'es-tu donc?

Sancho. Je ſuis un laboureur, comme vous courtiſan.

Bivar. Vil manant & laboureur, n'eſt-ce pas tout un?

Sancho. Non. Un homme vil eſt un malheureux homme, & un laboureur eſt un homme honorable. Vous ſeriez bien obligé de l'être, ſi je ne l'étois pas. Sans les laboureurs, le roi ne mangeroit pas de pain; mais je vous paſſe cette malhonnêteté, parce que vous êtes de la cour; les gens ſages ſont civils avec tout le monde.

Bivar,

Bivar. Voyez avec quelle audace des gens de rien oſent répondre & moraliſer ! c'eſt un coq de village que Mendo charge de quelque manutention, & qui vient peut-être pour le défendre.

Layn. Ce pourroit bien être un aſſaſſin, vous n'êtes pas ſur vos gardes. Ces gens groſſiers ſont furieux comme des dogues, & auſſi dangereux.

Bivar. Approche, payſan. Sçais-tu que j'ai donné un ſoufflet à Mendo ?

Sancho. Non, car je vous le rendrois.

Bivar l'épée à la main. Ah ! malheureux, tu périras.

Sancho levant le bâton. Tout beau. Je ſçais que Mendo ne vivroit pas.

Bivar qu'on retient. Quoi, je ſouffrirai....

Fernand. C'eſt un fou & un miſérable qui ne peut vous inſulter.

Sancho. Je ne ſuis point un miſérable. J'ai plus de ſix mille têtes de troupeaux ſous ma charge.

Layn. On le voit bien à tes propos.

Sancho. Quelles fanfaronnades de cour ! Si je croyois que tu euſſes

donné un soufflet à Mendo, je t'arracherois l'ame.

Bivar avec mépris. Qui, toi?

Sancho. Ne raille point, je le ferois comme je le dis.

Bivar. Tu es fou.

Sancho. Je suis dans mon bon sens.

Inigo. Tu ne le prouves gueres.

Bivar. Enfin, qui es-tu?

Sancho. Je suis le diable.

Il veut chercher Mendo pour lui remettre sa lettre, on le soupçonne toujours d'être envoyé à quelque dessein; on cherche à l'arrêter. Il se retourne vers Bivar.

Sancho. Tout de bon, vous avez outragé Mendo?

Bivar. Oui, pardieu.

Sancho. Qui?

Bivar. Moi.

Sancho. Et vous lui avez donné un soufflet?

Bivar. Qu'en veux-tu dire?

Sancho. S'il est ainsi, sois qui tu voudras. Tu as menti comme un traître; & tout laboureur que je suis, je te défie, toi, ta qualité, ta bassesse, ton ame, ta vie, tes entrailles, ton gué, tes hauts faits, ton bel esprit,

es propos inſolens, ta barbe & ta chevelure, je te tiens pour le plus infame de tous les infames.

Layn. Eſt-ce un homme ou un démon ?

Bivar. A qui appartiens-tu ?

Sancho. A mon maître.

Bivar. Quel eſt-il ?

Sancho. Mendo de Benavidès.

Bivar. Ton nom ?

Sancho. Sancho.

Bivar. Ecoute. Je ſuis cavalier, & ne puis, ſans me deshonorer, accepter le défi d'un payſan.

Sancho. Cavalier, fais-moi un plaiſir. Mets à ta place un homme de ma ſorte, & preſcris le jour & le lieu, je m'y rendrai.

Bivar. J'y conſens. Sois ici mercredi à deux heures.

Sancho. J'y ſerai.

Il s'en va en menaçant le ciel & la terre. Certes, cet homme, dit Bivar, tient du ſang des anciens Goths. Cependant Mendo marque à ſa fille de l'inquiétude de ce que Sancho n'eſt point exercé aux armes. Clara vante ſa force & ſa valeur. Mendo veut l'éprouver & le faire enlever par ſix

hommes. Il les renverse sans effort, & est étonné qu'on le paie ainsi de son zele. Mendo l'appaise, & lui dit qu'il n'a voulu qu'éprouver sa force, parce qu'il le destine à réparer son honneur. Si c'est Payo de Bivar, dit Sancho, qui vous a insulté, je le châtierai, & le lui ai dit à lui-même en bon lieu. Je l'ai défié, il a accepté mon défi, mais pour un champion de ma sorte. Plût à Dieu que je fusse son égal! Je vous l'apporterois en pieces. Tout ce que je vous demande pour récompense de vous avoir vengé, c'est de me faire épouser Sol. Mendo lui répond qu'il n'y a point de prix au-dessus d'un pareil service, mais qu'il faut assurer sa vengeance; qu'il n'est pas question de défi avec un traître, qu'il doit se munir d'armes à l'épreuve sous son habit rustique, & qu'il faut percer son ennemi au milieu de tous ses parens & ses amis.

Pourquoi m'armer, dit Sancho? Je suis né sans armes; n'ai-je pas des mains, des pieds & des dents? Mendo s'attendrit en le quittant. Pourquoi pleure-t-il, dit le jeune homme à Clara? C'est qu'il songe, répond-elle, que son

ennemi rit & triomphe. Elle pleure auſſi, il s'en étonne. Sçavez-vous, dit-il, ce que je penſe de tout ceci ? Je ſuis votre frere, Mendo m'aura eu de quelque payſanne des environs. Sans cela me remettroit-il le ſoin de ſon honneur? Elle le laiſſe dans ce doute. Crois-tu, en effet, dit-elle, être ſon fils ? Oui, répond Sancho : c'eſt toujours un ſentiment généreux. Adieu, dit Clara, va le venger. L'idée d'obtenir ſa maîtreſſe chaſſe bientôt toutes ces penſées triſtes ; elle vient lui remettre un poignard & un bâton de la part de D. Clara.

Sol. Où vas-tu donc ?

Sancho. Pardieu, mon Soleil, puiſqu'il faut que je te conte toujours quelque bagatelle, je vais tuer un homme.

Sol. Pourquoi ?

Sancho. Parce qu'il a donné un ſoufflet à Mendo.

Sol. Ah ! pars ſans balancer, mon cher Sancho. Quand je devrois te perdre & te pleurer, je dois t'animer à cette vengeance. Puiſque tu es jeune & robuſte, prends pitié de ce vieillard que l'âge a affoibli & glacé. Nous n'a-

vons point d'autre pere, pourrions-nous ſouffrir qu'il vécût deshonoré?

Sancho. Femme vaillante! tu es ſeule capable de ce ſentiment. Ils ſe ſéparent, & il part pour Léon.

Cependant les diviſions continuent à la cour. Melen Gonzalès veut emmener le roi en Galice, & Bivar à ſon tour s'y oppoſe. Il a une fille, dit-il aux autres Grands. Il mene le roi dans ſes domaines pour la lui faire épouſer & regner ſous ſon nom. Quand cela ſeroit, répond Inigo, ne ſont-ils pas du même ſang? Bivar répond que le roi a des parens plus proches. *Ils* ſe piquent ſur ce qu'Inigo met le comte au-deſſus de tous les autres. Bivar lui donne un démenti, & ils ſe battent. Le roi ſurvient, & ſa préſence les contient. Le jeune monarque dit au comte qui arrive avec des gardes ſur le bruit de ce démêlé, de rendre juſtice en ſon nom, & rentre.

Sur le récit qu'on fait du ſujet de la querelle, le comte s'exprime ainſi:

Melen. Dis-moi, Bivar, qu'eſt-ce qui excite ton envie & ton orgueil? Quel droit as-tu ſur le roi? Bermudo l'a-t-il fait ſon tuteur, ou lui appar-

tiens-tu de quelque côté ? Pourquoi troubles-tu son état ? N'as-tu pas voulu toi-même l'emmener dans tes châteaux ruinés ? Pourquoi t'opposes-tu à ce qu'il vienne en Galice ? Sçais-tu quel rang j'y tiens ? Sçais-tu que j'ai tant d'alliances avec sa race, qu'elle compose la moitié de mes blasons ? D'où te vient cette hardiesse ?

Bivar. Mon nom est Bivar, cavalier illustre, du sang de Leovigilde & de Recirmonde : non pas parent du roi, c'est lui qui est le mien. Mes domaines ne doivent rien aux siens, au contraire ; pour être plus près des Maures, ils sont plus riches, plus superbes, & arrosés de leur sang. Je ne trouble point l'état. Je l'estime, puisque je desire que son souverain ne s'en éloigne pas. Je ne suis ni téméraire, ni ambitieux ; je puis prendre des soupçons contre toi, parce que tu t'empares de la personne du roi, je ne lui en suis que plus fidele, & je ne souffrirai jamais qu'aucun des tiens ose dire que tu vaux mieux que moi, ou même autant.

Melen. Qu'on arrête ce téméraire.

Bivar. J'ai dit ce que j'avois à dire, qu'on me prenne ſi on peut, à la pointe de cette épée.

Melen. Laiſſez-le aller, & qu'il éprouve ma généroſité. Mais, ſuperbe, par le pouvoir que je tiens du roi, je te bannis du royaume pour deux années.

Bivar. Non-ſeulement pour deux, mais pour vingt. Je renonce à tout ce qui peut m'y attacher, & l'abandonne pour toujours. Je ne ſuis ni de Léon, ni de Galice, ni des Aſturies. Je jouis de mes propres domaines. Si je ne reçois du roi nuls revenus, je ſçaurai m'en faire aux dépens des Maures qui tiennent Séville, Cuença, Avila, Alcala, Nagara. Je pars content d'avoir fait mon devoir, & ſi le roi vit, il aura beſoin de moi. Pour moi je n'aurai jamais nul beſoin de lui.

Melen. L'orgueil de ce barbare eſt étrange!

Tous les Grands condamnent Bivar. Melen ſe ſouvient de Mendo, dont il n'a pas ſçu l'affront. Il envoie prier ce vieillard, dont les conſeils & l'expérience ſont dans la plus haute eſtime, de ſe rendre à la cour.

Sancho paroît, un biſſac ſur les épaules. Melen demande qui il eſt. Fernand répond qu'il eſt déja venu au palais, & qu'on le croit envoyé par Mendo avec quelque deſſein contre Bivar. On l'interroge, & il dit en effet qu'il cherche ce ſeigneur. On ne doute pas qu'il ne lui apporte un cartel. Pour s'en aſſurer, Layn lui dit que c'eſt lui-même qui eſt Payo de Bivar, qu'à la vérité ſon frere a pris ſon nom précédemment.

Sancho. Je me ſouviens très-bien de vous avoir vu. Mais quel eſt celui qui a outragé Mendo?

Layn. C'eſt moi-même.

Sancho aux autres ſeigneurs. Eſt-il vrai?

Tous. Oui, c'eſt lui.

Layn. Dis à préſent ce que tu me veux.

Sancho. Hé bien, tire de ce biſſac les lettres qui y ſont. Ne t'effraie pas.

Layn. Sans doute, elles ſeront pour moi.

Sancho. Tu le verras en les ouvrant. Je ne ſçais ſi elles ne te feront pas quelque peine.

Layn. Qui doute qu'elles ne ſoient injurieuſes ?

Sancho. Bivar, ce n'eſt pas la faute du meſſager. Elles ſont dans ce biſſac que je porte ſur mes épaules pour avoir la liberté de mes mains.

Melen. Trouvez-vous une lettre ?

Layn. Oui.

Melen. Tirez-la.

Layn. Je la tiens.

Sancho le poignardant. Prends le papier ſon mon épaule, & la mort dans ſon cœur. Juge à préſent s'il y a trahiſon.

Layn. Je ſuis mort.

Melen. Ah, perfide ! ...

Sancho. Cavaliers, j'ai vengé mon ſeigneur & mon pere ; je ſuis fils de ſon honneur.

Melen. Qu'on l'arrête.

Sancho. Vous ne connoiſſez gueres mon courage, ni le bâton que je porte.

Melen. Qu'il meure.

Sancho ſe retirant & ſe défendant. Vous n'êtes que trois ! quand vous ſeriez plus de ſix, cela ſeroit auſſi inutile.

On plaint Layn, & on maudit Bivar, qu'on nomme le fléau de l'Eſ-

pagne. Ce bon cavalier a porté la peine d'avoir pris le nom d'un méchant !

Mendo refuſe de retourner à la cour. Ce ſéjour, dit-il, ne convient plus à un homme ſans honneur ; qu'on ſe ſerve de Bivar qui me l'a ôtée. On lui offre des ſatisfactions. Il n'y en a point d'autre que la mort, dit Mendo. L'envoyé ſe retire. Sancho arrive, & comble le vieillard de joie, en lui diſant qu'il a tué Bivar en préſence du gouverneur & des Grands. Vos armes, ajoute-t-il, ne m'ont gueres ſervi. Les hallebardes les ont percées, mais elles ont trouvé une autre réſiſtance contre ma poitrine qui s'eſt trouvée d'une meilleure trempe. Il fait ici le récit de ce qui s'eſt paſſé, & commence par la deſcription du palais, de ſes riches colonnes, de ſes ſuperbes moſaïques. Il cite juſqu'aux plafonds dorés de l'eſcalier, & tous les portraits des rois Goths, & leurs inſcripitons. Il les nomme tous & ſur-tout celui du roi. Pélage, ajoute-t-il, m'a encouragé à vous rendre l'honneur. Il compte enſuite tout ce qu'on vient de voir & tombe encore dans le défaut

que nous avons déja obſervé, & il conclut enfin par demander Sol qu'on lui a promis de lui faire épouſer. Mendo lui découvre alors ſa naiſſance & celle de ſa maîtreſſe.

Dans ſon déſeſpoir, il maudit Bermudo ſon pere, & Clara ſa mere. Sol vient lui donner mille aſſurances d'amour qui le rendent encore plus furieux. Il lui apprend qu'elle eſt ſa ſœur & redouble ſes imprécations, il voudroit que ſa mere eût été une vipere, lui avoir dévoré les entrailles en naiſſant. Il deſireroit avoir eu pour pere le dernier des humains, & toutes ces déclamations forcenées ſont mêlées de pointes. Sol ſe déſeſpere de ſon côté, & ils n'ont pas trop de tort, car ils ſe ſont aimés ſix ans, pendant leſquels Clara auroit dû y mettre ordre, & ne pas flatter leur paſſion en leur promettant d'écrire à ſon pere en faveur de leur mariage. Enfin Sancho ſe détermine à s'expatrier. Sol veut le ſuivre.

Sancho. Songe qu'il ne faut point badiner avec l'amour. Il eſt un peu hérétique, & il faut fuir les occaſions de commettre quelque étourderie.

Il veut aller mourir à la guerre, ils ſe ſéparent enfin avec des regrets fort tendres.

La ſcène ſe tranſporte dans les domaines de Bivar. Sa ſœur Helene s'endort à la chaſſe. Sancho errant arrive près d'elle, & en eſt charmé. Je me crois, dit-il en Theſſalie, je trouve des recettes pour l'oubli, & pour l'amour. Il ne ſçait quelle occaſion prendre pour déclarer le ſien, & imagine de feindre de pourſuivre un ours qui va dévorer ſa maîtreſſe. Au bruit qu'il fait elle ſe réveille très-effrayée & remercie ſon prétendu libérateur qu'elle trouve fort à ſon gré. Elle lui apprend qu'il eſt ſur les terres de Bivar, & qu'elle eſt ſa ſœur. Il lui fait un compliment triſte ſur la mort de ce frere. Il ſe porte bien, dit-elle. Il aſſure qu'il a été préſent quand on l'a tué. Cela ne ſe peut, dit-elle, il vient d'arriver en bonne ſanté. Quelle eſt donc la mort ! dit-il en lui-même. Bivar paroît & ne le reconnoît point. Helene le préſente comme un homme qui lui a ſauvé la vie. Bivar le reçoit très-bien & lui offre ſes ſervices. Je ne demande, dit Sancho, que du tra-

vail, & deſire avoir affaire à vous. Je l'ai déja tenté ſans ſuccès, quoi que vous n'ayez point d'ouvriers tels que moi; je compte me faire honneur près de vous. Je ſuis envoyé par un vieillard qui ne parle que du traitement qu'il a reçu de vous. Je viens à ſa place, c'eſt la même main & le même homme, & je prétends vous ſervir juſqu'à la mort.

Bivar ne ſent pas l'allégorie, & le fait ſon écuyer, parce qu'il aſſure qu'il ſe battra très-bien contre les Maures.

Cependant Mendo qui ſe croit vengé, eſt retourné à la cour avec Clara & Sol, vêtu en dame. Il apprend la mépriſe & veut ſe retirer. Melen s'y oppoſe. Comme le roi doit aller en Galice, on veut que Mendo demeure viceroi de Léon. On conclut enfin d'envoyer un défi à Bivar qui doit combattre contre un cavalier qui maintiendra l'honneur de Mendo. Inigo qui eſt devenu amoureux de Sol, s'offre à être ſon champion. Le cartel eſt ſigné par le roi même, qui déclare Bivar traître & lâche, s'il ne comparoît dans l'eſpace de dix jours.

Le jeune monarque, ſon gouverneur & Garcia Raminés, ſe trouvent

en voyage, ſans doute pour aller en Galice. Le roi eſt fatigué, on dreſſe un pavillon ſous lequel il s'endort. Les Maures donnent l'alarme. Melen laiſſe le roi à la garde de Garcias, & va reconnoître les ennemis. Une embuſcade de Maures tue Garcias & prend le roi. Sancho ſurvient avec ſon fidele bâton. Il fait un maſſacre terrible des infideles, & emporte dans ſes bras le roi qui lui promet de récompenſer cet important ſervice. Il refuſe toujours, & on délibere ſur les moyens de lui rendre l'honneur. On ne ſçait où il le mene; ſans doute que pour réparer ſon ſommeil ſi bruſquement interrompu, il le porte quelque part où il peut dormir même aſſez long-tems : car voici tout ce qui ſe paſſe juſqu'à ce qu'il reparoiſſe.

Sol, qui a oublié Sancho auſſi facilement qu'elle en a été oubliée, eſt fort épriſe d'Inigo qui doit combattre Bivar; elle lui met au cou des reliques pour le préſerver de bleſſures. Mendo qui eſt demeuré viceroi à Léon, l'a accepté pour ſon défenſeur. On annonce l'arrrivée de Bivar, & il paroît ſur le champ de bataille avec ſa ſœur

Helene & ſes vaſſaux. Tout eſt préparé. Les échaffauds, les juges, les parreins ; & Clara & Sol offrent poliment une place auprès d'elles à Helene qui la refuſe, quoiqu'avec regret, dit-elle, de ne pas profiter d'une auſſi bonne compagnie.

Bivar. Hé bien, Mendo, où eſt votre champion ?

Mendo. C'eſt comme moi-même. Il eſt préſent.

Inigo. C'eſt moi. Qu'en penſes-tu ?

Bivar. Prépare tes armes, c'eſt d'elle que tu vas l'apprendre.

Mendo. Doutes-tu qu'on ne ſorte victorieux d'un combat où il s'agit de mon honneur ?

Bivar. C'eſt ce que nous allons éprouver.

Mendo. Approche. Je prétends voir ſi tu n'as pas d'armes prohibées.

Bivar. Veux-tu que je me dépouille ?

Mendo fait ſemblant de le viſiter & le poignarde. Meurs perfide.

Bivar tombant. Ah, tu m'as tué en trahiſon !

Mendo. J'ai ignoré moi-même mon honneur.

Helene s'écrie, & veut ſoulever ſes

amis contre ce meurtrier.

Mendo. Cavaliers ! que nul n'oſe prendre cette querelle. Le téméraire qui a oſé m'outrager, a dû ſçavoir qu'on ne ſe fie pas à l'ennemi qu'on a offenſé ; puiſque celui qui a reçu une inſulte eſt en droit de tuer ſon offenſeur, quand même il le trouveroit endormi. Quoique j'euſſe pu confier ma vengeance à Inigo, je n'ai pas voulu la mettre au haſard, pouvant l'aſſurer moi-même. Si quelqu'un oſe tirer l'épée, il va périr. J'ai ici la force à la main, puiſqu'il commande pour le roi. Si on m'accuſe de ſupercherie, le duel ſera permis, & Inigo défendra ma loyauté.

Helene, en accuſant l'imprudence de ſon frere, continue ſes reproches à Mendo, & à tous les cavaliers qui ont violé la foi du cartel. Elle perdra la vie ou elle ſe vengera, ou le roi perdra ſon royaume. Elle eſt interrompue par l'arrivée de Melen, ſuivi de Sancho & de pluſieurs Grands. Il déplore le malheur de l'état, & apprend à l'aſſemblée que le roi eſt mort ou priſonnier. Sancho ne demande que la guerre contre les Maures. Mais

Mendo prend ce moment pour déclarer publiquement ſon ſecret. Que le roi, dit-il, ſoit mort ou priſonnier, le royaume n'eſt point ſans maître. Il détaille alors les amours de Bermudo & de ſa ſœur, & annonce que Sancho eſt fils de ce monarque.

Il n'eſt pas trop facile de comprendre que ſur le champ tout le monde s'accorde à mettre Sancho ſur le trône, mais enfin cela eſt réſolu unanimement; mais Sancho y met des conditions. Il veut épouſer Helene, cela ne fait aucune difficulté, non plus que le mariage d'Inigo avec Sol. Quand Sancho a bien établi ſes prétentions, il diſparoît un moment, & revient avec le jeune roi qu'il apporte encore entre ſes bras, & qui doit être bien las de cette voiture : enfin la piece finit par les applaudiſſemens que mérite un ſi heureux dénouement, & par le don de quantité de villes dont le monarque fait préſent à ſon frere & à ſon libérateur.

DISCOURS ſur les Poëmes Philoſophiques.

LE plus ancien poëme philoſophique dont on ait conſervé le ſouvenir eſt celui d'Empedocle. Ce poëte y expoſoit d'une maniere allégorique & myſtérieuſe la formation de l'univers: les Grecs connurent encore un autre genre de poëme philoſophique où, ſans recourir à l'allégorie, on ſe contenta de prêter le coloris & l'harmonie du vers aux dogmes abſtraits de la philoſophie morale, phyſique & politique; ſeulement on y mêloit de tems en tems quelques apologues & quelques images. L'ouvrage d'Héſiode intitulé: *Les travaux & les jours*, n'eſt preſque qu'un tiſſu de dogmes moraux, où Thalès, Solon & Pythagore puiſerent pluſieurs de leurs principes. Aratus dans ſon poëme, autant qu'on peut en juger par les fragmens qu'en a traduit Cicéron, ſe bornoit à décrire les conſtellations céleſtes; & peut-être Manilius, qui vraiſembla-

blement écrivit au tems d'Auguſte, doit-il à ce poëte Grec la plus grande partie de ſes idées.

Lucrece parmi les Latins, ne fit aucun uſage de l'allégorie : après nous avoir préſenté Venus, au commencement de ſon poëme, comme le ſymbole de la force & de la beauté de la nature, ce poëte ne parle plus que d'atômes, de vuide, de la compoſition du monde & de ſes parties, telle qu'on la trouve dans le ſyſtême d'Epicure reſtitué par Gaſſendi. La gravité de ſon ſujet eſt tout au plus coupée par cinq ou ſix deſcriptions qu'on pourroit comparer à de magnifiques ſtatues placées de loin en loin dans un chemin long & pénible, pour récréer de tems en tems la vue du voyageur. Virgile, il eſt vrai, a donné dans ſon *Silene*, l'exemple d'une poéſie allégorique très-enveloppée ; mais ſes géorgiques roulent uniquement ſur les devoirs de l'agriculteur & ſur tout ce que l'agriculture a de charmes ; la peinture des guerres civiles, la deſcription des triomphes d'Auguſte & la fable d'Ariſtée ne peuvent être regardées que comme autant de

petits épiſodes faits pour ennoblir le ſujet & pour ſoutenir l'attention du lecteur. Fracaſtor imita Virgile dans *Syphilis* comme le cardinal de Polignac parmi nous a imité Lucrece dans ſon poëme. Les autres poëtes, qui dans le ſiecle de Leon X, reſſuſciterent la poéſie latine, tels que Palingenius & Jordan Bruno, traiterent poétiquement & en vers quelques points généraux de phyſique qui n'étoient encore liés à aucun ſyſtême, & ils les expoſerent ſans ſymbole & ſans allégorie,

Les poëtes François & Anglois ſe ſont auſſi exercés dans ce genre, L'abbé Genet a chanté les *tourbillons* de Deſcartes; mais outre que ſa verſification a bien plus la couleur & le ton de l'églogue que d'un poëme philoſophique, ſa doctrine eſt trop nue; elle n'eſt ni embellie par les images, ni variée par des épiſodes convenables. Il appartenoit à M. de Voltaire de donner à ce genre de poéſie le degré de perfection que ſon génie vaſte, fécond & ſublime a ſçu porter dans tous les ſujets qu'il a traités. L'ouvrage de Prior, intitulé; *Salomon*,

ou la *Vanité du monde*, est le premier poëme philosophique qu'ait eu l'Angleterre. Ce poëme, rempli de connoissances physiques, théologiques & morales, méritoit d'être traduit, & il l'eût été peut-être, si *l'Essai sur l'Homme* de Pope ne l'avoit en quelque sorte fait oublier.

Pendant que les François & les Anglois, dit un Italien lui-même, s'occupent à unir la philosophie avec la poésie, les Italiens aujourd'hui passent leur vie à faire des centons de Pétrarque & s'imaginent mériter le nom de poëtes pour avoir cadencé des syllabes.

Mais Uranie n'est-elle donc pas une des muses ? D'ailleurs, pourquoi les poëtes ne pourront-ils pas se montrer philosophes dans leurs vers, lorsque tant de philosophes se montrent poëtes dans leurs systêmes ? Ne chantons cependant d'un systême philosophique que quelques portions bien choisies & propres à recevoir les formes & les accens de la poésie ; en embrasser toute l'étendue, ce seroit s'imposer la nécessité de parcourir des sentiers rocailleux & difficiles,

dont le ſeul aſpect épouvanteroit les tendres muſes; non que le ſujet de tout poëme philoſophique doive toujours être facile; mais il doit toujours être beau.

Vous avez fait, par exemple, un choix heureux, ſi votre ſujet eſt tel qu'au ſimple coup-d'œil ſur le titre, le plus indifférent des hommes ſoit tenté de lire l'ouvrage, & qu'après avoir lu l'ouvrage, le plus triſte des lecteurs ſoit affecté d'un ſentiment agréable. Ainſi ce n'eſt point un beau ſujet que celui de la *Syphilis* du célebre Fracaſtor. Les tableaux en ſont raviſſans, harmonieux, admirables; mais les objets qu'ils rappellent attriſtent l'imagination. Un citoyen de Ceſene a donné depuis peu d'années un poëme ſur le ſoufre. Ce petit ouvrage reſpire la reconnoiſſance de l'auteur envers ſa patrie. Mais le ſpectacle des travaux de miſérables humains qu'on condamne à s'agiter dans d'éternelles ténebres, fait peur aux ames tendres & délicates. On ne ſe ſent pas le courage de voyager avec le poëte pour ramaſſer quelques fleurs ſur les portes du tartare. Tous ces ſujets paroiſſent

peu ſuſceptibles des ornemens de la poéſie. Nous citerons en oppoſition les *fleurs* du P. Rapin, l'*art de cultiver* d'Alamanni, *les abeilles* de Ruccellai; poëmes dont le ſtyle a la fraîcheur, l'innocence & le parfum des objets qu'ils repréſentent. La *muſique des couleurs; le ſommeil des plantes*, ſont des ſujets encore tout neufs. Eh! de combien d'images brillantes ces ſujets s'embelliroient dans une tête féconde & véritablement poétique!

Paſſons au choix du ſujet, ou aux fables, aux épiſodes qui ſiéent au poëme philoſophique. Dans les endroits deſtinés à la ſimple expoſition du ſujet & du ſyſtême, le ſtyle doit être pur, tranſparent, de ſorte qu'on puiſſe voir au travers la ſubſtance & le fond des choſes. Il ne faut pas cependant qu'à l'exemple de Lucrece, non content de préſenter le corps même de la penſée, on en offre auſſi les trop auſteres couleurs; le poëte, fût-il un métaphyſicien profond, un géometre ſublime, ne doit jamais perdre de vue qu'il ne dogmatiſe pas dans une école, mais qu'il chante au milieu des muſes. Hercule filant à côté d'Omphale doit paroître

paroître avoir oublié le ſentiment de ſa force; ce n'eſt point en faiſant des vers, c'eſt en réſolvant des problêmes qu'on montre ſon profond ſçavoir; comme Hercule montroit ſa vigueur en mettant des lions en pieces. Ainſi penſoit le ſage Virgile lorſqu'il chanta les abeilles; s'il avoit écrit de nos jours, il eût profité ſans doute des obſervations qu'on a faites ſur la conſtruction de leurs cellules, ſur la politique de leur gouvernement, &c. Mais qui pourra jamais croire qu'il eût chanté les détails du géometre Maraldi? On trouve un bel exemple de la ſobriété qu'exigent ces ſortes d'ouvrages dans le poëme de *l'art de la guerre*, par le roi de Pruſſe. Tâchons enſuite de bien connoître la place, l'arrangement, la diſpoſition des matieres. C'eſt ſur-tout dans les compoſitions didactiques qu'il importe de mettre de l'ordre. Il ne faut pas cependant que le zele de la méthode dégénere en ſuperſtition. Autre choſe eſt une leçon de philoſophie; autre choſe eſt un chant de poéſie. Abandonner, eſquiſſer, renvoyer & tranſporter: voilà la méthode même; c'eſt à ce

procédé, dit Horace, que l'ordre doit sa grace & son effet. Aussi ne sçaurions-nous approuver le poëme de Fleming sur l'hypocondrie; la marche de cet ouvrage est trop mesurée, trop lente, trop méthodique; jamais les flammes de l'enthousiasme n'embrasent la froide imagination de l'auteur. C'est un médecin qui professe en vers. Mais il ne suffit pas que le style ait de la clarté; il faut encore qu'il soit orné, élégant. Il est glorieux sans doute d'embellir par le seul art de l'élocution les sujets les plus sauvages. Vainement on objectera que ces sortes de poëmes exposent la vérité, & que l'ingénue vérité ne veut d'autres ornemens que ceux qu'elle emprunte d'elle-même. Ce sont les philosophes & non les poëtes que ce précepte regarde. S'il est quelques vérités physiques, ou si fieres ou si modestes qu'elles abhorrent toute espece d'ornemens, que la poésie s'éloigne & les abhorre elle-même,

Il est tems d'en venir aux fables & aux épisodes. Il y a des épisodes qui semblent naître d'eux-mêmes des entrailles de la chose, ensorte qu'on les

prendroit moins pour des digreſſions que pour le produit de la fertilité du ſujet. Mais ils ne ſe préſentent pas toujours ſi naturellement ; il ne faut alors les appliquer qu'après en avoir bien examiné la nature, comme on examine avec attention une ente avant de l'appliquer à l'arbuſte ; car tout fruit ne réuſſit pas ſur toute eſpece de tronc. Il faut qu'à l'égard des épiſodes le génie du poëte ſoit libre ; non qu'il ſoit jamais permis de les multiplier tellement qu'ils ombragent & qu'ils cachent l'objet principal. Quant à ceux qui n'ont pu naître que d'un excès d'enthouſiaſme, ils ne ſçauroient convenir à nos poëmes phyſiques, qui de leur nature ſont doux & tranquilles. A la vérité Virgile, pour ennoblir ſon ſujet, a ſouvent recours à des comparaiſons très-hardies ; ainſi ce poëte compare les travaux des abeilles à ceux des Cyclopes, & leur diſcipline civile & militaire, à la ſoumiſſion des Parthes & des Lydiens aux ordres de leur monarque. Mais il prépare ces libertés en demandant au lecteur la permiſſion de les prendre.

On trouve encore dans les fables un nouveau moyen d'embellissement. Il ne s'agit ici ni de métaphores, ni du récit de quelque point de mythologie. Tout cela rentre dans l'ordre des épisodes. Nous voulons parler de la fiction, laquelle peut & doit entrer dans un poëme physique, mais sans violence & sans dénaturer le poëme. Nous citerons pour exemple le poëme latin du P. Brumoi *de re vitrariâ*, ouvrage rempli de toutes les connoissances de l'art même qu'on y traite, & de tous les charmes de la poésie. Est-il rien de plus austere que les préceptes d'architecture ? Cependant voyez comme Vitruve a sçu les égayer & les embellir. Offre-t-il une colonne ? Il nous y fait reconnoître le port & le maintien d'une belle femme ; les creux & la cannelure sont les plis de ses vêtemens, & la volute du chapiteau représente les boucles de sa chevelure ondoyante. Et l'origine des Persiques, & celle des Cariatides, & cette corbeille posée sur un tombeau, autour de laquelle croît une acanthe qui la couronne de ses feuilles, qu'un hasard heureux

offre aux regards de la Callimaque & qui lui fait naître l'idée d'orner d'un nouveau feuillage la tête de la colonne, ne ſont-ce pas là des ſujets bien propres à recevoir tous les ornemens de la poéſie ?

ment rapide, mais bientôt après elles périſſent ou ne traînent qu'une vie languiſſante.

Il eſt encore des plantes qui, ſans être de l'eſpece des paraſites, s'uniſſent néanmoins comme par une ſorte de greffe avec d'autres plantes, dont elles attirent les ſucs qu'elles convertiſſent en leur propre nourriture.

Tous les végétaux paraſites qui naiſſent dans les contrées du nord, ſe diſtinguent des autres plantes par pluſieurs attributs conſtans & certains. Cette différence conſiſte non-ſeulement dans le caractere externe que montrent les parties de la fructification, mais dans d'autres déterminations hors des parties florales, & dans les parties qui conſtituent proprement l'herbe. Cependant toutes les eſpeces qui appartiennent au genre des paraſites ſuivent les loix de la nature : elles naiſſent de leur propre ſemence, au premier développement de laquelle toute ſorte de corps naturel peut ſuffire, en lui tenant lieu de terre du moins pendant quelque tems.

La terre elle-même fait éclorre les ſemences de pluſieurs plantes para-

fites ; ces plantes s'accrochent par leurs petits filamens aux racines des plantes voiſines, ou bien elles ſont obligées de s'enfoncer davantage en terre. Les avances mammillaires des racines de ces plantes paraſites s'inſerent dans les pores de l'écorce des plus grandes plantes & en pénetrent aiſément les interſtices. Bientôt elles occupent plus exactement encore les couches fibreuſes & vaſculeuſes de l'écorce intérieure, & parviennent enfin à former différens réſeaux membraneux qui ſe préſentent ſous divers aſpects dans diverſes plantes à cauſe de la différence intrinſeque de leur ſtructure.

Quelques-unes de ces plantes paraſites, ne trouvant pas la terre diſpoſée à les faire germer, ſe développent en plein air, & y étendent leurs racines, qui, ſuivant le propre de cette eſpece, s'inſerent en différentes manieres dans l'écorce même du tronc & des branches, ſe répandent ſous cette écorce comme un tiſſu réticulaire, & cauſent les plus grands déſordres, en dérangeant, par exemple, la conformation des plantes ligneuſes ;

en détruiſant peu à peu le changement de l'écorce extérieure en écorce intérieure, & le changement annuel de celle-ci en bois ; ce qui doit d'autant moins ſurprendre que les racines des plantes paraſites jettent une plus grande quantité de filamens papillaires, leſquels rampent dans la ſubſtance ligneuſe. En effet, ces petites racines extrêmement déliées, en formant des réſeaux membraneux, s'écartent, ſe réuniſſent, & font chaque jour des entrelacemens nouveaux & plus compliqués. Ainſi les plantes paraſites dérobent ſans ceſſe à celle qui les nourrit, les alimens qui viennent s'y rendre en abondance, & troublant l'ordre de la végétation, elles les frappent d'une ſtérilité preſque toujours accompagnée d'une conformation monſtrueuſe, & bientôt ſuivie du dépériſſement de la partie ainſi vitiée. Il eſt décidé que ce mal eſt ſans remede ou qu'il faut recourir à l'amputation des branches ; moyen qui réuſſit préférablement à tous les autres, ſur-tout dans la culture des arbres fruitiers.

Du reſte, toutes les plantes para-

ſites ne ſont ni également ni toujours funeſtes à celles dont elles tirent leur ſubſtance, il faut avouer néanmoins qu'elles ſont rarement utiles, ou plutôt qu'elles ne le ſont jamais. Quiconque voudra juger par ſes propres yeux des dommages qui réſultent de la multiplication des plantes paraſites, n'a qu'à parcourir les campagnes, les prairies, les forêts, & particulierement les vergers.

Parmi les plantes paraſites d'Europe j'ai fait choix d'une ſeule; c'eſt l'*hypociſtite*, ainſi appellée parce que, de l'aveu de tous les auteurs, elle conſtitue la plante paraſite, propre & unique des *ciſtes*.

Quelques écrivains ont regardé l'*hypociſtite* comme un champignon du *ciſte*. Ce qui les a trompés ſans doute, c'eſt que cette plante, lorſqu'elle commence à pouſſer, n'offre d'abord qu'une maſſe informe & tuberculeuſe. Je remarquerai ici au ſujet du *loranthus* d'Europe & de l'*hypociſtite*, que ces plantes ont chacune une ſeule & même matrice, des ſucs de laquelle elles ſe nourriſſent; la premiere ne vit que ſur le chêne, & l'autre ſur le ciſte.

Au contraire, les autres plantes parasites, sur-tout dans l'Allemagne septentrionale, n'ont presque jamais de matrices particulieres & propres ; elles naissent & croissent indifféremment sur plusieurs especes de plantes toutes différentes.

DISCOURS ſur l'origine & les viciſſitudes du Vers.

LES Grecs ſont les ſeuls, au moins que nous connoiſſions, qui en perfectionnant leur langue ayent conſervé les traces & le caractere du langage naiſſant & primitif. Les hommes ne ſe ſont d'abord expliqués que par des geſtes & par des ſons intimément & néceſſairement liés aux objets de leurs beſoins & de leurs paſſions. Or, des cris inarticulés qui ne ſe faiſoient entendre qu'aux ſens, ne pouvoient avoir un caractere d'expreſſion qu'au moyen d'une intonation forte, & marquée par des intervalles conſidérables, tant dans la qualité que dans la durée des tons.

Les Grecs, ce peuple ſenſible au point que l'humanité, la philoſophie & les loix ne purent s'introduire chez eux qu'à la faveur de la cadence & du chant, n'eurent garde, en perfectionnant leur langage, d'en abo-

lir les premiers ſignes, qu'ils regardoient avec raiſon comme les plus énergiques & les plus pittoreſques. Cependant, de la prononciation confuſe & tumultueuſe de mots, dont toutes les ſyllabes portoient ſenſiblement le caractere d'une intonation haute ou baſſe, lente ou rapide, devoit néceſſairement réſulter, tantôt une cadence agréable & un chant mélodieux, & tantôt un déſordre & des diſſonances inſupportables.

Il n'étoit pas poſſible que le peuple le plus heureuſement organiſé qui fût jamais, abandonnât long-tems au haſard un procédé qui intéreſſoit ſi eſſentiellement ſon oreille. Pour éloigner donc toute eſpece de trouble & de confuſion, ſoit dans les ſons, ſoit dans les tems, les Grecs en obſerverent les rapports & les proportions; ils les ſaiſirent & les enchaînerent par des regles déſormais invariables. C'eſt ainſi que la mélodie, & même le rhythme, qui dans toutes les autres langues eſt ſi peu dépendant de la nature des mots, qu'il peut, ſans leur faire violence, en

prolonger ou en racourcir les ſyllabes, devinrent en quelque ſorte parties ſubſtantielles & conſtitutives de la langue Grecque, la plus belle ſans doute que les hommes aient jamais parlée. On ſent par-là combien il eſt ridicule de demander ſi chez les Grecs, le chant étoit inſéparable du vers. Nous ne parlerons point de la poéſie latine, elle fut abſolument calquée ſur celle des Grecs; mais vraiſemblablement les accens n'y conſerverent pas le même degré d'énergie. Les Latins, en empruntant des Grecs la poéſie & les arts, n'emprunterent ni leurs mœurs, ni leurs organes. Ce peuple grave, ferme dans ſes principes & dans ſes deſſeins, ne ſe vit jamais dans le cas de craindre que ſa morale reçût la moindre atteinte des altérations que pourroit ſubir ſa muſique.

Deſcendons à la verſification moderne. S'il faut s'en rapporter au célebre Gravina, un des plus profonds & des plus ſublimes obſervateurs qu'ayent eu la juriſprudence & les arts, la rime a dû ſon origine à l'é-

cole des déclamateurs & des rhéteurs Latins, qui altérerent les véritables couleurs de l'éloquence, & affecterent dans la chûte de leurs périodes la consonance des mots. L'Italien, ajoute-t-il, soumis à des vainqueurs barbares, perdit bientôt le sentiment de la différence fine & délicate que la cadence des pieds & des nombres mettoit entre le vers & la prose, & ne connut plus d'autre harmonie que celle qui naissoit de la grossiere & fastidieuse conformité des désinences. Mais Gravina cherchoit plus à flétrir la rime contre laquelle il ne cessoit de s'élever, & qu'il auroit voulu exterminer, qu'à en démêler la véritable origine. Cependant, que prétendoit ce savant homme ? Pouvoit-il ignorer que la langue italienne s'étoit tellement éloignée de sa source, que l'harmonie qui caractérisoit la latine, étoit devenue tout-à-fait étrangere à l'italienne, & ne pouvoit plus lui convenir ? Avoit-il oublié que Claude Tolomei avoit inutilement essayé de rappeller le rhythme ancien, & de l'introduire dans sa langue ; & que

quelqu'heureux que nous paroiſſent ſes eſſais, comme on peut s'en convaincre par ces deux vers :

Queſta per affetto teneriſſima lettera mando
A te che tratti barbaremante noi.

ſon exemple ne fut ſuivi de perſonne ? Ne ſentoit-il pas que ce mêlange de breves & de longues n'étoit propre qu'à révolter l'oreille de la nation ; & qu'en effet le dactyle qui répand dans le vers latin tant de nobleſſe & de grandeur, ne donne au vers italien qu'un bondiſſement déſagréable, occaſionné ſans doute par la trop grande abondance des voyelles dont cette langue eſt compoſée ? Caſtelvetro croyoit au contraire que le vers italien, tel qu'il exiſte, ſoit entier, ſoit rompu, deſcendoit immédiatement & preſque ſans altération du vers latin. Lorſque notre vers (1), dit-il, eſt compoſé d'onze ſyllabes, & que l'accent en frappe la ſixieme, il eſt pris du vers latin communément appellé *endecaſyllabe*, dont la

(1) *Ch. 46 de l'impreſſion de Naples, 1714.*

ſixieme & dixieme ſyllabe ſont néceſſairement longues.

Cui dono lepidum novum libellum,
Canto l'arme pietoſe e'l Capitano.

Lorſque dans le même vers l'accent tombe ſur la quatrieme ſyllabe, il deſcend du vers ſaphique, dont la quatrieme & la dixieme ſyllabe ſont longues de néceſſité.

Jam ſatis terris nivis atque diræ,
Voi ch' aſcoltate in rime ſparſe il ſuono.

Mais ſans adopter les ſubtilités de Caſtelvetro, ſans chercher l'origine de la rime ni dans la conſonance qu'introduiſirent dans la chûte de leurs périodes les corrupteurs de l'éloquence latine, ni dans la proſe latine, que rima pour la premiere fois certain moine appellé Léon; ni dans la conquête de l'Eſpagne par les Maures, qui, ſelon quelques auteurs, répandirent la rime dans toute l'Europe: nous oſons avancer que par-tout où des circonſtances particulieres n'ont pas rendu le rythme muſical tellement inhérent à la langue, que la langue ait

toujours preſcrit rigoureuſement cette eſpece de rythme, la rime & le vers, tels que nous les avons, ſont nés d'eux-mêmes dans les campagnes parmi les travaux & les fêtes. Le chant eſt naturel à l'homme, & il ne ſeroit pas difficile de prouver que la période purement muſicale, telle que la nature l'inſpire, renferme & conſéquemment aſſigne & preſcrit & le nombre des ſyllabes & les repos & la rime qui conſtituent l'eſſence de notre vers. Mais les détails où nous ſerions obligés d'entrer pour donner à cette opinion le degré de force & d'évidence dont elle eſt ſuſceptible, deviendroient immenſes, & ne ſeroient d'ailleurs à la portée que du petit nombre de perſonnes qui ſont également verſées & dans l'art & dans l'hiſtoire de la muſique. Quoi qu'il en ſoit de l'origine de notre vers, les Provençaux paſſerent pour l'avoir inventé; ce qui eſt de certain, c'eſt que ce peuple vif, enjoué, ſpirituel & ſenſible, donna au vers tant de grace, d'harmonie & de variété, que ſa langue ſe répandit dans toutes les cours de l'Europe.

Les François, les Italiens, les Espagnols, & même les Allemands cultiverent la poésie provençale. Les Italiens qui ne tarderent pas d'en transporter le méchanisme & les procédés à leur propre langue, les étendirent encore & les perfectionnerent; mais ils resterent toujours fideles à la rime, jusqu'à ce que le Trissin, impatient d'un joug qu'il regardoit comme barbare, voulut entierement effacer de la poésie de sa nation les couleurs provençales, en abolissant les loix tyranniques de la rime.

Le Trissin avoit senti que dans le vers italien, indépendamment de l'harmonie, trop sensible & trop extérieure, qui résultoit de l'homophonie des désinences, il en étoit une infiniment plus fine & plus délicate qui naissoit du mouvement même du vers sur lequel la mobilité des accens répandoit une mesure réglée & cependant très-variée. La forme de notre vers alexandrin nous prive de cet inestimable avantage, sa marche exige absolument le repos à la sixieme syllabe, de sorte que le vers se trouve

conſtamment diviſé en deux portions égales ; mais on ne conçoit pas pourquoi dans le vers de dix qui ſeul devroit être employé dans la ſcène de nos drames lyriques, nous n'avons pas pris les mêmes libertés que les Italiens ; ce ſeroit cependant l'unique moyen de forcer nos compoſiteurs à jetter de la varieté dans leurs récitatifs.

Les Eſpagnols & les Anglois ont trouvé dans leur langue toutes les reſſources dont ils avoient beſoin pour faire paſſer dans leur poéſie les procédés hardis de la verſification Italienne. Mais les Allemands ont pris une route à part ; les malheureux ſuccès de ceux des Italiens & des François qui avoient voulu rappeller la proſodie ancienne, ne les ont point découragés : l'abondance des voyelles empêcha l'italien de réuſſir. La fréquence des conſonnes ne devroit-elle pas former un plus grand obſtacle encore pour l'allemand ? Mais il ne nous convient pas de diſputer à une nation le ſentiment de l'harmonie qui convient à ſa lan-

gue & à sa poésie. Un instrument que les Haller, les Zacharie, les Klopstock, ont employé avec tant de succès & d'éclat, est sans doute l'instrument le plus propre à la poésie allemande; & ne le fût-il pas, les ouvrages de ces grands hommes suffiroient pour le consacrer à jamais.

ESSAI ſur l'expérience en médecine, d'après le traité que M. Zimmerman *en a donné en langue allemande.*

L'ART de guérir exige d'autant plus de pénétration, qu'il eſt dirigé fort ſouvent par de ſimples vraiſemblances, dont le plus haut degré ne ſçauroit être apperçu ſans une extrême ſagacité; d'ailleurs tous les pas d'un médecin habile reſſemblent à des découvertes, eu égard à l'incertitude des principes qu'il eſt obligé de calculer.

Ce qu'il fait entendre par l'expérience en médecine, c'eſt l'habileté qu'on acquiert dans cet art à force de recueillir des obſervations & des épreuves bien faites & ſur-tout bien combinées.

C'eſt une erreur populaire d'imaginer que l'expérience eſt ſimplement l'ouvrage des ſens & de l'habitude. Mais s'il eſt vrai que dans les arts méchaniques l'exercice eſt abſolument néceſſaire, & qu'il ne ſçauroit être ſuppléé par toutes les lumieres de la

ſpéculation, il eſt également certain qu'il y a des perfectionnemens qu'on attendroit vainement de la pratique, ſur-tout dans un art tranſcendant, tel que la médecine, où l'expérience ne peut être regardée comme le partage excluſif d'un âge avancé que par le vulgaire ou par ces hommes qui nient l'exiſtence de tous les objets auxquels leur courte vue ne peut atteindre.

Le peuple s'obſtine à ſoumettre la plûpart des ſciences & des arts utiles à une routine aveugle, à des uſages répétés, ſans jamais remonter aux principes. Cette fauſſe expérience, comme l'appelle notre auteur, eſt celle des praticiens ou empiriques modernes, qui ne ſçavent qu'appliquer une recette déterminée à une maladie dont le nom eſt donné, qui ne voyent que des malades & jamais de maladies. Ces hommes, à force de faire des fautes, parviennent à ne pas même ſoupçonner qu'ils en font; il leur ſuffit de voir leur marche conſacrée par le ſuffrage du peuple qu'ils entraînent ſans lui préſenter aucune idée. Indépendamment des ſentimens ſecrets qu'inſpire la prévention ou l'envie, ils

ils détestent toute espece de nouveauté; l'ancienne pratique convient beaucoup mieux aux esprits paresseux & bornés. Ainsi les médecins de ce peuple sauvage, qui, pour écarter la maladie, soufflent sur le lit du malade, & pensent que toute la médecine consiste dans cette opération, traiteroient sans doute fort mal celui qui s'aviseroit de leur prescrire une méthode moins facile.

Comme parmi les médecins la routine est toujours adoptée par les sots, il n'est pas étonnant qu'elle fasse fortune parmi le plus grand nombre des hommes. En général un médecin ignorant plaît beaucoup plus à la multitude; elle chérit en lui la conformité des préjugés & de la sottise. C'est l'âne de la fable.

On sent combien la préférence qu'on donne à la routine doit avoir de suites pernicieuses pour la société dont elle renverse les idées; combien elle est propre à décourager les jeunes médecins, à favoriser les charlatans, & à arrêter les progrès de la médecine. Cette profession étant ainsi dégradée, les hommes de génie qui l'exercent se

voient forcés de chercher dans des études étrangeres une conſidération qu'ils attendroient vainement de l'exercice de leurs talens. Bacon & Freind ont très-bien remarqué que les grands médecins, piqués de voir que des connoiſſances très-médiocres en médecine donnent ſouvent plus de célébrité qu'on n'en obtient de la plus grande habileté, s'en dédommagent en ſe tournant vers des genres d'étude & de travail où le peuple ne diſpenſe point la réputation.

La premiere qualité néceſſaire pour acquérir l'expérience eſt de ne chercher que la vérité; & cet amour du vrai, moins commun qu'on ne penſe, eſt le fruit de l'organiſation la plus heureuſe & de la meilleure culture de l'eſprit. Mais ce deſir ne ſuffit pas; la vraie expérience exige encore trois conditions eſſentielles; beaucoup de connoiſſances hiſtoriques, un eſprit obſervateur, & du génie.

Le vrai médecin ſe conduit dans le traitement des maladies par les inſtructions qu'il fonde ſur leurs cauſes, quand elles ſont connues; ſur les phénomenes & les ſignes, quand il ignore

les causes. Il n'a garde de procéder comme les anciens dogmatiques, que l'anatomie, alors très-imparfaite, ne pouvoit assez éclairer sur les causes cachées, qui avoient rétréci & embarrassé l'art par de vaines théories, & dont, selon notre auteur, Galien doit être regardé comme le véritable chef, parce qu'il enseigna, de même que Descartes, à raisonner très-conséquemment sur de faux principes.

Les anciens empiriques étoient alors beaucoup plus près de la vraie expérience, s'ils s'appuyoient uniquement sur le temoignage des sens, sur celui des observateurs qui les avoient précédés, sur la comparaison des maladies connues avec celles qui ne l'étoient pas; au lieu que les empiriques de nos jours négligent de joindre l'étude des maladies à celle des remedes. M. Zimmerman les appelle les bâtards de la secte des chymistes, qui a régné quelque tems dans la médecine.

Après avoir considéré d'une maniere générale l'expérience en médecine, examinons l'influence du sçavoir sur l'acquisition de cette expérience.

Il faut d'abord diſtinguer l'érudition d'avec la ſcience ; il en eſt de la lecture de l'érudit comme de la richeſſe de l'avare ; c'eſt un tréſor enfoui, inutile ; elle ne lui ſert tout au plus qu'à couvrir une véritable indigence, le défaut d'idées ſolides & lumineuſes. Mais les connoiſſances de l'homme vraiment ſçavant ſont choiſies & miſes en œuvre par un eſprit éclairé, qu'à leur tour elles perfectionnent. Ces études développent dans ſa tête des idées qui paroiſſent y être nées. Une vaſte lecture n'étouffe point en lui le ſçavoir ; il connoît dans chaque ſcience, & les progrès qu'elle a faits, & ceux qui lui reſtent encore à faire.

Le ſçavoir éclaire le génie, il l'empêche de s'égarer dans l'immenſité des objets qu'il peut embraſſer. Rarement on trouve un eſprit qui, du ſeul choc de ſes propres idées, tire une ſcience entiere ; il faudroit non-ſeulement avoir reçu de la nature un génie extraordinaire, mais encore vivre pendant une longue ſuite de ſiecles, pour parvenir, par ſa ſeule expérience, à l'état actuel où tant d'inventeurs ont porté ſucceſſivement l'art de guérir.

La ſcience peut ſuppléer à la pratique; mais la pratique ſeule ne remplit jamais la ſcience. Je préférerois, diſoit Rhazès, un médecin ſçavant qui n'auroit jamais vu de malades, à un praticien qui ignoreroit ce qu'ont enſeigné les anciens.

Une lecture vaſte & qui embraſſe toute l'étendue de l'art, eſt néceſſaire pour en appercevoir tous les détails, pour juger des fautes & des ſuccès des artiſtes, pour enviſager un nombre infini de cas poſſibles, reconnoître ceux qui ſe préſentent, & n'en être point étonné.

Les praticiens décrient de toutes leurs forces le ſçavoir qui s'acquiert par la lecture; & pour en faire ſentir l'inutilité, ils prennent ſoin de répandre que la médecine doit être différente dans les divers climats. On convient qu'il y a des maladies qui, ſuivant la différence des ſiecles, des climats & de la maniere de vivre de chaque peuple, prennent différentes nuances, & qu'en conſéquence on peut changer la doſe, le tems de l'application, & quelquefois même le choix des médicamens qui leur ſont pro-

pres : mais il ne doit point y avoir d'altération dans la méthode ni dans les remedes qu'on lui oppoſe. Ainſi la dyſſenterie ſe traite en Europe comme dans l'Inde, & le quinquina guérit les fievres d'accès dans tous les pays de la terre. On reconnoît encore la plûpart des maladies aux ſignes d'après leſquels Hippocrate les a décrites, & les plus habiles médecins ſuivent avec ſuccès les principes de ce grand homme pour la cure des plus importantes.

Les praticiens autoriſent le mépris qu'ils font de la lecture, par l'exemple de Sydenham qui mit, à obſerver, le tems que les autres emploient à lire. Mais on ne veut pas faire attention que Sydenham ſe trouva dans une poſition pareille à celle où ſe vit autrefois la ſecte des empiriques, à cela près qu'il fut inexcuſable d'avoir fait peu de cas de l'anatomie ; d'ailleurs ce médecin ne doit point être regardé comme un homme de génie, mais comme un obſervateur excellent, dont le principal mérite eſt d'avoir bien vu & bien décrit un petit nombre de maladies connues imparfaitement de ceux qui l'avoient précédé.

M. Zimmerman prétend que les écrits des meilleurs auteurs de médecine ſont plus propres à égarer qu'à inſtruire, ſi l'on n'en fait faire uſage; qu'il ne faut point ſe borner à deux ou trois d'entre eux; qu'il faut lire, extraire ou comparer tout ce qu'il y a de bon dans les principaux; ne perdre aucune occaſion de s'approprier par ſes eſſais les méthodes des médecins de tous les tems; & tirer, à l'aide de ſon génie, les regles de ſa pratique de l'enſemble de toutes les connoiſſances qu'on a acquiſes. Pour étendre, affermir & lier ces connoiſſances, il eſt indiſpenſable de rechercher toutes les idées neuves & toutes les obſervations utiles que renferment ſouvent les ouvrages les plus médiocres; on doit reconnoître avec reſpect la voix de la nature dans le bégayement des enfans comme dans les oracles de ſes prêtres.

Je te ſalue, pere de la
Soleil ! viens apporter l
ment & la joie dans nos
tunés ; à ta préſence la
dormie ſe réveille ; les
nimés par tes feux célebre
& ſe rempliſſent d'allégre
des rochers, échauffés par
prennent une couleur
vive, & ſemblent s'anime
frémiſſantes ſe plaiſent
ton image ; les côteaux
montrent l'or & la pour
les a parés ; les forêts, d
lage étoit obſcurci par le
reprennent une verdure
nivers entier s'embellit

demeure ? Hélas ! tu ne luis que pour des ingrats ; tu n'es accueilli que par le ſage, dont l'ame active cherche à s'abreuver dès le matin des céleſtes beautés que tu répands ſur la terre. Tes premiers rayons ne ſont apperçus que par les habitans de la campagne, à qui ta préſence annonce que leurs travaux ſont prêts à recommencer. Allons, berger, il faut ſortir de cette cabane où tu viens de goûter le repos ; déja ton troupeau t'appelle. Je vois la bergere ingénue, dont l'ame eſt auſſi pure que la toiſon de ces agneaux qu'elle va conduire à la prairie ; je la vois s'éveiller en ſurſaut ; elle ouvre ſes bras pour y recevoir l'aurore ; mais bientôt confuſe de voir que c'eſt toi, ô Soleil, qui as déja remplacé l'aurore, elle ſaute, en rougiſſant, de la couche où tu viens de la ſurprendre.

Il n'en eſt pas ainſi de cette artificieuſe coquette, dont les foibles paupieres n'ont jamais contemplé ton éclat : un rempart de ſoie la garantit de tes approches ; elle craint que tes regards ne découvrent les ravages que

les veilles ont faits ſur ſon viſage : elle ne conſent à t'entrevoir que lorſque tu es prêt à céder la place aux ombres de la nuit ; la nuit eſt le tems du menſonge & des illuſions. Ta lumiere n'eſt pas moins odieuſe pour le courtiſan, voué à de ténébreuſes intrigues ; elle déplaît à ce débauché, dont une obſcurité éternelle devroit couvrir les excès. Le méchant, dont le ſommeil eſt toujours agité, te maudit & te déteſte ; il ſe plonge dans ſon lit pour ſe ſouſtraire à tes rayons qui appellent la rougeur ſur ſon front ; lorſque tu te montres, ſon ame réveillée ſe rappelle des crimes qu'elle voudroit oublier....

Mais tandis que je chante, déja je te vois monté au zénith de ta gloire ; déja tu lances tes rayons directs ; tu forces le moiſſonneur à ſe refugier parmi ces ſaules humides, ou ſous l'ombre ſecourable de ce platane touffu qui ombrage une onde pure. Là, il n'apperçoit ta préſence qu'à travers le feuillage entr'ouvert par le zéphir : c'eſt-là que, délaſſé, il prend, comme à la dérobée, une nourriture ſimple,

qui ſeroit délicieuſe ſi elle ne lui étoit ſouvent diſputée par une injuſte puiſſance. Hélas ! faut-il que la nature ne ſoit qu'une marâtre pour ſes enfans les plus laborieux ? Le ciel a-t-il donc voulu que leur pain, arroſé de ſueur, le fût encore d'amertume & de larmes ? Pauvre fils de la terre, faut-il que l'oppreſſion t'arrache cet aliment que tes bras ont fait ſortir de ſon ſein ? Cependant tu te conſoles ; un court ſommeil va ſuſpendre tes peines ; livre-toi aux douceurs de ce paiſible repos & oublie ta miſere, du moins pour quelques inſtans. Mais tes forces réparées te rappellent au travail ; tu recommences la tâche que le deſtin te preſcrit ; tu te fatigues de nouveau pour ces riches, ingrats & pareſſeux, qui profitent de tes peines ſans pitié, ſans reconnoiſſance, qui te mépriſent pour le bien que tu leur fais, & qui du ſein de la molleſſe te dédaignent pour les ſoins mêmes que tu épargnes à leur arrogante oiſiveté.

Je vois cependant le terme de ſon travail. O Soleil, tu te retires ; tes rayons obliques annoncent ton dé-

part; les côteaux & les bois prolongent leurs ombres ; tu permets aux mortels de chercher un repos qu'ils ont mérité. Déja tu te caches derriere cette montagne élevée ; ton abſence va bientôt replonger cette nature que tu viens d'animer, dans une douce langueur, néceſſaire pour la réparer ; le troupeau bêlant va retrouver ſon étable ; le taureau mugiſſant quitte à regret la plaine ; l'écho répete de toutes parts les ſons champêtres du chalumeau & les chants des bergeres. Le villageois fatigué va rejoindre ſa ruſtique compagne, qui lui prépare un repas frugal que la faim rendra plus délicieux que ne le ſont les banquets des rois. Dans ſon humble chaumiere il ſera accueilli par ſon antique mere & par ſes tendres enfans ; à cet aſpect ſon cœur épanoui ſera ſaiſi de treſſaillemens inconnus à la grandeur inſenſible & à l'opulence endurcie.

Dis-nous, ô Soleil ! dans ta courſe immenſe où as-tu vu des heureux ? Eſt-ce dans ces palais ſomptueux, ſous ces lambris dorés qui couvrent la molleſſe ennuyée, le luxe inſatiable,

la volupté énervée, l'opulence qui ne ſçait pas jouir, la fraude, l'adultere, la diſcorde conjugale ? Eſt-ce chez ce grand que dévorent les chagrins de l'ambition trompée ? Eſt-ce chez ce publicain, engraiſſé de la ſubſtance du malheureux ? Eſt-ce chez cet avare qui languit de miſere au milieu des richeſſes qu'il accumule pour un héritier déteſté ? Eſt-ce enfin chez ce monarque qui poſſede tout pouvoir, hors celui d'être content ? Non; le bonheur, s'il eſt quelque part, doit ſe trouver chez ce villageois qui, malgré les injuſtices du ſort, ſçait goûter le repos acheté par ſon labeur. Il eſt dans le cœur de cette tendre bergere, & dans les yeux de ſon fidelle berger, à qui elle vient de vouer l'amour pur & ſincere dont elle conſent enfin à payer ſa conſtance. Il eſt dans l'eſprit du ſage, qui médite dans le ſilence de ſa retraite, où l'ambition farouche ne vient jamais le troubler. Enfin, il faut le chercher dans l'ame de cet homme vertueux, qui, comme toi, ô Soleil, ſçait répandre le bonheur ſur tout ce

qui l'environne, qui ſe plaît à eſſuyer les pleurs de la vertu malheureuſe, de même que tu eſſuies les larmes de l'aurore; qui, comme toi, ſçait communiquer la fécondité, le bonheur & la vie à tous les êtres ſur leſquels il fait tomber ſes regards.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, quatre volumes imprimés, ſous le titre de *Variétés littéraires, critiques & philoſophiques.* Pluſieurs perſonnes deſiroient une collection particuliere de divers articles inſérés dans le Journal Etranger & dans la Gazette Littéraire. Elles recevront ſans doute cette collection avec d'autant plus de plaiſir, qu'on y a joint quelques pieces qui n'avoient pas encore paru. A Paris, le premier octobre 1768.

RÉMOND DE SAINTE-ALBINE.

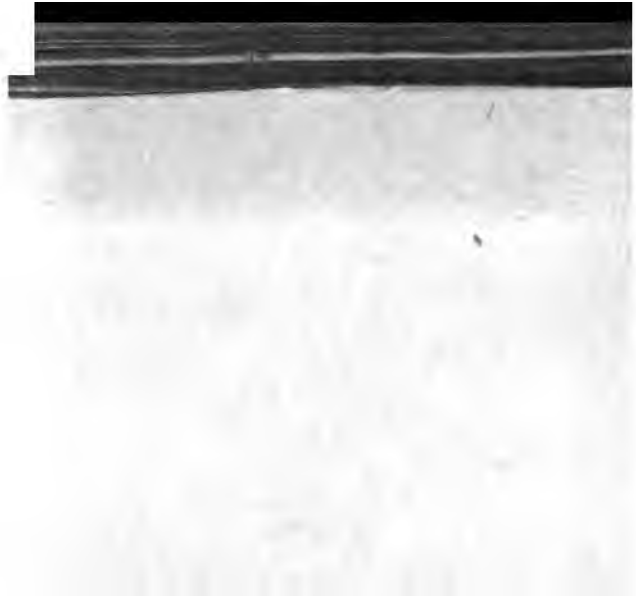
Fautes eſſentielles à corriger.

Tome premier, page 42, ligne 5, malicieuſes, *liſez* myſtérieuſes.

Tome quatrieme, page 502; *Lettre ſur le théatre Eſpagnol.* Il s'eſt gliſſé pluſieurs fois dans cette lettre par-dieu, *liſez* parbleu.

TABLE

Des différentes Pieces contenues dans ce dernier volume.

LETTRE à M. le B..., d'H.... sur l'Opéra. page 1
Penſées ſur l'Economie générale. 17
Réflexions ſur l'Eſprit de la Littérature Italienne. 32
Lettre du R. P. Jacquier, ſur la température de l'air dans la ville & la campagne de Rome pendant les chaleurs de l'été. 45
Obſervations ſur Shakeſpeare, tirées de la Préface que M. Johnſon a miſe à la tête d'une nouvelle édition des œuvres de ce Poëte. 65
Diſcours ſur Terence. 95
Lettre ſur l'origine & l'antiq. du verre. 115
De Juſtinien & de ſes Loix. 136
Lettre ſur une Tragédie Angloiſe. 155
Traduction de la ſeconde Nuit d'Young. 178
Eſſai de M. le Comte Algarotti, ſur l'Académie de France établie à Rome. 195
Réflexions ſur la Tragédie Grecque. 213
Réfl. ſur les Poéſies de Pétrarque. 241

Conſidérations ſur les corps organiſés. 234
Réflexions ſur la maniere dont l'hiſtoire Romaine eſt écrite. 246
Diſcours ſur l'Eloquence Romaine. 253
Lettre ſur les Ouvrages de M. Piraneſi. 264
Réflexions ſur l'imitation des Artiſtes Grecs dans la Peinture & la Sculpture. 285
Lettre ſur une traduction Italienne des Poéſies Erſes. 351
Réflexions ſur l'origine & les progrès des Mœurs. 378
Diſſert. ſur le cabinet de Cicéron. 395
Obſervat. ſur le caractere de Xenophon & ſur ſes différens ouvrages. 400
Réflexions ſur la nature & l'origine des ſentimens mixtes. 471
Elégie ſur un cimetiere de campagne. 486
Portrait de mon ami. 495
Lettre ſur le théatre Eſpagnol. 502
Diſcours ſur les Poëmes Philoſoph. 547
Recherches ſur l'hypociſtile des anciens. 558
Diſcours ſur l'origine & les viciſſitudes du Vers. 565
Eſſai ſur l'expérience en Médecine. 575
Hymne au Soleil. 584